


UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00016555390



HISTOIRE

DE

RUSSIE.

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.



HISTOIRE
DE
RUSSIE,

ET DES PRINCIPALES NATIONS
DE L'EMPIRE RUSSE;

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

Membre de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Empire, Membre de l'Institut, Professeur d'Histoire au Collège impérial de France et de l'Université impériale.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée d'une Vie inédite de Catherine II, par l'Auteur, continuée jusqu'à la mort de Paul Ier, et publiée avec des Notes,

Par MM. Malte-Brun et Depping.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

FOURNIER, libraire, rue Poupée, n° 7;
FERRA, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11.

1812.

HISTOIRE
DE
RUSSIE.

SUITE DU REGNE DE PAUL Ier PÉTROVITCH.

PAUL faisait la ronde à toute heure, pour surprendre quelques soldats ou quelques officiers en défaut. Lorsqu'il était à Gatschina ou à Pawlowsky, il traversait plusieurs fois par jour le quartier de ses gardes. Il fallait alors que chacun se présentât sur la porte de sa caserne pour faire front; et si, à travers la fenêtre, l'empereur apercevait quelque officier en robe de chambre ou sur son grabat, s'il voyait quelqu'un se retirer, se cacher ou l'éviter, il le faisait sur-le-champ sortir et conduire au corps-de-garde; de manière que les officiers, après un exercice fatigant, qui avait souvent commencé avec le jour pour ne finir qu'après midi, n'avaient pas un instant de repos: ils étaient obligés de tenir toujours quelque domestique aux aguets pour les avertir au cas où l'empereur tournerait ses pas du côté de leur logement.

D'autres fois Paul Ier faisait battre l'appel deux ou trois fois par jour, pour s'assurer de la promptitude et de la vigilance de ses troupes. Un jour qu'il en avait été très-mécontent à l'exercice, il s'emporta contre les Russes en général, les accusa de manquer de vigilance et d'activité, disant qu'on pouvait tout au plus, à force de soins et de peine, les dresser comme des machines; mais qu'il était impossible de leur donner du zèle et de l'énergie. Le grand-duc Alexandre, présent, entreprit de défendre les troupes, et répondit surtout de la promptitude et de la bonne volonté de la garnison, qu'on pourrait à tout moment mettre à l'épreuve en lui donnant une fausse alarme. Paul prit son fils au mot, et lui ordonna de faire battre la générale, la nuit même, à une heure du matin. Alexandre lui demanda l'ordre par écrit, et le mit dans sa poche avant de sortir.

Paul était plongé dans son premier sommeil lorsque tout-à-coup, à l'heure indiquée, la générale bat dans tous les quartiers et le tocsin est sonné par toutes les cloches. Personne n'ayant été prévenu, les habitans se lèvent effrayés, et les troupes sortent en foule de leurs casernes pour se rendre au lieu désigné du rassemblement. En un moment les

rues furent inondées de bourgeois et de soldats en mouvement, et les maisons illuminées : chacun demandait ce qui venait d'arriver, et personne ne pouvait répondre. Le désordre et l'effroi se répandent bientôt au palais de l'empereur : ses valets-de-chambre se précipitent dans son appartement, et le réveillent en sursaut pour lui annoncer que les rues se remplissent d'une foule de peuple et de soldats, et que toute la ville est en alarme. Paul, ne se rappelant ni la scène, ni les ordres de la veille, se lève tout agité, et ordonne qu'on lui selle son cheval. Les craintes et les soupçons qui l'inquiétaient continuellement lui firent perdre la tête : il crut que l'heure de la révolte et de la révolution avait sonné, et n'eut pas plutôt mis en hâte ses habits, qu'il descendit, monta à cheval, et prit au grand galop la route de Gatschina, suivi de deux hommes seulement.

Un instant après arrive le grand-duc Alexandre pour demander à son père s'il est content, et lui annoncer que déjà toutes les troupes rassemblées n'attendent que les ordres de Sa Majesté. Quelle fut la surprise du jeune prince en apprenant l'épouvante et la fuite de l'empereur ! Il court sur ses pas avec sa suite, et bientôt il est sur les traces de son père ; mais

Paul, qui n'entend que le bruit des chevaux, pense qu'on le poursuit, et redouble d'abord sa course. Il ne voulut enfin s'arrêter que lorsque le grand-duc, ayant laissé sa suite en arrière, s'avança seul et l'atteignit; il y eut alors une explication entre le père et le fils, qui revinrent tranquillement ensemble au palais.

Catherine venait de descendre au tombeau; son empire immense était encore en pleurs, et sa cour brillante déjà dispersée; les cris du commandement militaire, le mouvement inquiétant des troupes et le spectacle de la grande parade, animaient seuls le palais des tsars; les maisons hospitalières se fermaient à l'étranger; le soupçon planait sur toutes les têtes; la méfiance resserrait tous les cœurs; l'inquisition secrète dispersait les familles; Paul régnait! Des enlèvemens nocturnes, des exécutions arbitraires, des disparitions subites de personnages connus, des disgraces éclatantes et des faveurs inattendues surprenaient tous les jours le public; une métamorphose complète s'était opérée dans l'uniforme des troupes et dans le costume des habitans. Pétersbourg, cette ville naguère si heureuse, était dans le deuil et les alarmes. Chacun s'éloignait peu à peu de ce séjour d'ennui, de gêne et

d'oppression. La police était une véritable inquisition politique ; les délations avaient banni la confiance ; les visites domiciliaires répandaient à toute heure l'alarme dans les maisons ; la gêne dans la manière de vivre, l'étiquette rigoureuse établie dans toutes les classes de la société, avaient fait de la ville de Pétersbourg un séjour triste et lugubre : on prétend même que la population de cette vaste cité éprouva une diminution considérable.

Malgré sa prédilection pour les exercices militaires, Paul s'occupait aussi quelquefois sérieusement du gouvernement de ses états. Il annulla l'organisation nouvelle des provinces de l'empire, et rétablit l'ancienne division telle qu'elle avait subsisté avant Catherine. Un grand nombre d'emplois civils furent supprimés. Il travailla à l'exécution du projet que l'on avait depuis long-temps de joindre par des canaux la Baltique à la mer Noire. Il fit ouvrir les canaux de Novgorod, Marin Saisk, Berezin et Oginsk, qui n'ont été achevés que sous le règne d'Alexandre.

L'acte le plus important du règne de Paul, fut la loi de succession, qu'il publia en 1797, lors de son couronnement, et qui fut déclarée acte constitutionnel de l'empire. La succession

au trône ne dépendra plus des caprices du souverain. C'est au fils aîné de l'empereur et à toute sa postérité mâle qu'appartient la couronne; au défaut de cette postérité, le second fils et sa postérité mâle sont appelés au trône: au défaut de mâles, les enfans ou descendans femelles y ont droit, en observant toujours la proximité. Si l'héritière possède une couronne étrangère, elle est obligée d'y renoncer avant de prendre celle de Russie. Si elle ne professe pas la religion grecque, elle est obligée de l'embrasser. Au refus de ces deux conditions, la couronne passera à la personne la plus proche du trône. En cas de minorité, le monarque nommera un régent à son successeur; s'il n'en a pas nommé, la régence appartient à la mère du souverain mineur, ou, au défaut de mère, au plus proche parent. La majorité est fixée à seize ans.

Après un acte si important, qui assurait le repos de l'empire, les Russes furent étonnés d'entendre publier des ordonnances qui, par leur nouveauté et leur bizarrerie, menaçaient leur tranquillité, surtout dans les deux capitales. Paul avait toujours devant les yeux le sort de son père; il semblait redouter sans cesse une nation qui avait laissé égorger Pierre III, et pour ne pas être, comme ce

monarque, la victime de ses sujets, il voulut les éloigner de sa personne par la terreur. Sa femme même, quelque estime qu'il eût pour ses vertus, ne fut pas exempte de cette espèce de proscription; et si quelqu'un lui parlait bas en sa présence, Paul ne manquait pas d'adresser des reproches à l'un ou à l'autre. Un jour, elle s'entretenait à basse voix avec un ministre étranger. Paul l'interrompit brusquement par ces mots foudroyans : « Madame,
» vous vous préparez peut-être à jouer le rôle
» de Catherine; mais sachez que vous ne
» trouverez pas en moi un Pierre III ». Dans cette méfiance, il exigea avec la dernière rigueur les signes par lesquels les anciens Russes avaient coutume de marquer leur respect et leur soumission au souverain. Si sa voiture passait par les rues, il fallait que les équipages qu'il rencontrait s'arrêtassent, et que toutes les personnes descendissent pour le saluer à pied. On punissait sur-le-champ ceux qui y manquaient, sans faire la distinction des personnes. Un officier général fut mis aux arrêts pour n'être pas descendu assez promptement de sa voiture. Une dame, qui venait à la ville chercher un médecin pour son mari, malade à la campagne, eut le malheur de ne pas faire attention à la voiture de

l'empereur qui passait, elle fut aussitôt mise en prison, et ses domestiques furent envoyés à l'armée. Effrayée de cet ordre sévère, et désespérée d'être séparée de son mari, la dame perdit la raison, et le mari mourut sans secours. Deux autres femmes furent punies avec plus d'inhumanité pour la même faute : elles furent rasées et fouettées. Dans les audiences solennelles, il fallait mettre un grand soin à faire les révérences prescrites, si on ne voulait pas encourir la disgrace de Paul. Il fit envoyer en prison le prince Galitsin pour avoir baisé nonchalamment sa main.

Les officiers tremblaient le matin en allant à la parade; c'était en effet s'exposer à un grand danger : une bagatelle suffisait pour indisposer, et même pour irriter le terrible Paul. Il portait quelquefois ses regards méfians même sur les personnes attirées par la curiosité, et faisait arrêter celles qui lui paraissaient suspectes ou qui lui déplaisaient par leur extérieur. Quand un étranger allait visiter un château ou un jardin impérial, il fallait qu'il eût constamment la tête découverte, comme si l'empereur était présent. Il fit mettre un jour tous les officiers de son bataillon aux arrêts, parce qu'ils l'avaient mal salué de l'esponton en défilant après l'exer-

cice, et les fit sortir et défiler devant lui pendant huit jours; les renvoyant chaque fois au corps-de-garde, après cette cérémonie, jusqu'à ce qu'il se fût fait saluer à sa fantaisie. Il rencontra un jour, dans les jardins, un homme en chapeau rond qui voulut l'éviter; il se le fit amener. C'était un horloger qui venait de remonter les pendules du palais. L'empereur, après lui avoir fait un long sermon sur l'indécence des chapeaux ronds, demanda quelques épingles à l'impératrice, et releva lui-même les ailes du petit chapeau, dont il fit une coiffure ridicule, qu'il replaça sur la tête de l'horloger.

A travers cette foule de bizarreries il laissait éclater des traits d'humanité; des pensions qu'il donnait aux malheureux, des hôpitaux qu'il fondait pour ses soldats, des distributions de viande qu'il faisait à ses pauvres officiers, et plusieurs traits de bienfaisance et de justice, attestaient qu'il était plus capricieux que méchant.

On rendit aux seigneurs de Livonie leurs droits sur les paysans, droits que l'esprit éclairé de Catherine avait cru devoir modérer. Il traça des bornes à l'esprit de ses sujets, comme au territoire qu'ils occupaient. Une censure sévère empêchait l'entrée des livres

étrangers, et examinait rigoureusement tout ce qu'on publiait en Russie. De nombreux agens de police surveillaient la conduite et même les sentimens des individus. Les étrangers n'étaient reçus dans l'empire qu'avec une grande inquiétude. On en renvoya un grand nombre, et ceux qui restaient vivaient dans une gêne qui les dégoûtait bientôt du séjour de ce pays. Les bals et les autres réunions nombreuses étaient supprimés : quelques voitures assemblées devant un hôtel, ou des chambres bien éclairées, donnaient l'éveil à la police, et entraînaient quelquefois des interrogatoires et des arrestations.

La guerre que Catherine commença contre les Perses, et que Paul termina en montant sur le trône, eût sans doute occupé toute l'Europe si des évènemens majeurs n'eussent, à cette époque, absorbé l'attention générale.

Le récit de cette expédition lointaine est intéressant : il pourra se placer un jour dans l'histoire, comme une espèce de pendant de la conquête de l'Égypte, dont cette excursion en Perse semble être une parodie. Elle eut approchant les mêmes motifs, et pouvait avoir la même influence sur le reste du monde.

La belliqueuse Catherine avait fait la paix

avec la Suède et la Turquie; elle venait de subjuguer la malheureuse Pologne et d'en ranger les deux tiers au nombre de ses provinces. Elle pouvait enfin vieillir tranquille, et jouir de trente-cinq ans de règne, de bonheur et de triomphes; mais, pour cette femme accoutumée à la guerre, la paix ne fut jamais que l'ennui. La France luttait encore, et ses immenses conquêtes n'avaient point décidé la Russie à secourir directement l'Autriche et à disputer aux Français l'Italie, Malte et l'Egypte. Catherine d'ailleurs ne se fût jamais décidée à s'allier aux Turcs ; elle tenait trop au grand projet de renouveler l'empire d'Orient, et d'étendre sa domination au midi de l'Europe et de l'Asie. Elle ne vit pas plutôt l'Angleterre engagée dans une guerre mortelle avec la France, et la Prusse enchaînée par le partage de la Pologne, qu'elle se repentit d'avoir fait la paix avec la Porte, au moment où les Russes, victorieux, pouvaient enfin marcher sur Constantinople. Les troubles de la Perse parurent tout-à-coup lui ouvrir un chemin moins direct, mais peut-être plus sûr et plus brillant encore, pour revenir au projet favori de son imagination.

Depuis la mort du célèbre Thamas-Kouli-Kan, la Perse était plongée dans la plus

affreuse anarchie. Des fantômes de rois se succédèrent quelque temps sur le trône sanglant des Sophis ; mais cette grande monarchie s'était enfin dissoute, et chaque gouverneur ou khan s'était déclaré souverain de sa province. Le fameux Héraclius, prince de Géorgie et ancien vassal de la Perse, avait également reconquis son indépendance ; il la défendit ensuite avec succès contre les Turcs, avec l'aide de la Russie dont il avait réclamé les secours. Héraclius les paya chèrement ; il fut obligé de se reconnaître vassal de Catherine et de recevoir une garnison russe dans Tiflis, sa capitale. A cette occasion, plusieurs petits princes voisins subirent le même joug et figurèrent dans l'Almanach russe, sous le titre de *tsars*, ou rois protégés de l'empire. Les féroces Lesghis, peuples descendus des anciens Albanois, conservèrent seuls leur liberté, à l'abri de leurs montagnes inabordables. Ils sont encore en ce moment les plus dangereux ennemis de la Russie dans ces contrées sauvages.

Cependant un nouveau Narsès avait paru en Perse. Méhémet-Khan, que Thamas-Kouli-Khan avait, dit-on, fait mutiler dans son enfance pour le mettre en état de réclamer les droits de sa naissance, s'était emparé

d'Ispahan. Issu de la famille des anciens Sophis, il se fit déclarer *schach*, et avec le secours de ses frères, gouverneurs du Ghilan, du Mazanderan et du Daghestan, il subjugua peu à peu tout ce vaste royaume, et en réunit les provinces démembrées. Peu délicat sur les moyens, à la manière des despotes asiatiques, l'assassinat, la trahison le servirent autant que la victoire; mais au moins la Perse respira sous son règne; elle fut purgée de ces hordes de Tartares (Tatars) et d'Arabes qui la dévastaient depuis quarante ans, et pendant quelque temps la guerre intestine ne l'ouvrit plus à leurs invasions.

L'eunuque Méhémet, maître de Tauris, de Raescht, d'Astrabat, somma enfin ses frères, dont les secours lui étaient devenus moins nécessaires, de le reconnaître pour leur souverain; mais eux, voulant rester maîtres des provinces qu'ils occupaient, se réunirent contre lui. Le tsar Héraclius, leur voisin, leur fournit quelques secours, et les Russes auxquels, dans les temps de trouble, ils n'avaient pu refuser un établissement à Férabat dans le Mazanderan, embrassèrent leur défense. Méhémet vainquit ses frères dans plusieurs combats : deux d'entre eux furent

faits prisonniers et décapités dans son camp; les deux autres n'échappèrent qu'avec peine à ce vainqueur sanguinaire. L'établissement de Férabat fut détruit, et le contre-amiral russe Woïnowitsch s'en vit ignominieusement chassé. Catherine, trop occupée alors de ses préparatifs contre la Porte, feignit d'ignorer ces faits, et tâcha même de gagner Méhémet, dont elle redoutait une alliance avec les Turcs, qui aurait pu ruiner ses vastes projets dans ces contrées.

Les deux frères de Méhémet-Khan avaient cependant repris les armes; mais, vaincus une seconde fois, il ne leur resta plus d'autre parti que la fuite. Ils se retirèrent d'abord à Bakou et à Derbent, avec leurs femmes et leurs trésors; mais, ne s'y croyant pas en sûreté, ils voulurent enfin se réfugier, l'un à Astrakan, et l'autre à Kislar, petit port russe sur la mer Caspienne. Tous ces évènemens se passèrent dans les années 1784, 85 et 86.

Le général Paul Potemkin (Patiomkine), parent du prince Potemkin, commandait alors dans le Caucase et à Kislar. Averti que le prince persan y venait chercher un asile, il feignit de ne pouvoir l'accueillir, alléguant que, la Russie étant en paix avec la Perse, il ne voulait point l'exposer à une guerre en

prenant des rebelles sous sa protection. Malgré ce refus, les fugitifs, poursuivis par les vaisseaux de Méhémet et se confiant aux droits sacrés de l'hospitalité et du malheur, si respectés en Orient, se présentèrent à la rade de Kislar. Le commandant russe, instruit que leur vaisseau était rempli de richesses tant en or qu'en pierreries et étoffes précieuses, détacha aussitôt quelques chaloupes armées qui allèrent à leur rencontre. Les Persans reçurent les Russes à leur bord avec de grandes démonstrations de joie, et comme des libérateurs.

Les soldats russes sont à peine reçus à bord du vaisseau, qu'ils font main-basse sur tous les Persans qui s'y trouvent, et les égorgent de sang-froid, au moment où ces malheureux venaient embrasser leurs libérateurs. Femmes, enfans, vieillards, personne n'est épargné : ceux qui échappent au fer assassin sont précipités dans les flots. L'infortuné prince fut de ce nombre. Il veut se sauver à la nage et s'attache d'une main à une chaloupe russe. Un coup de sabre sépare cette main de son bras. Il tombe, reparaît, et de la main qui lui reste il ressaisit encore la chaloupe. Un autre coup de sabre l'abat égale-

ment : la main frissonnante reste dans la chaloupe ; le prince, retombé, rougit la vague de son sang, et un dernier coup de pique le précipite dans les flots.

Cet horrible massacre arriva dans l'été de 1786 ; le vaisseau fut conduit en triomphe dans le port, et ses trésors devinrent la proie de Potemkin, du commandant et de ses complices.

Ce meurtre et ce vol avaient été commis trop publiquement pour rester ignorés ; mais les rapports qui en furent envoyés à la cour avaient tellement dénaturé les faits qu'on ne les crut pas dignes d'attention. On n'en parla plus.

Cependant l'autre prince persan, nommé *Sahli-Khan*, avait été reçu à Astrakan. Ce fut dans cette ville qu'il apprit le sort de son frère et la perte de ses trésors confiés au même vaisseau. Réduit à la misère, il écrivit à l'impératrice, pour demander restitution de ses biens, asile pour sa personne, et vengeance pour son malheureux frère dont il détaillait la mort tragique. Catherine n'avait pas encore besoin de lui, et les partisans de Potemkin étaient tout-puissans. Le gouverneur d'Astrakan, le même Paul Potemkin, reçut

ordre de surveiller le prince, de l'empêcher de venir à Pétersbourg, et de lui assigner une modique pension.

Entre autres maximes dont le gouvernement russe ne s'est jamais départi, il faut remarquer celle-ci : Entretenir des intelligences clandestines dans les pays circonvoisins, y fomenter des troubles, y créer des factions, et surtout attirer et s'approprier des traîtres et des mécontens, pour s'en servir dans l'occasion. Voilà pourquoi Sahli-Khan fut retenu malgré lui à Astrakan.

Indigné du meurtre impuni de son frère, et peu satisfait de la manière dont on l'avait traité lui-même, il voulut, au bout de quelque temps, retourner en Perse, soit pour y former un nouveau parti, soit pour s'y raccommoder avec Méhémet ; mais on le retint, comme un instrument dont on pouvait tôt ou tard avoir besoin. On attendait une occasion : elle se présenta.

Méhémet-Khan avait soumis toute la Perse, et la fuite de ses frères l'ayant laissé maître des bords de la Caspienne et des provinces adjacentes, il parut enfin en Géorgie, à la tête d'une armée formidable. L'octogénaire Héraclius, sommé alors de le reconnaître pour son souverain, et de rentrer sous la domina-

tion de la Perse dont il était le premier vassal, se trouvait dans un étrange embarras.

Il faut savoir que, lorsque dans le seizième siècle le grand Schach-Abas réunit la Géorgie à la Perse, l'importance de cette conquête fit accorder un droit singulier aux princes de cette contrée, alors fertile en excellens soldats, pour se les attacher davantage : ce fut qu'aucun souverain de la Perse ne pourrait prendre le titre de *schach* tant qu'il ne serait pas reconnu en cette qualité par le prince de Géorgie. De son côté, le prince, pour ce droit de propriété, devait payer un certain tribut en argent, en fourrures et surtout en esclaves pour le sérail, et de plus fournir à ses frais douze mille soldats, et même davantage en cas de besoin. Pour gage de sa fidélité, ce puissant vassal devait envoyer son fils aîné à la cour de Perse, où il était obligé d'embrasser la religion mahométane. Il était ordinairement revêtu à cette cour des premières dignités, mais gardé à vue comme un otage. Voilà pourquoi il paraissait important à l'ambitieux Méhémet de soumettre le vieil Héraclius, ou du moins de s'en faire reconnaître, pour légitimer en quelque façon son règne et ses conquêtes.

Héraclius se serait certainement soumis, si

la garnison russe, maîtresse de sa capitale, ne l'en eût empêché. Sur son refus, et malgré les menaces du résident russe, Méhémet entra en Géorgie, où il mit tout à feu et à sang. Tiflis fut pris, saccagé et brûlé en octobre 1795. Le vieux Héraclius s'enfuit, et alla cacher dans les montagnes les débris de son peuple, de sa famille et de sa cour. Tout le pays fut livré au pillage. Le barbare eunuque, ne pouvant ou ne voulant pas garder sa conquête, se retira sans obstacle au commencement de 1796, emmenant avec lui un butin immense, et plus de cinquante mille habitans qu'il fit vendre comme des bêtes de somme, ou qu'il dispersa en différentes provinces éloignées. Tels furent les fruits que le tsar Héraclius recueillit de son dévouement à la Russie.

La nouvelle de ces évènemens avait rempli d'indignation la cour de Pétersbourg. Catherine brûlait du désir de venger l'affront fait à sa grandeur dans la personne d'un prince qu'elle se plaisait à nommer son vassal. Elle crut que le moment était enfin arrivé d'humilier l'orgueilleux eunuque qui la bravait depuis long-temps, et d'exécuter ses immenses projets.

Les derniers revers de la Pologne accablée

avaient comprimé son noble dévouement : les cadavres de ses défenseurs couvraient encore sa surface, et la famine, fidèle compagne de Souvorof, achevait ce que les piques et les baïonnettes de ce moderne Attila avaient commencé ; mais il en avait coûté à la dominatrice du Nord pour satisfaire son orgueil sanguinaire et sa vengeance implacable. Ses armées dévastatrices étaient éparses sur le sol immense qu'elles avaient ravagé ; il fallait du temps et de longs préparatifs pour entreprendre avec succès une guerre nouvelle, aussi difficile que lointaine. Le général Goudowitsch, occupé dans le Kouban à contenir les peuples des montagnes, toujours prêts à faire des excursions sanglantes sur les frontières russes, n'était pas en état de détacher de son armée, d'environ vingt-cinq mille hommes, des forces suffisantes pour défendre ou reprendre la Géorgie.

Les maladies contagieuses qui règnent continuellement le long des côtes de la Caspienne, depuis Astrakan jusqu'à Kislar et Mosdok, avaient réduit à peu de chose les garnisons des fortins dispersés sur cette frontière. Il fallait donc y créer une armée, et former une petite flotte pour l'approvisionner. Dès le mois de janvier 1796 on envoya à Kislar

et à Astrakan des matelots et des constructeurs, sous la direction de l'amiral Féodorow, qui promit d'équiper pour le printemps quelques frégates légères, et surtout des vaisseaux de transport dont le besoin était plus pressant; mais il ne put tenir entièrement parole, faute de moyens suffisans. Dans le même temps les troupes marchaient de tous les coins de l'empire, de la Tauride, d'Ekathérinoslaw, de la Pologne, de la Sibérie, de Moskou, et même de Pétersbourg. C'était au cœur de l'hiver : quelques régimens avaient plus de 800 lieues à faire pour arriver à Kislar, rendez-vous de l'armée; et tous devaient également traverser les immenses *stèpes* (landes, déserts) d'Astrakan et du Kouban, où l'on erre quelquefois 50 lieues et plus sans rencontrer une habitation, et sans trouver d'autre eau que celle de quelques marais saumâtres et fétides. Un quart des troupes périt en route avant d'arriver à Kislar.

Ce fut pendant ces préparatifs qu'il parut à propos de songer au prince de Perse, qui était gardé en réserve à Astrakan. On lui dépêcha un courrier avec de riches présens; et une lettre très-gracieuse de l'impératrice l'invitait à se rendre à sa cour. Il y parut au printemps de

1796, et fut reçu en souverain qui vient réclamer vengeance et protection.

Lorsque la cour partit pour Tzarskoé-Célo, il accompagna l'impératrice, et fut logé dans les pavillons chinois. On poussa l'hypocrisie jusqu'à vouloir lui persuader que c'était depuis peu seulement que Sa Majesté avait été instruite du détail de ses malheurs. On lui promit la restitution de tout ce qui lui avait été volé à Kislar, et la punition des meurtriers de son frère et de ses compagnons. L'impératrice ordonna en effet l'établissement d'une commission chargée de faire les plus sévères recherches. Le comte Besborodko, les généraux Passek et Koutousow furent nommés présidens de ce tribunal extraordinaire, et l'on fit grand bruit du procès criminel intenté à Paul Potemkin, au commandant de Kislar et à leurs complices, dont plusieurs étaient morts. Dans le fond, tout cet appareil n'était qu'une comédie pour en imposer au khan pendant son séjour à la cour; car, six mois après, Paul Potemkin vivait tranquillement à Moskou : il mourut quelque temps après d'une chute.

Cependant Sahli-Khan était comblé d'honneurs et de caresses; on le traitait en roi qu'on

allait replacer sur son trône, et le bon musulman ne s'apercevait pas qu'il n'était qu'un instrument passif, dont on voulait se servir pour faciliter les grands succès qu'on se promettait de cette guerre.

Sahli-Khan partit enfin pour l'armée avec un long manifeste en langue persane, dans lequel il invitait tous ses fidèles sujets à se réunir à lui, à secouer le joug d'un tyran, eunuque inhabile à régner, et à recevoir comme amis, comme libérateurs, les guerriers russes qui venaient généreusement chasser l'usurpateur, punir les rebelles, et rendre la paix aux peuples et la splendeur au trône des Sophis. Ces exhortations paternelles étaient accompagnées de certaines menaces qui ne l'étaient guère, mais qui sont cependant assez usitées de nos jours. Il était question de détruire Tauris de fond en comble, de ne pas laisser pierre sur pierre à Ispahan, en cas de résistance et d'opiniâtreté. Un second manifeste de l'impératrice, et contenant à-peu-près les mêmes choses, devait également servir de précurseur à l'armée.

Il est impossible de peindre l'ardeur, l'enthousiasme avec lequel on entreprit cette guerre, l'importance qu'on lui donna, et les espérances gigantesques dont s'enivrait la

cour de Saint-Pétersbourg. L'homme sensé ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant les propos exagérés qui se tenaient chaque jour chez les ministres, chez les généraux et chez les courtisans. D'abord on se rendait maître de toute la mer Caspienne et des pays adjacens. L'opulente Kasbin et la superbe Tauris tombaient ensuite : de là, jusqu'à Ispahan, Schiras et Bender-Abassy, il n'y avait qu'une ou deux marches pour les Russes. La Perse une fois conquise, le schach Sahli-Khan serait venu jouir du fruit de ses victoires avec les khans de Crimée, à Saint-Pétersbourg ou à Moskou, laissant à Catherine le soin d'administrer ses états reconquis. Les Russes, maîtres de la Perse, pouvaient profiter des premières circonstances favorables pour réunir enfin l'empire du sultan.

Mais ce n'était pas à ces vastes conquêtes seulement que la cour bornait ses vues. Le tout-puissant favori Zoubow, ardent moteur de cette guerre, était environné de faiseurs de projets et d'aventuriers, qui lui mettaient mille extravagances dans la tête. Ignorant et présomptueux, il croyait que le nom de Catherine et sa volonté à lui suffiraient pour enfanter des miracles. Déjà le commerce de l'Inde allait reprendre son ancienne marche ;

l'Angleterre, la Hollande, la France étaient ruinées; des milliers de vaisseaux s'élançaient dans la Caspienne et dans le golfe Persique à la voix de la Sémiramis du Nord; d'innombrables caravanes franchissaient en cinq jours l'espace qui sépare ces deux mers; Astrakan devenait le magasin de l'Europe. On poussa l'assurance jusqu'à accepter un plan pour l'établissement d'une compagnie des Indes à Derbent et à Férabat, dont Zoubow et Marcow étaient les chefs et les protecteurs. Les flatteurs, les intrigans sollicitaient déjà des places de facteurs, de receveurs, de consuls dans ces villes à conquérir; enfin, ce qui paraîtra incroyable à plusieurs, et ce qui n'en est pas moins vrai, on parlait déjà des douanes, des tarifs, des droits d'entrée et de transit, dans un temps où l'on n'avait pas encore pris un pouce de terre, et où l'ombre d'une possession dans les Indes n'existait pas.

Ce serait peut-être ici le moment de s'étendre davantage sur ce vaste projet de ramener le commerce des Indes par le golfe Persique dans la mer Noire ou la Caspienne, plus chimérique mille fois que celui de le conduire par la mer Rouge à la Méditerranée. Mais cette digression est étrangère à mon sujet; il me suffit de dire que Pierre Ier y sacrifia

cinquante mille hommes et y échoua. Anne l'abandonna, et se contenta d'un commerce facile avec les provinces septentrionales de la Perse. Élisabeth n'y songea pas. Catherine y revint, et cette entreprise n'est pas une des moins gigantesques de son règne. On voit bien que je ne veux pas parler ici de ces caravanes d'Usbeks et de Bouckares, qui de temps à autre arrivent du nord de l'Inde ou du Kandahar, avec des marchandises qu'ils déposent dans les ports de la Caspienne, ou dans quelques villes voisines des frontières de Russie. Cette voie est trop longue, trop incertaine, sujette à trop d'inconvéniens, et les objets de ces caravanes ne sont pas assez considérables pour alimenter un commerce actif et suivi.

Tandis que la cour se créait tant de belles illusions, les troupes marchaient de toutes parts, et vers le mois de mai 1796 une armée de trente mille hommes se trouvait déjà rassemblée aux environs de Kislar, sous le commandement de Valérien Zoubow. Il n'y a guère qu'une entrée praticable pour entrer dans la Géorgie avec une armée et son attirail; c'est celle qui côtoie la mer Caspienne. Le Caucase oppose partout des sommets inabordables et des précipices terribles, des

torrens toujours débordés et des forêts impénétrables; son sein renferme des peuplades belliqueuses, féroces et presque ennemies de la Russie, qui attenta souvent à leur indépendance. La chaîne qui borde la mer Caspienne est la moins escarpée; dans quelques endroits elle laisse de grandes plages sablonneuses entre elle et la mer; mais le plus souvent les rochers viennent tomber à pic jusque dans les flots, où ils suspendent leurs cimes menaçantes. Ce ne fut donc qu'avec beaucoup de temps et de difficultés que l'armée russe pénétra dans ces défilés. Quoiqu'on eût pris la précaution de charger les vivres et les bagages sur les vaisseaux qui la côtoyaient, elle ne rencontra cependant d'autres obstacles que ceux de la nature; on ne lui disputa pas même les gorges dangereuses qui se trouvent près de Derbent, et qui sont fameuses sous le nom de *portes Caspiennes*.

Méhémet-Khan, comme nous l'avons dit, avait évacué la Géorgie, et Héraclius était rentré dans Tiflis. Le prétexte spécieux de la guerre n'existait déjà plus Les Russes arrivèrent enfin devant un vieux château à quelque distance de Derbent; une centaine de Leghis et de Persans s'y étaient jetés. Leur résistance fut opiniâtre; ils aimèrent mieux mourir que

de capituler : ils moururent ; et la ville de Derbent tomba au pouvoir des Russes. Pour relever le merveilleux de cette conquête, on publia à Pétersbourg que le vieillard âgé de cent vingt ans qui avait remis au général Zoubow les clefs de Derbent était le même qui les avait déjà remises à Pierre Ier en 1722. Le fait est qu'il se trouva à Derbent un vieillard qui prétendait se souvenir de l'entrée du tsar, et cela n'avait rien d'extraordinaire.

L'armée russe, ne rencontrant point d'ennemis, s'avançait toujours; mais elle fut bientôt obligée de s'arrêter. Les pluies abondantes, accompagnées de chaleurs excessives, auxquelles le soldat russe ne résiste pas ; l'usage immodéré des fruits et des melons, les vents mortifères et l'insalubrité naturelle de ces contrées, suspendirent les opérations. Les contagions de tout genre commencèrent alors leurs ravages parmi les troupes, et les renforts qui arrivaient continuellement de l'armée de Goudowitsch ne firent que grossir le nombre des malades. Il fallut abandonner le plat pays, et se rapprocher des montagnes, où l'air est moins malfaisant; mais cette précaution avait de grands inconvéniens; elle arrêtait tout-à-coup les opérations au milieu de la campagne; elle exposait l'armée aux attaques des peuples

du Caucase. En effet, sans cesse harcelée par les Lesghis, qui la tenaient toujours en haleine, elle cherchait vainement le repos dont elle avait besoin pour se rétablir.

C'est ainsi que dépérissait cette armée, sans avoir encore vu l'ennemi qu'elle venait proprement combattre. Voilà où en étaient les choses à la fin de l'année 1796. L'armée de Goudowitsch s'était épuisée pour renforcer celle du comte Zoubow; des régimens marchaient encore des différentes parties de l'empire pour la renouveler et la grossir; mais, malgré tous ces renforts, elle se trouvait réduite à dix-huit mille hommes, et tout semblait annoncer que cette guerre, entreprise si légèrement et dont l'on s'était promis tant de merveilles, allait finir par la ruine entière de l'une des plus belles armées que l'ambition ait jamais sacrifiées. Si ses premiers progrès avaient rempli de joie et d'espérance la cour de Pétersbourg, son inaction inattendue et ses pertes continuelles répandirent le découragement; mais Catherine, loin de se désister de son vaste projet, faisait de nouveaux efforts pour continuer cette guerre, lorsqu'elle mourut subitement avant d'en voir l'issue, et sans qu'aucun évènement remarquable eût illustré cette dernière entreprise de son règne.

Zoubow, campé sur les bords du Cyrus, reçut tout-à-coup cette funeste nouvelle, avec l'ordre de faire prêter à son armée serment à Paul Ier, et d'attendre de nouvelles instructions pour agir. Il obéit; trois semaines après il reçut un nouveau courrier avec un gros paquet de dépêches à son adresse. Il l'ouvre; mais quel est son étonnement de n'y trouver ni ordre, ni instruction pour lui : il était général de l'armée, et toutes les instructions étaient adressées aux chefs des régimens. Il fallut dévorer cet affront, et expédier les lettres dont il ignorait le contenu. Il en fut bientôt instruit : elles renfermaient l'ordre positif de ramener les troupes en Russie, sans délai, et par le chemin le plus court. Chaque colonel, ou plutôt chaque régiment, prenant sans ordre la route qui lui sembla la meilleure, il en résulta une confusion et des embarras qui augmentèrent les désastres de cette retraite, plus funeste à la Russie que la perte d'une grande bataille. Les tristes débris de l'armée arrivèrent enfin, après six semaines de marche, à Kislar, au printemps de 1797.

Telle fut l'issue de cette grande expédition de Perse, qui vivra long-temps dans le souvenir des Russes. Paul, qui l'avait toujours désapprouvée, fit sans doute prudemment de

la finir; mais il le fit sans traité préalable, et d'une manière extraordinaire et bien opposée à ses principes sévères de subordination. Sa passion l'emportait tout entier vers une expédition plus grande et plus lointaine encore, vers la France et l'Italie.

Paul s'était contenté jusqu'alors de s'opposer aux effets moraux de la révolution française; mais les conquêtes de la république le génie de Pitt, et sa haine particulière contre les républicains, l'engagèrent à entrer dans la coalition de l'Angleterre contre la France.

Depuis la fatale convention de Pilnitz jusqu'en 1796, la conduite de Catherine envers les puissances coalisées avait porté le caractère du plus pur machiavélisme. La coalition était dissoute; mais l'astucieuse Catherine et le corrupteur Pitt en soutenaient encore les débris, l'une par sa politique et ses promesses, l'autre par ses intrigues et ses trésors.

Trop politique d'abord pour prendre une part active à la guerre, elle engagea, par ses menaces, ses promesses et ses menées sourdes, la plupart des petits souverains à prendre fait et cause dans cette grande querelle. Quand elle vit ses voisins les plus puissans acharnés à poursuivre une guerre interminable, elle devint la terreur des coalisés mêmes, dont

elle seule pouvait venger les humiliations ; ce n'était plus qu'avec crainte et respect qu'ils osaient, dans leurs humbles adresses, lui rappeler qu'elle s'était solennellement engagée à joindre ses forces à leurs moyens pour écraser l'ennemi commun. « Je contiens les » infidèles, je protège vos frontières, je ré- » prime les jacobins de Pologne, disait-elle ; » je rends les plus grands services à la bonne » cause, mes armées victorieuses forment » l'arrière-garde ; continuez à combattre ». Cependant le partage de la Pologne étant consommé, et la défection de la Prusse et de l'Espagne ayant considérablement affaibli la coalition, Catherine n'eut plus de prétexte plausible pour différer des secours tant de fois promis, et dont on avait un si pressant besoin. Les victoires des républicains commencèrent à l'étonner et à la confondre ; mais les sages conseils de ses ministres les plus éclairés l'empêchaient encore de sacrifier les véritables intérêts de son empire à sa passion pour cette guerre lointaine. Pour amuser l'Angleterre qui, par le lâche abandon de la Pologne, avait quelque droit à lui parler plus énergiquement, elle équipa, en 1795, une escadre de douze vaisseaux de ligne et de six frégates, qui allèrent se réunir aux flottes

britanniques pour bloquer et affamer la France!!! Cette escadre, aux ordres de l'amiral Kanikow, accoutumée aux promenades de la Baltique, fut plus à charge qu'utile aux Anglais. Après une longue et stérile croisière, elle rentra, toute délabrée, dans le port de Kronstadt, sans avoir rencontré un vaisseau ennemi.

Paul Ier monta sur le trône, dégagé de toute entrave politique, puisqu'aucun traité formel ratifié ne le liait encore aux membres isolés de la coalition. Paul pouvait embrasser le premier système de sa mère, c'est-à-dire ne prendre aucune part active dans la guerre, sans mériter, comme Catherine, le reproche de duplicité. Il était le maître, sinon d'ordonner, du moins de hâter la paix et de la modifier. Pour la première fois, l'Europe aurait dû de la reconnaissance à la Russie, et le début de l'empereur pouvait lui acquérir une gloire immortelle. C'était le moment précieux de sanctionner ce propos remarquable attribué à sa jeunesse : Sous quelque rapport et dans quelques circonstances que je veuille voir un empereur de Russie, son plus beau rôle sera toujours celui de pacificateur.

Aussi Paul parut-il d'abord, sinon vouloir jouer ce beau rôle, du moins embrasser le

parti de la neutralité que lui dictait la prudence la moins consommée. Il venait de bouleverser tout le système administratif du règne précédent ; l'armée, désorganisée, attendait une nouvelle formation et de nouveaux règlemens ; tout, jusqu'à la géographie politique de l'empire, avait subi une entière métamorphose. Entouré des ruines de l'ancien régime et des échafaudages du nouvel édifice qu'il méditait, Paul, selon l'avis de ses ministres les plus sensés, ne devait s'occuper que de l'intérieur de ses vastes états, dont la réorganisation, après le gouvernement de tant de femmes, exigeait le règne le plus long et le plus fortuné. C'est en suivant ces avis que Paul aurait pu obscurcir et même effacer le faux éclat de celui de sa mère, dont il se déclarait si publiquement le contempteur ; mais il ne voulait que s'écarter des routes qu'elle avait suivies, même pour arriver au même but. L'une de ses premières démarches politiques fut de refuser la ratification du traité honteux conclu avec M. Pitt, et de contremander la levée de cent trente mille hommes destinés à recruter l'armée de Perse, et à compléter celle qui devait marcher en France.

Mais Paul, qui, d'un autre côté, voyait à

ses pieds les princes de l'Europe flatter son orgueil et l'implorer comme leur dernière espérance, prit enfin des mesures plus violentes, plus extraordinaires et plus contradictoires encore qu'on ne les attendait de son caractère. Il sembla dès-lors inspiré par ce génie hypocrite et perfide qui depuis dix ans ensanglante le monde, et foule aux pieds toutes les maximes de morale et tous les droits politiques des nations; je veux dire l'esprit de Pitt. Depuis long-temps les Anglais avaient exclusivement pompé les trésors de la Russie, et ce fut avec son or qu'ils achetèrent enfin son sang.

Il ranima donc cette guerre avec toute la fureur et tout le fanatisme qui l'avaient distinguée dans son principe; mais trouvant au-dessous de lui d'agir comme un simple auxiliaire dans une cause si importante, Paul Ier s'en déclara le chef et se chargea de réorganiser lui-même la coalition sur des fondemens plus solides. Le prince Repnin, si fameux par ses succès militaires et politiques, fut envoyé à Berlin pour déterminer le roi de Prusse à rentrer dans la croisade générale. Frédéric-Guillaume III était trop bien conseillé et trop sage lui-même pour ne point rester fidèle au système de neutralité qui le rendait l'ar-

bitre et le bienfaiteur de l'Allemagne. Le vieux prince Repnin vit donc échouer sa réputation dans une ambassade qui lui promettait une nouvelle gloire.

L'armée qui s'était déjà rassemblée en Gallicie par les ordres de Catherine, et à la tête de laquelle Souvorof demandait sans cesse l'ordre de marcher en France, n'avait point été dispersée à l'avènement de Paul. Il s'était contenté de suspendre sa destination, et d'y envoyer des officiers pour l'exercer à sa manière, la vêtir des nouveaux uniformes, et y introduire une nouvelle discipline et de nouvelles dénominations. Aussitôt que cette formidable armée eut été mise au nouveau pas, Paul en confia le commandement au général Rosemberg. Elle était composée de quarante à cinquante mille hommes effectifs, et des mêmes troupes qui venaient de conquérir et de spolier la malheureuse Pologne. Le comte de Rosemberg, qui la commandait, était un général ignoré, dont les services étaient inconnus. Il n'avait fait aucune des dernières guerres de Turquie, de Suède et de Pologne; il commandait, à cette époque, un petit corps dans le Kuban, destiné à défendre la ligne contre les incursions continuelles des Tatars et des Lesghis. Mais, s'étant

montré grand partisan des nouvelles manœuvres et très-zélé pour les introduire, il venait de gagner les bonnes graces et la confiance de Paul.

Les Russes, accoutumés à vivre à discrétion chez les paysans polonais; leurs officiers, accoutumés plus encore à y exercer toutes sortes de vexations, et leurs généraux, à s'y attribuer un despotisme qu'ils exercent brutalement sur tout ce qui les environne, ne surent point changer leurs habitudes en entrant sur les terres d'Autriche : des plaintes s'élevèrent de tous côtés contre l'indiscipline, ou plutôt les violences de l'armée russe.

Cette armée s'avançait à petites journées, pendant l'hiver de 1798 à 1799. Elle était suivie des pièces de campagne que chaque bataillon traîne ordinairement avec lui, et de toutes les munitions de guerre nécessaires; car on n'avait pas jugé à propos d'établir en Autriche des fonderies pour préparer des boulets de calibre.

Jamais armée en marche ne fit autant de bruit en Europe que ces cinquante mille Russes, qui s'avançaient ainsi à travers les glaces de l'hiver, pour venir attaquer des ennemis qu'ils ne connaissaient point, et qu'ils n'avaient jamais combattus.

Au moment où Catherine mourut, Souvorof, au comble de la faveur et de la gloire, se trouvait à la tête d'une armée puissante qui occupait tout le midi de la Pologne, et s'étendait jusqu'à la mer Noire. Paul n'avait jamais aimé ce général, dévot, inquiet, volontaire, entreprenant, enthousiaste de Catherine et de ses gigantesques entreprises. De son côté, Souvorof, Russe dans toute la signification du terme, et par conséquent ennemi de cette discipline allemande, minutieuse et exagérée, dont son futur empereur se montrait engoué, n'avait jamais cultivé ses bonnes graces. Les corps qu'il commandait, bien loin de se faire remarquer par une tenue exacte et une précision rigoureuse dans le maniement des armes, étaient presque toujours, aux extrêmes frontières de l'empire, occupés à combattre, et ne se distinguaient que par cette espèce de désordre qui caractérise le soldat russe pendant la guerre. Paul craignait ce guerrier populaire et chéri des troupes; mais il le ménagea d'abord, et le confirma dans tous ses commandemens : il lui envoya ensuite l'ordre d'établir l'armée sur un autre pied, et d'y mettre en exécution les nouveaux règlemens militaires. Souvorof, qui tenait aux vieilles institutions, et même à celles de Potemkin, très-

adaptées au caractère national qu'il connaissait parfaitement, Souvorof, persuadé que des troupes avec lesquelles on avait toujours vaincu ne pouvaient être que sur un très-bon pied, ne s'empressa pas de se conformer aux ordres de l'empereur, et se permit de plaisanter en les recevant. C'était blesser au vif Paul Ier, qui mettait toute sa gloire à réformer et à perfectionner à sa manière son état militaire, et qui parlait d'un bouton de guêtre et de la queue d'un soldat comme des choses les plus importantes à la gloire de ses armes. Il envoya incontinent au vieux général l'ordre de se démettre du commandement et de quitter l'armée sans délai.

Souvorof était un barbare, un bouffon; mais c'était peut-être le général le plus convenable au génie des Russes : le soldat l'aimait, et l'officier, tout en le trouvant burlesque, combattait sous ses ordres avec confiance. Si Paul, en le congédiant, n'avait considéré que sa cruauté naturelle, ou sa folie véritable ou affectée, on aurait peut-être applaudi; mais il parut vouloir punir l'homme dévoué à sa mère et le frondeur de ses innovations militaires, trop brusques et trop mal digérées. Lorsque le vieux Souvorof reçut l'ordre de se démettre du commandement, il voulut

lui-même le communiquer à son armée, et la fit ranger en bataille. Devant la ligne s'élevait une pyramide de tambours et de timballes entassés : habillé en simple grenadier, mais décoré de tous ses ordres, du portrait de l'impératrice et de celui de Joseph II, Souvorof harangua ses compagnons d'armes, et leur fit des adieux très-pathétiques. Il se dépouilla ensuite de son casque, de son habit, de son écharpe, de son mousquet et de toutes les marques du service effectif, qu'il déposa sur la pyramide, en guise de trophée. « Camarades, dit-il, il viendra peut-être un » temps où Souvorof reparaîtra au milieu de » vous; alors il reprendra ces dépouilles qu'il » vous laisse et qu'il portait toujours dans ses » victoires ». Les soldats, indignés, attendris, murmuraient et gémissaient; Souvorof les quitta ainsi, laissant l'armée à son lieutenant-général.

Il se retira à Moskou; mais un homme si célèbre et si populaire, dont le renvoi, après de si grands services, faisait une sensation générale dans l'empire, portait ombrage à Paul dans cette capitale où il allait se faire couronner, et il donna l'ordre d'éloigner Souvorof de Moskou. Un major de police (de gendarmerie) entre un jour dans l'asile du

vieux guerrier et lui présente cet ordre qui l'exile dans un misérable village. D'un air assez indifférent, Souvorof demande combien de temps lui est accordé pour arranger ses affaires. Quatre heures, répond l'officier. « Oh! c'est trop de bonté, s'écrie le général; une heure suffit à Souvorof ». Il mit aussitôt son or et ses pierreries dans une cassette et descendit. Un carrosse de voyage l'attendait à la porte. « Souvorof allant en exil, dit-il, n'a pas besoin du carrosse; il peut bien s'y rendre dans le même équipage dont il se servait pour se rendre à la cour de Catherine ou à la tête des armées : qu'on m'amène une charrette »! Il fallut se conformer à sa volonté, et l'officier se vit forcé de faire avec le vieux feld-maréchal une route de cinq cents verstes dans un *kibitka* : c'est la voiture la plus incommode en été que l'on puisse imaginer; mais Souvorof y était habitué, ne voyageant que de cette manière, couché sur un matelas, et enveloppé dans son manteau. Arrivé au village désigné, il se logea dans une cabane de bois, sous la surveillance du major et de quelques exempts de police. Personne n'osait le voir ni lui écrire, et le vieillard, habitué au tumulte des camps et à la vie la plus active et la plus agitée, se vit

tout-à-coup dans un isolement complet. Les lectures et les réflexions qu'il eut le temps de faire pendant cette disgrace n'influèrent pas peu sur le reste de sa vie. Il fut enfin permis à sa fille, mariée à un frère du favori Zoubow, de lui faire une visite qui fut courte, mais à laquelle Souvorof parut sensible. L'empereur, de retour dans sa résidence, parut aussi se radoucir peu à peu, et lui écrivit. Un courrier arrive et remet sa dépêche; l'enveloppe portait en grosses lettres : *Au feld-maréchal Souvorof.* « Cette lettre n'est pas » pour moi, dit froidement le vieux guer- » rier en lisant l'adresse : si Souvorof était » feld-maréchal, il ne serait pas exilé et gardé » dans un village; on le verrait à la tête des » armées ». Le courrier, stupéfait, eut beau dire et répéter qu'il avait ordre de remettre cette dépêche à Son Excellence, il fallut qu'il la reportât cachetée à l'empereur. Paul ne manifesta point son dépit; mais Souvorof dès-lors fut gardé plus exactement.

Paul, qui voulait faire un voyage à Kasan et traverser la province qu'habitait Souvorof, craignit encore de l'y laisser durant son voyage, et lui enjoignit de se rendre à Pétersbourg. Il obéit à ce second ordre, et ce fut alors que les sollicitations de l'Angleterre

déterminèrent enfin l'empereur à le rétablir dans ses grades, pour l'envoyer à la tête de l'armée russe. Souvorof, qui avait si long-temps brigué l'honneur de combattre les Français, se vit au comble de ses vœux, et parut rajeunir. L'espèce de prophétie qu'il avait faite en quittant ses soldats s'accomplissait, et il partit comblé d'honneurs et d'espérances.

Il se montra sur la route de Vienne ce qu'il avait toujours été. Ce fut une série de fanfaronnades, de génuflexions, de signes de croix, de charlataneries et de superstitions dégoûtantes. Il se chargeait de scapulaires et de reliques dans tous les couvens, s'abreuvait d'eau bénite et se repaissait d'hosties dans toutes les églises, ne voyant aucun crucifix, aucune image, qu'il ne s'arrêtât pour réciter ses oraisons. S'il rencontrait un prêtre ou un moine, il lui baisait burlesquement les mains, et lui demandait la bénédiction, allant, disait-il, châtier les rebelles, les ennemis de Dieu et de la foi.

Un ancien préjugé des Russes leur faisait croire qu'en mourant sous leurs drapeaux, en combattant les infidèles, ils ressuscitaient le troisième jour après leur mort, et se retrouvaient dans leurs villages, libres et heureux, exempts de servir à l'avenir. Ce préjugé,

propre à fanatiser des esclaves qui ne vont à la guerre que par contrainte, et qui regardent l'état de soldat comme le plus malheureux de tous, s'était perdu ou affaibli depuis long-temps dans les armées. On chercha à le ranimer quand il fut question de les mener si loin de leur patrie, contre les Français; et Souvorof, restaurateur de toutes les croyances superstitieuses qui pouvaient lui être utiles, Souvorof, qui affectait lui-même une dévotion outrée pour tous les saints, pouvait y parvenir mieux qu'aucun autre général.

Après la déroute de Schérer et la désorganisation générale qui en fut la cause et l'effet, Souvorof entra dans Milan, et remonta rapidement le Pô, à la tête de ses Russes et de la plus grande partie de l'armée autrichienne. Kray, pour prix de la victoire qu'il venait de remporter et qui décidait du sort de l'Italie, devint tout-à-coup le lieutenant du général étranger, et fut détaché avec un corps considérable pour atteindre les Français qui se refugiaient du côté de Mantoue, et former le siège de cette forteresse importante, bientôt la seule qui leur restât dans toute la Lombardie.

Il n'entre pas dans le plan de cette histoire de suivre pas à pas Souvorof et les Russes

dans cette campagne rapide et meurtrière ; je me contenterai de saisir de loin quelques faits ou quelques résultats importans qui présenteront des réflexions intéressantes.

Le général russe Rosemberg, ayant passé le Pô, trouva une résistance qu'on n'attendait plus de la part des Français. Garreau, commandant l'aile gauche de la division de Grenier, le força à repasser le fleuve, avec une perte considérable en tués et surtout en prisonniers. Souvorof, indigné de ce premier échec, renforça sur-le-champ le corps de Rosemberg, qui dès le lendemain renouvela le passage à la tête de sept mille hommes. Les Français furent d'abord forcés à céder; mais le chef de brigade Gardanne soutint l'attaque jusqu'à l'arrivée du général Victor avec sa division. Alors se livra, près de Bassagnagno, et à forces approchant égales, la première bataille qui ait eu jamais lieu entre deux nations que la nature a placées si loin l'une de l'autre. Il semble que, en les éloignant ainsi, elle ait voulu les séparer d'intérêts pour les unir d'amitié.

Le combat fut opiniâtre et sanglant. Un château qui se trouvait aü centre de l'attaque fut emporté et repris plusieurs fois par les deux partis; mais les bataillons russes,

éclaircis et déconcertés par la supériorité du feu des Français et la vivacité de leurs attaques au pas de charge, lâchèrent enfin pied, et furent poursuivis, la baïonnette dans les reins, jusqu'au bord du fleuve, où une grande partie se précipita et périt. Ils perdirent dans ce combat un général et quelques milliers d'hommes, ainsi que cinq canons et un drapeau.

Souvorof, par ces deux combats, images de ceux qui se livrèrent ensuite sur la Trébia, apprit à estimer ou du moins à respecter la bravoure française.

Arriver et combattre était le mot de Souvorof. Il parut, le 17 juin, à la vue des Français, et résolut de les attaquer dès le lendemain. Le reste de son armée le joignit durant la nuit; elle se divisa en trois formidables colonnes : celle du centre, composée en totalité de troupes russes, fut conduite par le comte Rosemberg; celle de la droite, composée de Russes, d'Autrichiens et de Hongrois, fut commise au général Forster; et Mélas commanda la troisième, qui était la plus forte, et toute formée de l'élite de l'armée autrichienne. Les dispositions des impériaux et les difficultés du terrain retardèrent l'attaque de Souvorof : il n'arriva qu'à midi en présence de l'armée française, qu'il trouva

rangée en bataille en avant de la Trébia. L'avant-garde russe, sous les ordres du prince géorgien Bagration, soutenue de quelques régimens hongrois, attaqua avec impétuosité l'aile gauche des Français. Le général Dombrowsky y commandait la légion polonaise; et ces débris errans d'une nation jadis si célèbre se retrouvèrent, par des évènemens inouïs, en présence des spoliateurs de leur patrie. Soit que l'ascendant acquis et conservé depuis un siècle de la part des Russes sur les Polonais eût augmenté la confiance des premiers et produit une émotion fatale aux seconds; soit que le nombre de leurs ennemis, autant que la vigueur de leur attaque, les eût d'abord déconcertés, les Polonais furent renversés, et ce premier choc mit de la confusion dans toute l'aile droite, où Macdonald envoya des renforts. Rosemberg, de son côté, y porta toute la division de Sweikowsky. Le combat se renouvela et se soutint de part et d'autre avec un acharnement extraordinaire. Les Russes y montrèrent aux Français cette opiniâtreté invincible, cette discipline et cette résignation à la mort qui les a si souvent fait triompher. Serrant leurs rangs à mesure que le feu ennemi les éclaircissait, ils marchèrent toujours en avant,

et contraignirent tout ce qu'ils avaient en front à repasser la Trébia.

La colonne du centre, menée par Rosemberg, et à la queue de laquelle était Souvorof, avait eu le même succès, après une lutte plus longue et plus opiniâtre encore. Deux fois les Français, repoussés jusqu'au-delà de la rivière, l'avaient repassée avec une nouvelle ardeur sous le feu de cette colonne inébranlable qu'ils s'efforçaient d'entourer. La vivacité de leurs mouvemens, la supériorité de leur feu, la rapidité avec laquelle ils évitent le choc, la valeur personnelle de chaque chef, le courage particulier de chaque soldat, rien ne put triompher de cette impassibilité russe, de cette opiniâtreté moutonnière contre laquelle la discipline prussienne et la tactique du grand Frédéric avaient si souvent échoué. Les Français, las de combattre et même de tuer, désespérant de repousser ces masses mouvantes et hérissées de fer, en les heurtant, repassèrent enfin la Trébia, et changèrent le combat en une canonnade meurtrière, qui détruisit totalement quelques compagnies russes, lesquelles, prenant la retraite des Français pour une fuite, voulurent les suivre et franchir la rivière. Les Russes, arrêtés sur le rivage qu'ils venaient de gagner, furent obli-

gés de s'en éloigner, de manière que le champ de bataille resta aux canons et aux boulets.

La nuit et la rivière séparaient déjà les combattans épuisés; mais cette canonnade réciproque se prolongea dans les ténèbres, et sembla continuer cette mémorable bataille jusqu'au lendemain, où elle devait recommencer avec une nouvelle fureur.

Elle fut renouvelée de la part des Français dès le matin. A la faveur de leurs batteries, l'aile gauche repassa la rivière sous le feu de l'ennemi, renversa et poursuivit l'aile droite des Russes jusqu'au village de Casalégio. Là, Bagration rallia ses troupes, grossies par les renforts que Rosemberg fit marcher, et les Français, attaqués à dos et en flanc, furent arrêtés.

Au centre, ils avaient repassé la rivière avec le même courage et le même succès, bravant la mitraille de l'ennemi, et emportant toutes ses batteries à la baïonnette. Ils poursuivaient leur avantage, et la victoire semblait décidée lorsqu'un corps de cavalerie autrichienne vint fondre en flanc sur la cinquième demi-brigade, et la renversa dans le plus grand désordre. Cette demi-brigade, forte de trois mille hommes, gardait l'espace entre la colonne du centre et celle de la gauche, qui se virent

ainsi coupées et prises en flanc par la cavalerie. On dut changer l'ordre du combat et manœuvrer pour se couvrir et se défendre : l'ennemi, déjà à demi vaincu, profita de ce mouvement pour se rallier : la bataille se rengagea, devint générale sur toute la ligne, dura toute la journée, et eut enfin le même résultat que la veille. Mélas surtout avait remporté un avantage décidé, et, ayant le premier repoussé les Français, il put envoyer au centre des renforts considérables qui arrêtèrent les progrès de l'ennemi. Cependant les Français se reformèrent encore sur l'autre rive; leur retraite s'y fit sous la protection de leur artillerie, et les armées occupèrent les mêmes positions que la veille.

Souvorof, au lieu d'attendre une troisième attaque, résolut de passer lui-même la rivière, et de décider cette longue et sanglante bataille; mais Macdonald, qui avait en vain compté sur l'arrivée de la légion ligurienne, et même sur la marche rapide de Moreau, craignit de compromettre le salut de son armée entière par une troisième bataille qu'il ne se sentait plus en état de soutenir. Il avait fait une perte considérable, et, trompant la vigilance de l'ennemi, il ordonna sa retraite pendant la nuit.

Les Austro-Russes le suivirent dès le lendemain, et Rosemberg atteignit son arrière-garde au passage de la Nura.

C'est ainsi que se termina l'une des batailles les plus longues, les plus sanglantes, et les plus disputées qui aient eu lieu durant la guerre de la révolution. Les Français ne purent vaincre, mais ils ne furent point vaincus. Ils étaient très-inférieurs en nombre à leurs ennemis, atténués par une marche pénible et périlleuse, affaiblis par les combats précédens, manquant de vivres et d'habillemens, environnés de peuples soulevés contre eux : leur armée n'avait ni la sécurité ni la confiance de celle des coalisés.

Le lendemain de la bataille, Moreau, s'étant avancé par la Bochetta dans la plaine d'Alexandrie avec ses dix mille hommes, attaqua le maréchal de Bellegarde et lui fit lever le siège de Tortone, en le forçant à repasser la Bormida. Moreau s'avança ensuite à marches forcées jusqu'aux bords de la Serivia, où il arriva le 25 juin, et apprit le malheureux succès de la bataille du 18 et du 19. N'étant point en état de rétablir les affaires avec sa petite armée, il se retira par Novi, et reprit sa première position.

Souvorof, informé de sa marche, avait

aussitôt abandonné la poursuite de Macdonald pour venir le combattre. Rien de plus étonnant que l'infatigable activité de ce vieillard, courant nuit et jour, d'une extrémité de la Lombardie aux frontières du Piémont, dans une mauvaise charrette; il faisait mouvoir l'armée autrichienne avec une rapidité qu'elle ne connaissait pas. On a cependant remarqué que Souvorof, en Italie, ne se montra plus sur le champ de bataille comme il avait coutume de le faire en Moldavie et en Pologne; soit que la supériorité de l'artillerie des Français, la vivacité de leurs mouvemens et l'adresse de leurs tirailleurs lui inspirassent de la prudence; soit que, se voyant généralissime dans une guerre dont le triomphe semblait dépendre de sa fortune et de la confiance qu'elle inspirait, il crût devoir la ménager, il se conduisit avec une circonspection qu'on ne lui connaissait pas, mais qui n'influa en rien sur l'audace et la sévérité de ses manœuvres, ni sur la promptitude de ses résolutions. Ses propos devinrent plus grossiers et plus fanfarons, ses ordres plus despotiques, et ses proclamations plus orgueilleuses.

Joubert s'avança au-delà de Novi avec un corps de vingt mille hommes. Croyant n'avoir d'abord à combattre qu'un corps avancé des

ennemis, il fit des dispositions pour l'attaquer; mais c'était Souvorof lui-même, que venait de renforcer encore le général Kray avec une armée capable seule de combattre les Français. A la vue des forces imposantes qui se déployaient, les généraux tinrent un conseil de guerre, et furent d'avis de se retirer pour éviter un engagement général; mais Joubert espéra que la fortune, amie de l'audace et de la jeunesse, déserterait enfin les drapeaux du vieux Souvorof pour se ranger sous les siens, et il accepta la bataille. Les Russes combattirent avec leur valeur accoutumée; les Autrichiens, avec cet acharnement et cette tactique supérieure qui les distingua surtout dans cette campagne. Après plusieurs chocs et plusieurs attaques, dont les succès furent très-variés, la bravoure des Français semblait enfin triompher au centre, où les Russes combattaient, et où Joubert, indigné de voir si longtemps la victoire hésiter de se déclarer pour lui, s'élançait à la tête d'un bataillon de grenadiers pour enfoncer et poursuivre l'ennemi dans la plaine. En ce moment décisif, Kray attaque sur l'aile gauche avec ce corps d'armée qui avait formé le siège de Mantoue. En doublant ainsi les forces de l'armée austro-russe au milieu d'une action aussi inéga-

lement engagée, Kray la décida. Laudon, quarante ans auparavant, était venu ainsi arracher la victoire des mains du grand Frédéric, au moment où il triomphait, près de Francfort-sur-l'Oder, du nombre et de l'opiniâtreté des Russes. Les bataillons, ébranlés et éclaircis, se resserrent et se raffermissent. La cavalerie autrichienne manœuvre pour mettre à profit le terrain où la fougue des Français les a entraînés, et le choc se renouvelle. En cet instant même un plomb mortel atteint Joubert; il tombe en criant : *En avant, grenadiers!* Ce double évènement changea la fortune. Les Français, consternés, se pressent autour du corps de leur général, et se retirent sur les hauteurs en combattant; mais le général autrichien Lusignan, les tournant près de Novi, leur fit essuyer une grande perte, et pensa changer en déroute leur imposante retraite. Les Russes, qu'ils avaient eus en front, furent principalement poussés à suivre l'arrière-garde; et c'est là que Souvorof compléta la destruction de la belle armée qu'il avait amenée en Italie. Des compagnies entières de ces malheureuses victimes tombaient sous la mitraille de l'artillerie légère ou des batteries masquées, et étaient soudain remplacées par des bataillons aussi dociles, qu'on envoyait au

même sacrifice. La baïonnette au bras, dans un calme horrible, ils s'avançaient à la mort, et la recevaient à côté de leurs frères expirans. Je ne disputerai point sur le nombre de ces malheureux qui expirèrent ainsi en voulant forcer les Français dans leurs postes; mais c'est un fait constant, que ceux-ci perdirent peu de monde au centre, et que le feu machinal des Russes ne fut point meurtrier.

Tous les rapports ont porté l'armée que Souvorof conduisit en Italie à quarante mille hommes et plus; mais ce qui est avéré, ce que plusieurs officiers de sa suite ont assuré, c'est que, lorsqu'il rassembla les Russes pour se mettre en marche et passer le Saint-Gothard, il ne se trouva plus qu'environ douze mille hommes en état de le suivre en Helvétie. C'est donc vingt-huit mille hommes qui des rives dépeuplées et lointaines du Volga sont venus tomber dans ces champs italiques, déjà engraissés du sang de tant de nations différentes et de tant de générations diverses.

Souvorof, après cette action, la dernière de ses victoires, abandonna subitement l'Italie pour passer en Suisse. Paul, ivre de joie, lui déféra le titre de prince avec le surnom d'*Italique*, et ordonna par un oukas qu'on eût

à le regarder comme le plus grand des généraux anciens et modernes. Souvorof, pour une victoire remportée sur les Turcs près de la rivière Rimnik, avait déjà obtenu le surnom de *Rimniski*, de Catherine seconde, qui aimait à faire revivre cet usage des anciens. Ce féroce vieillard jouit du triomphe qu'il avait ambitionné toute sa vie. Son nom retentit par tout l'univers.

Il est à remarquer pourtant, sans vouloir diminuer sa gloire, ou plutôt l'ascendant de sa fortune, que son départ, loin de changer les choses en Italie, sembla au contraire y laisser la victoire auprès des Autrichiens, où il l'avait trouvée en arrivant. Ils achevèrent la campagne avec des succès plus marqués; et les soldats français, après avoir combattu les Russes en deux batailles malheureuses, les craignirent beaucoup moins qu'avant de les avoir vus.

Mais une autre armée russe marchait sur le Rhin; elle était forte de plus de quarante mille hommes de l'élite des troupes russes. Elle était surtout composée de ces fameux bataillons de grenadiers qu'avait formés Potemkin, et qui avaient livré ces fameux assauts d'Otschakow et d'Ismaïl : c'était en partie l'armée qui revenait de l'expédition de Perse,

et il y avait des régimens qui deux ans auparavant étaient partis des embouchures de la Néva et de la Dwina pour se rendre aux rives de l'Araxe, et qui de là revenaient immédiatement aux bords du Rhin. Que l'on calcule les côtés de l'angle immense qu'avaient parcouru ces troupes, et que plusieurs corps fermèrent, après avoir traversé toute la la France, pour retourner au point d'où ils étaient partis.

Cette armée n'était point encore à sa destination qu'elle avait déjà changé quatre fois de chef. Paul l'avait d'abord fait rassembler sous les ordres du prince *Galitzin*, ce même général qui avait commandé en Courlande et en Lithuanie durant la guerre de Pologne; mais Paul le remplaça par le général *Hermann*, dont la destination fut bientôt changée; le comte Schembach, Polonais, lui succéda, et Rimsky Korsakow fut nommé définitivement chef de cette grande expédition.

Korsakow reçut en conséquence l'ordre d'agir, de concert avec l'archiduc Charles, pour le plan général de la campagne, mais de combattre toujours séparément avec l'armée russe, pour ne point mélanger ses exploits et sa gloire avec celle des Autrichiens, comme cela arrivait en Italie, où les Russes n'étaient qu'un

corps auxiliaire. La marche de l'armée fut retardée, pour que les soldats eussent le temps d'apprendre l'exercice dans la dernière perfection. Paul fit lui-même un voyage pour passer différens corps en revue, et il mit toute son affection dans ces troupes que lui-même avait réorganisées. Ces dispositions ne contribuèrent pas peu à la mésintelligence qui régna bientôt entre les deux armées alliées, et à la catastrophe de la campagne.

On ne s'attendait pas à voir encore les Russes suivre, en Suisse comme en Italie, le chemin frayé par leurs alliés. Il est certain que le haut et le bas Rhin leur offraient un théâtre nouveau, où ils eussent pu avec plus de gloire faire une diversion plus funeste à la France. On a pensé que les forteresses dont cette frontière est hérissée leur avaient paru des obstacles plus difficiles à surmonter que les monts Helvétiens; et en effet, les Russes sont plus aptes à emporter, dans un pays coupé, des postes à la baïonnette qu'à faire des sièges réguliers pour lesquels ils n'avaient pas le train nécessaire, ou à livrer des batailles rangées en plaine, où la cavalerie et la supériorité de l'artillerie française eussent pu détruire l'excellente infanterie qui fait la force et la gloire de leurs armées.

Les Russes, que le prince Charles attendait pour quitter l'Helvétie, n'y furent pas plutôt arrivés qu'ils passèrent aux avant-postes, et parlèrent de livrer bataille sur-le-champ. Korsakow ne fit que sourire à ce qu'on lui raconta de l'armée de Masséna, de sa vigoureuse résistance, et de la position formidable qu'il occupait. Il s'exprima avec une telle présomption en faveur de son armée, une telle indifférence envers les Autrichiens, et un tel mépris pour les Français, que l'archiduc Charles, imaginant cependant qu'il y avait quelques difficultés et quelque gloire à vaincre ces derniers, fut choqué de ce ton léger et suffisant. Il se hâta de laisser le champ libre aux Russes, et marcha, avec l'élite de l'armée autrichienne, au secours de Philipsbourg menacée par les Français. Il ne laissa qu'un corps de troupes, sous le commandement du général Hotze, qui formait l'aile droite de l'armée russe.

Voilà donc une armée de quarante mille Russes transportée tout-à-coup au cœur de la Suisse. De tous les évènemens extraordinaires amenés par la révolution, certes celui-ci n'est pas le moins étonnant ni le moins imprévu. Si l'on pense au prétexte spécieux qui conduisait ces Hyperboréens dans la patrie des

Tell, des Winkelried et des de Flue, on ne pourra que s'étonner davantage; c'est la liberté, la religion, l'ordre social et le bien public qu'ils étaient appelés à rétablir. Lorsque le temps aura effacé les intérêts secondaires et les passions qui ont lié entre eux des évènemens aussi étrangers et des résultats aussi disparates, on sera porté à les révoquer en doute, et l'on contemplera avec une stupide admiration le vide immense qui les séparera.

Depuis la fameuse époque de 1793, la France n'avait pas été dans une situation aussi périlleuse que celle où elle se trouvait à l'arrivée des Russes en Helvétie. L'honneur national et l'amour de la patrie, dont l'on avait si indignement abusé, semblaient se flétrir et s'éteindre dans les cœurs. La Hollande était menacée, l'Italie perdue, la Suisse à moitié conquise; la Suisse, ce boulevard naturel du côté le plus faible, et que la France elle-même avait renversé dans ses convulsions anarchiques! Les Russes arrivaient sur le champ de bataille que les Français avaient déjà perdu, avec une réputation de courage et de férocité qui inspirait l'effroi; et ils venaient de justifier en Italie cette effrayante réputation. Les armées françaises étaient détruites et dispersées; celle d'Helvétie était la seule qui n'eût

point essuyé une défaite, quoiqu'elle eût souffert plusieurs échecs. Elle semblait en ce moment le dernier appui de la république chancelante, et ce n'était plus que dans son sein qu'on respirait encore la confiance et le patriotisme.

Les Français et les Russes étaient en présence et s'examinaient avec une curiosité réciproque. La Limmat, naguère si heureuse et si paisible, séparait ces deux peuples célèbres et guerriers, qui allaient bientôt ensanglanter ses bords et décider, par une bataille à jamais mémorable, les destinées du monde.

Elle commença, le 3 vendémiaire an 7 (24 septembre 1799), dans le bassin de Zurich, où les Français descendirent des plateaux voisins pour attaquer les Russes, qui se préparaient eux-mêmes à livrer bataille, et qui en attendaient l'ordre de Souvorof; ils se trouvèrent par conséquent bien disposés à la recevoir. Il s'agissait d'abord de passer la Limmat, et d'entamer leurs bataillons rangés et immobiles comme des remparts le long des bords. Le passage fut si rapide et l'attaque de front si impétueuse, que les assaillans renversèrent et détruisirent les premiers obstacles. Quelques bataillons qui défendaient le point du passage vis-à-vis de Dietikon,

après avoir été éclaircis par un feu terrible, furent forcés d'abandonner les bords du fleuve; ils se rallièrent aussitôt dans une position de défense intermédiaire, et y arrêtèrent long-temps la fougue des Français. Forcés enfin dans ce poste, ils furent taillés en pièces.

L'aile droite des Russes, du côté de Bade, était couverte par un camp de cosaques. La division qui avait ordre de faire une diversion de ces côtés emporta le camp à la première attaque, et vint seconder puissamment les efforts que l'on faisait au centre, où la résistance prolongeait le carnage, et où l'on emporta enfin les batteries russes, défendues avec cet acharnement désespéré.

Les Russes, après des actes de valeur dignes de leur réputation, voyant leurs postes les mieux défendus et leurs batteries emportées de vive force, cédèrent le terrain, et Korsakow forma dans la plaine un gros de quatorze à quinze mille hommes en bataillon carré. Cette manœuvre favorite des Russes, et qui leur avait si souvent réussi pour repousser les attaques furieuses des Turcs, n'eut pas le même succès contre des troupes qui chargent avec la même furie et le même désordre apparent, mais qui soumettent un effort simul-

tané aux règles les plus exactes, et qui se rallient ou changent l'ordre d'attaque avec la plus étonnante rapidité. Cette masse lourde et impénétrable faisait reculer l'ennemi partout où elle se portait; mais les nuées de tirailleurs qui l'assaillaient y exerçaient un ravage continuel, et se repliaient sans la fuir, pour éviter son feu et pour en faire un plus meurtrier. Celui des Russes était trop machinal et trop régulier pour avoir beaucoup d'effet; il semblait toujours subordonné à la voix des officiers qui servait d'avertissement. L'artillerie légère arrivait au galop dans l'intervalle, s'arrêtait à vingt pas du bataillon carré, y vomissait des torrens de mitraille, et regagnait aussitôt une position sûre pour recharger les armes et pour revenir avec la même célérité tirer en brèche contre ce bastion mouvant et hérissé d'impuissantes baïonnettes. Des files entières tombaient de front, des rangs entiers étaient renversés par les flancs. Les Russes foulaient aux pieds leurs frères expirans pour se serrer et se maintenir en ordre pour recharger par pelotons et par divisions, pour combattre avec la même régularité qu'ils faisaient l'exercice, et ils étaient frappés, et ils mouraient sur la place qu'ils avaient occupée.

Lorsque le feu destructeur des Français eut à plusieurs reprises éclairci et mutilé cette masse d'hommes, lorsqu'un grand nombre des officiers et des bas-officiers, qui en étaient l'ame, eurent été mis hors de combat, le désordre et l'effroi s'y introduisirent enfin. Les Français, ordonnant une attaque générale, marchèrent au pas de charge, et la cavalerie acheva de la disperser. C'est alors seulement que la bataille fut décisive et la victoire complète; les vainqueurs entrèrent dans Zurich en y poursuivant les Russes, qui en étaient sortis pour se ranger et combattre dans la plaine. Korsakow avait fait de cette ville son quartier-général : les magasins, les blessés, les femmes, les équipages et une partie du train de l'armée tombèrent au pouvoir du vainqueur; la caisse militaire avait déjà été prise durant la bataille.

La nuit suspendit le carnage de cette mémorable journée; mais les Russes, défaits la veille, se rallièrent encore le matin, et, secondés de quelques troupes fraîches et des postes qui n'avaient point été attaqués ou qui n'avaient pas pu être forcés, ils osèrent encore combattre pour arracher la victoire à leurs ennemis. Leur courage, leur opiniâtreté, leur désespoir la rendirent de nouveau indécise

jusqu'au milieu du jour où les Russes furent enfin enfoncés une seconde fois ; mais chaque bataillon, chaque compagnie, chaque peloton qui pouvait se rallier encore autour d'un drapeau ou d'un officier, derrière une haie ou derrière une pièce de canon, livrait un nouveau combat et tombait les armes à la main.

La division du général Lorge, soutenue par le corps aux ordres du général Oudinot, eut la plus grande et plus glorieuse part à cette journée mémorable, où l'armée d'Helvétie sauva la république. Ne rapetissons pas les évènemens parce que nous les avons vus, ne dénaturons pas les causes et les effets parce que nous les connaissons ; tâchons de nous dégager de toutes passions, de toutes préventions ; jugeons comme la postérité jugera : elle dira qu'aucune bataille ne décida de plus grands intérêts dans un moment aussi critique et aussi dangereux.

Ce fut surtout après leur victoire que les Français en sentirent tout le prix, et frémirent du danger qu'ils avaient couru en pensant à la rage fanatique de ces malheureuses victimes dont le champ de bataille était jonché ; il n'était pas un Russe qui, frappé du coup mortel et lorsque la mort lui en laissait le temps, ne

saisit encore l'image de son patron, suspendue à son sein, pour la baiser avant de rendre le dernier soupir. En parcourant le champ de bataille après le combat, on voyait ces reliques sur leurs poitrines ou dans leurs mains; leur attitude et leur dernier geste témoignaient que leur dernier soupir avait été un acte de dévotion.

Catherine, la philosophe Catherine affectait elle-même une grande dévotion pour les images; on la voyait souvent dans la chapelle se prosterner sur le parvis, ramasser la poussière et en souiller la couronne de diamans qu'elle portait sur la tête. On lui vola une fois une vierge entourée de brillans, dont l'impératrice Elisabeth lui avait fait présent à sa confirmation, et qu'elle avait déposée dans cette chapelle; elle mit toute la police en mouvement pour découvrir l'auteur de ce vol hardi, mais ce fut en vain. Ah! disait Catherine, ce ne sont pas les brillans, c'est la sainte image que je regrette; je donnerais le double de leur valeur pour la retrouver. Ses vœux furent exaucés; après bien des recherches et des emprisonnemens on trouva au bout de quelques jours la vierge nue et dépouillée de sa riche garniture, gisante dans la neige, auprès de l'amirauté. Catherine, en-

chantée, récompensa celui qui la lui apporta, fit habiller sa vierge plus richement qu'elle ne l'avait été et la replaça en grande cérémonie sur son autel.

Korsakow, au dire des officiers russes, ne parut point conserver dans cette bataille le sang-froid et la présence d'esprit d'un général expérimenté; déconcerté par la rapidité et la multiplicité des mouvemens de l'armée française qui ne correspondaient point à ceux qu'il avait si souvent exécutés dans les casernes de Sémonowski, il parut perdre la tête. Il n'avait guère sous ses ordres que de jeunes officiers généraux, dont les plus courageux furent faits prisonniers sur le champ de bataille. Korsakow avait pour lieutenant le prince Gorthschakow, neveu de Souvorof; c'était un jeune homme avantageux, qui portait un corps de baleine pour se former la taille, et qui mettait du rouge. Comme il avait suivi son oncle dans quelques campagnes, on l'avait toujours envoyé en courrier à l'impératrice, qui à chaque voyage le gratifiait d'un grade ou d'un ordre. Les généraux Marckow et Sacken furent entre autres faits prisonniers à Zurich : ce dernier, homme d'expérience, se montra si religieux observateur de la discipline et des institutions de

son souverain, que même à Paris il n'osa pas quitter ses grosses bottes, ni prendre un chapeau rond ; Paul lui en sut gré, et il fut le premier général de l'expédition réintégré.

L'armée eût été totalement détruite si on avait pu en poursuivre les débris sans relâche et avec vigueur ; mais des nouvelles alarmantes étaient venues tout-à-coup suspendre les opérations de Masséna, et l'obligèrent à faire subitement d'autres dispositions.

Souvorof, avec son armée d'Italie, avait franchi le Saint-Gothard, et il en descendait comme un torrent destructeur. Sa marche rapide fut admirée des généraux français. Ce général extraordinaire avait le grand, le rare talent de fanatiser ses troupes et de leur inspirer la plus aveugle confiance en sa personne et en sa fortune. Mahomet n'eut point sur les Arabes un ascendant plus puissant et plus marqué que celui de Souvorof sur les soldats russes.

Sa marche, des environs de Novi jusqu'à ces cimes du Gothard, avait été si rapide, si extraordinaire, si imprévue, que ces cimes, à peine gardées par de faibles partis, ne purent défendre ce point important. La guerre de la révolution a prouvé d'ailleurs, plus que toute autre, qu'aucun poste de

montagne n'est tenable lorsqu'il est sérieusement attaqué, et les positions réputées les plus inexpugnables ont été plusieurs fois prises et reprises par les différentes armées dans le cours d'une campagne.

La division de Lecourbe, qui, après sa glorieuse campagne dans l'Engadine, avait été forcée par les circonstances de se retirer en deçà du Gothard, en occupait les débouchés sur l'Italie et sur la vallée du Rhin (Rhemthal), depuis la source de ce fleuve jusqu'à la hauteur de Glaris.

L'attaque simultanée de Souvorof avec son armée de douze mille hommes força cette division affaiblie de se retirer précipitamment, tant derrière la Reuss que sur la pointe méridionale du lac de Zug, et au pied du mont Rigi, pour en garder les passages.

Souvorof, vainqueur de tous les obstacles que lui avait opposés la nature, et de la résistance qu'avait faite l'ennemi, menaçait déjà la droite de l'armée d'Helvétie, et se voyait, par le succès de ses premières attaques, maître des trois petits cantons. C'était dans ce berceau de la liberté qu'était marqué l'écueil de son plus redoutable ennemi. Ce fut là que Souvorof apprit la mort et la défaite du général Hotze, qui commandait le

corps d'armée autrichien, formant l'aile gauche des Russes, et auquel il était prêt à se joindre, ainsi que la déroute de Korsakow devant Zurich. A ces nouvelles, les transports de fureur du vieillard furent tels qu'il écumait de rage, et balbutia long-temps sans pouvoir parler. A la fin, il laissa échapper des cris et des ricanemens de sa voix grêle et usée, qui exprimaient son étonnement et son indignation. Ne croyant la défaite de Korsakok ni aussi complète, ni aussi décisive qu'elle l'était en effet, il lui expédia sur-le-champ un message, par lequel il le rendait responsable sur sa tête de chaque pas en arrière qu'il ferait désormais, et lui donna ordre de marcher en avant, en annonçant à l'armée que Souvorof était arrivé et avait battu les Français devant lesquels on reculait. Les menaces et le nom de Souvorof semblèrent ranimer d'une nouvelle ardeur les restes désespérés de Korsakow, qui osa suspendre sa retraite pour se reporter tout-à-coup en avant et livrer encore un combat sanglant près de Diesenhofen. Dans ce combat mémorable, qui fut le dernier entre les Russes et les Français, un corps de cavalerie russe chargea deux demi-brigades d'infanterie, dépourvues de cavalerie. Trois fois ce corps, d'environ trois

mille hommes, répéta sa charge furieuse, et, quoique rompu toujours, il se ralliait sous un feu terrible de mitraille et de mousqueterie qui le détruisait. On craignit long-temps de voir cette cavalerie, fraîchement arrivée et qui sembla démentir ici l'idée peu avantageuse qu'on a de celle des Russes, pénétrer dans les rangs de l'infanterie française et décider ainsi cette sanglante journée.

Cependant Masséna en personne, avec une partie de la division de Lorge et celle de Mortier, marchait à Souvorof et l'arrêta. Désespérant de passer avec ses douze mille hommes sur le corps d'une armée victorieuse pour arriver jusqu'à Korsakow, mis en fuite une seconde fois, Souvorof dut songer lui-même à la retraite tandis qu'elle lui était possible encore. Masséna manœuvra en vain pour l'attirer hors des défilés, dans l'espérance de le faire prisonnier, lui, l'armée qu'il commandait et le jeune grand-duc Constantin qui l'accompagnait. Qu'on juge de la situation où dut se trouver ce nouveau Marius, lui qui dans toutes les évolutions qu'il commandait avait toujours défendu les feux de retraite, disant qu'une armée sous ses ordres n'aurait jamais besoin de cette honteuse manœuvre. Il était forcé de l'ordonner pour la première fois;

mais les généraux français avouent qu'elle fut digne de sa marche et admirable comme elle. Souvorof se retira devant l'ennemi comme un vieux lion qui se retourne lorsque les dogues qui le poursuivent le serrent de trop près, et les arrête en leur montrant son front terrible et sourcilleux. Il abandonna quelques bagages, quelque artillerie, quelques malades et ses blessés; mais le général Mortier, chargé de le poursuivre dans le Muttenthal, ne put véritablement entamer que deux ou trois bataillons de grenadiers qui se dévouèrent pour sauver le reste de l'armée.

Souvorof se montra en Suisse tel qu'il avait été en Italie, dévot, superstitieux et hypocrite. Il savait qu'il entrait dans des pays catholiques où depuis long-temps le fanatisme de la liberté s'était amalgamé à celui du papisme. Il visitait les curés, leur demandait la bénédiction, leur déclarait qu'il venait, au nom de Dieu et des empereurs, des oints de l'Eternel, rétablir la sainte religion et exterminer les impies. Il haranguait tous ceux qu'il rencontrait, et se montrait le plus burlesque bouffon pour paraître populaire. Ces farces ne laissèrent point d'en imposer d'abord aux habitans; mais le prestige fut bientôt détruit

par la conduite des nouveaux apôtres de la coalition. L'indiscipline et la licence furent toujours des moyens dont Souvorof se servit pour s'attacher les soldats. Les siens se distinguèrent partout par les excès et le pillage. Ce fut alors que les enfans de Tell, de Stauffacher et de Melchthal sentirent la différence qu'il y avait entre des cosaques et des chasseurs français. L'apparition momentanée de Souvorof, comme celle d'une comète sanglante, sera à jamais l'effroi de ces montagnards; et les cruautés d'une guerre atroce leur ont enlevé pour long-temps ces vertus douces et simples qui contrastaient si heureusement avec leur énergie sauvage et leur fierté lacédémonienne.

A côté de la fosse où se couche Souvorof, et où il veut que ses soldats le couvrent de terre, qu'on le place sautant sur un pied et faisant mille singeries, on verra le sublime et l'extravagant se toucher et se réunir. L'officier chargé de lui préparer son logement avait grand soin d'en enlever tout ce qui pouvait le choquer ou lui déplaire, comme les livres, les estampes, les choses de luxe et surtout les glaces. Si malheureusement ces dernières se trouvaient oubliées, Souvorof les brisait lui-même en pièces. Souvent il faisait

enlever aussi les fenêtres, en disant qu'il n'avait pas froid, et les portes, en disant qu'il n'avait pas peur; puis il se couchait sur de la paille fraîche qu'on lui étendait sur le lit de la chambre. Malgré l'espèce de mépris que Souvorof affectait pour les richesses, il était très-curieux en bijoux et en pierreries; et Catherine, à chaque victoire, lui envoyait quelque garniture précieuse; tantôt c'était une branche de laurier en brillans, une épaulette, une épée, un portrait, une étoile d'ordre ou tout autre riche bijou. Après la prise de Prague elle lui envoya un bâton de maréchal enrichi de pierres fines : il ne tirait jamais de sa cassette l'un des dons qu'il avait reçus de sa souveraine sans se signer et sans le baiser respectueusement. Souvent en marche ou à table il demandait tout-à-coup à ses aides-de-camp : Où sont mes bijoux ? Les avez-vous vus ? Combien en ai-je ? Combien valent-ils ? Pourquoi notre maman me les a-t-elle donnés ? Il fallait faire à toutes ces demandes une réponse directe et précise, sans quoi il traitait celui qu'il avait interrogé de sot et d'ignorant. Il en était ainsi lorsqu'il s'avisait de demander combien il y avait d'étoiles au firmament, d'arbres dans une forêt, ou de poissons dans un lac. Ces questions incongrues

marquaient encore plus ses distractions et le peu de cas qu'il faisait de la conversation de son état-major que sa folie; mais tout officier qui lui avait répondu par un *on dit*, ou par un *je n'en sais rien*, était perdu dans son esprit, et il le désignait en le renvoyant par le nom de *niésnawschtschik*.

Le premier homme qui le suivait dans son logement était un cosaque, chargé de lui porter sa chaise percée durant la marche, et qui lui remettait en arrivant ce meuble nécessaire. C'était souvent sur ce siège qu'il recevait les rapports de ses aides-de-camp et de ses généraux. Un autre *denschik* apportait la cassette où étaient renfermés les reliques, les images, les diplômes, les ordres, les pierres précieuses, le bâton de maréchal et l'or de Souvorof. Sa voiture ordinaire était un petit chariot à quatre roues, surmonté d'un banc à découvert, que les Russes nomment *troschk*, et ressemblant un peu aux chars à bancs de la Suisse française. C'est là qu'il se perchait lorsqu'il était fatigué du cheval ou de la *kibitka*, charrette plus incommode encore, dans laquelle il faisait les plus longs voyages.

Souvorof fera à jamais l'orgueil et la gloire des armées russes, et le sujet inépuisable des contes et des récits du soldat. La singularité

de ses mœurs, l'originalité de son caractère, ses propos burlesques et piquans, sa manière de vivre bizarre, sa dévotion bouffonne, sa valeur féroce, mille traits de sa vie, mille bons mots de sa façon assureront son immortalité autant et plus que ses victoires. Son nom sera long-temps encore le cri de ralliement des bataillons russes, pour leur inspirer le courage du fanatisme et les exciter à vaincre.

Souvorof se montra plus sensible aux revers de la fortune qu'il ne l'avait été à la disgrace de Paul, et ne les supporta pas avec le même caractère. Il parut humilié, accablé de la défaite des Russes et de sa retraite. Son humeur gaillarde devint taciturne; sa dévotion bouffonne, triste et sombre. Il s'enfermait, maltraitait ou brusquait tout le monde, et s'emportait surtout contre Korsakow. Il s'en allait, couché au fond de sa kibitka, caché sous son manteau, détournant les yeux de ses soldats, et refusant de se montrer aux armées qui le demandaient. Le bruit se répandit dans l'armée russe qu'il avait péri en passant les Alpes, et plusieurs soldats et cosaques, en le revoyant, après sa retraite, triste, morne et chagrin, étaient persuadés que c'était son ombre qui leur apparaissait. Quel spectacle lui offrait en effet cette triste réunion, opérée

dans la fuite, de deux armées nombreuses et brillantes, plus fortes du double qu'il ne l'avait désiré pour faire la conquête de la France! De plus de quatre-vingt mille hommes qui les avaient composées, elles n'offraient plus qu'un ramas de bataillons délabrés, des régimens désorganisés, pour la plupart sans chefs, sans artillerie, sans bagages, des hommes exténués par la fatigue et couverts de lambeaux sanglans.

Les débris de ces bandes terribles qu'on amena prisonniers en France n'inspirèrent plus que de la compassion et de la surprise. On s'attendait à voir des hommes extraordinaires, d'une taille avantageuse et d'un aspect féroce; mais les Français ne trouvèrent dans les Russes qu'un peuple couvert de l'accoutrement grossier et grotesque dont Paul l'avait affublé. Ce misérable habillement, joint au délabrement, suite naturelle d'une campagne aussi fatigante et d'un combat aussi meurtrier, leur donnait la plus chétive apparence. Quoique pris les armes à la main et dans la fureur de l'action, on ne leur avait enlevé que leurs armes. On pourrait croire que la pauvreté de leurs habits fut la principale cause de ce ménagement; mais on voyait encore à plusieurs de ces prisonniers la médaille d'ar-

gent qu'ils avaient reçue pour des exploits plus heureux, et ce témoignage de leur bravoure en était un en l'honneur du soldat français. On avait peine à se persuader, en les voyant dans cet état, que ce fussent là ces Russes dont on avait tant parlé. L'humanité et la douceur avec lesquelles on les traitait calmèrent bientôt leur désespoir et leurs craintes.

C'est surtout l'humanité, la promptitude et la propreté avec lesquelles les Russes blessés furent soignés dans les hôpitaux français qui les surprirent et les touchèrent. Qu'on s'imagine le contentement de ces malheureux soldats, traités chez eux si durement en état de santé, et si impitoyablement lorsqu'ils sont malades ou blessés, de se voir, chez leurs ennemis, couchés deux à deux dans des lits propres, pourvus de linge blanc, de bonnets de nuit, de robes de chambre et de pantoufles, commodités inconnues aux soldats russes, à commencer par le lit dont ils ne font jamais usage. Dans quelques villes frontières, comme Montbéliard, où l'impératrice de Russie, princesse de Wurtemberg, avait été élevée, où, par des évènemens aussi extraordinaires, le château de ses ancêtres se trouvait métamorphosé en hôpital pour recevoir ses nouveaux

et lointains sujets, les femmes allaient au-devant des chariots de blessés et leur portaient des rafraîchissemens; plusieurs habitans de cette ville s'empressèrent d'offrir leur table aux officiers convalescens.

C'est ici le lieu de placer un mot sur la négligence des Russes pour leurs blessés, sur l'inaptitude et l'ignorance de leurs officiers de santé, qui ne sont pour la plupart que des barbiers, sous le nom de podleker (sous-chirurgiens); un couteau mal aiguisé est quelquefois le seul instrument dont ils se servent pour déchirer les chairs d'un malheureux et lui arracher une balle, ou pour achever sur le champ de bataille l'amputation d'un membre fracassé par un coup de feu. Si ce blessé n'a sur lui ni mouchoir ni écharpe, ni linge pour étancher et bander sa plaie, il expire dans son sang avant qu'on lui ait mis le premier appareil; ce qui n'arrive souvent que quarante-huit heures après la blessure.

Potemkin, dans la guerre contre les Turcs, avait pris avec lui un chirurgien français, nommé *Manot*, à qui il donna l'inspection des lazarets ou hôpitaux de campagne, qui tiennent lieu d'ambulance. Manot, entendant qu'on se préparait à livrer l'assaut d'Otschakoff, fit une espèce de revue dans le camp.

Il trouva les pharmacies sans médicamens, les chirurgiens et barbiers sans instrumens et dans la plus parfaite insouciance. On n'avait pas même pensé à préparer des bandages et de la charpie. Les chirurgiens-majors, protégés par les médecins de la cour et jaloux de l'étranger, ne tinrent aucun compte de son exhortation; ils se moquèrent même de ses menaces. Manot, frappé des suites qu'allait avoir ce dénuement absolu et la mauvaise volonté des chefs, déclara qu'il s'en plaindrait au prince. Comme il était à dîner avec lui, il se leva tout-à-coup de table, et en présence de tous les officiers généraux il fit une description animée et pathétique de la mauvaise administration des hôpitaux, et supplia le prince de vouloir donner les ordres les plus prompts et les plus précis pour qu'on se procurât au moins les secours les plus urgens, et principalement de la charpie. Le prince Potemkin rit de son zèle et de son éloquence, lui dit de se tranquilliser, qu'on n'aurait besoin de rien, parce qu'on n'aurait pas de blessés. Le lendemain il fit donner l'assaut, et en moins d'une demi-heure dix-huit cents blessés furent entassés dans les baraques ou dans les rues du camp. On fut alors obligé d'acheter, des Juifs portugais qui suivaient l'armée, de

la grosse toile neuve pour en faire de la charpie. Plusieurs milliers de soldats périrent, en quelques jours, de froid et des suites de leurs blessures.

Deux expéditions manquées suffisaient pour donner à Paul Ier de l'aversion pour les coalitions. L'expédition de Hollande fut plus courte, mais aussi moins honorable pour les Russes que la campagne d'Italie. En juin, l'empereur avait fait avec l'Angleterre un traité par lequel il s'engageait à fournir, pour l'expédition de Hollande, dix-sept mille cinq cent quatre-vingt-treize hommes, moyennant 75,000 liv. sterling de subsides par mois. Les Français occupaient alors, sous le commandement du général Brune, la Hollande. A la fin d'août, les Anglais opérèrent un débarquement auprès du village de Helder, et s'emparèrent de la flotte hollandaise. Les Russes débarquèrent quinze jours après, et le duc d'Yorck prit le commandement du corps d'armée anglo-russe. Après quelques escarmouches dans les Dunes, les Russes prirent le village de Bergen; ils ne surent pas s'y maintenir. Les généraux français Vandamme, Gouvion et Rostollant les repoussèrent en leur tuant beaucoup de monde; le général russe Tchertchakoff fut au nombre des morts, et le lieutenant-général Hermann

fut fait prisonnier dans les Dunes. Malgré cet échec, les Anglais s'emparèrent du village de Schorel, et ils en furent chassés par le général Vandamme, et perdirent dans leur retraite, vers la digue de Zyp, une quantité de munitions. Ils reprirent le village ; mais les Français y avaient mis le feu avant de le quitter. Ensuite les Anglais s'avancèrent dans les Dunes et engagèrent le combat pour séparer les Français du corps hollandais, commandé par le général Daendels; mais cette tentative leur coûta deux mille hommes ; les Français n'en perdirent guère moins. Le général en chef Brune transféra son quartier-général à Beverwyk, et résolut de fortifier les positions qu'il occupait. Cependant les Russes prirent possession de Castricum ; ils s'y défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté ; mais la baïonnette les força enfin à la retraite. Ils revinrent à la charge ; la nuit les empêcha de faire de nouvelles tentatives. Les jours suivans, les Français repoussèrent les ennemis jusqu'à la digue de Zyp. Voyant alors l'inutilité de nouveaux efforts et la difficulté de se procurer des vivres par mer, le duc d'Yorck proposa une capitulation, qui fut considérablement modifiée par le général Brune. Le 18 octobre enfin on fit un traité par lequel les Français

consentaient à l'embarquement des troupes combinées d'Angleterre et de Russie, sous la condition que les Anglais rendraient huit mille prisonniers français et hollandais détenus en Angleterre, et que l'embarquement serait effectué avant le 30 novembre.

Tel fut le résultat d'une campagne qui ne dura pas deux mois, et qui fut très-glorieuse pour les armes françaises. Entreprise à grands frais et annoncée avec beaucoup d'emphase, l'expédition de Hollande semblait promettre un succès bien garanti. En effet, les Anglais avaient des intelligences dans le pays; les Français ne pouvaient pas encore compter sur les habitans, et, obligés de garnir toutes les frontières, toutes les côtes, ils ne pouvaient opposer à l'armée combinée des Anglais et des Russes que dix mille hommes de l'armée républicaine et dix-huit mille Hollandais. Lors du débarquement des ennemis, leur projet n'était que de se tenir sur la défensive, et d'arrêter seulement les progrès des troupes débarquées. Ils réussirent, comme on vient de le voir, et délivrèrent le territoire de Hollande par une capitulation honteuse pour les alliés.

Les prisonniers faits en Italie et en Suisse traversèrent presque tous la France pour ve-

nir se réunir, dans les Pays-Bas, aux prisonniers faits en Hollande, et de là passer le Rhin à Cologne, d'où ils se rendirent en Russie à travers l'Allemagne, la Silésie et la Pologne. Plusieurs d'entre eux firent consécutivement de cette manière environ trois mille lieues de chemin à pied; c'est le diamètre du globe. Si le lecteur prend la peine de suivre cette route immense sur la carte, il les verra partir de Pétersbourg pour se rendre à Samachy en Perse; il les verra descendre les hauteurs du Piémont pour accompagner le char du vainqueur jusqu'à Lille, quitter la Flandre pour se rendre à Cologne, s'éloigner des bords du Rhin pour aller à Brzesc en Pologne, et se rendre de la Pologne à leurs corps respectifs, soit de nouveau aux frontières de la Perse, soit au nord du vaste empire de Russie. Ce qui surprit peut-être le plus les Russes à l'arrivée de leurs prisonniers, et ce qui les toucha le moins, ce fut d'en voir un si grand nombre de mutilés, à qui l'art supérieur et les soins des chirurgiens français avaient pu seuls conserver la vie. Malgré les guerres continuelles de la Russie, il n'est point de pays où l'on rencontre moins de soldats mutilés; ceux qui sont blessés grièvement périssent tous. Je n'en accuserai pas une politique

intéressée; il serait trop affreux de le supposer.

Ce que l'on a dit, ce que l'on a vu du caractère de Paul fera comprendre l'excès de son indignation à la nouvelle de ces désastres multipliés. L'expédition contre la France avait été entreprise avec la même confiance et la même présomption que celle de la *flotte invincible* le fut jadis par Philippe II contre l'Angleterre. Mais Paul Ier ne reçut pas avec la même indifférence la nouvelle de la défaite de ses armées par les Français, que Philippe avait reçu celle de la dispersion de sa flotte par les vents. Son orgueil humilié, la gloire de son règne et de ses armes compromise, portèrent jusqu'à l'égarement sa fureur et son ressentiment. Il cassa et flétrit en masse tous les officiers qui manquaient à l'armée, sans s'embarrasser s'ils étaient morts ou vivans, tués ou prisonniers. Cette injuste punition était d'autant plus révoltante, que plusieurs de ces officiers, après avoir combattu en braves, avaient été ramassés comme morts sur le champ de bataille, pour la plupart mutilés, et ne conservant la vie que par les soins du vainqueur. Quant aux soldats, il les abandonna comme un butin conquis par un ennemi, et ne daigna pas même faire

une démarche auprès de ses alliés pour les échanger. Il est vrai qu'il n'avait point de Français à proposer pour leur rançon; mais il avait un droit sur les prisonniers qu'avaient faits les Autrichiens, les Napolitains et les Anglais. Ces derniers eurent l'indignité de se refuser aux propositions que leur fit à cet égard le premier Consul.

Le ressentiment de Paul contre l'Autriche sembla s'irriter davantage en voyant les succès de cette dernière puissance continuer, malgré la défection des Russes, et les généraux autrichiens triompher et s'applaudir pour ainsi dire de ce que, les Russes seuls ayant été battus, ils avaient eu tort de s'attribuer leurs victoires en Italie.

Paul s'abandonna aux premières impulsions de son caractère en accablant de reproches et d'affronts les ministres anglais et autrichiens à sa cour, en refusant de conférer avec eux, en leur enjoignant de s'éloigner, et en se permettant les sarcasmes les plus sanglans contre la coalition. Il combattit longtemps avec lui-même pour prendre une résolution : tantôt son dépit l'emportait, tantôt sa haine contre la république et ses principes étouffait son ressentiment. Il résulta de cette alternative une foule de démarches

contradictoires; il envoya définitivement à ses troupes l'ordre de revenir en Russie. C'est ainsi que cette guerre finit comme celle de Perse; c'est ainsi que Paul se retira de la coalition, sans garder aucune des mesures que lui prescrivait une sage politique, et que cette troisième croisade, qui s'était formée sous des auspices qui semblaient la rendre indissoluble et triomphante, aboutit à une défection plus brusque, plus extraordinaire et plus désastreuse encore qu'on n'eût osé, je ne dirai pas le prévoir, ni même l'espérer, mais le désirer en France pour la gloire de la république et le bonheur de l'humanité.

Cette catastrophe des armées russes, la disgrace de tant d'officiers distingués, la mort ou la captivité des autres, la honte qui semblait rejaillir sur la Russie, accoutumée dès long-temps à ne compter dans ses Annales militaires que des victoires, augmentèrent de beaucoup les mécontentemens de ce règne turbulent et bizarre, qui menaçait d'une prochaine décadence l'empire, épuisé d'hommes et d'argent. La conduite de l'empereur envers les puissances naguère ses alliées acheva de lui aliéner l'esprit des grands. Ses soupçons, ses terreurs et ses violences conti-

nuelles le rendirent de plus en plus odieux. Sa conduite particulière finit par l'isoler dans son empire, dans sa cour, et même dans sa famille, comme sa conduite politique venait de l'isoler en Europe. Il ne se fiait plus à personne, ni même à ses anciens soldats de Gatschina, qu'il avait incorporés dans ses gardes : il devint plus rigide, plus minutieux et plus inconstant que jamais dans tous les détails du service militaire. En tourmentant sans cesse les troupes dont il s'environnait, pour s'assurer de leur exactitude et de leur fidélité, il leur rendait l'existence insupportable, et se faisait lui-même détester.

Les défaites des armées russes en Suisse et en Batavie, de ces armées qui depuis le règne de Pierre-le-Grand n'avaient compté que des victoires ou des succès, n'avaient pas non plus détrompé Paul sur l'importance des innovations minutieuses qu'il avait introduites dans le service. Il était même parvenu à se persuader que, malgré la jalousie et peut-être la trahison de ses alliés, les Russes n'avaient été battus que pour avoir manqué d'exactitude dans leurs évolutions. Il en fit des reproches à ses généraux dans les revues, et il s'est exprimé même à ce sujet d'une ma-

nière assez remarquable dans un *prikas* impérial, publié à la parade du 26 août 1800, qui mérite d'être consigné ici.

« Comme dans les manœuvres d'aujourd'hui Sa Majesté Impériale a trouvé que les troupes de la division de Finlande [1] n'ont point du tout observé les dispositions qui leur avaient été prescrites, et que la colonne de la gauche est arrivée bien avant celle de la droite à la place désignée, où elle a attendu cette dernière par pelotons sous le feu de l'ennemi, sans se couvrir de cavalerie ou de chasseurs, comme cela lui était ordonné, et même qu'à la retraite de l'escadron le long du front (*de la ligne*) un bataillon a fait feu sur sa propre cavalerie, Sadite Majesté Impériale fait une réprimande au général prince Gorthschakow [2], et remarque de plus que c'est sans doute une pareille négligence et une pareille inattention des généraux qui ont été la cause de la perte des batailles en Suisse et en Hollande...... Sa même susdite

[1] Les régimens et les divisions russes sont nommés d'après les villes et les provinces de l'empire; ce qui n'est pas si sec que nos numéros, qui ne laissent rien à la mémoire ou à l'imagination.

[2] Le neveu de Souvorof, qui se trouvait à la bataille de Zurich, et qui commandait au combat de Diesenhofen.

Majesté Impériale observe encore que les généraux de l'inspection (*division*) de Finlande doivent eux-mêmes voir combien ils sont éloignés d'être des généraux, même médiocres, et que, aussi long-temps qu'ils demeureront tels, ils se feront battre partout et par chaque ennemi ».

Rien ne contraste plus avec cette verte réprimande que les louanges qui avaient été données à la même division, quelques jours auparavant, dans un semblable *prikas*, où l'empereur témoignait sa reconnaissance aux commandans de la division de Finlande, et reconnaissait tout le mérite de leur zèle et de leurs efforts dans le service, en accordant de plus un verre d'eau-de-vie à chaque subalterne. Dans le même *prikas*, Sa Majesté, après avoir excessivement loué son corps d'artillerie dans les manœuvres du 23, créa commandeurs ou chevaliers de Malte tous les officiers qui le commandaient. Ce corps, en reconnaissance d'une si flatteuse distinction, déclara « que ce qui avait fait sa gloire et son » honneur particulier, c'était de pouvoir » dire qu'il avait le bonheur de ne devoir *sa* » *perfection* actuelle qu'aux très-illustres » soins de son très-gracieux monarque et » maître; puisque Sa très-haute et dite Impé-

» riale Majesté, en très-haute et très-propre » personne, avait elle-même eu la bonté » d'inventer un nouveau calibre de canons, » par le moyen duquel l'artillerie russe ve- » nait d'être portée au dernier point de per- » fection et s'ouvrait une nouvelle carrière, » et qui, avec le nom du plus gracieux et du » plus glorieux de tous les monarques, devait » suffire désormais pour être, partout et en » toute occasion, la terreur de ses enne- » mis ». Au reste, qu'on ne s'étonne pas des tournures basses et avilissantes du style de ces passages, qui sont traduits mot à mot des Gazettes de la cour de Pétersbourg, du 23 et du 26 août 1800. La langue russe, malgré sa richesse et ses beautés antiques, se ressent singulièrement de la servitude du peuple qui la parle. Un esclave russe, en parlant de son maître, et tout autre, en parlant de l'empereur ou même d'un supérieur, dit : *Il a la bonté de dormir, il a la bonté de manger, il a la complaisance de parler, de penser*, etc. Il n'ose pas même employer le même mot pour signifier la même chose lorsqu'il est question de son seigneur. *Postchiwat* et *kouchit* signifient manger et dormir, pour le maître; *spat* et *iest* expriment la même chose, pour l'esclave. C'est ainsi que les Allemands

se servent d'expressions différentes pour les mêmes choses, lorsqu'il s'agit d'un homme ou d'un animal.

Quand on parle d'un nouveau système militaire de Paul Ier, il ne faut pas croire qu'il s'agisse d'un système nouveau, comme en avait projeté le maréchal de Saxe, comme en exécuta le grand Frédéric, et moins encore d'une tactique nouvelle, comme celle que proposa Guibert, ou celle que les Français ont déployée dans leurs dernières guerres. Le système militaire de Paul ne consistait qu'à faire monter dans son palais la garde un peu différemment qu'on ne l'avait fait auparavant; une pédanterie minutieuse dans le maniement des armes, un ordre et des détails insignifians à la parade journalière et aux revues continuelles qu'il faisait de ses troupes absorbaient toute son activité. Il déployait une sagacité merveilleuse en raisonnant sur le nombre des boutons d'un habit, sur la position du pouce en tenant le fusil, sur la forme d'un chapeau, etc., etc. La cocarde jusqu'à son règne avait été blanche. Un jour, à l'exercice, en contemplant le front d'un régiment, il tombe tout-à-coup dans une profonde méditation : Il est bien étonnant, s'écria-t-il, qu'on n'ait pas pensé à une chose

qui me frappe. La cocarde blanche se voit de loin sur le chapeau noir; elle sert de point de mire à l'ennemi : il faut la changer. Il voulut d'abord qu'elle fût verte sur un chapeau bleu de ciel, dont la couleur se fût confondue dans celle de l'air; mais il trouva plus sûr de consulter les règles du blason pour ne pas les offenser. Nicolaï eut ordre de lui apporter tous les Traités de cette science sublime. Comme les armes de Russie sont un aigle de sable en champ d'or, la cocarde fut définitivement noire avec un liséré jaune. De là ces chapeaux étranges que nous avons admirés en voyant les Russes. Mais il est à remarquer que, au même instant où il substituait la cocarde blanche à la noire, il donnait aux soldats des vestes et des culottes de cette dernière couleur. Cette nouvelle disparate dans l'uniforme rendit encore plus grave l'inconvénient qu'il voulait éviter.

Dans la guerre avec la France Paul avait été l'agresseur; il se contenta de rappeler ses troupes, sans publier aucune raison de cette démarche, et sans provoquer la paix avec la nation contre laquelle il les avait envoyés guerroyer si loin. L'espace qui le séparait de cette nation lui parut sans doute une garantie plus sûre qu'un traité.

Souvorof avait quitté l'Allemagne, navré au fond du cœur. N'avoir pu vaincre lui causa la mort. Il arriva mourant à Pétersbourg, alla descendre chez un de ses neveux, et se mit dans un lit d'où il ne se releva plus. L'empereur avait achevé de le tuer en lui attribuant une partie des désastres essuyés en Helvétie, et en distribuant les débris des armées de manière qu'il ne restait aucun commandement au vieux guerrier, qui se trouvait par le fait exclu du service. Certes, si la campagne brillante qu'il avait faite en Italie, sa marche extraordinaire et mémorable à travers les monts, et sa belle retraite dans la position désespérée où il se trouva en Helvétie, ne lui méritaient pas un triomphe aux yeux de Paul, du moins ce prince devait-il plus d'égards et de reconnaissance au seul général qui ait soutenu la gloire et la réputation des Russes sous son règne. Il parut cependant prendre quelque intérêt à ses derniers momens, envoya demander de ses nouvelles et permit aux grands-ducs, ses fils, d'aller visiter Souvorof. Ce vieillard, si actif et si vivace, expira presque dans leurs bras, de chagrin, d'épuisement et de vieillesse. Il avait commencé sa carrière militaire par être simple soldat dans les gardes de

l'impératrice Elisabeth, et la finit comme généralissime des armées de l'empire de toutes les Russies, décoré de tous les ordres et de tous les titres, comblé de toutes les faveurs, surnommé le *Rimnique* par Catherine II, à cause d'une victoire remportée sur les Turcs aux bords du Rimnik, et l'*Italique* par Paul Ier, pour ses victoires en Italie. A ces marques d'honneur éclatantes Paul en ajouta une plus extraordinaire ; il ordonna qu'on lui rendît les mêmes honneurs militaires qu'à lui-même, et qu'il fût regardé désormais comme le plus grand capitaine de tous les temps, de tous les peuples et de tous les pays du monde. Je doute que la postérité confirme cet oukas impérial ; mais il est certain que le nom de Souvorof lui parviendra, environné de terreur, de gloire et de sang. On dirait que la victoire, en couronnant constamment ce héros en caricature, a voulu rabaisser l'amour-propre et l'orgueil de ses plus chers favoris. Il faut convenir pourtant qu'il fut le meilleur général que pussent avoir les Russes. Il eut cette force, cette intensité de volonté et de caractère qui peuvent tenir lieu des plus brillantes qualités et même du véritable génie. S'il eût été donné à un homme d'arrêter l'esprit humain dans

sa marche, de soumettre la raison à l'empire de la baïonnette et de renchaîner la race d'Adam à la glèbe de Nembrod, Souvorof, avec ses Russes, eût opéré cette effroyable contre-révolution. Les amis de sa gloire et de son bonheur ont à regretter qu'il ne soit pas mort au champ de victoire; ceux qui admirent la bizarrerie de son caractère et de sa fortune, qu'il ne soit pas mort d'une manière aussi extraordinaire qu'il avait vécu; et ceux qui détestent les principes affreux et la tyrannie dont il était l'organe terrible, qu'il n'ait pas été voué à l'humiliation des défaites les plus honteuses.

Paul eut cependant aussi son triomphe dans cette guerre immortelle. C'est avec les Turcs que les Russes furent heureux, et leurs escadres combinées réussirent complètement dans leur expédition. Elles firent la conquête des îles Vénitiennes, où les Français n'avaient que de faibles garnisons, et où ils ne purent porter aucun secours.

L'empereur jouit de ce facile et premier triomphe avec une ostentation qui semblait indiquer que son règne ne serait pas fécond en exploits glorieux. Il enfla tellement le cœur des deux despotes orientaux, que, sans attendre l'issue de la guerre et l'assentiment

de leurs alliés, ils décidèrent entre eux du sort de ces îles conquises ; mais ce fut d'une manière aussi extraordinaire et aussi inattendue que l'avait été leur alliance. Cette guerre avait commencé dans une intention précisément opposée à ce double résultat.

Quoi qu'il en soit, la déloyauté des alliés de Paul lui porta, du côté où il avait triomphé, le coup le plus sensible qu'il pût recevoir après la défaite de ses armées. Malte capitula avec les Anglais, et, d'après les conventions secrètes de la ligue, cette île devait être remise à la Russie. La garnison qui lui était destinée errait même depuis longtemps autour de cette nouvelle Ithaque ; mais le gouvernement anglais crut pouvoir agir impunément avec les Russes, comme il avait fait avec les Stathoudériens, avec les émigrés, avec les Turcs et tous ses alliés, c'est-à-dire, garder pour lui ce qu'il s'était engagé à reprendre pour eux. Paul s'abandonna à toute l'indignation que lui inspira ce nouveau trait de la foi britannique, et traita le gouvernement anglais et ses agens avec hauteur et mépris. Mais en mettant l'embargo sur les vaisseaux anglais, en arrêtant leurs matelots, et en séquestrant leurs biens et leurs marchandises, Paul enfreignit lui-même l'article le plus clair

et le plus important du traité qui le liait à l'Angleterre.

Paul avait étonné le monde par une autre démarche dont le cours des évènemens ne nous a pas permis de parler plus tôt. Par la réunion d'une partie de la Pologne à la Russie, l'ordre de la chevalerie de Malte avait vu quelques-unes de ses commanderies passer sous la domination d'une puissance attachée à la religion grecque. L'impératrice Catherine les avait conservées sous le nom de *prieuré russo-catholique*. Paul, dont l'esprit avait une teinte romanesque, et qui voyait cet ordre opprimé dans les pays occupés par les armées françaises, conçut le projet de faire revivre la chevalerie de Malte; il fut affermi dans ce dessein par les chevaliers eux-mêmes, qui, après la prise de Malte par les Français, ne trouvant plus d'appui parmi les puissances catholiques, implorèrent la plus grande puissance de la religion grecque. L'empereur, ayant reçu la démission du grand-maître, M. de Hompesch, promit de se faire lui-même grand-maître de l'ordre de Malte: c'était violer les deux principaux statuts de cet ordre, qui n'admettait que des membres célibataires et professant la religion catholique. D'ailleurs un allié des Turcs pouvait-il être le chef d'un

ordre dont le principal but était de les combattre. Paul n'en mit pas moins d'importance à son dessein, et donna à une vaine cérémonie un éclat que n'avait eu aucun acte de son règne.

Le 10 décembre 1798 fut ce jour destiné à l'élection du grand-maître. On avait richement décoré la salle de marbre dans le palais de résidence. L'empereur, revêtu du grand costume de l'ordre, d'un manteau de velours noir doublé d'hermine, était assis sur son trône, entouré de toute la famille impériale, du corps diplomatique et de tous les grands de l'empire; l'impératrice et les grandes-duchesses portaient l'habit de l'ordre de Catherine. Quand tout le monde eut pris place, les chevaliers de Malte entrèrent dans la salle : ils étaient revêtus de leur grand costume et précédés de leur bannière. Quatre chevaliers portaient sur des coussins et des plats d'or l'acte d'élection, le chapeau, le sceau et le poignard du grand-maître. On fit lecture de l'acte d'élection. Le vice-chancelier de l'empire annonça alors que l'empereur agréeait la dignité que lui conféraient tous les chevaliers. Paul tira son épée, et tous les chevaliers levèrent la main pour prêter serment au nouveau grand-maître.

Un prieuré grec fut érigé et richement doté, Paul créa un grand nombre de chevaliers; il distribuait la croix avec tant de libéralité, qu'il la donna même à un Anglais; et comme s'il eût voulu dénaturer cette institution au lieu de la faire refleurir, il l'étendit aussi sur les dames, et décora de la croix de Malte les grandes-duchesses et quelques dames de la cour. Comme la Bavière ne se montrait pas disposée à protéger dorénavant les chevaliers de Malte, le ministre de Bavière fut obligé de quitter sur-le-champ la Russie. Autant Paul montrait d'enthousiasme pour l'ordre de Malte, autant il avait d'indifférence pour l'ordre de Vladimir, fondé par Catherine, et pour celui de Saint-Georges, qui était réservé au mérite guerrier, et qu'il n'avait jamais eu; il les négligea, et fit même fermer leurs chapitres. Avant de se déclarer protecteur de l'ordre de Malte, son esprit chevaleresque s'était porté sur une autre institution plus répandue et plus mystérieuse, sur la franc-maçonnerie. L'idée de devenir le régénérateur d'une institution à laquelle se lient tous les pays et tous les peuples, d'en augmenter l'éclat et d'en affermir les bases, le flattait beaucoup. On assure qu'il avait déjà établi un comité pour examiner les actes et

les statuts des francs-maçons, et pour rédiger un projet d'organisation. C'est alors que quelques chevaliers profitèrent des idées romanesques de Paul, et les détournèrent sur l'ordre de Malte, en lui faisant entendre qu'il y avait plus de gloire à relever un ordre qui, étant une continuation de celui des Templiers, touchait à la plus grande époque de l'Histoire moderne, à la religion et à tout ce que les institutions politiques avaient de sublime. Depuis lors l'empereur se refroidit pour les francs-maçons; toutes les assemblées secrètes furent défendues, et les présidens des loges furent obligés de promettre entre ses mains de ne tenir aucune assemblée sans son consentement.

Les exils et les arrestations continuaient toujours; on voyait sur les routes de nombreux kibitkas qui transportaient les prisonniers en Sibérie ou à la frontière de la Prusse. Ces transports se faisaient avec la plus grande précipitation; on ne laissait souvent à l'exilé qu'une heure pour arranger ses affaires, et puis on l'envoyait sous le climat rigoureux de la Sibérie, sans lui accorder les moyens de se prémunir contre la rigueur du froid. La colère de Paul frappait indistinctement toutes les classes de la société; les courtisans, les

gens de lettres, les militaires, les marchands, les femmes, tous encouraient la peine de l'exil ou du knout pour des fautes légères. Il n'y eut que les gens de lettres qui surent se venger, en publiant un récit des traitemens barbares qu'ils avaient essuyés. On continuait de faire la guerre aux chapeaux ronds, aux têtes à la Titus et aux pantalons. La censure sévissait contre les livres étrangers; la plupart des imprimeries avaient été supprimées. Les Journaux de Hambourg se réimprimaient quelquefois avec des changemens avant d'être distribués dans l'empire; et comme on n'avait d'abord aucune liste des livres défendus, on prit l'*index* de Vienne; il en résultait une étrange méprise. Différens livres de piété de la religion grecque, qui étaient prohibés à Vienne, furent aussi rejetés par la censure russe. Les émigrés français, qui avaient fondé leurs espérances sur Paul, ne furent pas plus ménagés que les autres étrangers. Depuis les campagnes contre la France, Paul s'était refroidi pour eux, et plusieurs même furent conduits aux frontières. On vit arriver Dumouriez à la cour; mais peu de temps après on lui enjoignit l'ordre de quitter l'empire.

Une autre passion tourmentait l'ame de Paul. Il aimait; mais son amour n'était point

récompensé. L'objet de cette affection était la comtesse Lapoukhin, dame de la cour; elle préféra, au dangereux et triste honneur que lui proposait le monarque, une union légitime avec le prince Gagarin; et Paul, cédant enfin à ses instances, consentit au mariage de son amante; mais ce fut sur son empire qu'il fit peser la colère que lui inspiraient ses revers en amour, et sans doute bien des malheureux ont eu à gémir de l'indifférence de la comtesse. Quelque temps auparavant Paul avait eu une autre maîtresse qu'il avait exilée dans un mouvement de colère. Il lui en resta une humeur si insupportable, que l'impératrice elle-même désirait qu'il rappelât sa maîtresse.

On accusait un des favoris de Paul, le comte Koutaisof, d'être la cause des fréquens emportemens du monarque, et de réveiller souvent ses frayeurs dangereuses; mais Koutaisof, pour se justifier, assurait qu'il souffrait plus que tout autre des mouvemens violens de ce prince; et tout le monde savait que Paul l'avait maltraité plus d'une fois; cependant on n'ignorait pas non plus que Koutaisof avait beaucoup d'ascendant sur lui et maîtrisait souvent son maître. Cet homme était Turc et d'une basse naissance; de valet-de-chambre qu'il était d'abord auprès de Paul,

il était devenu son confident et son ministre; et quoiqu'il fût détesté par la noblesse, tous les nobles ambitionnaient sa bienveillance. Le seul Souvorof, plus habitué au langage des camps qu'à celui des cours, ne fléchissait point le genou devant le second maître de l'empire; il l'humilia un jour de la manière la plus hardie : c'était lors de son retour de l'exil. A cette occasion, Paul envoya son favori au-devant de Souvorof. On annonça le comte Koutaisof : « Koutaisof! s'écria le vieux général; je ne connais point de famille russe de ce nom-là. — Le comte lui répond qu'il est de la Turquie, et que la faveur du monarque l'a élevé à la dignité dont il est revêtu. — Vous vous êtes sans doute distingué sous les armes? — Je n'ai jamais servi. — Ou dans un ministère? — Je n'ai pas été chargé des affaires civiles; j'ai été toujours auprès de l'empereur. — Fort bien; et dans quelle qualité »? Koutaisof voulut détourner la conversation; mais l'impitoyable guerrier le poursuivit de ses questions jusqu'à ce qu'il avouât qu'il avait été valet-de-chambre. Alors Souvorof se tournant vers son domestique : « Vois-tu, Ivan, dit-il, ce que c'est que de se bien conduire? Ce seigneur-là a été ce que tu es : le voilà comte et cordon bleu ».

Des innovations fréquentes, quelquefois minutieuses, mais le plus souvent inutiles, servirent de prétexte aux esprits mal intentionnés. Le blâme était un moyen sûr de séduire, de s'attacher ceux dont Paul blessait toutes les habitudes. Chacune de ses actions fut examinée avec rigueur, et l'esprit de parti dicta les jugemens; bientôt la personne de Paul cessa d'être sacrée : au respect succéda la licence, et le ridicule fut la première arme que ses ennemis employèrent contre lui.

La bonté mal entendue de ce prince leur fournit aussi de puissans moyens de lui nuire. Sa malheureuse destinée fut telle, que les bienfaits qu'il répandit sur quelques individus contribuèrent autant à sa perte que les disgraces qu'il fit essuyer à quelques autres. L'élévation de Koutaisof, l'un de ses valets-de-chambre, à un poste éminent, les faveurs scandaleuses dont il l'accabla, exaspérèrent l'esprit de la noblesse. En songeant à l'obscurité dont il avait tiré cet homme, et à l'abaissement subit de plusieurs personnages marquans, elle vit qu'elle avait tout à craindre.

Telle était la disposition des esprits; les grands couvraient une terreur profonde du masque de l'adulation la plus servile : ils craignaient chaque jour quelque coup d'autorité

qui confondît leur orgueil. On sait que les tribunaux ne peuvent les atteindre; Paul voulait les soumettre aux lois comme la classe roturière. Impatient de son joug, sa noblesse le voua à la mort. A la tête des mécontens étaient d'abord les Zouboff; l'un, le prince Platon, dernier favori en titre de Catherine; l'autre, Valérien, grand-maître de l'artillerie; le troisième, Nicolas, grand-écuyer, puis le général de cavalerie, comte Pahlen, le général Beningson, Anglais, au service de Russie; le général Ouvaroff, colonel des chevaliers-gardes, le colonel Tatarmoff, le colonel Iesselowitz, le général Iaschwel, enfin le lord Whitworth, ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg. Il convient peut-être d'indiquer pourquoi ce dernier se trouve impliqué dans cette affaire.

Les sentimens de Paul changeaient à l'égard de la France et lui devenaient de jour en jour plus favorables. Les campagnes d'Italie, et surtout celle d'Égypte, le rendirent l'admirateur le plus passionné des talens militaires de Bonaparte. Il voyait avec enthousiasme ses grandes actions; il ne pouvait se lasser d'entendre parler de lui, et semblait pressentir ses hautes destinées. Il fit placer son buste dans le palais de l'Ermitage, et se plut souvent à le saluer du nom de grand homme.

Le premier Consul avait deviné un tel caractère: le renvoi, sans rançon, dans leur patrie, des troupes russes, vêtues et équipées à neuf, toucha particulièrement Paul, et ce trait acheva de le gagner à la France. Cette conduite généreuse d'un ennemi vainqueur devait lui être d'autant plus sensible qu'elle contrastait plus avantageusement avec celle des Anglais, ses alliés, qui stipulèrent l'échange de leurs prisonniers, sans faire mention de l'échange des Russes.

Paul, se livrant tout entier à son admiration pour le chef qui gouvernait la France, rétablit des relations d'amitié avec cette puissance. Le cabinet de Saint-James, effrayé du progrès de ces idées dans l'esprit de Paul, confia ses craintes au lord Whitworth, dont l'habileté sut mettre à profit les mécontentemens d'une classe puissante pour servir son gouvernement. Paul s'aigrissait chaque jour davantage; il ne tarda pas à rompre toute communication avec l'Angleterre : l'embargo fut mis sur les vaisseaux de cette puissance qui se trouvaient alors dans les ports de Russie, la factorerie anglaise établie à Pétersbourg fermée par ordre de l'empereur, les préparatifs militaires commandés à Cronstadt, Riga, Revel, tout enfin annonçait les mesures les plus hostiles.

Paul s'occupait alors de l'exécution d'un projet qu'on lui avait présenté et qu'il avait ardemment saisi; il s'agissait de faire armer trois frégates dans la partie la plus orientale de l'empire, au port Saint-Pierre et Saint-Paul, situé à l'extrémité du Kamtchatka, et, parcourant alors les mers de l'Inde, de s'emparer des flottes nombreuses des Anglais en ces parages. Le succès était immanquable. Cette certitude tenait à la situation géographique de la Russie, qui, étendant les ressorts de son gouvernement depuis son siége en Europe jusqu'aux contrées limitrophes de l'Asie, trouvait des communications promptes et faciles pour l'exécution d'une telle entreprise. Trois ou quatre mois suffisaient pour l'armement ou même la construction des bâtimens nécessaires, lorsqu'on sait avec quelle ponctualité Paul était obéi. En supposant, ce qui est arrivé en effet, que les Anglais eussent été instruits de cette expédition, ils ne pouvaient parer le coup. Pour prévenir leur commerce des armemens de la Russie, il leur fallait six mois, beaucoup plus peut-être. On ne parle pas de l'envoi d'une flotte pour le protéger; cela eût entraîné des délais encore plus grands. Enfin on sait, pour peu que Paul eût gagné du temps, quel coup il portait au

commerce anglais. Mais ce n'était qu'une introduction à un plan plus vaste encore : dans le même temps cinquante mille Russes devaient traverser la Perse, et, se rendant maîtres des comptoirs de l'Angleterre, ruinaient à jamais sa puissance dans l'Inde.

La politique anglaise, attentive à toutes les démarches de Paul, ne considéra que la possibilité du projet ; et, pour le faire échouer, il paraît qu'elle dépouilla tout scrupule dans les moyens qu'elle employa. Tout concourt à prouver la participation du ministère anglais aux évènemens de la mort de ce prince, et l'expédition du Sund peut venir à l'appui de cette opinion. De quelle utilité pour les Anglais pouvait être le Sund en cette circonstance ? Quel était le but d'une expédition qui pouvait être si funeste à ceux qui la tentaient? Une flotte nombreuse défendait ce détroit ; pour passer entre il fallait la détruire, et le succès était au moins douteux ; mais même, en cas de réussite, les Anglais ne devaient-ils pas craindre de trouver les forces de trois puissances réunies, soit pour les combattre si la circonstance le permettait, soit au moins pour leur fermer le passage au retour ? Les chances raisonnables de cette tentative étaient telles, que, sans les machinations des Anglais, la Baltique

devait être le tombeau de leur flotte; mais ceux qui avaient conçu l'entreprise avaient sans doute l'assurance que, au moment où l'on pénétrerait dans la Baltique, la puissance qui y faisait la loi, la Russie, aurait cessé d'être redoutable. La sécurité avec laquelle ils s'engagèrent dans cette mer prouve assez l'attente d'un évènement qui devait changer pour eux la face des affaires, et peut-être Nelson n'eût-il ordre de fermer le Sund que lorsque la chute de Paul fut résolue à Londres. On peut s'assurer de la coïncidence des faits. Ce fut pendant le combat même du 2 avril que l'on apprit à Copenhague la mort de Paul I[er]. Aussi le gouvernement danois prit le plus grand soin de ne pas laisser ébruiter cette nouvelle dans la ville avant l'entière conclusion de l'armistice qui suivit cette journée.

Mais nous venons au récit des circonstances de cet attentat : quelques esprits hardis s'étant formé à Pétersbourg un parti puissant, moins par le nombre que par les places éminentes que chacun d'eux tenait de son maître, résolurent de porter le coup. La mort leur était réservée s'ils échouaient, et, malgré cette nécessité de hâter l'exécution de leur dessein, tous attendaient, nul n'agissait. Il fallait, pour diriger de telles menées, une tête froi-

dement organisée et capable tout à-la-fois de l'activité la plus soutenue. Un tel chef se trouva dans la personne de Pahlen, gouverneur militaire de Pétersbourg. Cet homme avait joui jusqu'alors, dans les fonctions de cette place, d'une réputation de probité austère. On se louait généralement de son administration; on parlait de ses vertus; il avait les dehors les plus respectables; le calme répandu sur ses traits inspirait la confiance. Il cachait une profonde dissimulation. Son extérieur enfin n'était nullement en harmonie avec son ame.

Le joug de l'autorité pesait de plus en plus sur Pahlen. Soumis à un maître dont la volonté était absolue, sa faveur dépendait d'un soupçon; de jour en jour elle devenait plus précaire; il voulut l'affermir et résolut de mettre Alexandre sur le trône. Un nouveau règne offrait un champ plus vaste à l'ambition dont il était dévoré, plus d'occasions de rendre ses talens nécessaires, l'assurance d'obtenir un crédit immense auprès d'un jeune prince dénué d'expérience, et l'espoir de régner sous son nom. D'après ces données sur son caractère, on s'étonnera moins de l'audace de ses desseins. Ses idées arrêtées, son premier soin fut d'éloigner de la faveur de Paul tous ceux

qu'il n'avait pu gagner. A cet effet, il travailla long-temps, et réussit enfin à disgracier un homme dont le dévouement à la personne de l'empereur et les talens surtout lui portaient ombrage: c'était Rastaptchin, vice-chancelier des affaires étrangères. Ce ministre était parvenu à s'emparer d'une correspondance entre un comte Panin, neveu du grand gouverneur de Paul, et un agent des conjurés de Pétersbourg. Ce Panin était chef du parti à Moskou; et quoique ses lettres fussent écrites avec une extrême circonspection, il y régnait un louche qui n'échappa point à la sagacité de Rastaptchin; les pièces saisies furent mises sous les yeux de Paul, et celui à qui elles étaient adressées fut mandé; mais cet homme se défendit de cette imputation avec une si grande chaleur, un tel accent de vérité, qu'il dissuada Paul entièrement. Pahlen peu de temps après obtint le renvoi de Rastaptchin.

Avant de rien tenter, Pahlen voulut se ménager les moyens de se justifier auprès d'Alexandre s'il réussissait, auprès de l'empereur s'il venait à échouer. Il sentait combien il lui serait intéressant d'impliquer l'héritier du trône dans ses projets, et de le placer par-là entre Paul et lui. Il s'appliqua donc à indisposer l'empereur contre les grands-ducs

la Russie. Autant Paul montrait d'enthousiasme pour l'ordre de Malte, autant il avait d'indifférence pour l'ordre de Vladimir fondé par Catherine, et pour celui de St-Georges, qui était réservé au mérite guerrier, et qu'il n'avait jamais eu; il les négligea, et fit même fermer leurs chapitres. Avant de se déclarer protecteur de l'ordre de Malte, son esprit chevaleresque s'était porté sur une autre institution plus répandue et plus mystérieuse, sur la franc-maçonnerie. L'idée de devenir le régénérateur d'une institution à laquelle se lient tous les pays et tous les peuples, d'en augmenter l'éclat et d'en affermir les bases, le flattait beaucoup. On assure qu'il avait déjà établi un comité pour examiner les actes et les statuts des francs-maçons, et pour rédiger un projet d'organisation. C'est alors que le comte Litra, esprit fin et remuant, profita des idées romanesques de Paul, et les détourna sur l'ordre de Malte, en lui faisant entendre qu'il y avait plus de gloire encore à relever un ordre qui, étant une continuation de celui des templiers, touchait à la plus grande époque de l'histoire moderne; à la religion et à tout ce que les institutions politiques avaient de sublime. Depuis lors l'empereur se refroidit pour les francs-maçons;

toutes les assemblées secrètes furent défendues, et les présidens des loges furent obligés de promettre entre ses mains de n'ouvrir aucune loge sans son consentement.

1800. Les exils et les arrestations continuaient toujours; on voyait sur les routes de nombreux kibitkas qui transportaient les prisonniers en Sibérie, ou à la frontière de la Prusse. Ces transports se faisaient avec la plus grande précipitation; on ne laissait souvent à l'exilé qu'une heure pour arranger ses affaires, et puis on l'envoyait sous le climat rigoureux de la Sibérie, sans lui accorder les moyens de se prémunir contre la rigueur du froid. La colère de Paul frappait indistinctement toutes les classes de la société; les courtisans, les gens de lettres, les militaires, les marchands, les femmes, tous encouraient la peine de l'exil ou du knout pour des fautes légères. Il n'y eut que les gens de lettres qui surent se venger, en publiant un récit des traitemens barbares qu'ils avaient essuyés. On continuait de faire la guerre aux chapeaux ronds, aux têtes à la Titus et aux pantalons. La censure sévissait contre les livres étrangers; la plupart des imprimeries avaient été supprimées. Si un livre français portait sur le frontispice la date de l'ère républicaine, on en défendait l'introduc-

tion ; les Journaux de Hambourg se réimprimaient quelquefois avec des changemens avant d'être distribués dans l'empire ; et comme on n'avait d'abord aucune liste des livres défendus, on prit l'*index* de Vienne : il en résultait une étrange méprise. Différens livres de piété de la religion grecque qui étaient prohibés à Vienne furent aussi rejetés par la censure russe. Les émigrés français qui avaient fondé leurs espérances sur Paul ne furent pas plus ménagés que les autres étrangers. Depuis les campagnes contre la France, Paul s'était refroidi pour eux, et plusieurs même furent conduits aux frontières. On vit arriver Dumouriez à la cour ; mais peu de temps après on lui enjoignit l'ordre de quitter l'empire ; le frère de Louis XVI même, à qui Paul avait accordé un simulacre de cour à Mittau, était menacé de manquer d'asile, et en effet il finit par être traité comme Dumouriez.

Une autre passion que la haine du républicanisme et la peur des révolutions tourmentait l'ame de Paul. Il aimait ; mais son amour n'était point récompensé. L'objet de cette affection était la comtesse Lapoukhin, dame de la cour : elle préféra, au dangereux et triste honneur que lui proposait le monarque, une union légitime avec le prince Gaga-

rin, et Paul, cédant enfin à ses instances, consentit au mariage de son amante; mais ce fut sur son empire qu'il déchargea la colère que lui inspiraient ses revers en amour, et sans doute bien des malheureux ont eu à gémir de l'indifférence de la comtesse. Quelque temps auparavant Paul avait une autre maîtresse qu'il exila dans un mouvement de colère. Il lui en resta une humeur si insupportable, que l'impératrice elle-même désirait qu'il rappelât sa maîtresse.

On accusait un des favoris de Paul, le comte Koutaisof, d'être la cause des fréquens emportemens du monarque, et de réveiller souvent sa colère et ses frayeurs dangereuses; mais Koutaisof, pour se justifier, assurait qu'il était exposé le plus aux mouvemens violens de son maître, et tout le monde savait que Paul l'avait maltraité plus d'une fois; cependant on n'ignorait pas non plus que Koutaisof avait beaucoup d'ascendant sur lui, et maîtrisait souvent le despote. Cet homme était Turc et d'une basse naissance. De valet de chambre qu'il était d'abord auprès de Paul, il était devenu son confident et son ministre; et quoiqu'il fût détesté par la noblesse, tous les nobles ambitionnaient sa bienveillance. Le seul Souvorof, plus habitué au langage des camps

qu'à celui des cours, ne fléchissait point le genou devant le second maître de l'empire; il l'humilia un jour de la manière la plus hardie. C'était lors de son retour de l'exil. A cette occasion, Paul envoya son favori au devant de Souvorof. On annonça le comte Koutaisof: « Koutaisof! s'écria le vieux général; je ne connais point de famille russe de ce nom-là ». Le comte lui répond qu'il est de la Turquie, et que la faveur du monarque l'a élevé à la dignité dont il est revêtu. — Vous vous êtes sans doute distingué sous les armes? — Je n'ai jamais servi. — Ou dans un ministère? — Je n'ai pas été chargé des affaires civiles; j'ai été toujours auprès de l'empereur. — Fort bien; et dans quelle qualité? Koutaisof voulut détourner la conversation; mais l'impitoyable guerrier le poursuivit de ses questions jusqu'à ce qu'il avouât qu'il avait été valet de chambre. Alors Souvorof se tournant vers son domestique : « Vois-tu, Ivan, dit-il, ce que c'est que se bien conduire? ce seigneur-là a été ce que tu es : le voilà comte et cordon bleu ».

Malgré l'économie que Paul avait portée dans l'administration de ses états, son trésor se trouvait dans une grande détresse. Au commencement de son règne il avait fait brûler des billets de banque pour la valeur de sept

millions de roubles ; il avait publiquement désavoué la mesure de sa mère, qui avait voulu augmenter le papier-monnaie; cependant il se vit lui-même obligé d'y avoir recours. Toujours violent dans ses démarches, il voulut même qu'on substituât le papier au numéraire, et qu'on ne payât plus qu'en papier. Ce qui contribuait le plus au mauvais état des finances, c'était sans doute la grande armée que Paul avait sur pied. Depuis que la Russie s'était étendue au-delà de toute mesure, il fallait des troupes à-la-fois sur les frontières de la Turquie et de la Perse, sur le Caucase, sur les bords de la mer Noire, sur ceux de la Baltique et dans la Pologne, sans parler de celles qui étaient destinées à maintenir l'ordre dans l'intérieur de l'empire. D'ailleurs Paul, ordinairement économe, excédait souvent les bornes de la libéralité, et il surpassa encore en générosité sa mère, que l'on accusait de prodigalité. Elle avait donné, durant son long règne, des serfs pour trente millions de roubles. Paul en donna encore davantage dans le peu de temps qu'il fut sur le trône.

Tandis que Paul prémunissait son empire contre les dangers de l'anarchie, l'état, qu'il avait vu en proie à cette calamité, avait déjà cessé d'être agité par les factions. La France,

en mettant les rênes du gouvernement entre les mains de Napoléon Bonaparte, était rentrée dans l'ordre et reprenait son crédit chez les puissances étrangères. Elle sollicitait l'alliance de la Russie contre les Anglais, et Paul, qui n'avait haï que les républicains, entra dans le système de la France avec la même franchise qu'il avait montrée auparavant à ses alliés. Il fit armer dans ses ports, et en 18 novemb.
même temps il mit un embargo sur tous les vaisseaux anglais qui s'y trouvaient.

Paul serait sans doute resté fidèle à ses engagemens et aurait appuyé de toutes ses forces le système de la France, si une mort précipitée ne l'eût arraché au monde. Depuis quelque temps l'empereur brûlait d'envie de quitter le palais d'Hiver. On raconte qu'un soldat sollicita la grace de parler à l'empereur, et que, après l'avoir obtenue, il lui raconta d'un air mystérieux que, ayant été une nuit en faction auprès du palais d'Eté, il avait eu une vision, dans laquelle l'archange Michel lui avait apparu et révélé qu'il voulait qu'on bâtît en cet endroit un palais qui lui fût dédié. Quoi qu'il en soit, Paul fit bâtir le palais de Saint-Michel à la place du palais d'Eté; il attendait avec impatience qu'il fût terminé pour 1801.
y entrer, et à peine les ouvriers s'étaient-ils

retirés qu'il s'y établit. On l'y trouva mort le 24 mars. On s'accorde à croire qu'il a été assassiné par quelques nobles mécontens; mais les détails de cet évènement tragique ne sont pas encore connus d'une manière authentique. Son fils aîné Alexandre lui succéda; le système politique de la Russie changea de nouveau; mais il ne fut plus maintenu ni avec la même fermeté, ni avec la même franchise que sous Paul.

Nous allons terminer cet aperçu rapide par quelques réflexions que nous empruntons d'un bon observateur [1].

Catherine, malgré ses grandes qualités, avait montré, surtout pendant les dernières années de son règne, beaucoup de mollesse dans l'administration de ses états. Sa faiblesse pour ses favoris, dont chacun avait ses protégés, produisit une foule d'abus auxquels Paul a remédié. Elle savait mieux cacher sa peur que son fils; mais si quelqu'un lui déplaisait, elle l'exilait aussi promptement que lui, et souvent elle faisait infliger des punitions assez dures. Si on fait abstraction des injustices auxquelles l'entraînaient ses passions et l'idée

[1] J. D. Méerman (actuellement sénateur et comte de l'empire). *Voyages dans le Nord et le nord-est de l'Europe* (en hollandais), tome II.

exagérée qu'il avait du pouvoir suprême, on ne peut sûrement méconnaître dans Paul des principes de droiture et d'équité, ni même des sentimens religieux. Il était également éloigné du désir d'enrichir son trésor aux dépens de ses sujets, et de celui d'agrandir ses états au mépris des traités; et si l'on compare la politique de sa mère à la sienne, en prenant pour base la morale, la balance, à mon avis, se penchera beaucoup du côté de Paul. Toutes les fois qu'il était averti des injustices que commettaient ses sujets les uns envers les autres, il les punissait sévèrement, et s'il avait dépendu de lui de donner à son peuple des juges incorruptibles, il n'aurait pas manqué de le faire. Il a toujours travaillé à habituer les fonctionnaires, depuis le premier jusqu'au dernier, à la régularité et à l'exactitude. Dans cette intention, il voulait abolir autant que possible les assemblées, les grands repas et les soirées, afin que les fonctionnaires ne fussent pas empêchés de vaquer de bon matin à leurs affaires; il voulait qu'ils imitassent son exemple, en se levant, en dînant et en se couchant de bonne heure. Pour montrer de la grandeur d'ame, il récompensait avec magnificence. S'il revenait de son erreur au sujet d'un homme puni comme un coupable,

il lui donnait la plus éclatante satisfaction. C'est à l'histoire à décider s'il a contribué ou non à la civilisation de la Russie; mais il est certain que Paul ne doit pas être classé parmi les souverains insignifians et fainéans. Il désirait le bien-être de ses sujets, et, pour lui faciliter l'accès au trône, il avait fait placer au bas de l'escalier de son palais une boîte destinée à recevoir toutes les pétitions. Quatre secrétaires lui en faisaient l'analyse. Il connaissait fort bien les principes d'administration, et il les savait discuter avec une grande sagacité.

TABLE GÉNÉALOGIQUE
DES SOUVERAINS
DE LA MAISON DE ROURICK,

Dans laquelle on trouve leurs alliances, leur postérité, la durée de leur règne, etc.

Les noms des fils des Souverains qui doivent régner dans la suite sont imprimés en lettres majuscules.

1. ROURICK commence à régner en 862 ; règne 17 ans.

On croit qu'il eut plusieurs épouses ; on ne sait le nom d'aucune.

Il eut pour fils IGOR.

2. OLEG prit l'administration en 879, la conserva 34 ans.

3. IGOR Rourikovitch commence à régner en 913, vit 68 ans, en règne 32.

On croit qu'il eut plusieurs épouses, mais on ne connaît qu'Olga.

Il eut pour fils SVIATOSLAF.

4. OLGA, régente, morte en 969, âgée à-peu-près de 80 ans.

5. SVIATOSLAF I, Igorévitch (Sainte-Gloire) ou plutôt Svétoslaf (lumière de gloire). On ne connaît ni l'année de sa naissance ni le commencement de son règne ; mort en 973.

De ses épouses et concubines on ne connaît qu'une religieuse grecque, qu'il fit prisonnière, qu'il donna ensuite à Iaropolk, son fils aîné, et qui passa à Vladimir,

le dernier de ses fils; et Maloucha, femme de charge d'Olga, sa mère.

Eut pour fils IAROPOLK, Oleg et VLADIMIR; ce dernier fut fils de Maloucha.

6. IAROPOLK Sviatoslavitch : on ne connaît pas l'année de sa naissance. Son règne fut de 9 ans, et commença en 973.

On ne connaît de ses épouses que la religieuse grecque qui avait appartenu à son père.

7. VLADIMIR I, Sviatoslavitch; on ignore l'année de sa naissance. Il commença en 981 un règne de 35 ans.

Il eut un grand nombre de concubines et six épouses : 1° Une princesse de Bohême; 2° Rognéda, surnommée ensuite *Gorislava*, fille de Rogvolod, prince de Polotsk; 3° La religieuse grecque de Sviatoslaf et d'Iaropolk; 4° Une seconde princesse de Bohême; 5° Une princesse bulgare; 6° Anne, fille de Roman, empereur de Constantinople.

Il eut pour fils, 1° Vycheslaf, de la première princesse de Bohême; 2° Isiaslaf; 3° IAROSLAF; 4° Vsévolod de Rognéda; 5° SVIATOPOLK de la religieuse grecque; 6° Sviatoslaf; 7° Mstislaf, de la seconde princesse de Bohême; 8° Boris; 9° Gleb : tous deux de la princesse bulgare; 10° Stanislaf; 11° Pozvizd; 12° Soudislaf. Les trois derniers de différentes concubines.

Ses filles furent, 1° Predslava, née de Rognéda : elle épousa Boleslas le Courageux, roi de Pologne; 2° Marie, née de la princesse Anne, et mariée à Kasimir Ier, roi de Pologne. Elle fut surnommée en Pologne *Dobrogniéva*.

Postérité de Marie.

Comme Boleslas eut plusieurs épouses, on ignore quelle fut la postérité de Predslava.

Marie, épouse de Kasimir, eut Boleslas le Hardi, et Vladislas Ier, de qui sont issus Boleslas III, surnommé *Krivoousti*, Primislas, Vladislas Lostik, et Kasimir le Grand, tous rois de Pologne, et Louis le Grand, roi de Hongrie et de Bohême.

C'est aussi de cette princesse que sont descendues, Sviatava, épouse de Bratislaf II, roi de Bohême; Hedvige ou Hélène, épouse de Vladislas Lostik, roi de Pologne; Rixa, épouse de Venceslas IV, roi de Bohême, qui par elle fut en même temps roi de Pologne; Élisabeth, épouse de Charles-Robert, roi de Hongrie; Marie, épouse de Louis le Grand, aussi roi de Hongrie, et femme de Sigismond, empereur, et roi de Hongrie et de Bohême.

8. Sviatopolk Vladimirovitch commence à régner en 1015, et meurt trois ans après. On ignore l'année de sa naissance.

Il épousa la fille de Boleslas le Courageux, roi de Pologne.

9. Iaroslaf Ier Vladimirovitch commence à régner en 1019, et meurt en 1054, après un règne de 35 ans, et 76 de vie.

Il épousa Inguerherde, fille d'Olaüs II, roi de Suède.

Il eut pour fils Vladimir, Isiaslaf, Sviatoslaf, Vsévolod, Igor et Viatcheslaf.

Ses filles furent, 1° Élisabeth, mariée à Harald, roi de Norwège et de Suède; 2° Anne, épouse de Henri Ier, roi de France; 3° Anastasie, mariée à André Ier, roi de Hongrie.

Postérité d'Anne.

Henri Ier eut d'Anne, son épouse, trois fils : Philippe, Hugues et Robert. Philippe succéda à son père, et il est la tige de vingt-neuf rois, jusqu'à Louis XVI. C'est

d'Anne que sont issues les deux maisons d'Anjou qui ont régné à Naples. C'est de cette princesse russe que descendent à présent les rois de Naples et d'Espagne. Elle est une des aïeules de ce Pierre de Courtenay qui fut empereur de Constantinople après la prise de cette ville par les Latins, dans le temps des croisades. C'est de sa postérité que sont sorties plusieurs reines d'Angleterre; Marguerite, épouse d'Édouard Ier; Isabelle, mariée à Édouard II; une autre Isabelle, épouse de Richard II; Catherine, épouse de Henri V, et Marie, épouse de Charles Ier; en Écosse, Madeleine, épouse de Jacques V; Isabelle, épouse de Philippe IV, roi d'Espagne; Béatrix, épouse de Jean, roi de Bohême; et Charlotte, épouse de Jean II, roi de Chypre. Enfin, par la seule princesse Anne, les souverains de Russie, descendans de Rourick, tenaient à presque toutes les maisons régnantes de l'Europe. Après la mort de Henri Ier, sa veuve épousa Rodolphe, comte de Crespy et de Valois.

10. ISIASLAF Ier Iaroslavitch commença à régner pour la première fois en 1054, fut chassé et rétabli, et mourut en 1078, âgé de 53 ans.

Épousa la fille de Miécislas II, roi de Pologne.

Eut pour fils Mstislaf, SVIATOPOLK, Iaropolk.

11. SVIATOSLAF II Iaroslavitch commence à régner en 1073, après avoir chassé son frère Isiaslaf; meurt en 1076.

Son épouse se nommait *Oda*, née comtesse de Stadt, et sœur de Burchard, archevêque de Trèves.

Eut pour fils : Oleg, Iaroslaf, Boris, Gleb, Roman et David.

12. VSÉVOLOD Ier Iaroslavitch commence en 1078 un règne de 15 ans. Il en vécut 64.

Ses épouses furent, 1° une princesse grecque, fille

de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople ; 2° Anne.

Il eut de la première VLADIMIR MONOMAQUE, et de la seconde Rotislaf.

Ses filles furent, 1° Eupraxie, mariée à Othon Ier, margrave de Brandebourg, et, après la mort d'Othon, à l'empereur Henri IV : elle revint en Russie, et se fit religieuse; 2° Catherine; 3° Anastasie, seconde épouse de Boleslas IV, duc de Pologne,

13. SVIATOPOLK II Isiaslavitch. On ignore l'année de sa naissance. Il commence à régner en 1093, et meurt en 1113, après 20 ans de règne.

Épousa une fille de Tougorkhan, prince de Polovtsi, qui reçut au baptême le nom d'*Hélène*.

Eut pour fils Mstislaf, Iaroslavets et Briatchislaf.

Sa fille Sbyslava fut la première épouse de Boleslas III, Krivoousti, roi de Pologne.

14. VLADIMIR II Vsévolodovitch Monomaque succède à Sviatopolk en 1114, après un court interrègne. Il régna 11 ans, et en vécut 72.

Eut pour épouses, 1° Christine, fille d'Ingor IV, roi de Pologne; 2° Euphémie.

Ses fils furent : MSTISLAF, Isiaslaf, Sviatoslaf, IAROPOLK, VIATCHESLAF, Roman, IOURY, et André.

Il eut pour fille Marine, morte religieuse.

15. MSTISLAF Vladimirovitch. On ignore l'année de sa naissance. Commence à régner en 1125, et meurt en 1132.

Il eut deux épouses. On ignore quelle fut la première; la seconde était fille de Dmitri Zavidovitch, osadnik de Novgorod.

Ses fils furent Vsévolod, ISIASLAF, Rostislaf, Sviatopolk, Vladimir, Roman.

Ses filles furent, 1° Sophie, mariée à Valdemar Ier, roi de Danemarck. 2° On ignore le nom de la seconde. Elle épousa Iaroslavets, prince de Volodimer, et fils de Sviatopolk II.

Postérité de Sophie.

De cette princesse sont issus Canut VI et Valdemar II, rois de Danemarck; Rixa, épouse d'Eric X, roi de Suède; Ingeburge, épouse de Philippe II, roi de France.

16. IAROPOLK II Vladimirovitch. On ignore le temps de sa naissance. Il commence en 1132 son règne de 6 années.

Il épousa une princesse nommée *Hélène*. On ne lui connaît pas de postérité.

17. VIATCHESLAF Vladimirovitch. On ignore l'année de sa naissance; règne quelques jours en 1138; est chassé et règne de nouveau avec Isiaslaf Mstislavitch, et ensuite avec Rostislaf; meurt en 1154.

On ne sait rien de son mariage. Il paraît qu'il n'eut pas de postérité.

18. VSÉVOLOD II, fils d'Oleg, premier fils de Sviatoslaf Iaroslavitch. On ne sait pas l'année de sa naissance. Il commence en 1138 un règne de 8 années, et meurt en 1146.

On ne sait quelle fut son épouse. Il eut un fils nommé *Sviatoslaf*.

19. IGOR II, fils du même Oleg. On ne sait pas l'année de sa naissance. Il ne fait que paraître sur le trône en 1146. Il est fait moine, et ensuite massacré en 1147.

20. ISIASLAF II Mstislavitch, né en 1096. Il commence à régner en 1146; est chassé, rétabli, et meurt en 1154, âgé de 58 ans.

On ignore le nom de ses deux épouses.

Il eut de la première un fils nommé *Sviatoslaf.*

Il eut aussi une fille qui épousa Rigvald Borisovitch prince de Polotsk.

21. IOURY Ier Vladimirovitch Dolgorouki, né en 1091, règne pour la première fois en 1149, détrôné en 1150, rétabli en 1154, meurt en 1157, âgé de 66 ans.

Épousa 1° la fille d'Aëpa, prince des Polovtsi. 2° Olga, devenue religieuse sous le nom d'*Euphrosine.*

Ses fils furent Rostislaf, ANDRÉ, Ivan, Boris, Gleb, Mstislaf, Vassili, Iaroslaf, Mikhaïla, SVIATOSLAF, VSÉVOLOD.

22. ROSTISLAF Mstislavitch régna quelque temps en 1154.

23. ISIASLAF III Davidovitch ne fit que paraître sur le trône dans la même année.

24. ANDRÉ Ier Iouriévitch commence à régner en 1157, est assassiné en 1175, après un règne de 17 ans.

On ne connaît ni son épouse ni sa postérité.

25. MIKHAÏLA Ier Iouriévitch commence à régner en 1175, meurt en 1177.

26. DMITRI VSÉVOLOD III Iouriévitch, né en 1149, règne en 1175, est chassé, rétabli en 1177, meurt en 1212, âgé de 63 ans.

Il eut deux épouses : 1° Marie, princesse de Bohême, faite religieuse sous le nom de *Marthe* ou *Marpha*; 2° Anne, fille de Vassili, prince de Vitepsk.

Ses fils furent : CONSTANTIN, Boris, IOURY, IAROSLAF, Vladamir, SVIATOSLAF, et Ivan.

Ses filles : 1° Vseslava, mariée à Rostislaf Iaroslavitch, prince de Tchernigof; 2° Verkhoslava, mariée à Rostislaf Rourikovitch, prince de Bielgorod.

27. IOURY II Vsévolodovitch, né en 1188, commence à régner en 1212, détrôné en 1217, rétabli en 1218, tué en 1237 par les Tatars, à l'âge de 49 ans.

Son épouse était fille de Vsévolof, prince de Kief; elle fut brûlée, dans une église de Volodimer, par les Tatars.

Ses fils : Vladimir, Vsévolod, Mstislaf, tous tués par les Tatars.

Il eut une fille, nommé *Théodora* ou *Phédora*.

28. Constantin Vsévolodovitch, né en 1186, commence à régner en 1217, et meurt en 1218, âgé de 32 ans.

Ses épouses furent : 1° Agathe ou Agaphia, princesse de Smolensk; 2° une sœur des princes de Mourom.

Ses fils : Vassili, Vsévold et Vladimir.

29. Iaroslaf II Vsévolodovitch, né en 1189, commence son règne en 1238, et meurt en 1246, âgé de 57 ans.

Il épousa Phéodosie, fille du brave Mstislaf Mstislavitch, prince de Novgorod. Cette princesse se fit ensuite religieuse, sous le nom d'*Euphrosine*.

Ses fils furent : Phédor, Alexandre, André, Constantin, Aphanassi, Danilo, Mikhaïla, Iaroslaf et Vassilei.

Sa fille fut Grémislava, mariée à Lesko le Blanc, duc de Pologne. De cette princesse naquit Solomonie, épouse de Koloman, prince de Hongrie, qui fut quelque temps roi de la Russie méridionale.

30. Sviatoslaf III Vsévolodovitch commence à régner en 1247, est chassé par son neveu, règne de nouveau et est une seconde fois renversé du trône en 1249.

31. Mikhaïl Iaroslavitch commence à peine à régner qu'il est tué dans une bataille en 1248.

32. André II Iaroslavitch, placé sur le trône par les Tatars en 1249, et renversé par eux en 1252.

33. Alexandre Ier Iaroslavitch Nevski, né en 1220, commence à régner en 1252, et meurt en 1264.

Il épousa une fille de Briatchislaf, prince de Polotsk.

Elle lui donna : Vassilei, DMITRI, André, Daniel, que la plupart des historiens mettent au rang des princes qui ont régné dans la principale souveraineté de Russie. Ce Daniel eut pour fils Ioury, Alexandre, Boris, IVAN, Aphanassi, Fédor.

34. IAROSLAF III Iaroslavitch commence à régner en 1264, meurt en 1271.

Tout ce qu'on sait de son épouse, c'est qu'elle se nommait *Xénie*.

Il eut pour fils MIKHAÏLA.

Il eut aussi une fille qui fut religieuse.

35. VASSILI Ier Iaroslavitch règne depuis 1272 jusqu'à sa mort, arrivée en 1276. On sait que sa vie fut courte; on n'en connaît pas exactement la durée.

On ne sait pas s'il fut marié.

36. DMITRI Ier Alexandrovitch commence à régner en 1276, est chassé en 1293, rétabli en 1294, et meurt la même année.

On ne connaît pas son épouse; on sait seulement qu'il eut un fils nommé *Ivan*.

37. ANDRÉ III Alexandrovitch règne en 1293, rend le trône à Dmitri en 1294, y remonte la même année, et meurt en 1304.

Il n'est fait mention ni de son épouse ni de sa postérité.

38. MIKHAÏL II Iaroslavitch, né en 1271, commence à régner en 1304, est mis à mort à la Horde en 1317, dans sa quarante-sixième année.

Il eut pour épouse Anne, fille d'un prince Dmitri Borislovitch.

Ses fils furent : DMITRI, ALEXANDRE, Constantin et Vassili.

39. Ioury III Danilovitch règne depuis 1317 jusqu'en 1323, est tué en 1324.

Il épousa Koptchana, nommée au baptême *Agaphia* ou *Agathe*, fille d'Usbeck, khan des Tatars de la Horde dorée.

40. Dmitri II Mikhaïlovitch, mis sur le trône par les Tatars en 1323, et puni de mort à la Horde en 1326.

41. Alexandre II Mikhaïlovitch commence à régner en 1326, est chassé en 1327, puni de mort à la Horde en 1338.

On ne connaît pas son épouse. Il eut pour fils : Fédor, exécuté en même temps que son père, Vsévolod et Mikhaïl.

Il eut aussi deux filles : 1° Marie, épouse de Sémen Ivanovitch, grand-prince de Moskou; 2° Ouliana, épouse d'Olguerd, grand-prince de Lithuanie.

Postérité d'Ouliana.

C'est de cette princesse que sont issus les rois de Pologne : Jagellon, nommé au baptême *Vladislas V;* Jean Ier; Alexandre, qui épousa Hélène, fille d'Ivan-Vassiliévitch, grand-prince de Moskou; Sigismond Ier, Sigismond II et Sigismond III; Vladislas, nommé *tsar* de Russie par les rebelles dans le temps des troubles; et Jean II. C'est aussi de cette princesse que descendent Catherine, épouse de Jean, roi de Suède, et Anne, épouse d'Étienne Battori, roi de Pologne.

Jagellon, roi de Pologne et fils d'Olguerd et d'Ouliana, fut père de Casimir IV. Anne, fille de Casimir, épousa Bogoslaf, duc de Poméranie. Leur fille Sophie épousa Frédéric Ier, roi de Danemarck, et de ce mariage naquit Adolphe, qui fut la souche des ducs de Holstein. De lui sont issus : Jean-Adolphe, Frédéric III, Chris-

tian-Albert, Frédéric IV, Pierre III, empereur de Russie, et Paul I[er] actuellement régnant.

42. IVAN I[er] Danilovitch règne depuis 1328 jusqu'à sa mort, arrivée en 1341.

Son épouse, dont on ignore le premier nom, prit celui d'*Hélène* en se faisant religieuse.

Il eut pour fils SÉMEN, IVAN, André.

Sa fille épousa Constantin Vassiliévitch, prince de Rostof.

43. SÉMEN Ivanovitch, né en 1317, règne en 1341, meurt de la peste en 1353, âgé de trente-six ans.

Dans la courte durée de sa vie il eut trois épouses : 1° Auguste, nommée au baptême *Anastasie*, princesse de Lithuanie : 2° Paraskovia, fille de Fédor Sviatoslavitch, prince de Smolensk ; 3° Marie, fille d'Alexandre, prince de Tver.

Ses fils furent Ivan et Sémen.

Sa fille épousa Mikhaïl Vassiliévitch, prince de Tver.

44. IVAN II Ivanovitch, né en 1325, règne en 1353, meurt en 1358.

Il eut deux femmes : 1° Phédosia ou Théodosie, fille de Dmitri, prince de Briansk; 2° Alexandra, ensuite religieuse sous le nom de *Marie*.

Il eut de la seconde DMITRI et Ivan.

45. DMITRI III Constantinovitch est revêtu par les Tatars de la souveraineté en 1359, et dépouillé en 1361.

Il eut pour fils : Vassili, Sémen et Ivan.

Sa fille Eudoxe épousa le grand-prince Dmitri Donski.

46. DMITRI IV Donski, né en 1349, reçoit des Tatars la souveraineté en 1362, meurt en 1389, âgé de quarante ans.

Son épouse fût Eudoxe, fille de Dmitri, prince de Souzdal, et quelque temps grand-prince de Moskou.

Ses fils : Danilo, Vassili, Ioury, André, Petre, Ivan et Constantin.

Sa fille, nommée *Sophie*, épousa Fédor, prince de Rézan.

47. Vassili II Dmitriévitch, né en 1370, succède à son père en 1389, meurt en 1425, âgé de cinquante-cinq ans.

Il épousa Sophie, fille de Vitold, grand-prince de Lithuanie.

Ses fils : Ivan et Vassili.

Ses filles furent : 1° Anne, mariée à Jean Paléologue, empereur de Constantinople; 2° la seconde épousa Georges, fils de Patrice, prince de Lithuanie; 3° Vassilissa fut d'abord mariée à Alexandre Ivanovitch, prince de Souzdal, et en secondes noces, à Alexandre Danilovitch, aussi prince de Souzdal.

48. Vassili III Vassiliévitch l'aveugle, né en 1415, succède à son père en 1425, meurt en 1462, âgé de quarante-sept ans.

Il épousa Marie, fille d'un prince Iaroslaf, descendant à la quatrième génération du grand-prince Ivan-Danilovitch.

Ses fils furent : Ioury, Ivan, Ioury, André, Boris André.

Sa fille Marpha fut mariée au prince Ivan-Vassiliévitch Belski.

49. Ivan III Vassiliévitch, né en 1438 succède à son père en 1462, meurt en 1505, dans sa soixantième année, après un règne de 43 ans.

Il eut deux femmes : 1° Marie, fille de Boris, prince de Tver; 2° Sophie, fille de Thomas Paléologue, et nièce de Jean et Constantin, empereurs de Constantinople.

Il eut de sa première épouse Ivan, et de la seconde VASSILI, Ioury, Dmitri, Sémen et André.

Ses filles furent : 1° Hélène, épouse d'Alexandre, roi de Pologne; 2° Eudoxe, mariée à Koudailouk, fils d'Ibrahim, khan de Kazan, qui se convertit au christianisme, et reçut au baptême le nom de *Pierre;* 3° la troisième, dont on ignore le nom, épousa Daniel, prince de Tver; 4° Sophie, épouse de Vassili Danilovitch, prince de Kholm.

50. VASSILI IV Ivanovitch, né en 1458, succède à son père en 1505, meurt en 1533, âgé de 55 ans.

Il eut deux épouses : 1° Solomonée, fille d'Ioury Sabourof; 2° Hélène, fille du prince Vassili Glinski.

Il eut de la seconde, IVAN et Ioury.

51. IVAN V Vassiliévitch, né en 1530, succède à son père en 1533, meurt en 1584, âgé de cinquante ans.

Les étrangers lui donnent sept épouses; les historiens russes ne conviennent que de cinq, qui furent : 1° Anastasia, fille de Roman Iouriévitch Zakhariin; 2° Marie, fille de Temrouk, prince des Tcherkasses Montagnards; 3° Marpha, fille de Vassili Sobakin, obligée par son mari à se faire religieuse; 4° Daria, fille d'Ivan-Koltovski, forcée à se faire religieuse; 5° Marie, fille de Fédor, de la maison des Nagui.

Il eut de la première, Dmitri Ivan et FÉDOR, et de la seconde, Dmitri, qu'on croit avoir été assassiné à Ouglitcht.

Il eut aussi deux filles, Anne et Marie, qui moururent dans l'enfance.

52. FÉDOR Ier Ivanovitch, né en 1557, succède à son père en 1584, meurt en 1598, âgé de quarante-un ans.

Sa femme fut Irène, fille de Fédor Godounof. Elle se fit religieuse sous le nom d'*Alexandra*.

Il n'eut d'autre enfant qu'une fille, nommée *Phédosia,* ou *Théodosie,* qui mourut dans la première enfance.

Cette dynastie a occupé le trône pendant 736 ans, et a fourni cinquante-deux souverains ; ce qui ne fait, pour chaque règne, qu'une durée commune de quatorze ans un mois et vingt-cinq jours. C'est que les frères ayant long-temps succédé au préjudice des neveux, les souverains n'étaient pas jeunes quand ils commençaient à régner, et plusieurs n'ont fait que paraître sur le trône, dont ils ont été bientôt renversés.

On peut observer encore que bien peu de ces princes sont morts dans un âge avancé.

SOUVERAINS DE RUSSIE,

Depuis l'extinction de la grande dynastie jusqu'à l'avènement de Michel Romanof.

BORIS FÉDOROVITCH GODOUNOF parvient au trône le 26 février 1598, meurt le 5 avril 1605.

Son épouse fut Marie, fille de Grégoire, commandant des Opritchniki.

Il eut d'elle un fils nommé FÉDOR, et une fille nommée *Xénie* ou *Axénie*.

FÉDOR BORISOVITCH, fils de Godounof, proclamé tsar après la mort de son père, et massacré bientôt après.

DMITRI V fit son entrée solennelle à Moskou en qualité de tsar le 20 juin 1605. Il fut couronné dans cette ville comme fils du tsar Ivan, et tué comme imposteur, le 17 mai de l'année suivante (1606).

Il eut pour femme Marine, fille de Mnichek, palatin de Sendomir.

VASSILI IVANOVITCH CHOUSKI, proclamé tsar le 21 mai 1606, détrôné en juin 1610, fait moine et conduit prisonnier en Pologne, où il mourut.

Son épouse, nommée *Marie* ou *Hélène*, était fille d'un prince Bouinossof Rostavski.

INTERRÈGNE, pendant lequel les étrangers placent le règne de Vladislas, que les partisans de la Pologne et surtout la crainte firent élire en effet, mais qui ne put entrer à Moskou et ne fut pas couronné.

EXTRAIT
DE LA GÉNÉALOGIE
DE LA MAISON ROMANOF, ACTUELLEMENT RÉGNANTE.

ANDRÉ, fils de Jean, et qu'on dit frère d'un prince de la Prusse, vint en Russie vers le milieu du 14e siècle, sous le règne du grand-prince Ivan-Ivanovitch.

FÉDOR, le dernier de ses fils, fut père de

ZAKHARIE, qui obtint les plus grandes distinctions à la cour du grand-prince Vassili-Vassiliévitch l'aveugle.

Il eut trois fils, dont le second, nommé

IOURY Zakhariitch, fut boïardin et voïévode sous le règne du grand-prince Ivan-Vassiliévitch. Il est fait mention de lui, pour la dernière fois, en 1501. Son troisième fils fut

ROMAN Iouriévitch Zakhariin, qui servit dans plusieurs campagnes en qualité de voïévode. Il mourut le 12 février 1543.

Sa fille Nastasia ou Anastasia fut la première épouse du tsar Ivan-Vassaliévitch.

Le dernier de ses fils fut

NIKITE (Nicétas) Romanovitch Iourief, qui parvint à dignité de boïardin. Il mourut en 1586.

Son fils aîné fut

FÉDOR Nikititch Iourief, l'un des premiers boïards de la cour du tsar Fédor. Fait moine sous le règne de Boris, il prit, dans l'état monastique, le nom de *Philarète*.

Tous ses fils moururent dans l'enfance, excepté,

MIKHAÏLA ou MICHEL Fédorovitch Romanof, élu tsar en 1613, mort en 1645, âgé de 49 ans.

Il eut deux épouses : 1° Maria, fille du prince Mikhaïl Dolgorouki ; 2° Eudoxe, fille de Loukian Strechnef.

Il eut de son second mariage ALEXEI, Vassili et Ivan.

Et les princesses Irène, Pélagie, Marpha, Sophie, Eudoxe, Anne et Tariana.

ALEXEI ou ALEXIS Mikhaïlovitch, tsar en 1631, mort en 1676, âgé de 47 ans.

Il eut deux épouses : 1° Marie, fille d'Ilia Miloslaski ; 2° Natalie, fille de Kiril Narichkin.

Il eut de la première Dmitri, Alexei, FÉDOR, Sémen et IVAN.

Et les princesses Eudoxe, Marpha, Sophie, Catherine, Marie, Anne, Fédosia, Fédora.

Et de la seconde PIERRE et la princesse Natalie.

FÉDOR Alexeiévitch, tsar en 1676, mort en 1682, à l'âge de 25 ans.

Il eut deux épouses : 1° Agaphia ou Agathe, fille de Sémen Grouchetski ; 2° Marpha, fille de Mathei Apraxin.

Il eut de la première le tsarévitch Ilia, mort dans l'enfance.

IVAN Alexéievitch, tsar en 1682, d'abord seul et ensuite avec Pierre Ier, mort en 1695, âgé de 29 ans.

Il eut de son épouse Paraskovia, fille de Fédor Soltikof,

Catherine, ANNE, Paraskovia morte dans le célibat, Marie et Fédosia mortes dans l'enfance.

Catherine fut mariée à Léopold, duc de Mecklenbourg. La princesse leur fille épousa Antoine Ulric de Brunsvick-Bévern. Elle s'appelait *Catherine* comme sa

mère ; mais elle prit le nom d'*Anne* en embrassant la religion grecque. Elle fut mère du malheureux

IVAN, empereur au berceau en 1740, renfermé dans une forteresse en 1741, poignardé dans sa prison en 1764.

ANNE épousa Frédéric-Guillaume, duc de Courlande ; elle fut choisie pour impératrice de la Russie en 1730.

PIERRE Ier, eut deux épouses :

Eudoxe, fille de Fédor Lopoukhin, et

CATHERINE Skavronski, impératrice après la mort de son époux.

Il eut de la première Alexis et Alexandre, et de la seconde deux princes nommés *Paul*, et deux nommés *Pierre*. De tous ces princes, Alexis parvint seul au-delà de l'enfance.

Le tsarévitch Alexis, trop célèbre par sa fin malheureuse, épousa la princesse Charlotte-Sophie de Brunsvick-Volfenbuttel, et eut d'elle un fils nommé

PIERRE II, empereur en 1727, et mort en 1730.

Anne, mariée à Charles-Frédéric, duc de Holstein, fut mère de Charles-Pierre Ulric, empereur en 1761, sous le nom de

PIERRE III, mort en 1762, après six mois de règne.

Il a eu de

L'IMPÉRATRICE CATHERINE II, son épouse, née princesse d'Anhalt-Zerbst, qui lui a succédé et a régné 34 ans ;

Le tsarévitch PAUL PÉTROVITCH, né en 1754.

PAUL Ier PÉTROVITCH, empereur le 17 novembre 1796, a été marié deux fois.

Sa première épouse, Natalie Alexéievna, née princesse de Hesse-Darmstadt, est morte au terme de sa grossesse, n'ayant pu enfanter.

Il a de son second mariage, avec Marie Fédorovna, née princesse de Würtemberg-Stoutgard,

Alexandre Pavlovitch, né en 1777, marié en 1793 à Louise-Marie Auguste (Elisabeth Alexéievna), fille de Charles Louis, prince héréditaire de Baden.

Constantin Pavlovitch, né en 1779, marié en 1796 à Julie-Henriette Ulrique (Anne Fédérovna), princesse de Saxe Cobourg Saalfeld.

Alexandra Pavlovna, née en 1783.

Hélène Pavlovna, née en 1784.

Marie Pavlovna, née en 1786, mariée en 1805 avec le prince héréditaire de Saxe-Weimar.

Catherine Pavlovna, née en 1788, mariée avec Pierre Frédéric Géorges de Holstein-Gottorp, lieutenant-général au service de la Russie.

Anne Pavlovna, née en 1795.

Nicolas Pavlovitch, né en 1796.

Michael Pavlovitch, né en 1798.

DESCRIPTION
DE L'EMPIRE DE RUSSIE [1].

DISTRIBUTION PHYSIQUE.

Si une description géographique de la Russie est nécessaire pour bien suivre l'histoire de cet empire, il semble d'abord que nous aurions dû la placer à la tête de notre ouvrage. C'est ce qu'a fait avec raison M. de Voltaire dans son Histoire de Pierre Ier; mais nous aurions eu tort de suivre son exemple; car, étant remontés dans notre ouvrage jusqu'aux premiers temps où nous conduisent les monumens historiques, ou nous aurions donné la description d'un empire qui n'existait encore que dans quelques-unes des parties qui le composent aujourd'hui, ou nous aurions été obligés de revenir plusieurs fois sur nos pas

[1] J'ai suivi la description géographique de l'empire de Russie par Tchébotaref, et le Dictionnaire géographique du même empire par Polounin, augmenté et mis au jour par Müller. Ces deux savans ouvrages n'existent encore qu'en langue russe.

et de donner plusieurs descriptions successives; ainsi, après avoir décrit les pays qui composaient la domination de Novgorod, ou même celle de Rourik, il aurait fallu le décrire encore quand il eût été augmenté par ses successeurs, encore après les conquêtes d'Ivan-Vassiliévitch, puis après celles de Pierre Ier, et il aurait bien fallu en venir, en finissant, à la description que nous allons faire de son état actuel.

Jamais il n'a existé d'empire aussi vaste : il comprend entre la septième et la huitième partie de la surface des deux continens; en comptant depuis l'extrémité occidentale de l'île de Dagoe jusqu'à la pointe des Tchouktchi, et depuis les frontières de la Turquie, de la Perse, des Kalmouks et de la Chine, jusqu'aux côtes les plus septentrionales de la Laponie, de la Nouvelle-Zemle et de la Sibérie, on trouve qu'il contient près de 95,000 lieues carrées [1].

[1] D'après le calcul de M. Kraft, il en contient 661,000. *Voyez* les *Mémoires de l'Acad. de Pétersbourg.* Encore n'a-t-il compris dans ce compte ni le Caucase ni les îles orientales, ni les agrandissemens de la Russie faits dans les derniers temps. Du temps de Büsching on évaluait la surface de cet empire à environ 310,000 lieues carrées. Hermann estime la surface de la Russie à 320,000; et Ebeling à 350,000 milles (d'Allemagne) carrées.

En partant de l'île de Dagoe, au 40e degré de longitude, et voyageant toujours jusqu'à l'Archipel le plus oriental, découvert par les Russes, dont la dernière île, suivant la carte du troisième voyage de Cook, est située vers le 213e degré, on a franchi sous le soixantième parallèle plus d'une demi-circonférence du globe sans quitter un instant la domination de la Russie. Quand le soleil marque à Riga la moitié du jour, une autre journée est déjà commencée pour les îles aux Renards. Cet empire est bien loin d'être peuplé en proportion de son étendue; et, s'il l'était, il faudrait bien qu'il se divisât.

Mers.

Cette vaste étendue de terre est entourée de mers, semée de lacs, traversée par des fleuves. Ces différentes eaux méritent de fixer d'abord notre attention.

La Livonie est baignée à l'occident par la MER BALTIQUE, qu'on appelait autrefois la *mer des Varaigues*, et qu'on peut regarder comme un grand golfe de l'Océan. Il lui fournit moins d'eau qu'elle n'en reçoit des

M. Géorgi, au lieu de se décider pour une de ces données, se contente de les rapporter toutes. Nous croyons devoir imiter ce sage exemple. *D.*

lacs et des fleuves de la Russie, de la Suède, de la Pologne et de l'Allemagne. Aussi est-elle peu salée, et sa salure augmente quand les eaux de l'Océan y sont poussées par un vent de mer. On a remarqué qu'elle éprouve un faible mouvement de flux et de reflux, quoiqu'il soit presque insensible. Sa plus grande profondeur n'est que de 50 toises, et les savans de Suède ont observé qu'elle diminue de 45 pouces en un siècle. Les vagues y sont moins hautes que dans l'Océan, mais elles s'y succèdent en plus grand nombre et avec plus d'impétuosité, et fatiguent davantage les vaisseaux. Dans son agitation, elle dépose de l'ambre sur les rivages de la Courlande et de la Prusse.

Le golfe de Finlande communique avec cette mer, et commence au-dessous de Pétersbourg, où il reçoit les eaux de la Néva. Il est contenu au midi par les côtes de la Russie, et au nord par celles de la Russie et de la Suède. Il a 105 lieues de long, et 26 de large.

Le golfe de Riga, qu'on appelle autrement *golfe de Livonie*, appartient aussi à la mer Baltique.

La mer Glaciale baigne au nord toutes les côtes de la Russie, dans une étendue de 158 degrés de longitude. Elle charrie des glaces

dans presque tous les temps de l'année. Ces glaces sont bleuâtres et l'eau en est peu salée. Son mouvement de flux et reflux est sensible, même dans les rivières qui s'y jettent. Nous avons déjà rapporté que des marques certaines témoignaient la diminution de ses eaux. Ainsi l'on ne doit pas être étonné de trouver dans la terre et loin des rivages des ossemens d'animaux marins. En partant des côtes de la mer Glaciale, et s'avançant toujours au midi, on ne trouve aucun arbre jusqu'à plus de cinquante lieues : cependant elle dépose une quantité considérable de bois sur le rivage. Il est probable qu'elle en apporte des côtes de l'Amérique, qui peut-être sont peu éloignées; mais elle doit en recevoir aussi des fleuves de la Sibérie.

La Russie est bornée à l'est par l'OCÉAN ORIENTAL OU MER DU KAMTCHATKA. Cette mer pénètre entre la rive occidentale de cette presqu'île et celle du district d'Okhotskoi : les Russes l'appellent alors OKHOTSKOIE MORE, mer d'Okhotsk, et les Toungouses l'appellent *Lama*; elle se resserre encore davantage vers le nord entre le Kamtchatka et la Sibérie, et prend le nom de *mer de Penjina* : elle se termine enfin par deux golfes, celui de Penjina à l'orient et celui de Guijiguina au couchant.

La mer Caspienne, qui sépare la Russie de la Perse, devrait être comprise parmi les lacs, puisque la terre l'enveloppe de toutes parts : sa forme et son étendue étaient inconnues des anciens; comme ils ne connaissaient pas ses côtes septentrionales, ils croyaient qu'elle se réunissait à la mer du Nord. Il est plus vraisemblable qu'elle ne faisait autrefois qu'une seule mer avec le lac Aral et le Pont-Euxin. Sa longueur du nord au midi est à présent de deux cent cinquante lieues environ, et sa plus grande largeur de cent lieues. Les plus grands fleuves qu'elle reçoit sont le Volga, la Kouma, enrichie des eaux de plusieurs lacs, le Térek, le Kour, qui s'est auparavant joint à l'Aras, l'Emba grossie des eaux du Saguis, et de l'Oural. Que devient cette énorme quantité d'eaux qui n'ont point d'issue? Les anciens ont cru qu'elles se précipitaient dans un gouffre, et que, après avoir couru long-temps sous la terre, elles se réunissaient au Pont-Euxin; mais le gouffre n'existe pas. Des modernes en ont voulu trouver un autre dans un golfe qui est à l'orient de la mer Caspienne. Ils assuraient que l'eau entrait dans ce golfe par un courant rapide, et qu'on n'osait y naviguer, parce qu'on serait entraîné vers le gouffre par une force invincible. Ils

croyaient que, par cette route, les eaux caspiennes allaient se perdre dans la mer Glaciale, ou peut-être dans l'Océan oriental; mais ces contes ont été détruits par l'observation, et le gouffre et le courant impétueux doivent être mis au rang des fables. Il faut recourir au calcul de l'évaporation pour expliquer comment une masse d'eau qui paraît devoir s'accroître sans cesse par le tribut de tant de fleuves peut toujours être contenue dans le même bassin.

Les poissons de la mer Caspienne sont ceux qu'on pêche dans les fleuves; ses oiseaux sont les mêmes qui se plaisent sur les rivières, et ses eaux n'ont qu'une très-faible salure.

Les habitans des bords de la mer Caspienne prétendent que ses eaux s'élèvent pendant trente ou trente-cinq ans, et emploient le même temps à s'abaisser. Ils ajoutent que cette différence est de cinq à six toises. Ils disent unanimement qu'elles ont commencé à s'accroître en 1715, qu'elles étaient à leur plus grande hauteur en 1742, et qu'elles ont commencé à décroître en 1743. Il a été en effet reconnu qu'en 1744 les eaux avaient baissé à-peu-près de trois pieds; mais il n'est pas également certain qu'elles eussent commencé à s'accroître en 1715. On assure aussi que les

années des hautes eaux sont très-froides, et celles des basses eaux très-chaudes. Il est très vrai qu'en 1741 et 1742 les arbres les plus délicats de la plupart des jardins périrent par la force des gelées; mais, pour attribuer cette perte à la hauteur des eaux, il faudrait avoir une longue suite d'observations bien constatées. J'ai cru devoir rapporter ces phénomènes; mais ce serait perdre le temps d'en rechercher la cause avant de s'être bien assuré de leur existence [1].

La Russie compte aussi au nombre de ses eaux la MER D'AZOF, que les anciens appelaient *Palus-Méotides*, et que les Russes nommaient autrefois *mer Pourie* (gniloe more [2]). C'est un golfe du Pont-Euxin auquel elle se réunit par un détroit. La quantité de sable qu'y apportent les rivières la rend chaque jour moins propre à la navigation. La baie de Taganrok est presque la seule qui offre une bonne retraite aux vaisseaux. L'eau de la mer d'Azof est peu salée et généralement mauvaise.

[1] Son niveau hausse ou baisse quelquefois; mais c'est l'effet des vents et de la fonte des neiges. On peut partout sonder le fond de cette mer; il varie depuis 5 jusqu'à 100 brasses et davantage. *D.*

[2] Ce nom s'applique encore à la partie qui baigne la presqu'île d'Arabat.

LACS.

La Russie renferme les plus grands lacs de l'Europe, et LE LADOGA tient entre eux le premier rang; il a plus de quarante lieues du sud au nord, sur vingt-six environ de largeur; ses eaux sont très-claires; il donne naissance à la Néva, qui se jette dans le golfe de Finlande. Les fréquentes tempêtes dont il est agité changent la situation des bancs de sable, soulèvent de nouveaux écueils et rendent la navigation dangereuse. C'est ce qui a engagé Pierre I[er] à faire creuser un canal qui, commençant à Schlüsselbourg, suit la rive septentrionale du lac, et se termine au Volkhof. Il a vingt-cinq écluses, et reçoit les eaux de cinq rivières qui se jetaient auparavant dans le Ladoga.

LE LAC ONÉGA est situé au nord-est du Ladoga, entre ce lac et la mer Blanche. Il a du sud au nord quarante-cinq lieues de long, sur vingt de large. Il reçoit par différentes rivières les eaux de plusieurs lacs inférieurs, et lui-même, par le Svir, jette les siennes dans le Ladoga. Ses bords et ses îles fournissent du marbre; il a beaucoup de baies.

LE BELO-OZÉRO, ou Lac-Blanc, est au sud-est de l'Onéga : il contribue à enrichir le

Volga, avec lequel il communique par la Cheksna.

Le lac Ilmen est célèbre dans les antiquités russes, parce que c'est sur ses bords que s'élève Novgorod : il a dix lieues de long sur sept de large; il reçoit les eaux de plusieurs rivières, entre autres de la Msta, et donne lui-même naissance au Volkhof qui se jette dans le Ladoga. Le lac Ilmen est entouré en grande partie des montagnes de Valdaï.

Le lac Péipous était autrefois appelé par les Russes *Tchoutskoie-Ozéro*, (le lac des Tchoudes); il a une forme presque triangulaire à son extrémité méridionale : il y a un golfe qu'on appelle le *lac de Pleskof*. Le Péipous répand ses eaux dans le golfe de Finlande par la Narova, qui a donné son nom à la ville de Narva.

On trouve en Russie des lacs qui, comme la mer Caspienne, reçoivent plusieurs fleuves et ne donnent naissance à aucun. Tels sont les lacs *Arxkal* et *Kargaldjin* dans le gouvernement d'Orenbourg; tels sont encore les lacs *Koptchi*, *Tchany*, *Karasouk*, et plusieurs autres dans la Sibérie. On en voit aussi qui ne reçoivent ni ne produisent aucune rivière.

Le lac Altyn ou Altaï, qu'on appelle aussi

Téleskoe, dans le gouvernement de Tobolsk, a, du sud au nord, plus de trente lieues de long sur vingt à-peu-près de large. Il est situé vers le 107° de longitude et le 52° de latitude. Il reçoit au midi plusieurs fleuves, et l'Ob sort de sa partie la plus septentrionale. Les eaux de ce lac ne s'accroissent que pendant les plus grandes ardeurs de l'été, parce que les neiges des monts Altaï résistent à la douce chaleur du printemps. Il se couvre de glaces pendant l'hiver dans sa partie septentrionale; et ses eaux conservent toujours au midi leur liquidité.

Le lac Baikal, ou la mer Sainte, comme l'appellent les Orientaux, s'étend à-peu-près depuis le 52 jusqu'au 56e degré de latitude, et depuis le 122 jusqu'au 127e degré de longitude. Sa longueur du couchant au levant est de cent vingt-cinq lieues, et sa largeur de cinq à sept lieues. Du grand nombre de rivières qu'il reçoit, la plus considérable est la Sélenga, qui a ses sources dans les stèpes de la Mongolie. La rivière de Bargousin se jette dans le golfe du même nom. Le lac produit l'Angara, qui, après avoir pris le nom de *Toungouska* [1], et avoir couru long-temps, en ser-

[1] *Toungouska Werchnaja*, la haute Toungouska, pour la distinguer de deux autres rivières du même nom. *D.*

pentant du midi au nord, se tourne vers le couchant par des mouvemens circulaires, parcourt encore une grande étendue de pays dans cette nouvelle direction, et se joint enfin à l'Iénissei. La profondeur du lac varie de 3 à 80 brasses. Dans le milieu, ses eaux sont tellement claires, qu'on voit le fond. A la fin de décembre, le lac se couvre de glace et ne dégèle qu'à la fin d'avril. Quelquefois, même dans des temps très-calmes, une partie du lac est fort agité; ce qu'on attribue aux vents qui, passant par des conduits souterrains, soulèvent les eaux.

FLEUVES.

C'est dans la Russie que se trouvent les plus grands fleuves de l'ancien continent : il n'est que le fleuve Jaune, ou Kho-an-kho, qui traverse toute la Chine du couchant au levant, qu'on puisse leur comparer.

LA DVINA OCCIDENTALE, que les étrangers appellent *Duna,* sort d'un lac dans le gouvernement de Pleskof, non loin de Toropets, sépare le gouvernement de Polotsk, et celui de Riga de la Lithuanie et de la Courlande, et se perd dans le golfe de Riga.

LA NÉVA est large et très-profonde; elle sort du Ladoga et tombe dans le golfe de Fin-

lande, après un cours de quinze lieues. Elle se sépare en trois bras différens en traversant Pétersbourg. Celui qu'on appelle la *grande Néva* a cent quarante toises de large à l'endroit où l'on place le pont de bateaux, et deux cent soixante-six toises entre l'île du vieux Pétersbourg et celle de l'Amirauté.

La Dvina septentrionale sort du lac Kovimskoe au sud-ouest du gouvernement d'Arkhangel, et s'appelle *Soukhona* jusqu'à ce qu'elle réunisse ses eaux à celles de l'Iouga près d'Oustioug : elle se jette dans la mer Blanche à Arkhangel.

Le Dnèpre, que les Grecs ont appelé *Borysthène*, et les Latins *Danapris*, sort d'un marais dans le gouvernement de Smolensk, sur les confins de celui de Tver, vers le 56e degré de latitude. Ses rivages sont presque partout fort élevés. Vers le 48e degré son cours est embarrassé par treize écueils successifs que les géographes appellent les *cataractes*, et quelquefois les *sauts du Dnèpre*, (en russe *Porogui* [1]). Plusieurs de ces écueils conservent encore les noms qu'ils portaient du temps de Constantin Porphyrogénète, vers le milieu du dixième siècle; ce qui prouve

[1] Ces cataractes ont été très-bien décrites par Vasseur et Güldenstædt. *D.*

combien la langue slavonne a peu changé. Au dessous des cataractes il y a plusieurs îles. La Desna est la plus grande rivière que le Dnèpre reçoit. Ce fleuve se jette dans la mer Noire, entre Otchakof et Kimbourn, après avoir formé le golfe Liman, long de quinze lieues, et large dans quelques endroits de deux et demie. Le Bog, l'Hippanis des anciens géographes, a son embouchure dans ce golfe.

Le Don, que les anciens appelaient *Tanaïs*, et que les Tatars appellent *Touna* ou *Tina*, sort du lac Ivan, à peu de distance de Toula, court long-temps vers l'orient, et semble près de confondre ses eaux avec le Volga; et, tournant ensuite à l'occident, il se jette, près d'Azof, dans les Palus-Méotides. L'eau du Don n'est pas très-bonne; elle coule lentement. Ce cours du Don a environ mille verstes de long. Parmi les rivières qu'il reçoit, la plus grande est le Donez, dont le cours est également lent et l'eau mauvaise.

Le Volga est le plus grand des fleuves de l'Europe. Les anciens l'appelaient *Rha*, les Tatars le nomment *Ethel*. Il a ses sources dans plusieurs lacs et marais du gouvernement de Novgorod, non loin de celle de la Dvina occidentale. Il traverse les gouvernemens de Moskou, de Nijégorod, de Kazan et d'Astra-

khan, dans un cours de sept cent cinquante lieues, et se jette, par un grand nombre de bouches, dans la mer Caspienne. Il n'y a peut-être aucun fleuve aussi poissonneux, et l'on compte qu'il nourrit plus d'un million de pêcheurs et de travailleurs.

L'Iaïk, à présent Oural, en latin *Rhymnus*, a sa source dans les monts Ouralsks, dans le gouvernement d'Orenbourg : il entre par deux bouches dans la mer Caspienne, après un cours de plus de sept cents lieues. Il abonde en poissons d'une chair plus délicate et d'un goût encore plus agréable que ceux du Volga.

L'Ob ou *Obi* est le plus grand fleuve de la Russie. Il sort du lac Altaï, au 52e degré de latitude et vers le 106e de longitude. Après avoir changé souvent son cours, tantôt vers le levant et plus constamment vers l'occident, il semble enfin se fixer à tendre vers le nord, et paraît vouloir se jeter dans la mer de Kara, lorsque, tournant brusquement vers l'orient, il se jette enfin au-delà du 66e degré de latitude et du 86e de longitude, dans un golfe auquel il donne son nom, et qui ne se réunit lui-même à la mer Glaciale que près du 75e degré de latitude.

L'Ob est enrichi, dans les cent dernières lieues de sa course, par l'*Irtich*. Cette grande

rivière prend sa source dans l'intérieur du pays des Kalmouks, entre dans le lac Zaissan, au 46e degré ½ de latitude, et au 105e de longitude, en sort, reçoit, dans son cours assez constant vers le nord-ouest, plusieurs rivières, et surtout le Tobol, et, après une course de cinq cents lieues, elle se confond avec l'Ob, vers le 61e degré de latitude et le 86e de longitude. On voit souvent de nouvelles îles s'élever sur cette rivière, et les anciennes disparaître; souvent aussi les endroits les plus propres à la navigation ne peuvent plus recevoir les barques, et les bas-fonds deviennent navigables à leur tour.

L'Iénissei, que les Toungouses appellent *Ioanedzi*, est formée, au-delà des frontières de la Russie et dans les déserts de la domination chinoise, par la réunion de deux rivières, au 59e degré de latitude, et au 117e de longitude orientale; elle court presque directement au nord, forme au 70e degré de latitude un long golfe hérissé d'îles, et se perd enfin dans la mer Glaciale, sous la 72° latitude et 100° longit. Sa largeur, à commencer d'Iénisseisk, est dans l'automne, qui est le temps des plus basses eaux, de cinq cent soixante-dix toises, et de près de huit cents dans le printemps.

La Léna sort des montagnes qui bordent

la côte septentrionale du lac Baikal, vers le 54e degré de latitude et le 126e de longitude. Elle court d'abord vers l'occident, ensuite au nord, parcourt une étendue de près de vingt-cinq degrés en tendant à l'orient, retourne encore au couchant; et, après avoir pris une course presque directe et plus constante vers le septentrion, elle se jette par cinq embouchures dans la mer Glaciale, entre le 72e et le 74e degrés de latitude. Elle reçoit le Vitim qui sort de la Daourie, et d'autres rivières.

L'Anadyr sort du lac Ianko, au midi de la terre des Tchouktchi, court à l'occident et ensuite au midi; et, après avoir pris sa direction vers l'orient et l'avoir conservée avec plus de constance, il tombe dans une partie de l'océan Oriental, à laquelle il donne son nom.

Montagnes.

Le nombre et la grandeur des fleuves qui baignent la Sibérie indiquent assez la présence des montagnes; car les montagnes sont en même temps les ossemens qui soutiennent la terre et les réservoirs des eaux qui l'arrosent.

Ce sont les monts Ouraliques (*Ouralskiia Gory*) qui procurent à la Sibérie un grand nombre des utiles canaux dont elle est tra-

versée dans tous les sens. Ces montagnes tirent leur nom du mot tatar *oural*, qui signifie ceinture. Les Russes se sont rencontrés dans la même idée avec les Tatars : ils nommaient autrefois cette chaîne *kamennoi poias*, ceinture de rochers. Les anciens donnaient le nom de *Riphées* ou *monts Hiperboréens* à la partie qu'ils en connaissaient.

Cette grande chaîne commence vers les bords de la mer Glaciale, et sépare le gouvernement d'Arkhangel de l'ancienne Obdorie. La portion de ces montagnes qui s'étend depuis la mer jusque près les sources de la Toura s'appelle à présent *Verkhotourski kamen*, rocher de Verkhotourié, et s'appelait autrefois *monts Iougoriques*. On croit que c'est par-là que les Ougres ou Hongrois passèrent en Europe à la fin du neuvième siècle.

Cette chaîne, après quelque interruption, ou peut-être seulement après s'être assez abaissée pour n'être plus remarquée sur la surface du terrain, reparaît dans le gouvernement d'Orenbourg, et se sépare en trois branches avant d'en avoir atteint les frontières.

La première se montre vers les sources de l'Iaïk, sous le nom d'*Obstchei syrt*, et traverse tout le pays des Bachkirs entre cette rivière et la Samara. Elle se divise, s'étend d'un côté

jusqu'au Volga, et de l'autre entre la Samara et la Bélaïa.

La seconde branche part du haut de l'Iaïk, suit la rive orientale de ce fleuve, tourne à l'occident entre les sources de l'Ore et de l'Emba, et se prolonge jusqu'au lac Karakoul, non loin de la mer Caspienne.

La troisième branche est la plus considérable. Elle s'étend à l'orient à travers la stèpe des Kirguis, le long des sources de ces rivières, qui toutes portent le nom de *Tourgai*, et qui se jettent toutes dans le lac Aksakal. De là elle va droit à l'Irtich, au midi du lac Zaissan, traverse la petite Boukharie, et se confond avec les monts Altaï. Ces deux chaînes réunies passent par Kaschgar, bordent la mer de Sable, et se séparent encore en deux branches, dont l'une se termine vers la source de l'Indus, et l'autre se prolonge jusqu'à la Chine.

Une autre chaîne, ou peut-être la même, hérisse le pays des Bouriates à l'orient du lac Baikal, sépare au nord de l'Amour la domination des Russes de celle des Chinois, suit toute la longueur des côtes de la mer d'Okhotsk, prend le nom d'*Iablonnoi Khrebet* dans le pays des Tchouktchi, et ne se termine qu'avec les limites du continent; ou plutôt elle re-

montre encore ses sommets dans l'Océan pour y former plusieurs archipels.

C'est cette même chaîne qui, étendant vers le midi l'une de ses branches, sème de montagnes la presqu'île du Kamtchatka, et produit dans la mer les îles Kouriles, tandis qu'au nord elle suit et couronne la côte des Tchouktchi.

Enfin il paraît que ce sont encore des branches de la même chaîne qui, partant des bords septentrionaux de la mer d'Okhotsk, vont couper souvent en deux parties presque égales et quelquefois hérisser inégalement les terres entre tous les fleuves, depuis la Kolyma jusque vers les sources de la Khatanga[1].

DISTRIBUTION POLITIQUE.

Après nous être fait une idée de la distribution physique de la Russie, il est temps de passer à sa distribution politique.

[1] La direction générale de l'Oural est de nord-nord-est à sud-sud-ouest. La partie septentrionale en est très-peu connue, et ne présente que des rochers arides, couverts de mousse, de tourbe ou de petits arbrisseaux. C'est le calcaire qui domine dans tout l'Oural. On y trouve de distance en distance de grandes cavernes, dont quelques-unes sont remplies de glace ou d'eau, et d'autres de congélations. *D.*

Pierre Ier l'a divisée en gouvernemens : le nombre en a été augmenté par les successeurs de ce prince. Cet ordre a été changé par Catherine, et la plus grande partie de l'empire a été distribuée en *namestnitchestva* ou lieutenances-générales. Je vais suivre la division par gouvernemens, parce qu'elle subsistait encore en 1776, lorsque l'académie a publié la carte générale de l'empire.

Pour mettre quelque ordre dans cette description, je diviserai la Russie en occidentale et orientale : je ne comprendrai dans la dernière division que les vastes gouvernemens d'Orenbourg, de Tobolsk et d'Irkoutsk ; je commencerai par décrire le gouvernement de Moskou, qui peut être regardé comme le centre de la Russie occidentale, et je parcourrai ensuite les autres gouvernemens dans l'ordre où ils se trouvent par rapport à celui de Moskou.

RUSSIE OCCIDENTALE.

I. Gouvernement de Moskou.

Le gouvernement de Moskou est borné au nord par ceux d'Arkhangel et de Novgorod, à l'orient par ceux de Nijégorod et de Kazan, au midi par ceux de Voronèje et de Belgorod, et au couchant par ceux de Novgorod et de Smolensk. Il est arrosé par la Moskva, l'Oka, la Kliazma et le Volga.

On y trouve le lac de Rostof, sur les bords duquel s'élève la ville qui lui a donné son nom, et le lac Clechnin près de Péreslavle-Zaleskoi. Ce lac mérite d'être célèbre, parce que Pierre Ier a fait sur ses eaux ses premières études de la marine.

La ville de Moskou, capitale de tout l'empire, se nomme en russe *Moskva.* Elle est située au 55° 45′ 46″ de long., au 55° 12′ 45″ de latit., et à 734 verstes de Pétersbourg. Trois rivières la baignent; la Moskva qui lui a donné son nom, l'Iaouza et la Néglinna. C'est la plus grande ville de l'Europe : elle a environ dix lieues de circonférence; mais les bâtimens n'y sont pas serrés comme à Paris et à Londres, et la plupart des maisons ont des jardins.

Vers 1786 Moskou renfermait 9,196 habitations, parmi lesquelles 1,382 étaient de pierre, 19 grandes églises, et 291 paroisses et autres églises, 28 couvens, 23 petites écoles, 119 bains publics, 224 tavernes, 297 auberges. La population de la ville ne peut être évaluée au juste : elle varie d'ailleurs de l'hiver à l'été ; on croit avec assez de fondement qu'en hiver il y a dans Moskou plus de 400,000 ames, et qu'il n'en reste en été qu'environ 300,000.

Moskou a été fondée en 1147 par Ioury Dolgorouki, et est devenue en 1328 la résidence des souverains, sous le règne d'Ivan-Danilovitch. Elle a reçu depuis des accroissemens successifs, et est à présent distribuée en quatre parties principales, qui sont comme autant de villes, et qui même en portent le nom.

Le premier de ces quartiers se nomme le *Kremle*, mot tatar, qui signifie forteresse. C'était la résidence des souverains. Il est entouré d'une muraille, d'un rempart et d'un fossé. Le château s'élève sur une montagne : il a été achevé par des architectes italiens sous le règne du grand-prince Ivan-Vassiliévitch, à la fin du quinzième siècle. Il renferme cinq églises, dont chacune est couronnée, suivant le rit grec, de cinq tourelles sphériques,

surmontées d'une croix; c'est ce que les Russes appellent des *têtes*. Ces têtes dorées, qui s'élèvent du centre et des quatre angles de chaque temple, offrent un aspect imposant. Parmi ces églises on distingue celle d'Ivan, à laquelle appartient une cloche énorme, qu'on appelle *Ivan-Véliki*, et qui a été fondue en 1600 sous le tsar Boris; mais elle le cède à une autre cloche, fondue sous le même souverain, du poids de trois cent trente mille livres. Un incendie ayant détruit la tour où elle était suspendue, l'impératrice Anne fit refondre cette cloche du poids de trois cent quatre-vingt-seize mille livres. La nouvelle tour a été consumée par un incendie en 1737, et la cloche reste dans une fosse.

C'est dans le même quartier qu'est l'ancien palais des patriarches, devenu la maison du synode. On y conserve une bibliothèque riche en anciens manuscrits russes et grecs.

Kitai-gorod, ou la ville *Kitai*, n'a pas été ainsi nommée, comme on l'a dit, parce qu'on y étale des raretés de la Chine. Le mot *kitaï* appartient à la langue tatare, et signifie milieu. On a donné ce nom à ce quartier, parce qu'il fait le milieu entre le Kremle et la ville Blanche. Il a été bâti sous le règne du tsar Ivan-Vassiliévitch. On y compte vingt églises

et quatre monastères, dans lesquels est une école, sous le titre d'Académie pour la jeunesse destinée à l'état ecclésiastique. On y enseigne le latin, le grec, l'hébreu, la philosophie et la théologie. Cette école a été fondée par le tsar Fédor Alexéiévitch, frère aîné de Pierre le Grand.

On remarque dans ce quartier l'imprimerie du synode, dans laquelle est une belle et ancienne bibliothèque, et la maison de l'université, grand édifice, d'une assez belle architecture. Elle renferme une bibliothèque, une salle de physique, bien fournie de machines et d'instrumens pour les expériences, un cabinet de minéraux, un théâtre d'anatomie, un laboratoire de chimie, une imprimerie, une fonderie de caractères et une librairie.

C'est aussi dans ce même quartier qu'est la cour des monnaies, et le *Gostinnoïdvor*, ou cour du commerce, où sont réunies toutes les boutiques.

Beloi-gorod, ou la ville Blanche, doit son nom à une muraille de pierre dont elle était entourée, et qui est tombée en ruine. Elle renferme la grande apothicairerie, la fonderie de canons, les écoles de l'université, fondée en 1755 par Elisabeth, où l'on enseigne le grec, le latin, l'allemand, le français, l'anglais,

l'italien, les mathématiques, la philosophie, la médecine et la jurisprudence. Mais il n'est rien dans la ville Blanche qui mérite plus l'attention des ames sensibles que la maison des Enfans-trouvés, fondée en 1763 par l'impératrice Catherine II.

Enfin le Zemlianoi-gorod, ou la ville de Terre, enveloppe les trois quartiers que nous venons de décrire. Elle doit son nom à un rempart de terre, dont le tsar Fédor Ivanovitch la fit entourer en 1591, après l'incursion des Tatars de Crimée. Cette ville, qui s'étend autour de Moskou, est elle-même enveloppée par plus de trente faubourgs. Les plus considérables sont la Slabode allemande et le faubourg de Le Fort. C'est dans ce dernier que Pierre Ier a fondé un hôpital pour les malades, avec une école où l'on enseigne à la jeunesse le latin, l'anatomie, la botanique et la médecine. En 1787 Moskou avait 17 manufactures de soieries, 13 de cartes, 4 fabriques de savon, 4 de galons, 3 de bas, 5 de cuirs, une raffinerie de sucre, 2 fabriques de bleu de Prusse.

Le gouvernement de Moskou renferme 11 provinces.

I. Les villes les plus remarquables de la province de Moskou proprement dite sont *Kolomna*, ville de six mille ames, sur la Moskva,

Kòchira, *Serpoukhof*, au midi ; *Volok-Lamskoi* et *Mojaïsk*, au couchant.

Mais un endroit plus célèbre dans l'histoire que toutes ces villes, c'est le monastère de la Trinité, que les Russes appellent *Troïtskoi-monastyr*, ou *Troïskaïa - Lavra*. On a vu Pierre Ier et sa famille y chercher plusieurs fois leur sûreté dans le temps des troubles. Il est au nord de Moskou, et en est éloigné de 16 lieues. Indépendamment des 9 églises renfermées dans ce couvent, des logemens des moines, des jardins, du palais des souverains, 1,000 maisons et 5 églises sont contenues dans l'enceinte des murailles. On enseigne, dans un séminaire dépendant de la Trinité, le latin, le grec, le français, l'allemand, les mathématiques, la philosophie et la théologie.

Comme la plupart des provinces tirent leur nom de leur ville principale, j'indiquerai ces villes en les écrivant en lettres majuscules, sans faire des répétitions inutiles en nommant les provinces.

II. La ville de PÉRESLAVLE-ZALESKOI, au nord de Moskou, fut fondée en 1152 par Ioury Vladimirovitch Dolgorouki.

III. OUGLITCH est surtout connue pour avoir été l'apanage de Dmitri, fils du star Ivan-Vassiliévitch, qu'on croit y avoir été assassiné.

IV. Iaroslavle, sur le Volga, à l'est d'Ouglitch, est grande, riche et peuplée. Elle est célèbre par ses fabriques de cuir de Roussi, d'étoffes de soie, de coton et de laine, mais surtout par ses belles fabriques de toile et de napage. Elle contient plus de 9,500 marchands, la plupart fort aisés.

V. Kostroma, sur le Volga, à l'est d'Iaroslavle; on y compte plus de 3,300 marchands.

VI. Souzdal, au sud-ouest de Kostroma, a été quelque temps la résidence des grands-princes de Russie. On y compte près de 1,500 marchands.

VII. Iourief-Polskoi, au sud-est de Péreslavle-Zaleskoi, renferme près de 800 marchands.

VIII. Volodimer ou Vladimir, sur la Kliazma, au sud-est de Péreslavle-Zaleskoi, fut construite, dans le douzième siècle, par Ioury Vladimirovitch Dolgorouki, et son fils André la rendit la résidence des souverains de Russie.

Mourom, au sud-est de Volodimer, a été long-temps un apanage des princes russes, et avait la réputation de fournir des guerriers courageux. Elle ne renferme pas moins de 1,600 marchands.

IX. Péreslavle-Rézanskoi, sur le Troubech, au sud-est de Moskou, a des fabriques de toiles et de cuirs, et plus de 1,100 marchands. Les maisons sont en bois, et les rues couvertes de poutres.

Rézan, ou plutôt *Riaizan*, a été long-temps une des principautés les plus puissantes de la Russie; mais, dévastée en 1568 par les Tatars, elle ne s'est plus relevée.

X. Toula, sur l'Oupa et la Touliza, au sud-ouest de Péreslavle-Rézanskoi, avait, dans le temps de la dernière révision, 7,752 marchands. Elle est célèbre par ses fabriques de quincaillerie et d'armes à feu. Il en sort d'excellens ouvrages en fer et en acier. La manufacture impériale occupe plus de 3,000 ouvriers. Le nombre des forges particulières de cette ville se monte à 600. Toula renferme aussi des brasseries, des tanneries et des fabriques de chandelles.

XI. Kalouga, sur l'Oka, au sud-ouest de Moskou, renferme 6,758 marchands vivant dans l'aisance. Toute sa population est de 17,000 ames. Kalouga a des fabriques de toile à voiles, de savon, de cuirs, de chapeaux, de sucre, de vitriol, de cordages, etc. Parmi les maisons de la ville, il y en a 3,608 de bois.

II. Gouvernement d'Arkhangel.

Le gouvernement d'Arkhangel est borné au midi par ceux de Moskou et de Nijégorod; au levant par celui de Kazan, et par une partie de la Sibérie; au nord par la mer Blanche et par la mer Glaciale, au couchant par la Laponie suédoise, et par le gouvernement de Novgorod.

Le gouvernement d'Arkhangel était connu sous le nom de *Biarmie* avant le règne de Rourik. Peut-être les Biarmiens étaient-ils de la même race que ces Ougris ou Hongrois qui entrèrent en Europe au neuvième siècle par le nord de la Sibérie, et allèrent s'établir sur les bords du Danube. Il paraît qu'une portion de ces Ougris s'arrêta dans le gouvernement actuel d'Arkhangel, entre la Petchora, cette partie des monts Ouralsks, qui s'appelait alors *monts Iougoriques*, et la mer Glaciale. Toute cette contrée fut nommée *Iougrie* ou *Iougorie*.

Les principales rivières de ce gouvernement sont la Dvina septentrionale, formée par la réunion de la Soukhona et de l'Ouga, au-dessous de la ville d'Oustioug, dont le nom signifie bouche de l'Iougo.

La Pinéga, le Mézen et la Petchora.

Ses lacs sont celui de Kovimsk et celui de Galitch.

Le gouvernement d'Arkhangel est partagé en 4 provinces : celle d'Arkhangel ou de la Dvina, et celles d' Oustioug, de Vologda et de Galitch.

I. La ville d'ARKHANGEL est située sur les bords de la Dvina septentrionale, sous le 64° 33' de latitude et le 56° 21' de longitude. On y compte plus de 2,000 marchands, parmi lesquels il y a des Allemands, des Anglais et des Hollandais. Elle a cinq quarts de lieue de long sur une demi-lieue de large. Presque toutes les maisons y sont de bois : la cour de commerce fut bâtie en 1585, près d'un monastère dédié à saint Michel archange. Les luthériens et les calvinistes y ont une église.

Les principales villes de la province d'Arkhangel sont *Mézen* petite ville de 1,850 habitans, sur le Mézen, dans l'ancienne Oudorie, et *Kolmogor* dans une île de la Dvina, qui doit toute sa gloire à la naissance de Lomonossof. On croit qu'elle fut la première ville des Biarmiens. Elle exporte des bestiaux d'une belle race.

C'est de cette province que dépend la Laponie-russe, qui s'étend en grande partie au-

delà du cercle polaire arctique sous la forme d'une presqu'île, enveloppée par la mer Glaciale et la mer Blanche au nord, à l'est et au sud.

Dans la partie septentrionale de l'isthme qui réunit cette presqu'île à la terre ferme est la ville de *Kola*, sous le 68° 52′ de latitude et sous le 50° 38′ de longitude. Elle est petite, bâtie en bois, et ne renferme que 54 marchands. Son port reçoit des vaisseaux étrangers, qui viennent se charger de viandes et de poissons salés, et il en sort chaque été des vaisseaux russes qui vont à la pêche de la baleine et des veaux marins.

Il faut aussi comprendre dans la province d'Arkhangel les Samoïèdes qui vivent endeçà des monts Ouralsks, entre ces montagnes et le Mézen, et sur les bords de la mer Glaciale.

II. La ville d'Oustioug, au 60° 46′ de latitude et 63 ½° de longitude, chef-lieu d'une province à laquelle elle donne son nom, renferme, suivant la dernière révision, 2,281 marchands, vivant tous dans l'aisance. Quelques-uns fréquentent constamment les grandes foires de la Russie : elle doit son commerce et sa richesse à sa situation sur le chemin d'Ar-

khangel en Sibérie. On fait dans cette ville aussi de l'orfévrerie, et on grave habilement sur l'argent.

Si l'on parle ici d'*Iarensk*, c'est seulement pour observer qu'à l'est de cette ville se trouvent les Zyriaines, dont la langue a beaucoup de rapport avec celle des Permiaks, et qui paraissent être un reste des anciens peuples de la Biarmie.

III. VOLOGDA, au 59° 20′ de latitude et au 57° 54′ de longitude, à 689 verstes de Pétersbourg, ville provinciale sur les bords d'une rivière du même nom, qui tombe dans la Soukhona, renferme 2,300 marchands et beaucoup de fabriques de papier, de cire d'Espagne, de litharge, de bleu, de chandelle, la meilleure de toute la Russie, de cuir de Roussi, de mouchoirs, ceintures et rubans de soie. Il y a dans cette ville beaucoup d'orfèvres. Les marchands des Vologda tirent une quantité de marchandises de Pétersbourg et d'Arkhangel, pour les expédier pour d'autres parties de la Russie et pour la Sibérie.

IV. GALITCH, ville provinciale sur la rive méridionale d'un lac du même nom, fut autrefois un apanage des princes russes. Elle contient plus de 1,400 marchands.

III. Gouvernement du Novgorod.

Le gouvernement de Novgorod est borné à l'est et au nord par celui d'Arkhangel, au sud par ceux de Pleskof et de Tver, et à l'ouest par ceux de Pleskof, de Saint-Pétersbourg et de Vybourg.

I. Novgorod, ou la Ville-Nouvelle [1], au 58° 53′ de latitude, et au 49° 10′ de longitude, est située sur le Volkhof, à l'endroit où il sort du lac Ilmen. Elle s'étend des deux côtés de la rivière et est réunie par un pont. On place sa fondation au milieu du cinquième siècle. Nous avons souvent parlé dans notre histoire de cette ville, de son gouvernement, de sa grandeur, de son commerce, de ses malheurs et de sa décadence. Il ne lui reste de son ancienne splendeur que des murailles de pierre et la principale église. Sa population n'est plus que de 7,100 habitans. On fabrique dans cette ville beaucoup de toiles à voiles : Novgorod est le siège d'un archevêché.

Ladoga staraia, la veille ville de Ladoga, sur le Volkhof, n'a plus que 50 maisons;

[1] On l'appelait autrefois *Novgorod Véliki* (la grande Ville-Nouvelle), pour la distinguer de plusieurs autres villes du même nom. C'est ainsi qu'on la trouve indiquée sur des cartes ançiennes et dans quelques livres de géographie.

on en parle ici parce qu'elle fut bâtie par Rourik, premier souverain de Russie, qui y fit sa résidence.

Ladoga Novaia, la nouvelle ville de Ladoga, à deux lieues et demie de la vieille, entre le lac et le canal.

Olonets, ville marchande, près de l'embouchure de l'Olonka dans le lac Ladoga. Cette ville est célèbre par le chantier de vaisseaux que Pierre Ier y avait établi avant qu'il fondât la ville de Pétersbourg et son amirauté. Ce prince avait donné de la réputation aux eaux chaudes d'Olonets, dont il faisait souvent usage pour sa santé. La mode, plutôt que la raison, les a fait tomber en discrédit.

II. Bélozersk, ville provinciale sur la rive méridionale du lac qui lui a donné son nom, renferme 900 personnes de l'état marchand, qui exportent des poissons, du goudron, des chandelles, des oignons.

Kargopol, sur l'Onéga, à l'endroit où cette rivière sort du lac Latché, est une ville de commerce, qui contient 1,300 marchands.

IV. Gouvernement de Vybourg.

Le gouvernement de Vybourg, ou plutôt de Vyborg, est une nouvelle acquisition faite par les armes de la Russie sous le règne de

Pierre I[er], et sous celui d'Elisabeth sa fille. La contrée qui le compose faisait partie de la principauté de Finlande, et s'appelle *Finlande-russe*.

Les naturels du pays sont un peuple particulier qui n'a rien de commun avec les nations de race gothique ou slavonne, mais qui a la même origine que les Lapons, les Tchoudes de la Livonie, les Tchérémisses et les Tchouvaches. Eux-mêmes se donnent le nom de *Sama* ou *Souoma* : ils doivent peut-être le nom de *Finnes* ou de *Finnois* aux peuples germaniques leurs voisins; mais ils étaient connus sous ce nom dès le temps de Tacite : « Peuple sauvage, dit-il, d'une affreuse pau-» vreté, sans armes, sans chevaux, sans pé-» nates ; l'herbe était leur nourriture, des » peaux leurs vêtemens, la terre leur lit : » toute leur espérance était dans leurs flèches, » qu'ils armaient d'os, par disette de fer. La » même chasse nourrissait les hommes et les » femmes : elles les accompagnaient, elles » partageaient leur proie. Les enfans n'a-» vaient, contre les pluies et les bêtes féroces, » d'autres asiles que des tissus de branchages. » Là revenait la jeunesse, là se renfermaient » les vieillards. Ils trouvaient ce genre de vie » plus heureux que de gémir dans les cam-

» pagnes, de travailler dans les maisons, de » ballotter leur fortune et celle des autres » entre l'espérance et la crainte. En sûreté » contre les hommes, en sûreté contre les » dieux, ils étaient parvenus, ce qui est bien » difficile, à n'avoir pas même de vœux à » former [1] ».

Les Finnois furent long-temps libres, ou soumis seulement à leurs chefs; mais ils furent enfin subjugués par la Suède, et le désir de conserver ou d'acquérir les terres ingrates de leur pays alluma bien des guerres entre les Suédois et les Russes.

La Finlande-russe est bornée au couchant par une petite portion du gouvernement d'Arkhangel et par le Ladoga; elle est séparée au midi par la Néva du gouvernement de

[1] Fennis mira feritas, fœda paupertas, non arma, non equi, non penates : victui herba, vestitui pelles, cubile humus. Sola in sagittis spes, quas, inopiâ ferri, ossibus asperant : idemque venatus viros pariter ac feminas alit; passim enim comitantur, partemque prædæ petunt. Nec aliud infantibus ferarum imbriumque suffugium, quàm ut in aliquo ramorum nexu contegantur. Huc redeunt juvenes, hoc senum receptaculum. Id beatius arbitrantur, quàm ingemere agris, illaborare domibus, suas alienasque fortunas spe metuque versare. Securi adversùs homines, securi adversùs Deos, rem difficillimam assecuti sunt, ut illis ne voto quidem opus sit. *Tacitus de Mor. Germ.*

Saint-Pétersbourg, et touche au couchant et au nord à la Finlande-suédoise.

Elle se divise en trois districts, celui de Vybourg, celui de Kexholm et celui de Kiménégard.

I. La ville de VYBOURG s'appelle en finnois *Somélinna*, et plus communément *Somenlinna* : elle est située sous le 60° 18′ de latitude et sous le 46° $\frac{1}{2}$ de longitude. Son port, sur le golfe de Finlande [1], reçoit chaque année 40 à 50 vaisseaux. Son principal commerce consiste en planches et en goudron. Elle était, sous les Suédois, la capitale de la Carélie, et leur servait de rempart contre les Russes. Elle a été bâtie en 1293; mais elle a plusieurs fois été détruite par des incendies. Elle compte 3,000 habitans.

FRIDRICSHAM, au couchant de Vybourg, sur la côte septentrionale du golfe de Finlande, a été bâtie à la place de Vékélax, ville brûlée par les Russes en 1712. Le sol où avait été cette ville ayant été rendu à la Suède en 1721 par la paix de Nystadt, Frédéric y fit construire une nouvelle ville, à laquelle il donna son nom : elle tomba dans la suite entre les mains des Russes, et ils la conservèrent par le

[1] La partie du golfe qui baigne Vybourg porte le nom de *Tangoe-Sund*. *D.*

traité d'Abo, en 1743. Elle n'a que 93 habitations.

Vilmanstrand, sur le lac Lavesei, s'appelait autrefois *Lapstrand*, pays des Lapons : ce qui prouve qu'on a donné autrefois le nom de *Lapon* aux Finnois, comme on a appelé les Lapons, Finnois fuyards, *Strikfinnes*. On regardait les deux peuples comme formant une même famille. Les Suédois perdirent, près de Vilmanstrand, une grande bataille en 1741. Elle est restée à la Russie par la paix d'Abo.

Sisterbek, à 9 lieues de St.-Pétersbourg, petit endroit remarquable seulement par la fabrique d'armes qui y a été établie par Pierre Ier, et qui est toujours florissante.

II. Le district de KEXHOLM avait long-temps appartenu à la république de Novgorod. La ville qui porte le même nom est appelée *Korély* dans les Chroniques russes. Ses 80 habitations sont bâties sur deux petites îles que la rivière Voxa forme à son embouchure en tombant dans le Ladoga.

III. Le district de KIMÉNÉGARD formait la partie méridionale de la province de SAVOLAX, qui appartient à la Suède.

Il ne contient que la ville de NISLOT, appelée par les Finnois *Savolina*, prise par

Pierre Ier, rendue à la paix de Neustadt, et cédée une seconde fois aux Russes par le traité d'Abo.

Quelques îles du golfe de Finlande, telles que *Hochland*, *Lavansari*, *Penisari*, *Seitsari* et *Tittisari*, appartiennent à ce gouvernement; ce sont des rochers calcaires couverts d'un peu de terre végétale.

V. Gouvernement de S.-Pétersbourg.

Le pays qui forme aujourd'hui le gouvernement de Saint-Pétersbourg s'appelait auparavant *Ijorie* ou *Ingrie*. Il est borné au nord par le golfe de Finlande et par le gouvernement de Vybourg, au levant et au midi par celui de Novgorod, et au couchant par celui de Rével. Tout ce pays avait appartenu à la Russie; mais il avait été dans la suite des temps envahi par la Suède, qui se l'était fait solennellement céder par le tsar Michel. Il a été recouvré par les armes de Pierre Ier.

I. Saint-Pétersbourg est la nouvelle capitale de l'empire et la résidence des souverains. Elle est située sous le 59° 57′ de latitude, et sous le 47° 49′ $\frac{1}{2}$ de longitude, près de l'embouchure de la Néva. Où s'élève à présent cette ville on ne voyait en 1703 qu'une petite maison de campagne, tombant en ruines, et quelques

cabanes de pêcheurs. Dès le 16 mai de cette même année, Pierre, nouvellement maître de Nientchans, fit poser les premiers fondemens d'une citadelle et d'une église. Les édifices publics et particuliers ne furent d'abord que de bois. La forteresse elle-même et l'amirauté ne furent entourées que d'un rempart de terre. On n'habita long-temps que l'île qui s'appelle encore le *vieux Pétersbourg*. C'est là que le souverain eut une petite maison qu'on a conservée.

Mais tout changea quand il eut été vainqueur à Poltava. La conquête de la Livonie et la prise de Vybourg présagèrent la durée et le futur éclat de la nouvelle capitale. Cependant, à la mort de Pierre, sa ville n'était encore qu'ébauchée, si on la compare à l'état de grandeur et de beauté auquel elle est parvenue.

Le règne trop court de Catherine Ière ajouta peu à ce grand ouvrage. Pierre II préféra la résidence de Moskou; mais Pétersbourg s'accrut et s'embellit sous le règne de l'impératrice Anne, sous celui d'Elisabeth, et surtout sous le règne brillant de Catherine II.

Cette ville est divisée en plusieurs îles et quartiers. La grande Néva coule au milieu, ayant sur sa droite la forteresse, l'île du vieux

Pétersbourg, celle de Vassili et le quartier de Vybourg, et, à sa gauche, la citadelle de l'amirauté, l'île de l'amirauté, le quartier de la fonderie et celui de Moskou.

La citadelle, élevée sur une île de peu d'étendue, n'a été entièrement terminée qu'en 1734, sous le règne de l'impératrice Anne. Il est probable qu'elle sera toujours inutile.

C'est dans la citadelle qu'est la plus belle église de Russie ; mais elle n'est pas comparable aux belles églises d'Allemagne et de France. Là reposent les corps de Pierre I[er] et de l'impératrice Catherine son épouse, du tsarévitch Alexis et de son épouse la princesse de Volfenbuttel, des deux impératrices Anne et Elisabeth.

L'île du vieux Pétersbourg est entourée de la grande Néva, de la petite Néva et de la Nevka. C'est là qu'est la petite maison de bois que Pierre fit construire pour lui-même en commençant les travaux de la forteresse. Elle est sur le bord de la grande Néva. Par respect pour le grand homme qui l'habitait, on l'a couverte d'un hangar soutenu par des piliers de pierre : ainsi cette maison est elle-même renfermée dans une autre.

C'est dans cette île que les plus grands seigneurs eurent leurs palais, que le sénat

fut établi, que l'académie des sciences fut inaugurée; mais ce quartier, à présent abandonné à des gens du peuple et à des soldats, est encore respectable par la maison d'inoculation.

Le quartier de Vybourg n'est remarquable que par deux hôpitaux, l'un pour les soldats de terre, et l'autre pour ceux de la marine. On y enseigne les sciences relatives à la chirurgie et à la médecine.

L'île de Vassili ou Basile (*Vassilievski ostrof*) est la plus grande de toutes celles qui composent la ville de Pétersbourg, et s'étend jusqu'au golfe de Finlande. Les édifices qui s'y font le plus remarquer sont consacrés à l'utilité publique, à l'administration générale et à des établissemens respectables.

Au nord de cette île et sur la petite Néva est le port de Saint-Pétersbourg, hérissé, pendant la belle saison, de mâts étrangers : la salle de la Bourse, où s'assemblent les négocians pour discuter les affaires de leur commerce, n'est que de bois; mais la maison de la Douane et le bâtiment des magasins sont bâtis en briques et d'une construction régulière : les portiques qui règnent autour du vaste édifice des magasins joignent l'agrément de l'aspect à la commodité.

Près de là s'étend sur une surface considérable le bâtiment des collèges, bâti en briques, et orné de portiques qui en suivent toute la façade : c'est là que sont réunis presque tous les bureaux de l'administration.

Au midi de l'île et sur le rivage de la grande Néva s'élève le bâtiment de l'académie des sciences, couronné d'un observatoire. Il renferme une bibliothèque, riche surtout en manuscrits russes, tangouts, moungals et chinois; une imprimerie, une fonderie de caractères, et surtout un des plus beaux cabinets d'histoire naturelle qui se trouvent en Europe : il se distingue par la collection la plus complète de monstruosités dans la génération des hommes et des animaux, et par celle des minéraux et des animaux de la Sibérie.

On a construit un bâtiment particulier pour y placer le fameux globe de Gottorp, de onze pieds de diamètre.

Ce globe, dont un incendie n'avait respecté que la carcasse de fer, a été artistement réparé, et les nouvelles découvertes lui ont fait donner un nouveau degré de perfection. Douze personnes peuvent y entrer à-la-fois; un seul homme le fait tourner par le moyen d'un rouage, et fait voir le véritable mouvement du soleil et des étoiles, leur lever sur l'hori-

zon, leur entrée dans chaque méridien et leur coucher.

Au couchant de l'académie est le corps des cadets de terre, dont la partie qui regarde la Néva était autrefois le palais de Menchikof; mais les deux ailes, bien plus considérables que ce palais, ont été construites sous le règne de Catherine II. Ce bâtiment, avec celui de ses écuries et son vaste jardin, peut être regardé comme une petite ville, qui contient près de 2,000 habitans.

En suivant les bords de la grande Néva, on trouve ensuite l'académie des beaux arts : cet édifice, dont la partie qui regarde le fleuve n'est pas encore terminée, est un vaste palais; outre les logemens de 250 élèves et de leurs maîtres, les classes de toute espèce, les cuisines, les réfectoires, il renferme de grandes salles ornées de tableaux de toutes les écoles, et d'une nombreuse collection de statues moulées d'après les antiques, et d'après les ouvrages les plus célèbres des modernes.

Depuis l'aile occidentale du corps des cadets jusqu'à la mer s'étend une perspective ou allée d'une largeur considérable, qui, bordée de bâtimens dans l'étendue de près d'une demi-lieue, se termine par une allée ouverte dans

une forêt. Sur l'un des côtés de cette perspective est une cour de commerce, assez bien fournie de marchandises nécessaires, mais assez mal des objets de luxe.

L'île, qui n'a pas moins d'une lieue de longueur, est terminée par le port des galères, espèce de ville séparée qu'habitent les matelots et leurs familles.

La résidence de la cour, les palais, les jardins, les maisons des particuliers rendent l'île de l'Amirauté le plus beau quartier de Saint-Pétersbourg.

Le bâtiment de l'amirauté, entouré de fossés, orné plutôt que défendu par des batteries de canons destinées à répandre la joie et non pas à donner la mort, s'annonçait de loin par une haute aiguille ou flèche dorée, d'or de ducat. Une partie de ce bâtiment a été détruite par un incendie en 1783. On doit abattre le reste et transporter l'amirauté à Cronstadt. On pourra continuer alors le quai que cet édifice interrompait, et l'on ne sera plus obligé de faire un détour pour se rendre du Vassili-ostrof ou du Galernhof au palais impérial.

Le palais d'Hiver est au levant de l'amirauté, sur le bord de la Néva. Son architecture, ouvrage d'un Italien moderne, est trop contournée et s'éloigne trop de la véritable beauté,

qui consiste dans la simplicité et dans la juste proportion des formes, pour plaire aux véritables amateurs des arts. Cependant il en impose aux spectateurs, comme tout ce qui est grand. L'Hermitage, qui y communique par une galerie, est d'une architecture plus sage; mais il ne peut valoir la riche et nombreuse collection de tableaux qu'il renferme, parce qu'un bel ouvrage de l'art le cède à des milliers de chefs-d'œuvre.

Un palais de marbre, ouvrage de Catherine II, étonne les étrangers qui croient que cette magnificence est refusée aux nations du Nord. La nouvelle église d'Isaac, qui n'est pas encore terminée, brillera de la même richesse.

Le palais d'Été, peu remarquable par ses bâtimens, s'annonce par la beauté de ses jardins, coupés de canaux, et ornés d'un grand nombre de statues de marbre apportées de l'Italie; mais la plupart annoncent malheureusement la décadence de la sculpture dans cette partie des arts [1].

Le quai, plus étroit que ceux de Paris, a sur eux l'avantage d'être revêtu d'un parapet de granit et de border un plus beau fleuve.

[1] Ce palais a été démoli sous Paul I[er], pour faire place à un nouveau palais, dans lequel il est mort. *D.*

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur un rocher de granit entre le sénat et l'amirauté. La beauté de la conception, le feu de la composition, la profondeur de l'étude lui assurent les suffrages de la postérité. C'est Catherine II qui a fait élever ce monument au héros de la Russie.

Une large perspective, bordée presque constamment de beaux édifices depuis l'amirauté jusqu'au pont de la Fontanka, dans une étendue de près d'une demi-lieue, s'étend jusqu'au monastère de St-Alexandre-Nevski, dans la longueur de cinq quarts de lieue.

Le canal de Catherine, qui traverse la perspective, est orné dans toute son étendue d'une balustrade de fer.

C'est au côté droit de cette perspective qu'est placée la cour du commerce ou le *Gostinnoi-Dvor* [1]. Une partie seulement est bâtie en pierres et entourée de portiques. Là se vendent les produits de l'industrie de toutes les nations de l'Asie et de l'Europe. Dans la partie la plus reculée se vendent les objets les plus nécessaires à la vie, mais dont l'œil est le moins flatté; les grains, le gibier,

[1] Il a été brûlé en 1772, et reconstruit aux frais de la couronne.

la volaille, les viandes fraîches et salées, le poisson. Les boutiques ne sont ouvertes que pendant le jour; jamais on n'y allume ni feu ni chandelle. Les marchands ne logent pas dans la cour du commerce. Ils sont obligés de fermer leurs boutiques et de se retirer au coucher du soleil.

Le quartier des Anglais, compris dans l'île de l'Amirauté, est bien bâti. Il commence par la maison du sénat, qui fut d'abord celle du grand-chancelier Osterman et ensuite celle du chancelier Bestouchef, et s'étend le long de la Néva. Plusieurs seigneurs y ont leurs hôtels. Ce quartier s'appelle *Galernhof* ou *Galerni-Dvor*, cour des galères, parce que Pierre Ier y avait établi un chantier pour la construction des galères.

On remarque dans le QUARTIER DE LA FONDERIE l'arsenal où se fondent les canons, les mortiers, les boulets et les bombes; une fabrique de tapisseries à l'imitation de celle des Gobelins; et surtout le monastère de l'Epiphanie, somptueux édifice bâti par Elisabeth, et consacré par Catherine II à l'éducation des demoiselles nobles.

Le QUARTIER DE MOSKOU ne renferme guère que des fabriques et les casernes de deux régimens des gardes.

La ville de Pétersbourg a 4 lieues de circonférence. Indépendamment de 56 églises du rit grec, on y compte 4 églises luthériennes allemandes, une église luthérienne suédoise, une arménienne, une hollandaise, une église catholique, et une église réformée à laquelle sont attachés deux pasteurs, l'un Allemand, et l'autre de langue française.

Dans le district de Pétersbourg sont comprises plusieurs maisons de plaisance impériales. Nous ne parlerons que de celles qui méritent le plus d'être remarquées.

Tsarsko Célo est éloignée de Pétersbourg d'un peu plus de 6 lieues. L'impératrice Elisabeth s'est plue à y prodiguer la magnificence. Deux coupoles dorées d'or de ducats couronnent le principal bâtiment; les cariatides et tous les ornemens extérieurs sont dorés: on peut voir ailleurs une plus belle architecture, peut-être ne voit-on nulle part plus de richesse. Toutes les pièces intérieures brillent d'un luxe différent; mais le cabinet d'ambre et le cabinet chinois excitent surtout l'attention. Les jardins ont été embellis et presque renouvelés sous le règne actuel.

Péterhof, à plus de 7 lieues de Pétersbourg, a été bâtie par Pierre I[er] dans un lieu

orné par la nature. Le château est élevé sur une montagne et domine sur le golfe de Finlande. Ses eaux jaillissantes et ses cascades l'emportent sur celles de Versailles, et sa situation sur celle de toutes les maisons de plaisance bâties dans l'intérieur des terres.

C'est aussi du district de Saint-Pétersbourg que dépendent Cronslot et Cronstadt, qui n'en sont guère éloignés que de 7 lieues.

Cronslot est un château fort, élevé au milieu de la mer, sur un écueil. Pierre Ier l'a fait construire en 1703 et 1704 au milieu de l'hiver, pour défendre la ville qu'il créait dans une contrée nouvellement conquise.

Cronstadt est une ville et une forteresse que Pierre fit commencer en 1710 dans une île déserte. Les vaisseaux passent, à la portée du canon, entre les batteries de Cronslot et celles du port de Cronstadt. Après la beauté de ce port, rien n'est plus digne d'être remarqué que le canal creusé pour mettre à sec les vaisseaux qui ont besoin d'être carénés.

Les districts de Koporié, d'Iambourg et de Schlusselbourg appartiennent au gouvernement de Saint-Pétersbourg.

II. Koporié, sur l'Ekoparka, petite ville à l'ouest de Pétersbourg, fut bâtie par les Russes à la fin du 13e siècle, sur les bords d'une

petite rivière qui tombe dans le golfe de Finlande; elle fut prise par les Suédois en 1612, et reprise par les Russes en 1703.

III. IAMBOURG, sur le Louga, au sud-ouest de Koporié, fut bâtie en 1383 par les habitans de Novgorod, et se nommait alors *Iama*, ou *Iamy*. Cette ville est sur la route de Riga.

Ivangorod, qui n'est séparée de Narva que par la rivière, fut fondée en 1492 par le grand-prince Ivan-Vassiliévitch.

IV. SCHLUSSELBOURG fut bâtie en 1324 par les Russes, dans une île qui s'élève au milieu de la Néva, dans l'endroit où elle sort du lac Ladoga. Elle fut nommée *Oréchek* ou *Orékhovets*. Les Suédois, qui s'en rendirent maîtres, l'appelèrent *Nétenbourg* ou *Notenbourg*. Pierre la leur enleva et lui donna le nom qu'elle porte à présent. Au-dessous de la forteresse de Schlusselbourg est la petite ville du même nom, et l'île de Catherine qui a une manufacture de toiles peintes.

Puisque ce sont les Russes qui, dans les 13e et 14e siècles, ont bâti Nienchantz, Koporié, Ivangorod et Schlusselbourg, ils possédaient alors le terrain qu'occupe à présent la nouvelle capitale, et Pierre Ier n'a fait que reprendre ce que ses voisins avaient enlevé à sa patrie.

VI. Gouvernement de Révél.

A l'ouest du gouvernement de Saint-Pétersbourg est celui de Révél, qui est borné au nord et au couchant par le golfe de Finlande, et au sud par le gouvernement de Riga. C'est une des conquêtes faites par Pierre Ier sur la Suède. Il renferme le duché d'Estlande ou d'Esthonie, qui a toujours suivi le sort de la Livonie.

Ce gouvernement se divise en 4 districts.

I. Révél ou *Réval*, que les Russes appelaient autrefois *Kolyvan*, est la capitale du district d'Harria et de tout le gouvernement. Elle est située au 56° 26′ de latitude, au 42° 27′ de longitude, et à 340 verstes de Saint-Pétersbourg. Elle fut fondée en 1218 par Valdemar II, roi de Danemarck. Valdemar III la vendit en 1347, avec tout ce qu'il possédait dans l'Esthonie, aux chevaliers de l'ordre Teutonique, qui dans la suite la cédèrent à l'ordre de Livonie. Elle se donna en 1561 à Erik VI, roi de Suède, et resta sous la domination suédoise, jusqu'à ce qu'elle fut conquise en 1710 par Pierre Ier.

Cette ville est bien bâtie et bien fortifiée. Elle doit au commerce une nombreuse popu-

lation, et reçoit une grande affluence d'étrangers dans son port. La bourgeoisie y est encore jugée par les lois de Lubeck; et c'est un reste des liaisons étroites qui unissaient autrefois Révcl aux villes anséatiques. Il entre annuellement dans le port de Riga 100 à 170 vaisseaux.

A la côte occidentale de l'Esthonie est un golfe que deux îles, nommées *Rogué,* ont fait appeler *Roguervick*. Ce serait un port sûr et commode, si, par une jetée, l'on pouvait réunir une de ces deux îles à la terre ferme. Le même vent qui aurait conduit les vaisseaux jusqu'à cette hauteur les ferait entrer dans le port, et les eaux, qui y sont salées, ne détruiraient pas les bâtimens, comme les eaux douces du golfe de Finlande. Ce projet, conçu par Pierre Ier, et repris après sa mort, a toujours éprouvé des obstacles insurmontables. Les travaux déjà fort avancés, et qui promettaient le plus heureux succès, ont toujours été détruits par les vents de mer. Si les efforts de Catherine II ont des suites plus heureuses que ceux de ses prédécesseurs, le port Baltique fera tomber celui de Révcl, dont la position est bien moins avantageuse [1].

[1] Ce projet est abandonné depuis 1769, parce que les obstacles sont trop nombreux et que la ville de Révcl est

II. Le district de Vicke a pour ville principale HAPSAL, avec un port peu fréquenté sur la mer Baltique.

III. VEISSENSTEIN, que les Russes appelaient *Paida,* est le chef-lieu du district de Jerven. Cette place, célèbre dans les anciennes guerres des Russes avec les Livoniens, n'est plus même honorée à présent du nom de ville, n'ayant que 60 maisons.

On en peut dire autant de *Vesenberg* sur le Soli, dont il est souvent parlé dans les Chroniques russes, sous le nom de *Rakobor,* et de

IV. BORKHOLM, qui était la première place du district de Vierland.

La principale ville de l'Esthonie, après Révél, est NARVA, que les Russes appelaient *Rougodef.* Elle est située à l'est de la province, dans le pays d'Allentaken, et sur la limite qui sépare l'Esthonie du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Elle fut bâtie en 1224 par Valdemar II, roi de Danemarck, et fut comprise dans la suite au nombre des villes anséatiques. Elle éprouva une suite d'infortunes depuis le milieu du 15e siècle, et ne vit point encore la fin de ses malheurs après avoir été conquise en 1704 par Pierre Ier. Les

trop proche, et la difficulté de trouver des marchandises à exporter trop grande. *D.*

habitans, soupçonnés d'entretenir des intelligences avec la Suède, furent dispersés dans différentes villes en 1708, et retenus dans une sévère captivité. La liberté leur fut enfin rendue après six ans de souffrance; ils revirent leur patrie, et recouvrèrent leurs anciens privilèges.

L'île *Dagoe*, à 25 verstes du continent, est la plus considérable de celles qui dépendent du gouvernement de Révél. Elle est bien peuplée et a trois paroisses. Il y a dans cette île un fanal.

VII. Gouvernement de Riga.

Le gouvernement de Riga, au midi de celui de Révél, est borné au couchant par la mer Baltique, ou du moins par un golfe de cette mer, au midi par la Courlande et par le gouvernement de Polotsk, et au levant par celui de Pleskof. Il forme ce qu'on appelait autrefois le duché de Livonie, dont on a pu voir l'histoire dans le cours de cet ouvrage.

Le gouvernement de Riga est composé de 4 districts et d'une province.

I. Riga, capitale d'un district du même nom et de tout le gouvernement, est située sur la rive septentrionale de la Dvina, à 3 lieues et demie de son embouchure, sous le 56° $\frac{1}{2}$ de

latitude, sous le 41° 18′ de longitude, et à 542 verstes de Pétersbourg. Bâtie en 1200 par Albert, premier évêque de la Livonie, elle prit son nom d'une petite rivière qu'on appelait alors *Rigué*, qu'on nomme à présent *Rizing*, et qui est presque desséchée. Après avoir passé successivement sous la domination de la Pologne et de la Suède, elle fut conquise en 1710 par Pierre Ier. Son port est le second de la Russie, et la balance du commerce y est encore plus favorable à l'état que dans celui de Saint-Pétersbourg, parce qu'on y importe moins d'objets de luxe. On exporte de son port beaucoup de bois, de lin, de chanvre, de graine de lin, de toile, de potasse... En 1796, la valeur des exportations était de 14,024,000 roubles. La ville est forte et bien bâtie. On y compte 30,000 habitans.

Les autres villes de ce district sont plus remarquables par le nom qu'elles ont eu dans l'histoire que par leur état actuel.

Telle est *Volmar* sur l'Aa, que les Russes appelaient *Volodimer* ou *Volodimérets* de Livonie. Cette place fut élevée, dit-on, en 1219 par Valdemar II, roi de Danemarck, qui lui donna son nom, en mémoire d'une victoire qu'il venait de remporter sur les Livoniens

encore idolâtres. On voit encore les ruines des fortifications; mais on ne compte plus dans la ville, si l'on peut encore la nommer ainsi, que 240 habitans, qui vivent de différens métiers.

Dunamunde, à l'embouchure de la Dvina, est une forteresse où les vaisseaux qui viennent de la mer Baltique payent les droits de douane avant de monter jusqu'à Riga. C'était autrefois un couvent de l'ordre de Cîteaux, fondé par le premier évêque de Livonie.

II. La ville de VENDEN, en Letton Zésis, sur l'Aa, qui donne son nom à tout son district, a été fondée en 1205. C'était autrefois une des places les plus importantes de la Livonie, et les grands-maîtres de l'ordre y faisaient leur résidence; mais attaquée successivement par la Pologne, la Suède et la Russie, plutôt envahie que conquise par Pierre Ier, elle est tombée enfin dans une entière décadence. Elle a 1,250 habitans qui font encore un commerce assez avantageux.

III. Le district de Derpt est au nord-est de celui de Venden.

La ville de DERPT ou DORPAT, en Esthon, *Tart-Lin*, sur l'Einbach, fut fondée en 1030 par le grand-prince Ioury Iaroslaf, fils de Vladimir le Grand, qui, de son nom, l'appela

Iourief. La fondation de cette ville prouve invinciblement que, dès les premiers temps de la domination des princes russes, descendans de Rourik, ils possédaient au moins une partie de la Tchoude, qui paraît n'avoir été nommée *Livonie* ou *Livlande* qu'après l'invasion des Allemands. On dit que dans leur langue ce nom signifiait pays délicieux. On voit encore les restes des fortifications qui rendaient autrefois Dorpat une place importante. Des ruines de grands édifices rendent témoignage à son ancienne et à sa nombreuse population. Elle était comprise au nombre des villes anséatiques. Elle fut prise en 1704 par Pierre le Grand, et ses habitans éprouvèrent le même sort que ceux de Narva. Suspects et dispersés comme eux, comme eux réduits en captivité, ils furent aussi comme eux rendus enfin à leur patrie. Dorpat à 3,660 habitans.

Les places de ce district, comme *Oberpalen*, *Laïs*, cet *Odempé* dont il est souvent parlé dans les Chroniques russes, sous le nom de *Medvéjia-Golova*, et tant d'autres, ne sont plus que de misérables villages.

IV. Au couchant du district de Dorpat est celui de *Pernau*, en Esthon. Perna-Lin. La ville qui lui donne son nom, placée près de

l'embouchure du Pernau, est bien fortifiée. On ignore le temps de sa fondation; on sait qu'il y avait autrefois la vieille et la nouvelle ville de Pernau, et il est vraisemblable que la première fut bâtie par les naturels du pays avant qu'ils fussent soumis aux Allemands. Cette ville a eu quelque temps une université qui y avait été transférée de Dorpat. Elle n'a plus qu'un commerce faible et languissant. Les habitans sont pour la plupart Allemands.

Fellin, en Esthon. Viliandi-Lin, qui fut autrefois l'une des plus fortes places de la Livonie, n'est plus à présent qu'un village, qui renferme 80 maisons de bois.

V. L'île d'OEsel, en Esthon. Sarena ou Kourasaar, la plus considérable de celles de la Livonie, a plus de 23 lieues de long, sur 10 à 12 de large : elle a le titre de province : la terre, quoique pierreuse, y est assez fertile, et le climat y est plus doux que sur le continent voisin. Le strœmling, petit poisson très-commun dans ces parages, est le mets favori des insulaires.

Elle contient plusieurs villages et une seule ville, *Arensbourg*, située sous le 58° 15′ de latitude, et le 39° 56′ de longitude, et bâtie par Valdemar II, roi de Danemarck, au com-

mencement du 13e siècle. Elle a 1,400 habitans. Cette île a successivement appartenu au Danemarck, à la Suède, à l'ordre de Livonie, et a passé en 1710 sous la domination de la Russie.

Les îles de *Moen*, de *Rouno*, et plusieurs autres dépendent du gouvernement de Riga.

VIII. Gouvernement de Pleskof.

A l'est du gouvernement de Riga est celui de Pleskof, qui est entouré par les gouvernemens de Novgorod, de Tver, de Smolensk et de Polotsk. Sa population est d'environ 600,000 ames.

I. Pleskof, dont le véritable nom est *Pskof*, située sous le 57° 40′ de latitude, et le 46° 9′ de longitude, à 346 verstes de Saint-Pétersbourg, a été bâtie sur les bords de la Véliga et du Pskof, par la régente Olga, au 10e siècle, et non, comme quelques auteurs l'ont écrit, vers la fin du 13e siècle, par Domont, prince lithuanien. Cette ville était, comme Novgorod, une république démocratique, qui élisait un prince, le contenait, le menaçait, le chassait, et ne lui laissait guère d'autre pouvoir que celui de conduire ses armées; mais en 1509 le grand-prince Vassili Ivanovitch la soumit à sa domina-

tion. Elle fit long-temps un commerce florissant avec les villes anséatiques par Révél et par Riga : elle ne contient plus que 600 marchands, et son commerce consiste en cuirs de Roussi, en cire, en chanvre et en lin. Au printemps elle exporte par la Véliga beaucoup de grains pour Narva; elle envoie aussi tous les ans pour plus de 80,000 roubles de sterlets secs à Moskou et d'autres villes, où ce petit poisson est le mets favori pendant le carême. Pleskof a environ 1,500 maisons, dont les deux tiers sont en bois. Cette ville a un archevêché, 3 couvens, 60 églises de pierre, un séminaire, une école de noblesse et une école de garnison.

Opotchka, au sud-est de Pleskof, sous le 56° 45′ de latitude et le 46° 45′ de longitude, est une ville peu considérable.

Izborsk n'est remarquable que par son ancienneté, et parce qu'elle fut, au 9e siècle, la résidence de Trouvor, frère de Rourik, le premier souverain de Russie.

Gdof, sur la rive orientale du lac Péipous, est une assez jolie ville entourée de murailles.

II. VÉLIKIÉ-LOUKI, sur la Lovate, donne son nom à une province, et a été long-temps

ville frontière de la Russie. Elle commerce en cuirs.

Kholm, sur la même rivière, était autrefois un apanage des princes descendans de Rourik.

Toropets, sur le Toropets, compte environ 3,000 marchands, qui procurent à la ville de Riga les marchandises destinées à l'exportation.

IX. Gouvernement de Tver.

Au sud-est du gouvernement de Pleskof est celui de Tver, qui est environné des gouvernemens de Novgorod, de Moskou et de Smolensk.

Tver a été autrefois une principauté formidable, et ses souverains ont balancé longtemps la puissance de ceux de Moskou. Cette ville, située sur la rive droite du Volga, sous le 56° 53′ de latitude, sous le 53° 42′ de longitude, et à 568 verstes de Pétersbourg, sur la route de cette capitale à Moskou, a été rebâtie, après l'incendie de 1763, avec une magnificence qui lui était inconnue, aux frais de la souveraine. Elle contient plus de 5,000 marchands et 15,000 habitans. Tver a un évêché, un séminaire, une école pour la noblesse, un marché avec 450 boutiques, 25 églises bâties

en pierre, 2 couvens, 2 fonderies de cloches, 2 blanchisseries de cire, des fabriques de chandelles, de colophane, de cuirs, de toile.

A peu de distance de cette ville, en remontant vers le nord, est *Vychnei-Volotchok*, ville de 3,300 ames, célèbre par le canal que Pierre Ier y a fait creuser, et qui, réunissant la Tvertsa à la Msta, ouvre une communication facile entre le Volga et la mer Baltique.

Torjek ou *Torjok*, sur la Tvertsa, se nommait autrefois *Novoi-Torg*, et était de quelque importance lorsque la république de Novgorod florissait encore. Son état marchand est composé de près de 3,000 personnes. Torjok a un marché de 111 boutiques.

X. Gouvernement de Smolensk.

Au midi des gouvernemens de Pleskof et de Tver est celui de Smolensk, qu'achèvent d'entourer ceux de Moskou, de Belgorod, de Mohilef et de Polotsk. Il forme, avec ces deux derniers gouvernemens, ce qu'on appelle la *Russie-Blanche*; sa population se monte à 900,000 ames. C'est de ce gouvernement que Riga tire les bois nécessaires à la construction des vaisseaux.

Smolensk est bâtie sur la rive gauche du

Dnèpre, au 54° 45′ de latitude, au 50° 32′ de longitude, et à 777 verstes de Pétersbourg. Elle occupe 2 collines et la vallée qui les sépare. D'abord dépendante de la souveraineté de Kief, elle eut ensuite ses princes particuliers de la maison de Rourik, jusqu'à ce qu'elle passa sous la domination lithuanienne. Reconquise par les Russes, ils la perdirent encore; mais elle fut enfin enlevée à la Pologne par le tsar Alexis en 1654. La ville de Smolensk offre un mélange de maisons de bois ou de briques, de jardins, de bois, de prés et de champs. Elle est coupée par une rue large, droite et pavée; les autres sont tortueuses et couvertes de poutres. Les murs de la ville, bâtis sous le règne de Boris Goudunof, sont remarquables par leur solidité, quoiqu'ils ne soient composés que de briques. Plus de 100 ouvriers ont travaillé 8 mois pour en démolir une seule tour. Dans la haute ville on voit la maison du gouverneur, celle du commandant, la pharmacie, la banque et un bel édifice pour loger les étrangers de distinction. Parmi les églises en pierre on distingue celle de Sabor. Les auberges de Smolensk sont mauvaises. Dans les faubourgs il y a plus de maisons de pierre que dans la ville même. Ils sont habités par un grand nombre de marchands

de lin, de chanvre et de tabac. Le pont en bois sur le Dnèpre repose sur des caissons flottans. Coxe n'évalue la population de Smolensk qu'à 4,000 ames ; mais Hermann la porte au double.

Il est parlé dans l'histoire de *Dorogobouge* sur le Dnèpre, et de *Viazma*, villes dépendantes de ce gouvernement. On remarque encore la ville de Poretch qui commerce avec Riga.

XI. Gouvernement de Polotsk.

En remontant du gouvernement de Smolensk au nord-ouest on trouve celui de Polotsk qui confine avec les gouvernemens de Pleskof et de Riga, et avec la Courlande et la Lithuanie. Il compose, avec celui de Mohilef, l'acquisition que la Russie a faite en 1773 dans le partage de la Pologne.

I. Polotsk, bâtie sur la rive septentrionale de la Dvina, près de l'embouchure de la Polota, fut acquise à la Russie, dans le 10e siècle, par le mariage de Vladimir le Grand avec la fille de Rogvolod, souverain de cette ville. Elle passa, dans la suite des temps, sous la domination de la Lithuanie. Les naturels du pays sont de la même race que les Lettons de la Livonie. Polotsk a son archevêque, qui

a conservé les cérémonies de l'église grecque, mais qui, pour le dogme, s'est réuni à l'église romaine.

Sébège, *Sokol*, et d'autres villes médiocres dépendent de cette province.

II. La province de Dvina, au nord-ouest de Polotsk, s'est appelée *Livonie polonaise*.

Sa principale ville est DUNABOURG, sur la rive septentrionale de la Dvina. Les chevaliers livoniens en ont élevé la forteresse dans le 13e siècle, et les rois de Pologne y ont fondé depuis un collège de jésuites, qui est le plus bel édifice de la ville. Comme la Russie ne se reconnaît pas dépendante de la cour de Rome, les jésuites ont été jusqu'à présent conservés dans cette province.

III. VITEPSK, ville provinciale, existe au moins depuis le 10e siècle. Elle est située sur la rive septentrionale de la Dvina. Les nations septentrionales passaient autrefois par cette ville, en suivant la Dvina et le Dnèpre, pour se rendre dans la Grèce.

XII. GOUVERNEMENT DE MOHILEF.

Au midi du gouvernement de Polotsk est celui de Mohilef, qui est borné au levant par les gouvernemens de Smolensk et de la Petite-Russie, et au couchant par la Lithuanie.

I. Mohilef, capitale de la province à laquelle elle donne son nom, et de tout le gouvernement, est située sur la rive occidentale du Dnèpre, au 54° 4′ de latitude, au 48° 4′ de longitude, et à 751 verstes de Pétersbourg. Elle est défendue par un château fort. Il y a dans cette ville un collège de jésuites, plusieurs couvens, deux synagogues et un siège épiscopal. L'évêque de Mohilef l'est aussi de tous les catholiques établis dans la Russie. Mohilef a un beau marché et une cour de commerce.

II. *Orcha* est le chef-lieu d'une province. Elle est bâtie sur les deux rives du Dnèpre. Les Chroniques russes rendent témoignage à l'ancienneté de cette ville.

Doubrovna, petite ville sur le Dnèpre; elle fabrique beaucoup d'étoffes de laine, et elle fait un grand commerce de bois.

III. Mstislavle, belle ville provinciale sur la Vakhra, eut pour fondateur un prince russe. On croit que ce fut Mstislaf, fils de Vladimir Monomaque ; ce qui ferait remonter l'ancienneté de cette ville jusqu'au 12e siècle. En effet, c'est de ce prince que descendirent les souverains de Smolensk, qui eurent Mstislavle sous leur domination. Elle fut enlevée aux Russes par Olguerd, grand-prince de Lithuanie. Elle commerce en lin, chanvre et blé.

IV. Rogatchef, capitale d'une province, est une assez belle ville, bâtie sur le Dnèpre et la Drouz.

XIII. Gouvernement de la Petite-Russie.

Le gouvernement de la Petite-Russie est terminé au nord par celui de Mohilef, au levant par celui de Belgorod et par la Slabode d'Ukraine, au midi par la Nouvelle-Russie, et au couchant par la Pologne. Cette contrée, connue aussi sous le nom d'*Ukraine*, qui signifie frontière, est, avec celle de Novgorod, le principal théâtre de l'histoire dans les premiers temps de la domination russe; mais après avoir été long-temps le siège de cette domination, après avoir ensuite continué d'être gouvernée par des princes de la maison de Rourik, elle a cessé, au commencement du 14e siècle, d'appartenir même à la Russie. On a vu dans cette histoire comment elle lui fut enfin rendue sous le règne du tsar Alexis. C'est la milice de cette contrée qui forme ce qu'on appelle les cosaques de la Petite-Russie (*Malo-Rossia*).

Les principales rivières qui baignent cette province sont *le Dnèpre*, *la Desna*, l'*Oster* et *la Soula*; mais il faut remarquer ici qu'autrefois dans ce même pays coulaient deux ri-

vières considérables dont il est souvent parlé dans les Chroniques; c'étaient *la Stougna* et *le Troubèje*. Les débris de grandes barques qu'on tire encore de leurs anciens lits prouvent qu'elles étaient propres à la navigation; elles n'existent plus, et il n'en reste que quelques marais dispersés. Ainsi la diminution des eaux de la mer entraîne celle des fleuves, et fait prévoir, dans un long avenir, le dessèchement du globe.

Le gouvernement de la Petite-Russie ne se divise ni en provinces ni en districts, mais en régimens. On en compte dix.

I. Le régiment Kievskoi.

Kief, nommée par les auteurs étrangers *Kiof*, *Kiew*, ou *Kiovie*, fut fondée dans le 5e siècle; elle est située sur le Dnèpre, sous le 50° 30′ de latitude, sous le 48° 47′ de longitude, et à 1582 verstes de Pétersbourg. Kief a un évêché et un gymnase : quoique cette ville soit bien déchue de son ancienne splendeur, elle est encore riche et bien peuplée; mais rien n'y mérite plus l'attention des curieux que le monastère Petcherski, le premier et l'un des plus considérables de la Russie. Il fut fondé, dans le 11e siècle, par deux moines, Antoine et Théodose. Les candélabres, les vases d'or et d'argent et la beauté

des ornemens annoncent la richesse de cette ancienne maison. Dans deux cavernes (en russe *Petchéry*), qui ont donné le nom à ce monastère, sont les hécatombes ou les sépultures d'un grand nombre de moines que l'église russe compte parmi les saints, et dont les cadavres se conservent presque intacts. Les dévots viennent en foule de toutes parts adorer ces reliques, et entretiennent la richesse de ce monastère. On y conserve une belle bibliothèque, et cette maison passe pour la meilleure école des jeunes ecclésiastiques. Dans la vieille Kief est le temple de Sainte-Sophie, qui l'emporte encore sur le monastère Petcherski. Kief n'a aucune grande fabrique.

Vychgorod, ville souvent nommée dans l'ancienne Histoire de Russie, n'est à présent qu'un simple bourg.

II. Le régiment Néjinskoi.

Néjin, sur l'Oster, ville forte : sa population est de 16,000 ames. Il y vit un grand nombre de Grecs et d'Arméniens qui commercent avec la Turquie, la Pologne et la Silésie. Il y a chaque année 3 foires fréquentées par les Polonais, les Grecs et les Tatars. On y fait grand commerce de chevaux et de bêtes à cornes.

Batourin était la résidence du hetman des

cosaques. Pierre Ier la fit raser après la trahison de Mazeppa. Elle s'est depuis insensiblement relevée.

Gloukhof est, après Kief, la plus belle ville de la Petite-Russie. Elle s'est enrichie du malheur de Batourin : elle est située sous le 51° 46′ de latitude et le 52° 30′ de longitude.

III. Le régiment Tchernigovskoi.

TCHERNIGOF, au confluent de la Desna et de la Strisna, ancienne ville, connue dès le 10e siècle. Ses princes furent au nombre des plus puissans souverains de la Russie. Elle est fortifiée, et elle a un évêché et un séminaire.

IV. Le régiment Starodoubskoi.

STARODOUB a donné son nom à des princes de la maison de Rourik et à un régiment de cosaques, Mala-Rosseo, dont cette ville était le chef-lieu. Ils la cédèrent à la Russie en 1654. Cette ville fait un grand commerce de bois, de chanvre, de potasse et de bétail.

Novgorod-Séverski, ou Novgorod de Sévérie. Elle est bâtie sur la Desna, et a eu ses princes particuliers de la maison de Rourik. La contrée s'appelait *Sévérie* et les peuples *Sévérianes* avant le temps de Nestor. La ville n'a point de fabriques, mais il s'y tient tous les

ans 3 grandes foires fréquentées par les Grecs et les Tatars.

V. Le régiment Péréiaslavskoi.

Péréiaslavle, sur le Troubèche, fut bâtie dans le 11e siècle par Vladimir le Grand : elle est très-grande.

VI. Le régiment Priloutskoi.

Prilouki, jolie ville sur l'Udais : elle fait un grand commerce de bétail, de sel, de toile, d'eau-de-vie.

VII. Le régiment Loubenskoi.

Loubny, assez jolie ville sur une montagne près de la Soula. Elle a 5,300 habitans ; auprès de la ville il y a un grand jardin de botanique.

Glinsk, ville peu considérable, a donné son nom aux princes Glinski, célèbres au 16e siècle.

VIII. Le régiment Gadiatskoi.

Gadiatch ou Gaditch, jolie ville auprès du Psol, sur une montagne, près de laquelle l'armée de Charles XII eut beaucoup à souffrir pendant l'hiver de 1709. La ville à 4 grandes foires.

IX. Le régiment Mirgorodskoi.

Sorotchintsi, petite ville, est le chef-lieu de ce régiment.

Mirgorod, ville médiocre, sur le Khorol: elle a 7,400 habitans.

X. Le régiment Poltavskoi.

Poltava, bâtie sur une hauteur près de la Vorskla, sera célèbre à jamais dans l'Histoire de Russie par la victoire remportée par Pierre Ier sur Charles XII. Elle renferme 1,200 maisons presque toutes bâties en pierres. La ville est entourée de vergers.

XIV. Gouvernement de Belgorod.

Le gouvernement de Belgorod confine au nord avec celui de Moskou, au levant avec celui de Voronèje; il est borné au midi par la Slabode d'Ukraine, et au couchant par la Petite-Russie.

Il est arrosé par le *Donets* qui se jette dans le Don, par le *Saim*, par la *Desna* qui se perd dans le Dnèpre, et par *l'Oka* qui coule longtemps au nord, et, se tournant ensuite vers l'orient, se jette dans le Volga.

Il se divise en 3 provinces.

I. Bélgorod, ou ville Blanche, capitale d'une province et de tout le gouvernement, s'élève dans une vallée sur les bords du Donets. La première fondation de cette ville ne remonte qu'à la fin du 16e siècle. Elle est bâtie fort irrégulièrement et a beaucoup de

places vides. Il s'y fait un commerce avantageux. Elle compte 5,000 habitans, qui cultivent beaucoup de melons, et font aussi le commerce de grains, de cire, de miel et de bétail.

Korotcha, ville de 4,000 habitans, qui subsistent de l'agriculture. Auprès du couvent de *Korennaïa Poustina*, à 20 verstes de Koursk, il se tient tous les ans, vers la Pentecôte, une grande foire qui dure 15 jours; les étrangers y viennent apporter les marchandises de l'Europe et de l'Asie.

Koursk, jolie ville, sur les bords du Seim, a près de 12,000 habitans. On y trouve des tanneries et tuileries. La ville est entourée de vergers.

II. SEVSK, ville provinciale, sur les frontières de la Petite-Russie.

Kromy et *Karatchef*, villes de 1,000 maisons : elle fabrique des toiles. Dans les environs il y a des vanneries.

Briansk sur la Desna : il s'y est construit un grand nombre de galères et d'autres bâtimens du temps de Pierre Ier et de l'impératrice Anne. Les habitans font un grand commerce de grains, de chanvre, de miel, de cire et de bois. Briansk a une fonderie de canons.

Troubtchevsk, jolie ville, sur la Desna.

Rylsk et *Poutivle*, ou *Poutimle*, jolies villes marchandes, de 2 à 3,000 ames.

III. Orel, ville sur l'Oka. Il s'y fait un grand commerce de grains, de bestiaux, de laine, de miel, de lin, de chanvre; on y compte plus de 4,000 marchands. Orel a des savonneries, des tanneries et des fabriques de toile.

Bolkhof. Le commerce de cette ville consiste principalement en cuirs, et occupe près de 4,000 marchands. Bolkhof est sur la route de Moskou à Kief.

Biélef, assez grande ville, a plus de 2,300 marchands.

XV. Gouvernement de la Slabode d'Ukraine.

La Slabode d'Ukraine est bornée au nord par le gouvernement de Belgorod, au levant par celui de Voronèje, au midi par la Nouvelle-Russie, et au couchant par la Petite-Russie. Elle a été principalement peuplée, depuis le milieu du dernier siècle, par des émigrans d'au-delà du Dnèpre. La milice de cette contrée faisait d'abord le service de cosaques, mais on en a formé 5 régimens de housards.

La Slabode d'Ukraine est distribuée en 5 provinces.

I. Kharkof, ville provinciale et capitale du gouvernement, à 1,421 verstes de Pétersbourg. On ne peut faire remonter sa fondation qu'à la dernière moitié du 17e siècle, lorsque les cosaques, en guerre avec les Polonais, venaient en foule s'établir avec leurs familles dans des terres alors désertes au midi de Belgorod. Sa population est de 10,900 ames. On y fait beaucoup d'habits, de tapis et de feutres.

II. Ostrogojsk, jolie ville, fondée et peuplée par des cosaques en 1652.

A cinq quarts de lieue de cette ville s'est établie, depuis 1768, une colonie d'Allemands de la confession d'Augsbourg, au nombre de plus de 70 familles.

III. Soumy, ville médiocre, sur le Psol, avec 10,700 habitans. Ses foires sont très-fréquentées.

IV. Akhtyrka, ville bien bâtie. On y fabrique une étoffe de laine légère, appelée *Karassega*. Akhtyrka renferme plus de 12,000 ames.

V. Izioum, ville de 4,250 habitans.

XVI. Gouvernement de la Nouvelle-Russie.

Le gouvernement de la Nouvelle-Russie confine au nord avec la Petite-Russie, la

Slabode d'Ukraine et le gouvernement de Voronèje; il est borné au levant par le cours du Don, au midi par le gouvernement d'Azof, et au couchant par la Bessarabie.

Cette contrée s'appelait d'abord *Nouvelle-Servie*, à cause du grand nombre de familles serbes, qui, depuis l'année 1755, sont venues s'y établir.

Elle se divise en 2 provinces.

I. La province d'Elisavetgrad.

Krémentchouk est le chef-lieu de l'administration de la Nouvelle-Russie. C'est une belle ville, sur la rive orientale du Dnèpre.

Elisavetgrad, belle ville, fondée par l'impératrice Elisabeth en 1754.

II. La province de Catherine. Elle consiste en 16 petites forteresses, élevées depuis 1736 jusqu'en 1740 pour arrêter les incursions des Tatars de Crimée, et en quatre villages fortifiés qui existaient auparavant. Ces forts s'étendent depuis le Dnèpre jusqu'au Donets, et forment ce qu'on appelle les lignes d'Ukraine. Cette chaîne de forteresses est liée par 142 redoutes, et défendue par 10 régimens de cavalerie et un de dragons.

Biélevskaia Krépost, ou Biélevsk, est la principale de ces forteresses.

La setche des cosaques zaporaviens pouvait être comprise dans ce gouvernement. Elle était située sur la rive occidentale du Dnèpre, au 47° 31′ de latitude, et au 52° 1′ de longitude.

XVII. Gouvernement d'Azof.

Ce gouvernement est composé de toutes les contrées que les Russes ont acquises par la dernière paix signée avec les Turcs en 1774, et de plusieurs autres qui dépendaient autrefois du gouvernement de Voronèje et de celui de la Nouvelle-Russie.

Il est borné au nord et au levant par les gouvernemens de Voronèje et d'Astrakhan, au midi par la mer d'Azof, par la stèpe des Tatars de Crimée et par la mer Noire, et au couchant par le Boug.

Il comprend 2 provinces, celle d'Azof et celle de Bakhmout.

I. Azof, sur la rive méridionale du Don, à plus de 7 lieues de son embouchure, sous le 47° 20′ de latitude et le 56° 59′ de longitude. Cette ville fut fondée par les Grecs au commencement de notre ère et peut-être même plus tôt : ils l'appelèrent *Tanaïs*. Elle devint célèbre par son commerce ; mais elle

fut sujette à plusieurs révolutions. On croit qu'elle doit son nom actuel à Azoup ou Ajioupa, prince des Polovtsi; car ce peuple a été maître de la ville et de toute la contrée dans les 11e et 12e siècles. Il est certain que dès-lors les Russes la nommaient *Azof*: les Turcs l'appellent *Adzak*. Des Polovtsi, cette ville passa aux Génois, qui la conquirent au commencement du 13e siècle et la nommèrent *Tana*. Elle leur fut vraisemblablement enlevée par les Tatars lorsqu'ils eurent étendu leur puissance dans cette contrée; car on trouve des monnaies d'Azof avec le nom du khan Takhtamych. Tamerlan s'en rendit maître en 1392 : elle tomba, après sa mort, sous la domination des khans de Crimée, et passa sous celle des Turcs en 1471. Les cosaques du Don la prirent sur eux en 1637, la défendirent contre leurs efforts en 1641, et, se voyant attaqués par des forces supérieures, ils la brûlèrent l'année suivante. Les Turcs la relevèrent. Pierre Ier la leur enleva en 1696, et la rendit par le traité du Prouth. Elle fut encore reprise par les Russes en 1736; mais par le traité de Belgrade ils furent obligés de la raser jusque dans ses fondemens : elle resta abandonnée pendant 30 ans; mais, dans la dernière guerre contre les Turcs,

les Russes la rétablirent, et elle est à présent dans le meilleur état de défense.

La forteresse de *Saint-Dmitri*, qu'on appelait auparavant *Témernikof*, au nord d'Azof, sur le Don. On y a établi une douane pour les marchandises que les Grecs apportent par la mer Noire et par celle d'Azof.

Tcherkask, aussi sur le Don, au-dessus de St.-Dmitri, au 47° 13′ de latitude, et au 57° 21′ de longitude, est la capitale des cosaques du Don. Cette ville est singulière : elle est inondée pendant la plus grande partie de l'année, si l'on en excepte une hauteur sur laquelle est bâtie une église. Les maisons, au nombre de 5,000, sont élevées sur des pilotis, et c'est en bateaux qu'on s'acquitte de ses affaires et qu'on va rendre visite à ses amis. Les habitans font quelque commerce par mer avec les Grecs, et par terre avec les Tatars de la Crimée et du Kouban.

Taganrok, forteresse avec un beau port sur la mer Noire, au couchant d'Azof, à sept lieues et demie de l'embouchure du Don, sous le 47° 12′ de latitude, et sous le 55° 57′ de longitude. Elle fut construite en 1696 par Pierre Ier, après la prise d'Azof. Il fut obligé de la raser en 1711 par le traité du Prouth ; mais

elle a été rétablie en 1769, au commencement de la dernière guerre avec les Turcs.

Les *lignes du Dnèpre*, composées de plusieurs forteresses qu'on a commencé à élever en 1770, et qui sont distantes l'une de l'autre d'un peu plus de 7 lieues, s'étendent depuis le rivage oriental du Dnèpre jusqu'aux bords de la mer Noire, dans la longueur d'un peu plus de 50 lieues.

Kertche et *Iénikal*, villes fortifiées, et ports de mer, sur la côte orientale de la presqu'île de Crimée.

Kinbourn, château fort, qui commande l'embouchure du Dnèpre; il s'élève vis-à-vis d'Otchakof.

Kherson, nouvelle place forte, sur la rive septentrionale du Dnèpre, un peu au-dessus de Kinbourn.

II. District de Bakhmout.

Bakhmout est une ville considérable par ses fabriques pour la cristallisation du sel. On y entretient en tout temps des troupes régulières, et des cosaques pour les protéger. La contrée des environs est fertile, et l'on y remarque des indices de minéraux.

XVIII. Gouvernement d'Astrakhan.

A l'est du gouvernement d'Azof se trouve

celui d'Astrakhan, borné au nord par celui de Kazan, au levant par celui d'Orenbourg, au midi par la mer Caspienne, la Perse, la Géorgie et le Kouban; il confine au couchant avec les gouvernemens d'Azof, de la Nouvelle-Russie et de Voronèje.

Une partie de ce gouvernement formait ce que les Orientaux ont appelé le *Kaptchak*. Plusieurs auteurs conjecturent que la principauté de Tmoutarakan, possédée long-temps par des princes de la maison de Rourik, était composée de la ville d'Astrakhan et de ses dépendances. Après l'invasion des Tatars, le royaume d'Astrakhan fut célèbre entre leurs dominations. Il ne rentra sous la puissance de la Russie qu'en 1553, et il y est resté malgré les efforts des Turcs.

La chaleur est considérable dans cette contrée. Le mercure du thermomètre de Réaumur y monte en été au-delà du 42e et même du 44e degré. Ainsi, dans la même contrée, les habitans éprouvent successivement la chaleur des tropiques et le froid des régions septentrionales; car sous ce même climat, où les étés sont si chauds, l'hiver est constamment rigoureux, et tous les ans le Volga reste plus ou moins long-temps glacé, et supporte les plus lourds traînages. La grande quantité de sel répandue dans ce

pays cause en partie l'intensité du froid qu'on y éprouve, et qui est considérablement augmentée par les glaçons que le Volga charrie des contrées plus septentrionales et par les vents du nord, qui, après avoir franchi la mer Glaciale, ont parcouru la Russie couverte de neige, et n'ont été rompus par aucune montagne.

Il pleut très-rarement en été, surtout dans la partie méridionale de ce gouvernement, et il est très-rare aussi que les pluies durent plus d'un quart d'heure : aussi est-il environné de solitudes sèches et infertiles. On trouve aux environs d'Astrakhan un grand nombre de lacs salés. Les cristaux en sont aussi blancs et aussi purs que le cristal de roche.

Le Volga coupe ce gouvernement en deux parties à-peu-près égales. Il est encore arrosé par la *Medvéditsa*, rivière assez considérable, qui le sépare du pays de Voronèje au couchant, et qui se jette dans le Don; par la *Kouma*, qui, après avoir pris sa source dans le Caucase, traverse plusieurs lacs, s'enrichit de leurs eaux, et les porte à la mer Caspienne; enfin par le *Térek*, qui, né dans les mêmes montagnes, tombe dans la même mer, et marque la limite entre la Perse et la Russie.

ASTRAKHAN est une ville belle, riche et bien

peuplée. Elle est placée sur une île, à l'embouchure du Volga, au 46° 22′ de latitude. La capitale du royaume tatar d'Astrakhan était bâtie plus haut sur le Volga, et l'on en voit encore les ruines. Le commerce de Perse procure à cette ville une nombreuse population; et l'on assure qu'elle ne monte pas à moins de 70,000 hommes. Une assez grande partie est composée d'étrangers, Allemands, Français, Anglais, Italiens, Suédois, Arméniens, Géorgiens, Tatars de différentes nations, Grecs, Kalmouks et Indiens. Les plus riches maisons de commerce expédient des vaisseaux sur la mer Caspienne et sur le Volga. Plusieurs fabriques mettent en œuvre le coton et les soies de la Perse. On a transporté aux environs d'Astrakhan des vignes de Perse, qu'on enterre pendant l'hiver, et l'on y recueille de gros raisins d'un goût exquis. Cependant, soit qu'on manque d'art, soit que la nature s'y oppose, on n'a pu y faire encore du vin capable de se conserver.

Les villes les plus considérables au nord d'Astrakhan sont :

Krasnoi-Iar, à peu de distance d'Astrakhan, sur la rive orientale du Volga. Elle a été construite pour contenir les Kalmouks qui erraient dans cette contrée.

Tsaritsin, place forte, sur la rive occidentale du Volga, à 92 lieues d'Astrakhan. Depuis cette ville jusqu'au Don, ont été élevés en 1717 quatre forts : c'est ce qu'on appelle les *lignes de Tsaritsin*.

Saratof, ville marchande et très-peuplée, sur la rive occidentale du Volga, à 180 lieues d'Astrakhan, non loin des limites du gouvernement de Kazan. Cette ville fut fondée en 1591, par ordre du tsar Fédor Ivanovitch. Elle était isolée dans une stèpe qu'on ne croyait pas propre à la culture; mais la facilité de recevoir du grain par le Volga, le bas prix des bestiaux, qu'on achetait des Kalmouks errans dans les déserts voisins, l'abondance d'excellent poisson qu'on pêchait dans le fleuve; tous ces avantages amenaient sans cesse de nouveaux habitans. Bientôt ils se tournèrent du côté du commerce, et l'on y compte aujourd'hui plus de 2,000 marchands. Enfin le désert fut peuplé, sous le règne de Catherine II, de familles étrangères appelées dans l'empire, et qui se sont répandues sur les deux bords du Volga. Cet établissement aurait eu plus de succès, si les émigrans, que l'inquiétude ou la misère attira dans ces contrées, loin de leur patrie, eussent été accoutumés aux travaux champêtres ; mais la plupart n'avaient

exercé chez eux que des arts sédentaires. Une terre naturellement fertile devint ingrate et dure sous leurs mains paresseuses et faibles : ils demandèrent et obtinrent la permission d'aller exercer dans les villes leur médiocre industrie.

On ne trouve guère, au midi d'Astrakhan, de ville qui mérite d'être nommée que

Kizliar, place forte, à l'embouchure du Térek : elle est surtout peuplée de cosaques et de Tatars. C'est la principale ville des Tchercasses ou Circassiens-Russes, qui se distinguent en Circassiens de Pétigorie, ou habitans des cinq montagnes, et Circassiens de la Kabarda. On trouve encore sur le Térek deux autres villes circassiennes, *Stchédrin* et *Tchervlénoi*.

Au-delà de la frontière, entre le Térek et Agrakhan, se trouve la domination du sultan d'Aksaï. Elle s'étend sur les deux bords du fleuve Aksai qui se jette dans la mer Caspienne, et, depuis 1722, elle est soumise à la puissance russe.

La population du gouvernement d'Astrakhan est formée de plusieurs nations que nous allons indiquer.

Les *cosaques du Volga* étaient originairement des cosaques du Don qui venaient pas-

ser l'été sur les bords du Volga, et retournaient chez eux à l'approche de l'hiver; mais peu-à-peu ils oublièrent leur première demeure, s'établirent pour toujours sur le Volga, et en occupèrent les rivages dans une grande partie de son cours.

Les *cosaques du Térek* sont aussi sortis de ceux du Don : on les appelle *Grébenskié Kosaki* ou cosaques montagnards, parce qu'ils s'établirent d'abord entre les montagnes.

Les *Circassiens* vivent aux environs du Térek, comme nous l'avons insinué en parlant de leurs villes. Ils se donnèrent volontairement à la Russie après la conquête de Kazan et d'Astrakhan, et embrassèrent le christianisme au 16e siècle.

Les *Tatars Nagais*, ou Nogais, sont appelés *Mankat* dans l'Histoire des Tatars. Ils étaient répandus dans les gouvernemens de Tobolsk, d'Orenbourg et d'Astrakhan. De cette dernière contrée ils passèrent dans la Crimée et se réunirent aux Tatars de Boudjak, aux environs d'Ak-kirmen, dans la Bessarabie, à l'embouchure du Dnestre. Les Russes s'étant rendus maîtres d'Ak-kirmen et de toute la contrée en 1770, au commencement de la guerre contre les Turcs, transportèrent les Nagais et les Boudjaks sur les bords du Dnèpre;

de là ils furent transplantés sur le Don, et eurent enfin la permission de retourner sur les rivages du Volga qu'ils pouvaient regarder comme leur patrie.

XIX. Gouvernement de Voronèje.

Le gouvernement de Voronèje est situé au couchant de celui d'Astrakhan : il est borné au nord par les gouvernemens de Moskou et de Nijégorod ; au levant par ceux de Kazan et d'Astrakhan ; au midi encore par le gouvernement d'Astrakhan et par la Nouvelle-Russie, au couchant par la Slabode d'Ukraine et par le gouvernement de Belgorod.

Il est arrosé par le Don, par le *Voronèje*, à qui sa capitale doit son nom, rivière étroite, mais qui, par sa réunion avec l'*Ousman*, acquiert assez de profondeur pour porter des vaisseaux de 70 pièces de canon; par le *Khoper,* par la *Metcha* et par la *Sosna.*

I. Voronèje, capitale de la province qui porte son nom et de tout le gouvernement, est une ville marchande, riche et peuplée. Elle est située au 51° 40′ de latitude, et au 56° 55′ de longitude, sur le bord du Voronèje, à 3 lieues et demie de son embouchure : elle contient près de 1,700 marchands. Pierre I[er] y rétablit d'abord un chantier

de vaisseaux, qui fut transporté peu d'années après à l'embouchure même du Voronèje. On fabrique dans cette ville du cuir, du savon et du vitriol.

Orlof, *Ousman* et *Demchinsk* sont de petites villes au nord de Voronèje.

Tavrof, au midi de Voronèje, n'est pas non plus une ville considérable; mais on y avait établi le chantier de vaisseaux dans la guerre contre les Turcs sous Pierre Ier et sous l'impératrice Anne : dans la dernière guerre ce chantier a été transporté sur le Don.

II. IELETSK, qui donne son nom à une province, a été autrefois une principauté particulière détruite par Tamerlan.

Skopin est une assez petite ville, mais qui renferme près de 800 marchands : elle a donné son nom à ce Chouiski-Skopin dont l'histoire parle avec éloge sous le règne du tsar Chouiski.

Oranienbourg, qu'on appelle vulgairement *Raninbourg*, est une ville médiocre, fondée en 1702 par le prince Menchikof.

III. CHATSK, ville provinciale, sur la Chata, au nord-est de Voronèje : sa population est de 2,800 habitans. Cette ville exporte du chanvre : elle a été fondée en 1553 par le tsar Ivan-Vassiliévitch.

Kassimof est une jolie ville, bien peuplée.

Elle se nommait autrefois *Gorodets* : elle prit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui quand elle fut donnée en apanage à Kassim, khan des Tatars, qui s'était soumis à la Russie. Elle fut long-temps la résidence des descendans de ce prince, et il y reste encore un grand nombre de Tatars qui ont leurs moullahs, leur mosquée et le libre exercice de leur religion.

Kadom, ville médiocre, sur la Mokcha, compte près de 600 maisons et 26 boutiques.

Temnikof, sur la Mokcha, n'a que 1,620 habitans. Elle fabrique de la toile à voiles.

IV. TAMBOF, jolie ville provinciale, assez marchande, sur la Tsina, à 1,239 verstes de Pétersbourg. On compte dans la ville et dans les environs 7 fabriques de draps et de grosses étoffes de laine, une de toile à voiles, une de salpêtre, et une verrerie. La laine de cette province est d'une bonne qualité. Tambof a 1,600 maisons de bois, 13 églises et plus de 10,000 habitans.

Kozlof est une assez grande ville, qui renferme 1,600 marchands.

Des Tatars vivent en grand nombre au nord de cette province, et vers le midi sont les cosaques du Don, qui se nomment aussi *Tcherkasses*. Leur langue et leur religion semblent prouver qu'ils tirent leur origine des Russes,

aussi-bien que les cosaques de la Petite-Russie. S'ils étaient un reste de quelques-unes des nations qui ont désolé la Russie, on en trouverait quelques indications dans les Chroniques, qui auraient surtout annoncé l'époque de leur conversion [1]. Mais si leur principale

[1] Il est certain que, avant l'association des cosaques-russes du Don, il y avait d'autres cosaques à-peu-près dans la même contrée. Dès le 9e siècle, Constantin Porphyrogénète parle de la contrée Cosakienne, entre la mer Noire et la mer Caspienne, au midi du Caucase. Mstislaf, fils de Vladimir le Grand, et prince de Tmoutarakan, vainquit en 1201 les Cosagui. Les Tatars eurent leurs cosaques, et ce mot, qui appartient à leur langue, signifie guerrier armé à la légère, soldat qui loue ses services, ou qui se rase la tête. Ce nom, dans toutes ses significations, convient aux cosaques. Les Chroniques parlent des cosaques de la horde, des cosaques d'Azof, et de plusieurs autres qui tous étaient Tatars. Il n'est fait mention des cosaques d'Azof qu'après que cette ville eut passé sous la domination des Turcs. Ces cosaques étaient les restes des Tatars d'Azof, qui se répandirent dans les déserts pour conserver la liberté. Un de leurs premiers chefs fut Agous le Tcherkasse ou le Circassien, et c'est de là que les cosaques du Don prennent indifféremment le nom de *cosaques* ou de *Tcherkasses*. On croit que des Russes vagabonds et guerriers détruisirent presque entièrement ces cosaques, adoptèrent leur nom en restant dans le même pays, et prenant le même genre de vie, et s'associèrent les restes des vaincus.

origine est russe, il n'est pas douteux qu'ils ne se soient associé des Tatars, et qu'ils n'en aient en partie adopté les mœurs. Ils épousaient des femmes tatares, et leurs prisonniers devenaient leurs frères dès qu'ils consentaient à partager leurs travaux. On rapporte à la dernière moitié du 16e siècle leur établissement dans le pays qu'ils occupent, entre le Donets, le Don, le Khoper et la Medvéditsa. Ils s'étendirent presque jusqu'aux rivages de la mer Noire, comme le prouve la ville de Tcherkask qu'ils bâtirent en 1570, à 15 lieues d'Azof. Ils s'emparèrent d'Azof même, résistèrent quelque temps aux efforts des Turcs, et brûlèrent enfin la place, pour n'avoir pas la honte de la céder. Ils ont fait de grands maux à la Russie, et lui ont rendu de grands services. C'est au cosaque Iermak qu'elle doit la conquête de la Sibérie; mais le brigand Stenka Razin et Pougatchef, autre brigand encore plus odieux, étaient aussi des cosaques du Don. Quoique ces cosaques soient soumis à la Russie, ils ont conservé quelque liberté et un reste de gouvernement démocratique : ils ne dépendent pas du gouvernement de Voronèje, et choisissent eux-mêmes leur chef, qu'ils appellent *ataman*. Ce chef est bien loin d'exercer sur eux un pou-

voir despotique. Le moment où il abuserait de son autorité serait suivi de sa déposition, et serait peut-être même le dernier moment de sa vie. Les affaires qui intéressent l'association se règlent dans les assemblées générales convoquées à Tcherkask. C'est des Tatars du Don que sont sortis ceux du Volga, du Térek, de l'Iaïk et de la Sibérie.

XX. Gouvernement de Nijégorod.

En montant directement au nord du gouvernement de Voronèje, on trouve celui de Nijégorod : il confine à l'orient avec celui de Kazan, est borné à l'occident par celui de Moskou, et au nord par celui d'Arkhangel.

Ce gouvernement est arrosé par l'Oka, le Volga, la Técha et la Piana.

Il se divise en 2 provinces, celle de Nijégorod et celle d'Arzamas.

I. Nijni-Novgorod (la nouvelle ville inférieure) est située sur la rive occidentale du Volga, à l'embouchure de l'Oka, sous le 56° 20′ de latitude, et le 62° 15′ de longitude, à 1,120 verstes de Pétersbourg. Elle a été fondée au commencement du 13e siècle par le malheureux Ioury Vsévolodovitch, et devint la résidence des princes de Souzdal et de Nijny-Novgorod. Au milieu de la ville est le Kremle,

ou palais des anciens souverains, bâti en pierres. Les maisons de la ville sont presque toutes en bois. Parmi ses 10,000 habitans elle compte près de 1,700 marchands, qui commercent avec la Sibérie et avec plusieurs villes de l'empire, même avec Saint-Pétersbourg, surtout en sel, blé, cordages, suif.

Balakhna, jolie ville, sur le Volga, à cinq lieues au nord de Novgorod, a été fondée en 1536. On y cristallise le sel, et cette ville en fournissait autrefois chaque année jusqu'à 9,900,000 livres. Elle contient, suivant la dernière révision, près de 1,400 marchands.

Iouriévets-Polskoi contient près de 800 marchands. On voit à peu de distance, sur le rivage escarpé du Volga, les ruines d'une ancienne ville de pierres.

A l'est de Nijny-Novgorod est le monastère Makarief, fondé au 15e siècle, détruit peu de temps après par les Tatars, rétabli par le tsar Michel, et consacré par le patriarche Philarète, père de ce souverain, Près de ce monastère se tient tous les ans, au mois de juin, une foire célèbre, fréquentée non-seulement par les marchands de la Sibérie et de la Russie, mais par des Persans, des Turcs et des Polonais.

II. ARZAMAS, ville provinciale, au nord-

ouest de Nijny-Novgorod, à l'embouchure de l'Archa qui tombe dans l'Oka, a plus de 2,200 marchands, et est célèbre par ses fabriques de savon, de cuirs et de toiles. Il y a dans cette ville beaucoup de cordonniers.

Des Tchérémisses, des Mordvas, des Tchouvaches sont compris dans la population de ce gouvernement.

XXI. Gouvernement de Kazan.

Ce gouvernement, qui fut autrefois le royaume de Kazan, est borné au nord par celui d'Arkhangel, au levant par ceux de Tobolsk et d'Orenbourg, au midi par ceux d'Astrakhan et de Voronèje, au couchant par celui de Moskou.

Il est principalement arrosé au nord par la Viatka, qui donne son nom à une province, et qui reçoit un grand nombre de rivières inférieures avant de se mêler à la Kama;

Par la Kama, la plus considérable et la plus poissonneuse de toutes les rivières qui tombent dans le Volga. Elle prend sa source dans plusieurs marais de la Permie, et continue son cours sinueux dans l'étendue de 250 lieues;

Et par la Tchoussovaïa, qui sort des monts

Ouralks dans la Sibérie, court vers le couchant, et se confond avec la Kama.

Les principales rivières du midi sont le Tchérechman, qui, dans une partie de son cours, sépare le gouvernement d'Orenbourg de celui de Kazan;

La Sviaga et la Soura, qui toutes deux coulent du midi au nord, peuvent porter de grandes barques, et se perdent dans le Volga.

Le gouvernement de Kazan se divise en 7 provinces, celles de Kazan, de Sviajsk, de Sinbirsk, d'Alatyr, de Penza, de Viatka et de Permie.

I. Kazan, qui fut autrefois la capitale d'un puissant royaume des Tatars, est une des villes les plus belles et les plus marchandes de la Russie. Elle est bâtie, sous le 55° 43′ de latitude, et sous le 66° 40′ de longitude, à 1,465 verstes de Pétersbourg, et à l'embouchure de la Kazanka, petite rivière qui tombe dans le Volga. Elle fut fondée par les Tatars, et peut-être même par les Bulgares, qui dominèrent dans cette contrée jusqu'au temps de l'incursion de Baty. Elle fut prise trois fois par les Russes, qui la conservent depuis 1552. Elle est divisée en trois parties; le Kremle ou forteresse, la ville proprement dite, et les faubourgs dont le plus considérable est celui

des Tatars. Deux écoles y sont établies; l'une sous le titre de séminaire, et l'autre sous celui de gymnase. Dans le séminaire, dépendant de l'université de Moskou, de jeunes Russes apprennent les langues de l'Europe, les belles-lettres et les mathématiques. Le gymnase est destiné aux enfans des Tchouvaches, des Tchérémisses, des Mordvas, des Kalmouks et des Tatars. On leur enseigne la langue russe, la langue latine, et les élémens de la philosophie et de la théologie. Le but de cette institution est d'amener insensiblement ces différens peuples à la religion chrétienne, et de lier plus étroitement les vaincus à leurs vainqueurs. Cette ville contient plus de 2,500 marchands, sans compter un grand nombre de marchands tatars. Elle entretient un riche commerce avec les ports de Pétersbourg, d'Arkhangel et d'Astrakhan, avec Moskou, avec les villes de la Sibérie et du gouvernement d'Orenbourg, et avec plusieurs des villes de la Petite-Russie. On a conservé dans Kazan l'industrie des anciens Bulgares pour la fabrication de l'ioufte ou cuir de Roussi. On y fait aussi beaucoup de savon, et on corroie des peaux de chèvres de différentes couleurs, qui le cédent peu au plus beau maroquin du Levant. La fabrique des draps de Kazan contribue

pour une grande partie à l'habillement des troupes.

Tétiouchi. J'aurais gardé le silence sur cette petite ville de la province de Kazan, comme je l'ai fait sur les autres; mais elle est remarquable, parce que près de là se voient les ruines de *Bolghar,* ancienne capitale des Bulgares : parmi ses débris on trouve beaucoup d'inscriptions arabes et arméniennes.

II. Sviajsk, sur la Sviaïa. Il a été parlé en détail, dans l'Histoire de Russie, de la fondation de cette ville en 1551, par ordre du tsar Ivan-Vassiliévitch. Elle fut depuis embellie de monastères et d'églises bâties en pierres; mais elle ne peut avoir de plus bel ornement que sa situation. Le nombre des marchands y monte à-peu-près à 300.

Iaransk, jolie ville. L'état marchand n'y est guère inférieur à celui de Sviajsk; Iaransk exporte de la pelleterie, du suif, du houblon, du miel, de la cire.

Tchéboxari, sur le Volga, ville de commerce assez importante. Elle fut bâtie en 1556 par Ivan-Vassiliévitch, et n'était habitée que par des gens de guerre; mais des bourgeois vinrent s'y établir, et y exercèrent différens métiers et différentes branches de commerce. On y compte 649 ouvriers, et 1,227

marchands. Les principaux articles du commerce de cette ville sont des cuirs de Roussi, de la cire et des grains.

Kouzmodémiansk, sur le Volga, a 962 marchands; cette ville exporte des planches, des nattes et de la vaisselle de bois.

Vassil est encore une ville bâtie par le tsar Ivan-Vassiliévitch, près du Volga, à l'embouchure de la Soura.

III. SIMBIRSK, belle ville marchande, au midi de Kazan, sur la rive occidentale du Volga. On y compte plus de 3,000 marchands, qui exportent du blé, des poissons, des fruits.

Samara, ville assez considérable, à l'embouchure d'une rivière du même nom, qui tombe dans le Volga. On y compte 2,000 maisons particulières, sans les édifices publics. Autrefois elle était fortifiée, parce qu'on y craignait les incursions des Kalmouks et des Bachkirs; mais à présent on y vit sans crainte. Les marchands de Samara exportent des poissons, du bétail, du blé, du suif et des peaux de brebis et d'agneaux. Dans le cercle de Samara on trouve de la cochenille polonaise et beaucoup de mouches cantarides.

IV. ALATYR, ville provinciale, sur une rivière qui porte le même nom, et qui tombe

dans la Soura. Sa population est de 1,350 habitans. La province d'Alatyr était autrefois une dépendance du gouvernement de *Nijégorodsk.*

V. Penza, ville provinciale, contenant 746 marchands. Elle s'élève près d'une petite rivière nommée *Penza*, à l'embouchure de la Soura.

VI. Khlynof, qu'on appelle vulgairement *Viatka*, est le chef-lieu de la province de Viatka. Cette ville a été originairement peuplée par des émigrans de Novgorod en 1181. Elle renferme plus de 1,400 marchands, qui expédient à Arkhangel du grain, du suif, de la cire, du miel et d'autres articles.

VII. Koungour, belle ville de commerce, au confluent de l'Irens et de la Sylva, est le chef-lieu d'une province qui porte le même nom, et qu'on appelle aussi *Permie.* On y compte plus de 2,000 marchands. Koungour a des fabriques de cuir et de savon. Sur les bords de la Sylva il y a de belles grottes.

Orel, belle ville sur la rive occidentale de la Kama. Elle fut bâtie vers le milieu du 16e siècle par les Strogonof, qui y possédaient des sources salantes, et la possession leur en fut assurée par le tsar Ivan-Vassiliévitch, qui leur accorda en même temps de vastes domaines

dans cette contrée. On fabrique à Orel de la toile, du savon et du cuir.

Sol-Kamskaïa, belle ville sur l'Oussolka, à près de 2 lieues de son embouchure dans la Kama. Elle fut bâtie sous le règne du tsar Ivan-Vassiliévitch, par des particuliers qui y établirent des fabriques pour la cristallisation du sel. Cette ville contient 1,354 marchands. Elle a des salines, des tanneries et des fabriques de savon.

Tcherdyn, sur la Kolva, n'est plus qu'une ville médiocre. C'était autrefois la principale ville de la Permie, et elle faisait un riche commerce en pelleteries; mais la diminution des animaux qui portent ces fourrures a fait tomber peu à peu le commerce de Tcherdyn, qui ne compte plus que 362 marchands.

Cette province de Koungour, riche de ses salines et de ses fabriques de cuivre, fertile en blé, arrosée de fleuves poissonneux, couverte de forêts abondantes en gibier, s'appelait autrefois la *Grande-Permie* : ce nom lui est resté de l'ancienne Biarmie, qui s'étendait depuis la Petchora jusqu'à la Finlande. Dépendante alors de ses propres maîtres, elle était regardée par les anciens Russes comme une puissance. Nous avons vu Cinaf, frère de

Rourik, établir sa résidence sur les bords du Bélozéro pour contenir les Biarmiens. Ils tombèrent avec le temps sous la domination de Novgorod, et ensuite sous celle des grands-princes de Russie. Le nom de Grande-Permie fut donné à ce qu'on appelle à présent la *province de Koungour,* pour la distinguer du pays des Zyriaines, qu'on appelait la *Petite-Permie.* Les cartes des plus savans géographes étrangers ont indiqué, comme capitale de cette contrée, une ville qu'ils appelaient la *Grande-Perme.* Il n'a jamais existé de ville de ce nom, et cette capitale était Tcherdyn. Il subsiste encore dans la province de Koungour un grand nombre de familles permiennes et zyriaines; mais elles sont tellement confondues avec les familles russes, qu'il est difficile de les reconnaître.

Les restes de plusieurs peuples, étrangers aux Russes et autrefois leurs ennemis, vivent dans le gouvernement de Kazan.

Les Mordyas ou Mordviens se trouvent sur les bords de l'Oka et du Volga, dans les gouvernemens de Nijégorod et de Kazan, et s'étendent même dans celui d'Orenbourg.

Les Tchérémisses s'étendent principalement sur la rive gauche du Volga.

Les TCHOUVACHES semblent préférer la rive droite du Volga et abandonner la gauche aux Tchérémisses.

Les BACHKIRS occupent la partie méridionale des monts Ouralks, entre la Kama, le Volga et l'Iaïk.

RUSSIE ORIENTALE.

XXII. GOUVERNEMENT D'ORENBOURG.

LE gouvernement d'Orenbourg confine au couchant avec ceux de Kazan et d'Astrakhan, au nord encore avec celui de Kazan et avec le gouvernement de Tobolsk, au levant avec le même gouvernement de Tobolsk, et au midi avec les stèpes des Kirguis-Kaisaki. Voltaire dit que c'est un petit pays; la vérité est qu'il est deux fois plus grand que la France.

Il est arrosé d'un grand nombre de rivières, sur lesquelles s'élèvent des forts destinés à contenir les barbares : ces lignes de citadelles se nomment des *distances*.

La SAMARA prend sa source près de l'Iaïk, court presque directement du levant au couchant, et se jette dans le Volga sur les frontières du gouvernement de Kazan.

La distance de la Samara est composée de

huit forteresses qui toutes s'élèvent le long de ses rivages. Le plus considérable de ces forts se nomme *Sorotchinskaia*; c'est là que réside le commandant de toute la distance. Il y a dans ces différentes places depuis 50 jusqu'à 200 maisons.

La SAKMARA est une rivière médiocre qui sort des monts Ouralks, et qui tombe dans l'Iaïk, un peu au-dessous d'Orenbourg, après avoir conservé long-temps un cours presque parallèle à celui de ce fleuve.

La distance de la Sakmara est composée de 3 forts, dans l'un desquels on compte jusqu'à 300 masons.

L'IAÏK se nomme à présent *Oural.* C'est un des grands fleuves dont nous avons déjà parlé au commencement de notre description de la Russie. Tous les rivages de la partie basse de ce fleuve sont occupés par les cosaques de l'Oural, qui bornent à la pêche toute leur industrie, et qui en tirent un revenu considérable. Ils envoient chaque année en Russie plusieurs centaines de milliers d'esturgeons, et d'autres poissons qui se rapportent à la même classe, et une grande quantité de colle de poisson et de caviar.

Les forts qui bordent le cours de l'Oural se divisent en 3 distances.

La première est celle du Bas-Oural, qui comprend 5 forteresses.

La seconde est celle de Krasnogor, composée de 4 forts.

Et la troisième tire son nom de la rivière d'Ore, et forme une chaîne de 5 forteresses.

L'Emba n'est commandée par aucune forteresse. Elle prend et continue son cours dans la stèpe des Kirguis. Elle sort des monts Mougaljars, non loin des sources de l'Ore, vers le 49e degré de latitude, et se jette dans la mer Caspienne.

Le Syr-Daria, qui est l'ancien Jaxarte, prend sa source dans la domination des Ziioungors, court du sud-est au nord-ouest, et se perd dans la mer Caspienne. Vers le milieu de son cours il forme un bras qui le suit presque parallèlement jusqu'à la mer, et qui s'appelle Kouvan-Daria.

Le Sourassou contribue, avec le *Syr-Daria*, à marquer la limite de la Russie. Il tire sa source d'une montagne qui s'appelle *Ak-taou*, à 5 journées de chemin de l'Irtich; court longtemps du levant au couchant, se précipite ensuite sous la terre, reparaît, forme ou traverse plusieurs lacs, dont les uns sont doux et les autres salés, et tombe enfin dans le grand lac Télégoul, à 5 lieues de chemin du lac Aral.

L'Ouie, rivière médiocre, naît assez près des sources de l'Iaïk, et court du couchant au levant se jeter dans le Tobol.

La ligne de forteresses élevée le long de cette rivière se divise en 2 distances. La distance du Haut-Ouie est composée de 4 forts, et celle de Bas-Ouie de 5.

L'Isset donne son nom à une province, et le reçoit elle-même d'un lac situé vers le 57e degré de latitude. Elle court du couchant au levant, et se perd dans le Tobol.

L'Oufa est une rivière assez considérable, qui prend naissance dans les monts Ouralks. Elle tombe dans la Bélaïa. Le long de l'Oufa et des rivières qu'elle reçoit se trouvent des mines de fer et de cuivre.

La Bélaïa est, après la Kama et le Volga, la plus considérable de toutes les rivières qui coulent dans le gouvernement d'Orenbourg. Elle prend sa source dans les monts Ouralks, et dans son cours du nord au sud elle baigne quelque temps le pied de ces montagnes; elle remonte ensuite vers le nord, et, après une course inconstante et sinueuse, elle se perd dans la Kama.

Dans ce gouvernement, et surtout vers le sud-est, s'élève un grand nombre de montagnes qui forment des chaînes presque conti-

nues, et qui font elles-mêmes partie de la grande chaîne des monts Ouralks dont nous avons parlé.

Les monts *Alguin* ou *Alguidin-Jana* commencent entre les sources du Tobol et de l'Oural, et s'étendent jusque vers l'Irtich, entre celle de l'Ichim et du Sourassou. Plusieurs de ces montagnes sont couvertes d'épaisses forêts, et les autres renferment dans leur sein des minéraux.

Les monts *Eremes*, dans lesquels l'Ichim prend sa source, s'étendent dans une longueur de plus de 12 lieues. Les sommets de plusieurs de ces montagnes sont plus élevés que ceux même des monts Ouralks. Dans les forêts dont elles sont couvertes vivent des élans, des cerfs, et plusieurs espèces de béliers, de chèvres et de chevaux sauvages.

A quelque distance de cette chaîne est la plus haute montagne de toute la stèpe des Kirguis : elle s'appelle *Baïan-Oula.* Elle renferme des mines de fer et de cuivre; mais ce qui la rend plus remarquable, c'est une profonde caverne au milieu de laquelle est un lac où les Kirguis viennent se baigner par dévotion. Ses eaux sont sanctifiées par le tombeau d'un saint mahométan, dont les reliques reposent dans les ténèbres de l'antre.

Le gouvernement d'Orenbourg est encore hérissé de plusieurs autres montagnes, riches en mines de cuivre et de fer. On remarque entre elles la montagne *Chicha*, couverte de cristaux, qui, frappés des rayons du soleil, donnent à son sommet l'éclat du diamant; et la montagne d'aimant, *Magnitnaïa gora*, qui contient des mines d'aimant et de fer.

La ligne d'Orenbourg est une suite de forts et de redoutes qui s'étendent depuis le Tobol, le long de la stèpe des Kirguis, vers l'Oui, le Iaïk et Orsk, et de là jusqu'à Gourief sur la mer Caspienne.

Le gouvernement d'Orenbourg est divisé en 4 provinces, qui sont celles d'Orenbourg, de Stavropol, d'Oufa et d'Isset.

I. Orenbourg, belle ville, très-forte et assez bien peuplée, est située sur la rive septentrionale de l'Iaïk, au 51° 41' de latitude, et au 72° 46' de longitude. Elle fut d'abord bâtie en 1735 à l'embouchure de l'Ore. Cette position ayant été dans la suite trouvée peu convenable, elle fut transportée en 1740 sur le bord de l'Iaïk, et la première ville d'Orenbourg prit le nom de forteresse de l'Ore (*Orshaia Krépost*). Des inconvéniens imprévus s'étant encore présentés dans la nouvelle position, elle fut bientôt après reconstruite encore plus

au couchant sur le même fleuve, à l'embouchure de la Sakmara, et la seconde Orenbourg devint une simple forteresse, sous le nom de *Krasnogorskaia Krépost.* Cela prouve combien peuvent être sujettes à l'erreur les conjectures des savans, quand ils cherchent à connaître la position des anciennes villes par les indications que fournissent leurs noms. Orenbourg signifie ville de l'Ore, et les savans à venir seront bien fondés à chercher ses ruines sur les bords de cette rivière : leurs travaux seront vains, comme le sont la plupart de ces recherches; frivoles amusemens d'enfans à cheveux gris.

Orenbourg contient à-peu-près 3,000 maisons, et compte plus de 2,000 marchands, sans y comprendre les cosaques aisés, qui font eux-mêmes un assez gros commerce.

Parmi les édifices publics il faut distinguer la cour du commerce, dans laquelle sont renfermées 180 boutiques, et la cour des échanges (*Ménovnoi Dvor*). Pendant tout l'été le commerce se fait par échange de marchandises avec les différentes nations de l'Asie. Elle contient 532 boutiques. C'est, dans ce genre, l'édifice le plus considérable qu'il y ait dans tout l'empire. Les caravanes boukhares en louent tous les ans une partie pour environ

8,000 roubles. Il n'y a point dans cette ville d'ouvriers de profession ni de domestiques : ce sont les exilés qui s'acquittent de tous les travaux. Pour les avoir, on s'arrange avec l'inspecteur. Le nombre des exilés se monte ordinairement à 1,000.

La province d'Orenbourg est hérissée de forteresses comprises dans quelques-unes des distances dont nous avons parlé. Nous ne ferons ici mention que de deux villes.

Ouralsk se nommait autrefois *Iaïtskoi Gorodok*. C'est la principale résidence, et, si l'on veut, la capitale des cosaques de l'Oural. Elle est bâtie sur la rive occidentale de l'Iaïk, à l'embouchure du Terkoul. On y compte 3,000 maisons et plus de 3,500 cosaques.

Gourief s'élève sur le même rivage, à 2 lieues et demie de l'embouchure du fleuve. Suivant la tradition des habitans, cette ville a été fondée par un marchand russe, lorsque les Tatars dominaient encore dans la ville de Saratchik qui en était peu éloignée. Les Russes de Gourief leur payaient tribut.

II. Stavropol (ville de la Croix), chef-lieu d'une province, sur la rive septentrionale du Volga. Elle a 500 maisons, 300 marchands et une garnison. La province de Stavropol a

été établie pour servir de retraite aux Kalmouks convertis au christianisme.

Serguievsk n'est remarquable que par les soufrières qui se trouvent dans le voisinage, et qui sont exploitées par ses habitans.

III. Oufa, chef-lieu d'une province qui comprend presque tout le pays des Bachkirs. Elle est bâtie sur la Bélaïa, à trois quarts de lieue de son embouchure dans l'Oufa. Elle a été fondée, ving ans après la conquête de Kazan, par le tsar Ivan-Vassiliévitch, à la prière des Bachkirs, qui souhaitaient avoir dans leur propre pays une ville qui leur servît de retraite, et où ils payassent le tribut. Elle n'a que 700 maisons et 360 marchands et maîtres ouvriers.

IV. Issetsk : quoique cet endroit ne porte ni le nom de ville, ni même celui de forteresse, et qu'il ne soit indiqué que sous celui d'*ostrog*, il est cependant le chef-lieu d'une province. Il contient 4,000 mâles, entre lesquels on compte 300 marchands.

XXIII. Gouvernement de Tobolsk.

Le gouvernement de Tobolsk ou de Sibérie n'est terminé au nord que par la mer Glaciale, et n'est séparé de la Nouvelle-Zemle que par le détroit de Vaigat. Il est borné au levant

par le gouvernement d'Irkoutsk : les monts Saïan et Altaï le séparent au midi de la domination des Moungals et du pays des Kalmouks; il a pour limites, au couchant, les gouvernemens d'Orenbourg, de Kazan et d'Arkhangel.

On ne donnait autrefois le nom de *Sibérie* qu'à la partie méridionale du gouvernement de Tobolsk; mais dans la suite on a compris par extension, sous le même nom, toute la partie septentrionale de l'Asie qui appartient à la Russie. Cette vaste contrée, qui s'étend depuis le 67° degré de longitude jusqu'au 205e, est séparée par l'Iénissei en deux parties fort différentes entre elles : la partie occidentale n'offre en général qu'un pays uni, dont les productions ressemblent à celles de l'Europe; et la partie orientale est hérissée de montagnes, et présente, dans les végétaux et dans la nature vivante, des productions d'un genre tout différent.

Des fleuves et des rivières considérables arrosent et coupent en différens sens les terres du gouvernement de Tobolsk.

Le Tobol, qui a donné son nom à la capitale et à toute la contrée, sort de plusieurs lacs et de quelques marais voisins du cours de l'Oural, dans le gouvernement d'Orenbourg. Il se ressent d'abord de l'acidité des

terres alumineuses qui lui servent de lit; mais ses eaux se corrigent et s'adoucissent en recevant celles de plusieurs autres rivières. Il court du couchant au levant, et se jette dans l'Irtich auprès de Tobolsk.

Nous avons parlé, dans la description physique de la Russie, de l'Irtich, de l'Ob et de l'Iénissei, qui reçoivent tous dans leur cours un grand nombre de rivières inférieures.

Le gouvernement de Tobolsk se partage en 2 provinces; celle de Tobolsk et celle d'Iénisseisk, et comprend aussi le cercle d'Ekatérinbourg.

I. TOBOLSK est située au 58° 12′ de latitude et au 85° 56′ de longitude, au confluent du Tobol et de l'Irtich. Ce n'était d'abord qu'un simple ostrog élevé en 1587. Consumé en 1643, et relevé en bois avec plus d'étendue, il reçut le nom de *ville*. La ville neuve n'a été construite en pierres, au haut du rivage escarpé de l'Irtich, qu'au commencement de ce siècle. Le quartier des Tatars est situé au-delà de la ville basse. Là vivent les descendans des anciens dominateurs de la Sibérie : c'est aussi dans ce quartier que logent des Boukhars qui viennent faire à Tobolsk un riche commerce. La basse ville est exposée aux fréquentes inondations de l'Irtich; et ce fleuve, minant et

cavant en dessous ses rivages, cause presque chaque année la chute de quelques-unes des parties élevées, en sorte que les habitans de la ville haute sont quelquefois obligés de transporter plus loin leurs maisons. C'est aussi une grande incommodité pour la communication de la basse et de la haute ville, que l'une soit élevée à 35 toises au-dessus de l'autre, et qu'on ne puisse y parvenir que par des degrés de 290 marches. On comptait dans les 2 villes, en 1736, 3,100 maisons. Le nombre des marchands y monte à 3,389 hommes. Les marchands russes qui trafiquent dans la Sibérie et avec la Chine passent toujours par Tobolsk. C'est du levant et du couchant une affluence continuelle pendant l'hiver. Il y a chaque année une foire de marchandises russes au printemps, et une autre de marchandises de Sibérie et de la Chine en automne. Les officiers suédois, prisonniers à Tobolsk en 1713, tenaient des écoles où ils enseignaient l'allemand, le français, le latin, le dessin, la géographie et la géométrie. Ces écoles acquirent une si grande réputation, qu'on y envoyait de fort loin les enfans; et la Russie a fait une grande perte quand la paix eut permis à ces prisonniers de retourner dans leur patrie.

Sourgout, au nord-est de Tobolsk, au 61° 16′ de latitude, a reçu son nom d'un bras de l'Ob, que les naturels du pays appelaient *Sourgount-mougot,* et que les Russes appellent *Sourgoutka.* La ville n'est pas grande, la contrée n'est peuplée que d'Ostiaks ; les terres sont incultes, et toute la richesse des habitans consiste dans la vente de leurs pelleteries.

Bérézof, au nord de Tobolsk, au 63° 56′ de latitude, sur la Sozva, qui tombe dans l'Ob. Les marchands de Tobolsk y viennent tous les printemps commercer avec les Vogoules et les Ostiaks. Le prince Menchikof y est mort dans l'exil en 1729.

Si nous parlons ici d'*Obdorskoi-Gorodok,* endroit situé sous le cercle polaire, c'est pour remarquer que toute la contrée s'appelait autrefois Obdorie, qu'elle appartenait à la Russie avant la conquête de la Sibérie, et que, dès le milieu du seizième siècle, les tsars la faisaient entrer dans leurs titres. Le mot *obdor* signifie, dans la langue des Syrianes, l'embouchure de l'Ob.

Au nord de l'Obdorie, au-delà du détroit de Vaigat, est la *Novaïa-Zemlïa,* ou Nouvelle-Zemle, ce qui signifie Terre-Neuve. C'est par

corruption que les étrangers prononcent Zemble. Ce pays est une grande île de la mer Glaciale, et, suivant la nouvelle carte de Russie, il s'étend à-peu-près depuis le 69e degré de latitude jusqu'au 75e. Il est coupé du sud au nord-ouest par un canal qui le sépare en deux parties presque égales, et qu'on a toujours vu couvert de glace. L'île est déserte et infertile : il n'y croît aucun arbre, et l'on n'y trouve qu'un peu d'herbe. Les Russes, qui s'y rendent tous les ans et qui en ont reconnu tout le rivage, n'y ont rencontré aucun homme et n'ont découvert aucune trace d'habitation : on n'y voit même que des animaux qui vivent de poissons et de mousse; tels sont les ours blancs, les morjes ou vaches marines, les veaux marins, les pestsi ou izatis. Ainsi les hommes que des navigateurs étrangers ont aperçus dans cette île étaient des Russes, qui dans ce voyage s'habillent comme les Samoïèdes : ils sont obligés en effet d'emprunter les mêmes vêtemens pour braver la rigueur des mêmes froids. Les Russes d'Arkhangel et de Mézen y vont en été et y passent quelquefois l'hiver; et, quoiqu'ils n'aient que de frêles bâtimens, il est rare qu'ils périssent. Depuis le mois de novembre jusqu'à la moitié de janvier, une nuit continue règne sur cette

île, ou du moins elle n'est interrompue, vers midi, que par une faible clarté.

Narym, au levant de Tobolsk, sur la Narymka, près de son embouchure dans l'Ob, est une ville peu considérable, située sous le 58° 54′ de latitude. Elle n'a que 75 marchands, dont tout le commerce consiste en pelleteries.

Tomsk, au levant de Tobolsk, sur le Tom, au 56° 30′ de latitude, et au 102° 28′ de longitude, est une belle ville, construite en partie sur une montagne. Elle a 2,000 maisons, en y comprenant le quartier des Tatars, habité surtout par des marchands de la Boukharie, qui s'y sont établis depuis long-temps. Sa position la rend propre au commerce avec les Kalmouks et les Moungàls. On y compte plus de 3,000 marchands russes; et plusieurs des négocians russes et boukhars sont très-riches. La terre de toute la contrée est noire et très-fertile.

Kouznetsk, au sud de Tobolsk sur le Tom et devant l'embouchure de la Kondoma, au 53° 40′ de latitude, petite ville bâtie en 1618 dans une contrée agréable et fertile : elle a près de 200 marchands.

Tara, au sud-est de Tobolsk, ville médiocre, près de l'embouchure de l'Arkarka, qui tombe dans l'Irtich. Elle a un quartier oc-

cupé par d'anciens Tatars de Sibérie et par des Boukhars. Les habitans refusèrent, en 1723, de prêter le funeste serment de succession ordonné par Pierre Ier. Leur opiniâtreté occasiona la perte de leur ville, qui ne s'est jamais bien relevée depuis : cependant elle renferme encore plus de 600 marchands.

Tioumen, au sud-ouest de Tobolsk, sur la rive méridionale de la Toura, fut fondée en 1586 : sa position est à-la-fois agréable et avantageuse. Près de la ville est un quartier de Tatars de la Sibérie et de la Boukharie. Le sol de cette contrée est fertile.

Tourinsk, sur la même rivière et au nord-ouest de Tioumen, petite ville, l'une des plus anciennes de la Sibérie, mais qui n'a d'ailleurs rien de remarquable.

Verkhotourié, au haut de la Toura, sous le 58° 50′ de latitude, au couchant de Tobolsk, a été bâtie en 1598 : sur le terrain qu'elle occupe était auparavant une espèce de ville habitée par des Permiens et des Syrianes. La situation du lieu est agréable; mais la terre des environs est peu fertile. Cette ville contient plus de 700 marchands.

Pélym, sur la Tavda, au nord-est de Verkhotourié, est une ville peu importante par

son étendue, par sa population et par son commerce.

II. Ekatérinbourg, ville forte et bien bâtie, au 56° 50′ de latitude, et au 78° 40′ de longitude, sur le bord de l'Isset, et près du lac où cette rivière prend naissance. Elle n'a été fondée qu'en 1723 par ordre de Pierre Ier, et a été terminée sous le règne de l'impératrice Catherine Ière, dont elle a reçu le nom. Elle n'a guère plus de 450 maisons, et ne compte qu'environ 300 marchands; mais ses faubourgs servent de retraite à des ouvriers qui travaillent aux fabriques de fer.

III. Iénisseisk, ville provinciale, à l'ouest de Tobolsk, sur la rive occidentale de l'Iénissei, au 58° 26′ de latitude et au 109° 38′ de longitude, n'était d'abord qu'un ostrog lorsqu'elle fut fondée en 1618. Sa situation est agréable; mais elle est sujette aux inondations. Elle compte plus de 3,300 marchands. C'est dans cette ville que les marchands qui viennent de Tobolsk et ceux qui reviennent d'Irkoutsk se rencontrent dans le mois d'août et font mutuellement des échanges.

Mangazeïa ou *Touroukansk*, dans une île de l'Iénissei, au 65° 50′ de latitude, est la ville la plus reculée de cette province. Cette ville, ou plutôt celle qui portait autrefois le

même nom, a été bâtie sur le bord du Taz; mais quelques années après, en 1609, elle fut abandonnée, et l'on bâtit la nouvelle ville fort loin de l'ancienne, quoiqu'on lui ait conservé le même nom : elle est éclairée du soleil à minuit pendant le solstice d'été, et reçoit à peine quelque clarté pendant celui d'hiver. On n'y compte que 250 marchands, quoiqu'il s'y fasse un commerce assez considérable en pelleteries.

Krasnoiarsk, au 56° 10′ de latitude, à l'embouchure de la Katcha, qui tombe dans l'Iénissei, est une ville peu considérable, mais très-agréablement située. Elle renferme plus de 2,000 marchands qui commercent en pelleteries. Elle est surtout peuplée de cosaques, la plupart assez riches, et dont les nombreux troupeaux restent l'hiver et l'été dans le désert, dont cette ville est environnée.

Plusieurs nations barbares habitent le gouvernement de Tobolsk.

Les Vogoules ou *Vogoulitches* se trouvent aux environs de la Kama et de l'Irtich, au-dessus de Solikamsk et de Verkhotourié.

Les Samoïèdes qui vivent aux environs de l'Iénissei ont la même manière de vivre que ceux du gouvernement d'Arkhangel.

Les Ostiaks occupent une grande étendue

de pays, près de Narym, de l'Iénissei, de l'Ob, de Sourgout et de l'Irtich.

Les Barabintsi sont des Tatars qui errent dans la stèpe renfermée entre l'Ob et l'Irtich, et qu'eux-mêmes appellent *Baraba*.

XXIV. Gouvernement d'Irkoutsk.

Le gouvernement d'Irkoutsk, l'un des plus étendus, et en même temps le moins peuplé de la Russie, compose la partie la plus orientale de la Sibérie. Il est borné au nord par la mer Glaciale, au levant par l'Océan oriental ou la mer du Kamtchatka, au midi par la Tartarie chinoise, et au couchant par le gouvernement de Tobolsk.

Il se partage en six districts, qui sont ceux d'Irkoutsk, de Sélenguinsk, de Nertckinsk, d'Ilim, d'Iakoutsk et d'Okhotsk. Les 3 premiers sont au midi, et les autres au nord. On doit joindre à ces districts la presqu'île du Kamtchatka, qui est regardée comme une dépendance d'Okhotsk.

Dans la distribution physique de la Russie nous avons parlé du lac Baikal, de la Léna, de l'Anadyr; mais d'autres rivières considérables baignent encore le gouvernement d'Irkoutsk.

L'Angara est une grande rivière qui sort

du lac Baikal, et qui, après avoir reçu l'Oka et l'Ilim, prend le nom de *Toungouska*, continue encore le chemin qu'elle avait commencé du sud au nord, dès son origine, tourne ensuite à l'occident, et se jette dans l'Iénissei.

La Sélenga, après être sortie du lac Oleitou, dans la Moungalie, court long-temps du couchant au levant, et, cherchant ensuite le nord, elle est arrêtée dans sa course par le lac Baikal, avec lequel elle confond ses eaux, après avoir elle-même reçu celles de plusieurs rivières inférieures.

La Chilka est formée de la réunion de 2 rivières, elles-mêmes assez considérables, l'Indoga et l'Onon; et, après avoir reçu les eaux de l'Argoun, elle prend le nom d'*Amour*, coule long-temps sous la domination de la Chine, et se perd dans l'Océan oriental.

L'Iana, l'Indiguirka et la Kolyma sont des fleuves assez considérables par la quantité de leurs eaux et par la longueur de leur cours. Tous ont leur direction vers le nord, et, après avoir reçu les eaux d'un grand nombre de rivières, ils se jettent dans la mer Glaciale.

La Kamtchatka est le plus grand des fleuves de la presqu'île, à laquelle il donne ou dont

il reçoit son nom. Il court d'abord vers le nord, et, tournant ensuite à l'orient, il tombe dans l'Océan oriental, au 57e degré de latitude, après un cours de 125 lieues.

I. Irkoutsk, belle ville sur la rive orientale de l'Angara, devant l'embouchure de la rivière Irkout, est située sous le 52° 6′ de latitude, et au-delà du 122e degré de longitude, dans un pays fertile, mais hérissé de montagnes. Elle est peu éloignée du lac Baikal, abondant en esturgeons, et qui fournit en une quantité prodigieuse un poisson que les gens du pays appellent *omoule*. Il ressemble au hareng, mais il est un peu plus gros. Le peuple en fait, pendant l'automne, sa provision pour l'année entière. On compte dans Irkoutsk près de 3,000 marchands, qui s'enrichissent du commerce avec la Chine. La richesse est commune dans toute la bourgeoisie de cette ville, et le bas prix des denrées la rend superflue.

II. Sélenguinsk, au midi du lac Baikal, sur le bord oriental de la Sélenga, et sous le 51° 7′ de latitude, et le 124° 12′ de longitude. C'est dans les environs de cette ville que se recueille la meilleure rhubarbe, en si grande quantité que l'empire, après s'en être fourni, en fait encore un commerce assez considérable.

Oudinsk, assez petite ville, sur le bord de l'Ouda, qui tombe dans la Selenga. Elle se trouve sur le chemin de toutes les caravanes qui reviennent de la Chine ou de Kiakhta ; mais ses habitans ne sont pas assez riches pour prendre part à ce commerce. Ils tirent leur subsistance de la fertilité de la terre et de la pêche des omoules, qu'ils prennent dans la Sélenga. Ils en font leur provision pour toute l'année, et en revendent aux autres villes.

Kiakhta, sous le 50° 15′ de latitude, sur le bord de la Kiakhta, qui tombe dans le Bour, lequel se perd lui-même dans la Sélenga. Ce bourg ou cette place de commerce a été établie en 1727 sur la frontière de la Chine, conformément au traité conclu entre les Russes et les Chinois, le 20 août de la même année, pour le commerce réciproque des deux empires. Deux places, l'une russe et l'autre chinoise, sont bâties à 120 toises l'une de l'autre. Toutes deux sont entourées d'une fortification de bois, et celle des Russes est défendue par 6 bastions et par un fossé. Entre deux sont des poteaux, et des gardes veillent à ne pas laisser franchir les limites. Là se fait un commerce continuel entres les Russes et les Chinois, et avec les Boukhars et les Moungals, sujets de la Chine.

III. Nertchinsk, au 51° 56′ de latitude sur le bord de la Nertcha, petite rivière qui tombe dans la Chilka. La ville est peu considérable. Elle était autrefois sur la route des caravanes de la Chine, et elle a beaucoup perdu depuis qu'elles prennent un autre chemin, beaucoup plus court, par Sélenguinsk et par les stèpes des Moungals. Cependant il s'y rend encore une grande affluence de marchands, pour y acheter des martres-zibelines, qui passent pour les meilleures de toute la Sibérie.

IV. Ilimsk, petite ville sur l'Ilim, au 56° 35′ de latitude. On ne compte pas 600 marchands dans la ville et dans tout le district. Cependant on y prend des martres-zibelines d'une assez belle couleur.

V. Iakoutsk, sur la rive occidentale de la Léna, au 62° 2′ de latitude, et au 147° 12′ de longitude, a tiré son nom des Iakoutes, peuples barbares, qui vivent dans cette contrée. Tout ce vaste district ne serait qu'un désert s'il n'était pas peuplé par plusieurs nations sauvages et errantes, Toungouses, Iakoutes, Ioukaguirs, Tchouktchi, Koriaks. La ville est médiocre, mal bâtie, et plusieurs des maisons y sont construites sur le modèle des huttes des Iakoutes : toutes sont dispersées, et ne forment

point de rues. Cette ville faisait autrefois un grand commerce de pelleteries; mais on s'y plaint que les animaux manquent depuis long-temps. Suivant le dernier rôle, on n'y compte que 460 marchands, et la plupart sont misérables. Cependant c'est dans ce district que se trouvent les zibelines les plus précieuses, dont une seule se vend souvent, dans l'endroit même, depuis 300 jusqu'à 350 livres.

L'ostrog d'*Anadyrsk*, sur la rivière dont il emprunte le nom, est dans cette contrée l'établissement russe le plus reculé.

VI. Okhotsk, ville et port, à l'embouchure de l'Okhota, qui tombe dans la mer d'Okhotsk, sous le 59° 30′ de latitude, et le 160° 59′ de longitude. C'est là qu'on s'embarque pour le Kamtchatka. On part ordinairement en septembre, parce que c'est la saison où le vent est le plus favorable; et il est contraire depuis la fonte des glaces jusqu'au milieu de l'été. La traversée est de 315 lieues, et se fait quelquefois en 4 ou 5 jours.

VII. Le Kamtchatka. Cette grande presqu'île s'étend du nord au sud : elle est longue de 200 lieues, et n'en a pas plus de 100 dans sa plus grande largeur. Elle tient à la terre-ferme par sa partie septentrionale, et la ri-

vière *Poustaïa* en marque la limite. Elle est hérissée de montagnes, semée de lacs, coupée de rivières. Aucune contrée connue n'est plus riche en renards précieux et en zibelines. Nous avons raconté ailleurs comment cette île a été découverte et soumise à la Russie. Elle n'était encore connue en 1690 que par le rapport des Iakoutes.

Les établissemens russes dans le Kamtchatka sont :

Le *Bolchéretskoiostrog*, sur le bord de la *Bolchaia Réka* (ou grande rivière) ; qui tombe dans la mer d'Okhotsk. Il n'a que 30 maisons, et tout l'avantage des habitans est de recevoir de la première main les marchandises qu'on apporte au Kamtchatka.

Le *Tiguilskoi ostrog*, construit près de l'embouchure du Tiguil, pour contenir l'inquiétude des Koriaks.

L'*Avatchinskoi ostrog*, au fond du golfe d'Avatcha. C'est là qu'est le port Saint-Pierre Saint-Paul, l'un des meilleurs qu'on puisse trouver par sa profondeur, son étendue et sa sûreté. Il est au 53° 1′ de latitude, et au 176° 20′ de longitude.

L'ostrog du haut de la Kamtchatka (*Verkhni Kamtchatski ostrog*), au nord d'Avatcha, sur la rive occidentale de la Kamtchatka.

L'ostrog du bas de la Kamtchatka (*Nijny Kamtchatski ostrog*), sur le bord septentrional de cette rivière, à 7 lieues de son embouchure. On y trouve 40 maisons: c'est le meilleur endroit de l'île. La terre des environs est propre à la culture: on y recueille toutes sortes de grains , et même des fruits. On y trouve en abondance du bois pour le chauffage et pour le bâtiment, et même pour la construction des vaisseaux. La campagne abonde en gibier, et la rivière en poissons, et la table du dernier cosaque passerait dans d'autres pays pour somptueuse; mais on paye fort cher toutes les marchandises qu'il faut tirer de la Russie.

Peu loin de cet ostrog est un volcan qu'on appelle *Goréla Sopka.* Il jette de la fumée; mais il est quelquefois dix ans sans vomir de flammes. Quelquefois aussi les éruptions n'ont été éloignées l'une de l'autre que de 3 ans. Elles durent tout au plus une semaine et quelquefois moins. Celle de 1737 a été la plus forte dont on ait eu connaissance. Lorsque le volcan ne jette pas de feux , il vomit 2 ou 3 fois l'an des cendres dont la terre est couverte, à trois quarts de lieue à la ronde , de l'épaisseur de plusieurs pouces. Dans un temps serein on aperçoit cette montagne à la dis-

tance de 75 lieues. On la voit quelquefois entourée de 3 rangs de nuages, et elle paraît s'élever encore du quart de sa hauteur au-dessus de la plus haute de ces ceintures.

On connaît encore dans le Kamtchatka 2 autres volcans moins élevés. L'un est au nord du golfe d'Avatcha, et l'autre est entre la Kamtchatka et le Tolbotchik.

Nous ne ferons que citer les nations barbares qui peuplent le gouvernement d'Irkoutsk.

La plus nombreuse de ces nations est celle des Toungouses : ils s'étendent depuis les bords de l'Iénissei jusqu'aux côtes de la mer d'Okhotsk, et jusqu'aux frontières de la Chine.

Les Olioutori vivent le long de la mer du Kamtchatka et sur le rivage du golfe de Penjina.

Les Koriaks occupent le nord du Kamtchatka, et les Kamtchadales la partie méridionale de cette presqu'île ; nations brutes, sauvages et féroces, qui ont entre elles une grande conformité dans les usages et dans les mœurs.

DISTRIBUTION
DE LA RUSSIE [1].

1. Gouvernement d'Arkhangel.

Chef-lieu, Arkhangel.

Population, 170,300 ames.

De ce gouvernement dépendent la Laponie-russe, le pays des Samoïèdes ou Sémoïades, et la Nouvelle-Zemle, grande île inhabitée.

Les habitans de ce gouvernement sont très-laborieux. Ils élèvent des bêtes à cornes d'une petite race. Ils expédient dans les pays étrangers du chanvre, du lin, de l'huile de lin et de chenevis, de la toile de ménage, du cuir de Roussi, de l'huile de baleine, des dents et des peaux de vaches marines (morjes), des peaux de veaux marins, du savon, du suif, de la poix, du goudron, des charbons, des planches et des mâtures. Ils vont chercher jusqu'au Spitsberg du duvet d'édredon. La pêche

[1] *Voyez* Géorgi, Storch, Hermann, ou le *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'empire de Russie*, par M. de Raymond; ouvrage fait d'après les meilleures statistiques russes et allemandes. *D.*

et la chasse sont chez eux fort abondantes. Leur pays renferme des salines.

2. GOUVERNEMFNT D'OLONETZ.

Chef-lieu, Pétrozavodsk, ville fondée par Catherine II.

Population, 206,100 ames.

La terre est pierreuse, marécageuse, peu fertile. Le pays est boisé, et offre de bon bois de construction. On y trouve des carrières de marbre et des mines d'or, de cuivre, de fer et de plomb. Les forêts sont riches en gibier, et les eaux sont poissonneuses. Il y a dans ce gouvernement une bonne fabrique de fusils.

3. GOUVERNEMENT DE VYBOURG.

Chef-lieu, Vybourg.

Cercles, Vybourg, Friedrichsham, Vilmanstrand, Nyslot, Kexholm, Serdobol.

Population, 186,500 ames.

La terre est pierreuse et marécageuse, et fournit du marbre et du granit. La pêche est abondante. Le principal commerce consiste en planches, mâts, poix et goudron.

4. GOUVERNEMENT DE PÉTERSBOURG.

Chez-lieu, Saint-Pétersbourg.

Cercles, Pétersbourg, Schlüsselbourg, No-

vaja-Ladoga, Sophia, Oranienbaum, Iambourg, Kronstadt.

Population, 500,000 ames.

Terrain plat, marécageux, argileux, oléagineux. Le jardinage fleurit dans les environs de la capitale.

5. Gouvernement de Révél (Esthonie).

Chef-lieu, Révél ou Réval.

Cercles, Harrien, Vierland, Jervi, Vick.

Population, 202,300 ames.

Terrain plat et humide, fertile par le moyen des dessèchemens. Il fournit de la tourbe, du gypse, de la pierre à chaux. Dans quelques endroits il y a des grandes plaines sablonneuses. On nourrit dans ce pays de nombreux troupeaux. On expédie par mer, de Révél, du blé, du lin, du chanvre, de la cire, des cuirs. Les paysans esthoniens sont encore attachés à la glèbe.

. Gouvernement de Riga (Livonie).

Chef-lieu, Riga.

Population, 527,000 ames.

Les habitans font une riche pèche dans la Baltique, et dans les lacs et les rivières. Ils font beaucoup d'eau-de-vie de grains. Ils envoient en Russie une grande quantité de bœufs

et de chevaux. Ils expédient pour les pays étrangers du blé, du chanvre, de l'huile de lin et de chenevis, de la cire, des mâtures, des planches, des madriers, de la potasse et de la toile. La Livonie a plus de terres labourables que l'Esthonie; mais il y a beaucoup de marais. Le sol fournit du granit, de la pierre calcaire, de la tourbe.

7. Gouvernement de Mittau (Courlande).

Il est divisé en 9 cercles.

Chef-lieu, Mittau en Léton, Jelgava, sur l'Aa, sous le 50° 46′ de latitude, et 51° 10′ de longitude (méridien de l'île de Fer), à 602 verstes de Pétersbourg.

Le terrain est plat: sur la côte il y a des dunes. Dans l'intérieur on trouve de bonnes prairies, des marais et des bois. Les eaux dégèlent en Courlande vers le commencement d'avril. Le pays a du blé, du chanvre, de la pierre à chaux, du plâtre, de la tourbe, du gibier, beaucoup d'oiseaux aquatiques et de poissons, et des eaux minérales; mais il n'a ni sel ni charbon de terre. Les paysans sont pour la plupart Létons. Ils fabriquent beaucoup d'eau-de-vie.

8. Gouvernemens de Vitepsk et de Mohilef.

Chefs-lieux, Vitepsk, Mohilef.

Population, 1,200,000 ames.

Ce gouvernement faisait partie de la Pologne, et est passé à la Russie par le traité de partage de 1772. Il est peuplé de Létons, de Juifs, de Polonais. Il contient quelques mines de fer, et nourrit des castors et des chats sauvages.

Le terrain du cercle de Polotsk est plat, argileux, sablonneux, humide; mais il devient fertile par le travail. Il produit une grande quantité de bon lin et de bon chanvre. Le plus fort commerce, après celui de ses productions, consiste en miel, cire, potasse et bêtes à cornes.

Le cercle de Mohilef est moins marécageux et plus fertile que celui de Polotsk. Il produit en grande abondance du chanvre et du lin de bonne qualité. On y tire un grand profit des troupeaux. Il s'expédie de Mohilef pour Riga, Memel, Kœnigsberg et Dantzick des bœufs, du bois, du blé, du lin, de l'huile de chenevis, du miel, de la cire, de la potasse, des cuirs de Roussi, des peaux et du suif.

9. Gouvernemens de Vilna et de Grodno (Lithuanie).

Chefs-lieux, Vilna, sur la Vilia, sous le 45° 5 de latitude, et 40° 10′ de longitude, et Grodno.

La Lithuanie a un sol argileux, sablonneux

et peu élevé. On y trouve beaucoup de plaines de sable, de marais, d'étangs, de pâturages et de bois. Le Niémen (en allemand Memel) sépare la Lithuanie de la Prusse. La Lithuanie fournit de la chaux, des pierres meulières, du plâtre, du foin, du gibier, des poissons, du blé, du gruau, du chanvre, du lin, du houblon, du miel et du bois. Dans les forêts on fait tous les ans plus de 2,000 bateaux, appelés *strouguen*. Les paysans font aussi des cuves et d'autres ouvrages en bois.

10. Gouvernement de Minsk.

Divisé en 10 cercles.

Population, 850,000 ames.

Chef-lieu, Minsk, sur le Svislotch, sous le 54° de latitude et 55° 50′ de longitude, à 842 verstes de Pétersbourg.

Pays marécageux, sans montagnes; le plus grand marais est le *Rokitua Balota*. Dans les grandes forêts de ce gouvernement il y a beaucoup de bêtes fauves et de gibier; les oiseaux aquatiques et les insectes y sont très-communs. On exporte du blé, du miel, du bois, de la potasse, du goudron, de l'eau-de-vie, de la bière, de la toile.

11. Gouvernement de Gitomier (Volhynie.)

Il est divisé en 12 cercles.

Population, 550,000 ames.

Chef-lieu, Gitomier. On exporte de la Volhinie du blé, des pierres à bâtir, du lin, du chanvre, de la graine de lin, de l'huile de chenevis, du tabac, du goudron, de la potasse, du salpêtre, de l'eau-de-vie, du bois, des bœufs, des peaux, du miel, de la cire, des poissons secs. La variété des langues, des religions et des peuples est grande dans ce gouvernement.

12. Gouvernement de Kaminiek (Podolie.)

Chef-lieu, Kaminiek-Podolsk.

L'agriculture est assez florissante dans cette contrée, qui fournit aussi du salpêtre, du gypse. La plique est une maladie commune à toutes les provinces de la Russie polonaise.

13. Gouvernement de Smolensk.

Chef-lieu, Smolensk.

Population, 900,000 ames.

Le terrain est généralement fertile, quoique humide en beaucoup d'endroits et sablonneux dans d'autres. Il produit une assez grande quantité de blé, de lin et de chanvre, et offre de gras pâturages. On expédie de ce gouvernement du blé, du gruau, appelé *manne de*

Smolensk, du chanvre, du lin, du miel, de la cire, des cuirs, du suif, des soies de porc, du tabac, de bons chevaux, des bois de charpente et de construction, et des tapis.

14. Gouvernement de Pleskof.

Chef-lieu, Pskof ou Pleskof.

Population, 580,000 ames.

Le pays est argileux, plat et sablonneux. Il produit cependant assez de blé, de bon lin et de bon chanvre. On en tire des bois de construction. On y recueille beaucoup de foin. Les rivières et les lacs sont poissonneux. Les habitans construisent des barques; ils expédient pour Narva, Saint-Pétersbourg et d'autres villes plus éloignées, du lin, du chanvre, du goudron, du cuir de Roussi, des peaux et du bois.

15. Gouvernement de Novgorod.

Divisé en 11 cercles.

Chef-lieu, Novgorod.

Population, 600,000 ames.

Le midi de cette contrée est fertile et produit beaucoup de blé, de lin et de chanvre. On tire aussi de ce pays de bon foin et beaucoup de bois. On y trouve des sources salantes, de l'argile, du gypse, de la chaux, de

l'ardoise, des mines de fer, et par conséquent de riches forges. Les oiseaux aquatiques y sont communs.

16. Gouvernement de Tver.

Chef-lieu, Tver.

Population, 903,600 ames.

Le pays est fertile, quoique le temps y soit très-variable; il produit du blé, du lin, du chanvre et du bois; il fournit aussi de la chaux, de la pierre à bâtir, de l'argile et de la tourbe. Ses rivières facilitent son commerce et l'enrichissent.

17. Gouvernement d'Iaroslaf.

Il est divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Iaroslaf.

Population, 740,900 ames.

La terre n'est que médiocrement fertile, parce qu'elle est en grande partie argileuse et sablonneuse. Dans les forêts il y a des ours, des martres et des renards. Les habitans s'adonnent surtout aux métiers. Ils ont établi des manufactures d'étoffes de soie, de coton, de laine, et de cuirs; mais Iaroslaf se distingue surtout par ses belles fabriques de linge de table damassé, qui fait un objet de commerce avec les étrangers.

18. Gouvernement de Vologda.

Il est divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Vologda.

Population, 556,200 ames.

Il vit dans une partie de cette contrée des Zyriaines, peuple de race finnoise. Ils sont sales, stupides et paresseux. Ils s'adonnent à la chasse; plusieurs vont travailler aux mines des monts Ouraliens.

Le terrain est bas, marécageux, tourbeux et boisé. Il est médiocrement fertile en blé. Les habitans commercent d'un côté avec Arkhangel, et de l'autre avec la Chine. Ils ont des salines; ils s'adonnent à la pêche, et font en bois des ouvrages qui se vendent dans toute la Russie. Il y a dans ce gouvernement beaucoup d'oiseaux aquatiques, des loutres, des martres, des ours, des hermines et beaucoup d'écureuils.

19. Gouvernement de Kostroma.

Il est divisé en 11 cercles.

Chef-lieu, Kostroma.

Population, 825,000 ames.

Terrain médiocrement fertile. Les habitans vont en grande partie exercer, dans les différentes villes de l'empire, le métier de menuisiers et de charpentiers. Le commerce

consiste principalement en suif et en vaisselle de bois. Dans les villages on fait des nattes, et on fond dans de petits fourneaux le minerai de fer, qu'on trouve dans les marais.

20. Gouvernement de Vladimir.

Il est divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Vladimir.

Population, 879,400 ames.

L'agriculture de ce pays est fort riche; les pâturages en sont médiocres. Les habitans cultivent des jardins plantés de pommiers et de cerisiers, et font un grand commerce de cerises sèches. Ils commercent aussi en savon, toile, potasse, chaux, pierres meulières, et en bois de charpente et de chauffage.

21. Gouvernement de Moskou.

Chef-lieu, Moskou.

Population, 1,000,000 ames.

Le pays est fertile et a de bons pâturages. On y fait un commerce considérable de bœufs, surtout dans le district de Koloma. Toutes les villes de ce gouvernement sont remplies de manufactures, et celles qui sont situées sur des fleuves font un grand commerce de transit. D'après Géorgi, il y a dans ce gouvernement 138 toileries, 100 fabriques de cuirs, plus de 100 fabriques de soieries, 25 fabriques de draps,

39 de galons, 17 de martinets de cuivre, plus de 500 moulins, 112 brasseries, 16 fabriques de chapeaux, 8 de chandelles, 2 fonderies de cloches.

22. Gouvernement de Kalouga.

Divisé en 9 cercles.

Chef-lieu, Kalouga.

Population, 784,500 ames.

Ce gouvernement a des bois, des fonderies, des forges, des fabriques de sucre, de toile fine et de toile à voiles, de drap, d'étoffes de soie et de coton, de cuirs. Le principal commerce consiste en blé, en bœufs, en chanvre, en lin, en goudron et en suif. Le sol n'est pas d'une grande fertilité. Une partie des habitans cherche sa subsistance dans les grandes villes. Ce pays manque de sel.

23. Gouvernement de Toula.

Divisé en 9 cercles.

Chef-lieu, Toula.

Population, 890,000 ames.

Le sol produit moyennement de blé et de chanvre, peu de bois, beaucoup de foin. Toula se distingue par sa fabrique d'armes et surtout par sa fabrique d'ouvrages d'acier, qui le cède à peine à ceux d'Angleterre. On en fait commerce jusqu'à la Chine. L'indus-

trie la plus commune du peuple est la poterie et la charpenterie. On exporte aussi beaucoup de chanvre et de cuir de Roussi. Le peuple vit misérablement.

24. Gouvernement de Raizan.

Divisé en 9 cercles.

Chef-lieu, Raizan.

Population, 875,000 ames.

Terrain fertile et bons pâturages, quoiqu'il y ait bien des endroits rocailleux, pierreux et marécageux. Il se trouve dans ce gouvernement quelques mines de fer. Le peuple aime le commerce, qu'il pratique dans des barques sur l'Oka; il exporte des chevaux d'Ukraine, du cuir, du fer, du bétail.

25. Gouvernement de Tambof.

Divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Tambof.

Population, 900,000 ames.

Le terrain est très-propre à la culture du blé et au pâturage. Le nord est couvert de forêts. Ce gouvernement se distingue par une fonderie de canons, et par des fabriques de drap, d'étoffes de coton et de cordages. On y fait un grand commerce de chevaux, de bétail, de suif, de peaux, des ouvrages en bois, du millet.

26. Gouvernement d'Orel.

Chef-lieu, Orel.

Population, 968,300 ames.

Le pays abonde en blé, lin, chanvre, suif, miel et cire, soie de porc. On en tire des mâtures et des câbles : on y fabrique de la toile commune, des cuirs et des nattes. On y trouve des mines de fer, de salpêtre, de la chaux, de l'albâtre, du bétail d'une bonne race, et d'excellens chevaux. Des fonderies de fer y occupent en partie l'industrie des habitans.

27. Gouvernement de Koursk.

Divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Koursk.

Population, 920,000 ames.

Pays montagneux, terrain fertile : il produit du lin, du chanvre et du tabac. Les pâturages sont gras. On y a une assez grande quantité de bois. Les habitans recueillent des fruits dont ils font commerce avec leurs voisins. Ils exportent aussi des gruaux, de l'eau-de-vie, de l'huile de chenevis, du gros drap.

28. Gouvernement de Voronèje.

Divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Voronèje.

Population, 825,000 ames.

Pays très-fertile en grains de toute espèce, en fruits, surtout en prunes, raisins et melons d'eau. Il fait un assez riche commerce en chevaux, bétail, fruits, suif, eau-de-vie, fer, salpêtre, peaux.

29. Gouvernement de Slobode-Ukraine.

Divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Kharkof.

Population, 800,000 ames.

Le terrain est plat et humide. Il y croît beaucoup de blé. Les pâturages y sont bons. On y manque de grandes forêts; mais on coupe, sur les bords du Donetz, des chênes à qui l'on fait descendre le Don, et qui servent à la marine de la mer Noire. On a dans ce pays des fabriques de salpêtre. Parmi les habitans il y a beaucoup de cosaques et de Tcherkasses.

30. Gouvernement de Pultava.

Chef-lieu, Pultava.

Population, 742,000 ames.

Cette contrée offre des plaines fertiles en blé et de vastes prairies couvertes de troupeaux. On y coupe du bois de charpente et du

bois de chauffage, et l'on n'y manque pas de jardins fruitiers. Le plus fort commerce consiste en blé, lin, chanvre, huile, miel, cire, tabac, potasse et chaux. Le charbon, les peaux, les fruits secs et confits, les toiles communes y font aussi d'assez bons articles de commerce.

31. Gouvernement de Tchernigof.

Chef-lieu, Tchernigof.

Population, 741,850 ames.

Beaucoup de Grecs, anciennement établis à Néjin, commercent avec la Pologne, la Turquie et la Grèce. On voit à Tchernigof un grand nombre de marchands de la Grande et de la Petite-Russie. Les Malorossiens, indigènes de la Petite-Russie, ont des mœurs et des costumes différens de ceux des autres Russes.

De belles forêts y donnent en grande quantité de bon bois de construction.

32. Gouvernement de Kief.

Il est divisé en 12 cercles.

Chef-lieu, Kief.

Population, 795,800 ames.

Ce pays offre beaucoup de terrains vagues, où paissent des troupeaux de bœufs de la plus grande beauté. Il ne manque pas de terres

fertiles en blé. On y élève une grande quantité d'abeilles, et l'on a de bons jardins fruitiers. Des fabriques d'étoffes de soie et de laine et des manufactures de cuirs contribuent à la richesse du pays. Les habitans font un grand commerce d'exportation en chanvre, lin, potasse, huile de lin et de chenevis, tabac, miel, cire, suif, eau-de-vie de grain, chèvres, bœufs et chevaux. Ils manquent de bois. Les paysans emploient pour le chauffage des broussailles, des roseaux, de la paille, etc. Ce pays abonde en sauterelles; le pain y manque souvent.

33. Gouvernement de Katérinoslaf.

Chef-lieu Katérinoslaf, ou, suivant la prononciation russe, Iékatérinoslaf, ville fondée par Catherine II, au 48° 4′ de latitude, et au 53° 20′ de longitude, sur le Dnèpre. Le fort d'Azof et celui de Tangarok dépendent de ce gouvernement.

Population, 744,550 ames.

On trouve dans plusieurs lieux de ce gouvernement des Serbes, des Bulgares, des Valaques, des Grecs, des Albaniens, des Arméniens, des Hernoutes.

Le pays est assez fertile en blé, et ne manque pas de gras pâturages. On y a des fabriques de cuirs et de toile de lin, et des

salines. On s'y occupe avantageusement de la pêche et l'on y cultive des jardins fruitiers.

34. GOUVERNEMENT DE LA TAURIDE (autrefois LA CRIMÉE).

Chef-lieu, Simphéropol (autrefois Akhmetchet), ville réédifiée par Catherine II, sur la Salguira, au 45° 12′ de latitude, 52° 47′ de longitude.

Population, 100,000 ames.

Terre propre au labourage; pâtures; jardins fruitiers, où naissent les plus beaux fruits de l'Europe et de l'Asie; rivières et mer poissonneuses; lacs et sources salantes; sources de naphte. La principale richesse du pays consiste en riz, millet et orge, soie, savon, cuirs, brebis, poisson salé, œufs d'esturgeons et colle de poisson. La Tauride fournit aussi de petits chevaux, des chameaux et du bétail d'une petite race.

35. GOUVERNEMENS DU CAUCASE ET D'ASTRAKHAN.

Population, 119,000 ames.

Chefs-lieux, Astrakhan, Katérinograd, et, suivant la prononciation russe, Iékatérinograd, ville fondée par Catherine II, sur la Malka, au 43° 43′ 34″ de latitude, 62° 40′ de longitude.

Il vit, dans ce gouvernement, des Kalmouks (qui ont 12,250 tentes), des cosaques, des Kabardiniens, des Nogais du Kouban, des Circassiens, etc.

Dans les montagnes sont des nations errantes et pastorales.

Dans la ville d'Astrakhan sont établis des Tatars, des Juifs, des Indiens, des Tourkestaniens, des Arméniens, des Persans, tous faisant un grand commerce avec la Khive, la Boukharie et la Perse. Les principaux articles de ce commerce consistent en toile, cire, savon, fer, cuivre, plomb, or, argent, acier, mercure, couperose, cuirs de Roussi.

La terre est, au midi, propre à la culture; aù nord, elle s'y refuse, et est chargée de sel et de nitre. Beaucoup de parties sont désertes; tel est le district d'Astrakhan. On trouve dans ce gouvernement beaucoup de lacs salans, des eaux minérales et des sources de naphte.

36. Gouvernement de Saratof.

Il est divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Saratof.

Population, 624,000 ames.

Dans ce gouvernement, sur la Sarpa, se

trouve Sarepta, colonie très-florissante de Hernoutes ou frères moraves.

Entre la Medvéditsa et l'Ilavlia, et sur les deux bords du Volga, sont des colonies de différentes nations de l'Europe, qui s'occupent de l'agriculture, nourrissent des troupeaux, cultivent beaucoup de tabac, exercent divers métiers et tiennent différentes fabriques.

Une partie du terrain est fertile : il s'y trouve des lacs salans. On se livre dans ce pays à l'éducation des vers à soie. La richesse commerciale consiste en blé, chanvre, soie, huile de chenevis, cuirs, suif, bétail et poisson.

37. Gouvernement de Penza.

Chef-lieu, Penza.

Population, 640,700 ames.

Dans ce gouvernement vivent beaucoup de Mordvans, la plupart baptisés.

C'est un pays à blé. On y fait une grande éducation d'abeilles, et l'on a beaucoup de fabriques d'eau-de-vie de grain. La pêche est abondante dans la Soura. Cette contrée se distingue par ses fabriques de drap, de fer, de potasse, de couperose, de savon, de cuirs et de verre.

38. Gouvernement de Nijégorod.

Divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Nijny-Novgorod.

Population, 816,200 ames.

Dans ce gouvernement vivent des Tchouvaches et des Mordvans, la plupart baptistés.

Terre fertile, et qui produit toutes sortes de grains; on en fait commerce par les fleuves. Forêts de chênes et de tilleuls. Marbres, pierre à chaux, plâtre; sel, poissons; fabriques de savon, de cuirs et de câbles.

39. Gouvernement de Viatska.

Il est divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Viatska.

Population, 816,000 ames.

Dans ce pays vivent des Votes ou Votiaks, des Tchouvaches et des Tchérémisses, anciennement établis sur les bords de la Viatska et de la Kama.

Bien des parties de cette contrée sont montagneuses, marécageuses, argileuses, infertiles. La disette force quelquefois les habitans de mêler à la farine des glands et de l'écorce de pin et d'orme. Dans le reste, la culture est passable, et de bons pâturages nourrissent des troupeaux nombreux. La principale richesse consiste en blé, miel, cire, lin, suif,

cuir de Roussi, charbon, fonderies et forges de fer, eau-de-vie de grain, bois de construction.

40. Gouvernement de Kazan.

Il est divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Kazan.

Population, 770,000 ames.

Dans ce gouvernement vivent des Tatars, des Tchérémisses, des Tchouvaches et des Mordvans.

Les gens de la campagne s'occupent beaucoup de l'agriculture, et la bonté du sol favorise leurs travaux. Les forêts donnent beaucoup de bois de construction. La ville de Kazan a des fabriques de drap. La richesse du pays consiste en blé, gruau, miel, cire, savon, cuir ordinaire, cuir de Roussi, chanvre, huile de chenevis et de noix, albâtre, salpêtre.

41. Gouvernement de Simbirsk.

Il est divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Simbirsk.

Population, 731,000 ames.

Dans ce pays vivent des Tatars, des Tchouvaches, des Mordvans et des Tchérémisses, et à Stavropol des Kalmouks baptisés.

La culture et la pêche sont la grande richesse du pays. Dans les prairies l'herbe s'élève à la hauteur d'un homme. Cette contrée

a beaucoup de bois. On y trouve des carrières d'une pierre dure qui ressemble à l'albâtre, d'ardoise et de gypse. Elle a des fabriques de soufre, de cuivre, de fer et de cuirs.

42. Gouvernement d'Orenbourg.

Divisé en 10 cercles.

Chef-lieu, Orenbourg sur l'Oural.

Population, 400,000 ames.

Au nord sont des Tatars, des Mordvans, des Tchérémisses, des Tchouvaches, des Bachkirs, des Votiaks et des Teptères; au midi, des Mestchériens, des Kalmouks mahométans et des Kirguis. Ces derniers sont partagés en trois hordes, et ne peuvent perdre leur goût natif pour le brigandage. Ils ont une quantité énorme de bestiaux.

La partie septentrionale de ce gouvernement tient aux monts Ouraliens : elle est montagneuse. Les plaines sont fertiles en grains, et ont de belles forêts. Sur les montagnes sont des mines de fer et de cuivre. Le sel de montagne s'y trouve en grande abondance.

Au midi sont des plaines brûlées et beaucoup de marais salans, de lacs et d'étangs.

Les caravanes de Boukharie animent beaucoup le commerce d'Orenbourg et de Troisk.

43. Gouvernement de Permie.

Il est divisé en 12 cercles.

Population, 798,550 ames.

Des deux côtés des monts Ouraliens habitent des Permiens, des Zyriaines et des Vogoules.

La richesse de ce pays consiste en mines d'or, de cuivre et de fer, en carrières de marbres de différentes couleurs, et en salines. Il n'est cependant pas pauvre en grains; il a de bons pâturages, et la chasse et la pêche y sont abondantes. Dans le mont Goumiche se trouvent des malachites et d'autres pierres dures. On fabrique dans ce gouvernement beaucoup de barques.

44. Gouvernemens de Tomsk et de Tobolsk.

Chefs-lieux, Tomsk et Tobolsk.

Population, 759,000 ames.

Il vit dans cette contrée des Zyriaines, des Boukhares, des cosaques, diverses races de Tatars, des Tchouvaches, des Samoïèdes, des Goukagires, des Téléoutes, des Vogoules, des Koïbales et différentes races d'Ostiaks et de Toungouses.

Au nord sont des bois et des marais. Vers la mer Glaciale le froid ne permet à aucun arbre

de naître; mais depuis l'Ob ou l'Obi, jusqu'aux monts Altaïques, sont des plaines labourables, couvertes de hameaux. Au midi sont des plaines sablonneuses et salées.

Les mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer, les carrières de marbre, de jaspe et de porphyre, enfin la pêche et la chasse aux animaux qui ont des fourrures précieuses font la grande richesse du pays. Dans quelques endroits le sol est assez fertile en blé et offre de bons pâturages. Quelques peuples ont de nombreux troupeaux. Il y a des Katchins qui possèdent 500 à 1,000 chevaux de bonne race.

45. Gouvernement d'Irkoutsk.

Il est divisé en 17 cercles.
Chef-lieu, Irkoutsk.
Population, 450,000 ames.

Dans ce gouvernement se trouvent des Moungals, des Toungouses, des Bouriates, des Iakoutes, des Ioukaguirs, des Tchouktchi et des Kamtchadales.

A ce gouvernement appartient Kiaktha, place de commerce, où se fait le négoce entre la Russie et la Chine.

La presqu'île de Kamtchatka et les îles

Aléoutiennes et Kouriles dépendent aussi de ce gouvernement.

Cette contrée fort vaste est la moins peuplée de toute la Sibérie. Il revient à peine 4 hommes à une lieue carrée. Le district d'Irkoutsk est fertile en blé, et la ville qui lui donne son nom est enrichie par son commerce avec la Chine, la Boukharie et la Moungalie.

Il y a dans ce pays des salines, un grand commerce de pelleteries et des fabriques de cuir et de verre. Des troupeaux de chevaux, de bêtes à cornes et à laine, et de rennes ajoutent à sa richesse. Les fleuves abondent presque tous en poissons.

La rhubarbe croît près de Sélinginsk; les lacs de Tatchirensk fournissent du sel amer, *sal cacarcicum sibiricum*, qui est un excellent purgatif.

Dans le district de Nertchinsk sont des mines d'or et d'argent.

Dans celui d'Iakoutsk sont de très-belles martres-zibelines.

Le Kamtchatka donne les plus belles fourrures du monde entier, surtout en zibelines et en renards.

46. Territoire des cosaques de la mer Noire.

Ce territoire, qui est borné à l'est par le gou-

vernement d'Astrakhan, à l'ouest par la Favégorie et la mer d'Asof, au sud par le Couban, et au nord par le pays des cosaques du Don, a au-delà de 2,000 lieues carrées de surface. Les cosaques qui l'habitent fournissent environ 20,000 hommes de troupes. La pêche et les troupeaux sont leurs principaux moyens de subsistance. Il y a dans ce pays aussi des Tatars.

47. Géorgie ou Grousie.

Ce pays s'étend depuis le 41° jusqu'au 43° de latitude, et depuis le 59° jusqu'au 65° de longitude. Sa superficie est de 1,740 lieues carrées.

Chef-lieu, Téflis sur le Kour, sous le 41° 43′ de latitude, et le 41° 30′ de longitude.

La Géorgie comprend les provinces de Kartuel, Samkhiti, Cachéti.

Les pays d'Imirette, Gouriel et de Mingrélie sont aussi sous la suzeraineté de la Russie.

Les habitans sont des Géorgiens, des Tatars, des Arméniens, des Juifs et des Bohémiens. La Géorgie a du vin, des fruits, des plantes teinturières, des marbres, du jaspe, du gibier, du naphte.

48. L'Atamanie des cosaques du Don.

Chef-lieu, Tcherkask, au 47° 13′ 30″ de latitude, et au 57° 30′ de longitude.

Population, 200,000 ames.

Tout ce pays est très-propre à l'agriculture, et offre de bons pâturages. Les arbres à fruits et la vigne y prospèrent; mais la paresse naturelle aux cosaques ne leur permet pas de mettre à profit ces bienfaits de la nature. Ils commercent avec les Grecs et les peuples du Kouban. Leur commerce consiste surtout en poissons, caviar, bœufs et chevaux. Ils vendent aussi du vin, mais en petite quantité, parce qu'ils consomment eux-mêmes presque tout ce qu'ils en recueillent. Leur wymoroska ou vin gelé est recherché. Ils habitent des villages appelés *staritses.*

49. Finlande.

La Finlande, que la Russie possède maintenant toute entière, est peuplée de 837,000 ames.

Ses districts sont, Abo, Tavastchus, Heinola, Vasa, Kuopio, Uleaborg.

50. Stèpe des Kirguis-Kaissaks.

On compte dans ce désert 300,000 ames.

51. Nouvelle-Zemble.

Cette terre, de plus de 4,000 lieues carrées de surface, n'a point d'habitans.

52. Colonies russes en Amérique.

Ces colonies sont, Novorossysk, Voskrekensk, Alexandrovsk, Simionovsk. Elles ont à peine 400 habitans.

Suivant le calcul de M. Plestchéef, la population de toute la Russie se monte à 26,000,000 d'ames; mais comme on ne comprend pas dans ce nombre la noblesse, le clergé, l'armée de terre et de mer, les serviteurs de la cour, les académies, les universités, les séminaires, les maisons d'éducation, les troupes irrégulières, les peuples errans et sauvages, les étrangers établis en grand nombre dans l'empire, on peut faire monter la population à 30,000,000 d'ames.

Depuis le temps où M. Plestchéef écrivait, elle est augmentée par le dernier partage de la Pologne.

Les villes fondées ou réédifiées par Catherine II étaient en 1787 au nombre de 254. Quelques autres ont encore été fondées depuis.

Suivant Tempelmann, l'empire de Russie tout entier contient 560,000 lieues carrées; elle a donc 200,000 lieues carrées de plus que l'Europe, à laquelle il n'en donne que 360,000.

Suivant le même savant, la Russie asiatique a seule 380,000 lieues carrées : c'est 20,000 lieues carrées de plus que l'Europe.

Büsching donne à la Russie entière 830,000 lieues carrées, à la Russie asiatique 670,000, et à la Sibérie seule, 667,000 [1].

[1] Quelle prodigieuse différence, observe très-judicieusement M. de Raymond (*Tableau de la Russie*), entre l'empire français et l'empire russe ? En France plus de 42,000,000 d'hommes et demi qui jouissent de la liberté personnelle, et que l'on peut compter parmi les plus civilisés du globe, vivent rapprochés les uns des autres sur une surface de 14,000 milles carrés au plus; en Russie, le même nombre d'hommes, dont les hautes classes seules ont un degré de culture égal à celui de la nation française en général, et dont le reste appartient aux peuples à demi civilisés et même barbares, est épars sur une immense étendue de 80,000 milles carrés, en ne considérant que la Russie d'Europe. En France, tout a acquis sa maturité et sa perfection; en Russie, tout attend son développement, etc. *D.*

DU COMMERCE
DE LA RUSSIE [1].

PRODUCTIONS DE LA RUSSIE,
ET INDUSTRIE DES HABITANS.

L'immense étendue de la Russie lui procure une variété de productions dont aucune autre domination ne peut se vanter. Si le luxe ne s'y était pas introduit avec tous les goûts et tous les caprices qu'il entraîne, elle se passerait aisément du commerce des autres peuples et des productions des contrées étrangères.

Un grand nombre de ses provinces sont très-fertiles en grains de toute espèce. Ses contrées boréales ne sont pas entièrement privées

[1] J'ai cru que cet article pourrait intéresser quelques lecteurs. Quoiqu'il laisse bien des choses à désirer, il donnera du moins quelque idée des richesses et du commerce de la Russie. J'ai fait beaucoup usage, en le composant, de l'*Essai sur le commerce de Russie*, de l'*Antidote*, dont l'auteur de l'*Essai* s'est aussi servi sans le citer; d'un morceau de M. Müller sur le commerce de la Sibérie, et de quelques notes que j'ai reçues de bonne main.

de cette fécondité : on recueille même du lin à Kargapol, au 61° 29′ de latitude; et si le sol de Mézen, voisin du cercle polaire arctique, se refuse à produire le lin et le froment, il offre du moins aux cultivateurs d'abondantes moissons d'avoine, qui sert à l'entretien des haras établis dans les environs. Ces mêmes contrées, d'où les anciens croyaient que la nature morte et glacée rejetait tous les êtres vivans, nourrissent des troupeaux de bœufs de race hollandaise, et beaucoup plus grands que l'espèce ordinaire. Le veau d'Arkhangel est remarquable par sa grandeur, et recherché par la délicatesse de sa chair. On en trouve qui pèsent plus de 500 livres. Dès qu'on est descendu jusqu'au 62e degré, on trouve des moissons si supérieures aux besoins des habitans, qu'une quantité considérable de grain est employée à brasser de l'eau-de-vie

Les gouvernemens de Livonie, de Pleskof, de Smolensk, d'Ukraine, de la grande et de la basse Novgorod, de Moskou, de Belgorod, de Voronèje, de Kazan sont les greniers de l'empire. Après avoir reçu de ces terres si fertiles une abondante subsistance; après en avoir exigé tout le grain que consomment les brasseries; après en avoir tiré toute l'eau-de-vie dont le peuple des villes fait un si prodi-

gieux abus, on cède le superflu des récoltes à la Suède, à l'Angleterre, à la Hollande.

On a évalué la consommation annuelle de l'eau-de-vie de grain en Russie à 156,000,000 de pintes de Paris. En supposant que la population soit de 18,000,000, cela ne ferait pas 8 pintes et demie par personne; mais si l'on fait l'abus le plus condamnable de cette boisson dans les grandes villes, l'usage en est rare dans bien des campagnes.

Mais partout on brasse de la bière, et c'est encore un tribut que l'on impose à la fécondité de la terre. Il faut qu'elle rapporte aussi toutes les espèces de gruaux; nourriture saine pour les riches et ressource abondante pour les pauvres.

Les récoltes de chanvre, après avoir fourni la quantité inappréciable d'huile que le peuple consomme dans ses carêmes multipliés, après avoir suffi aux besoins de la marine et des fabriques de toiles, laissent encore un superflu considérable qu'achètent les étrangers. C'est le chanvre de Russie qui fournit à toute la marine de l'Europe, excepté celle de France, les voiles et les cordages.

D'abondantes récoltes de grains ne font pas la seule richesse de l'Ukraine. Elle porte les plus beaux fruits. Ses gras pâturages nour-

rissent des troupeaux nombreux, et cette province vend plus de 6,000 bœufs chaque année. On y cultive le tabac, on y recueille la cire et le miel. Quand on voudra tourner le travail et l'industrie des habitans vers la culture des mûriers, ils pourront nourrir la chenille précieuse qui tire la soie de son sein.

Astrakhan, célèbre par ses fruits, ses melons d'eau et la beauté de ses raisins, conserve encore une race de moutons remarquables par leur grosseur extraordinaire et par la beauté de leur fourrure. Elle fut amenée par les Tatars lorsqu'ils vinrent établir dans ce climat délicieux l'une de leurs dominations.

Cette même contrée renferme des salpêtrières considérables. On ne vend du salpêtre aux étrangers que lorsque les magasins de la couronne en contiennent une grande surabondance.

On tire des bords du Volga les œufs d'esturgeon, ou le caviar, qui, frais encore, est un mets agréable, et qui, pressé et séché, perd beaucoup de sa bonté, et est cependant encore recherché par plusieurs nations de l'Europe. On en transporte même dans la Turquie et dans les deux Indes. C'est des

vessies d'air de ces mêmes poissons qui fournissent le caviar que se fait la colle de poisson.

La province de Kazan, fertile en grains et en fruits, est couverte de vastes forêts. On en tire les plus beaux mâts et les meilleurs bois de construction.

Plusieurs provinces fournissent beaucoup de chevaux légers, infatigables, qui exigent peu de soins, et sont sujets à peu de maladies. Des seigneurs ont établi des haras dans leurs terres, et, par le mélange et le croisement des races, ils procurent à la Russie des espèces qui lui étaient inconnues.

Le sel des salines de Russie ne s'exporte guère chez les étrangers : il s'en consomme chaque année dans l'empire le poids de 330,000,000 de nos livres. Il ne se vend que 30 sous le poud [1]; ce qui fait un peu moins d'un sou la livre. Les frais d'exploitation et de transport coûtent plus que la vente ne produit; mais Catherine II a mieux aimé supporter cette perte que de hausser le prix d'une marchandise si nécessaire aux pauvres.

Il serait impossible de calculer combien de

[1] Trente-trois de nos livres de Paris font le poud de Russie.

belles pelleteries sont apportées en tribut par les barbares dépendans de la domination russe; combien sont prises par les chasseurs; combien il s'en exporte chez les étrangers; et combien il s'en consomme dans l'empire pendant la rigueur des hivers. Il suffit de savoir que la Russie fournit la plus grande quantité des fourrures communes; qu'elle seule possède les pelleteries les plus précieuses, et qu'elles font, dans toutes les saisons, un objet de luxe pour toutes les nations de l'Asie. Le prix d'une seule pelisse de renard noir suffirait à la fortune d'un particulier sans faste et sans ambition.

Des objets plus utiles, quoique méprisés par le riche dédaigneux, contribuent à la richesse de la Russie. Le suif fait l'un des articles les plus importans de son commerce. Il se tire de plusieurs de ses provinces, mais principalement d'Orenbourg, où l'apportent les nations errantes, qui nourrissent des troupeaux innombrables, pour trafiquer de leurs peaux et de leurs graisses. On en exporte chaque année environ pour 1,000,000 de roubles, ou pour 4,500,000 liv. de notre monnaie [1]. On envoie de Pétersbourg de la chan-

[1] J'évalue ici le rouble à 4 liv. 10 s. Il est loin de les valoir intrinsèquement depuis l'affaiblissement des

delle toute faite à plusieurs contrées de l'Allemagne.

Il est difficile de se faire une juste idée de la prodigieuse abondance du poisson et du gibier de la Russie. On peut dire en général que, dans tout ce qui est nécessaire à la vie, la quantité de ses productions est bien supérieure à celle de sa consommation.

Elle joint à tant de richesses la facilité de leur distribution par les grands fleuves qui la traversent, et par les traînages peu dispendieux sur la neige et sur la glace des rivières et des lacs, pendant la longue durée des hivers.

Les étrangers regardent la Sibérie comme le tombeau de la nature, et croient que son séjour suffit au supplice des plus affreux scélérats [1]. Cependant aucune terre peut-être

monnaies; mais les variations du change le font encore monter quelquefois à cette somme.

[1] La Sibérie est bien peinte dans ces vers de M. le comte Chouvalof :

Lorsque le voyageur franchit les monts Riphées,
Qu'il vient se reposer, de sa course lassé,
Sur les bords du Tobol, sur ceux du Jénissé,
La nature, en ces lieux brillante et solitaire,
Frappe son œil surpris d'une pompe étrangère,
Prête à tous les objets des vêtemens nouveaux,
Et d'un cachet plus fier a marqué ses travaux.

Cette description est tirée de l'Épître à Voltaire, dans

ne prodigue plus généreusement à l'homme sa subsistance. La richesse y est en même temps commune et inutile. La fertilité du sol excède les besoins des consommateurs, et une étonnante variété de gibier et de poisson semble prévenir leurs désirs [1]. L'hiver y est rigoureux; mais d'épaisses forêts ôtent la crainte d'éprouver le froid dans l'intérieur des maisons, et les animaux qu'elles recèlent fournissent les fourrures les plus douces et les plus solides, les plus chaudes et les plus légères qu'on connaisse sur toute l'étendue du globe.

laquelle se trouve ce vers si touchant et si profondément senti :

Les plaisirs sont plus purs au matin de la vie.

Mais en admirant les beautés fières et imposantes de la Sibérie, et ses richesses réelles et de convention, il faut convenir que la rigueur de ses hivers doit effrayer des hommes nés sous des climats plus doux, et que l'abondance dont on y jouit est due en partie à la faiblesse de sa population.

[1] Les vivres sont à si bas prix à Tobolsk, que les ouvriers ne peuvent s'y déterminer à travailler. Ils se mettent à l'ouvrage pendant deux heures, gagnent de quoi vivre toute la semaine et se reposent. Pendant le séjour qu'y firent Müller et Gmélin, on pouvait y vivre commodément pour dix roubles par an, ce qui faisait alors 50 francs de notre monnaie. Un esturgeon de cinq pieds de long fut payé 16 sous par Gmélin.

Les fourrures communes y sont à vil prix, et surpassent en beauté et en bonté les plus belles des autres pays. Telles sont les peaux des zibelines tuées pendant l'été ou le printemps, celles des petits-gris dont le poil épais et lustré approche de la couleur de l'ardoise, celles des pestsi ou isatis, que l'on appelle *renards blancs*, celles enfin des lièvres dont le poil s'adoucit, s'épaissit pendant l'hiver, et prend la blancheur de la neige.

Mais les pelleteries précieuses de la Sibérie font l'objet du plus riche commerce. Le zobel, que nous appelons *martre-zibeline*, tué en hiver et bien choisi, peut tenir entre elles le premier rang. Une seule peau de ce petit animal, bien fournie de poil et d'une couleur brune et bien lustrée, coûtait, il y a 40 ans, 250 livres de notre monnaie dans la Sibérie même, et le prix en a depuis augmenté. Celles qui étaient d'une beauté parfaite se payaient encore beaucoup plus cher. Les hermines ne sont guère plus grandes que les taupes de nos champs, et elles coûtaient 75 livres le 100.

Un dos de castor ordinaire se vendait de 20 à 25 livres; mais les peaux de loutres marines, qu'on appelle *castors du Kamtchatka*, se vendaient alors 100 écus aux Chinois. J'en

ai vu qui n'étaient pas parfaites, et qui avaient coûté 500 livres en Sibérie.

Une peau de renard, qui avait une bande noire depuis la nuque jusqu'à la moitié du dos, ou même jusqu'à la queue, et qui n'avait l'extrémité du poil blanchâtre que sur les côtés, se vendait jusqu'à 500 livres; mais quand la peau en était parfaitement noire, elle coûtait, en proportion de sa beauté, depuis 3,000 jusqu'à 5,000 livres.

Les renards bleus sont encore plus rares, et la curiosité y met un plus haut prix.

On donne quelquefois, chez les étrangers, le nom de *renards bleus* à des pestsi d'une couleur bleuâtre. C'est l'animal que M. de Buffon appelle *isatis.* Cette fourrure est de peu de valeur. La peau coûte en Sibérie de 5 à 7 livres 10 sous.

La peau du glouton est assez agréable par sa couleur variée de fauve et de noir. Dans le temps dont je parle elle se vendait 15 liv. à Irkoutsk. On payait aussi de 16 à 20 livres les peaux des ours blancs, qui sont bien plus rares que les noirs.

Je ne parlerai pas des marbres de la Sibérie, de ses pierres précieuses, de ses topazes, de ses améthystes, de son lapis-lazuli, de son ivoire fossile, ni de son musc, beaucoup

moins odorant que celui de la Chine. On tire du sein de cette vaste contrée l'or, l'argent, le cuivre et le fer. Le cuivre y est d'une bonne qualité, et souvent il est chargé d'or : ce qui en fait défendre l'exportation. Il n'est pas même permis de faire sortir de la province les monnaies de cuivre qui y sont frappées. On ne trouve pas le fer de la Sibérie inférieur à celui de la Suède.

Les mines d'or de Bérézof ont fourni, en 1776, 75 livres d'or; mais cet or n'était pas parfaitement purifié. De 100 pouds, ou 3,300 livres du meilleur minerai on tire 5 pouds ou 165 livres d'or. Les mines d'or de la couronne ont rendu, en 1772, 1,947 liv. d'or, et 62,304 liv. d'argent; mais le produit n'est pas tous les ans aussi considérable. Les mines d'Espagne ont produit aux Romains en 9 ans, suivant Pline, 8,000 marcs; ce qui ne fait par an, en compte rond, que 888 marcs, ou 444 livres.

Les productions de la terre font la première richesse; mais elle est considérablement augmentée par l'industrie. Celle des Russes est exercée de bonne heure à la fabrication de ces cuirs si recherchés qu'ils appellent *ioufte*, que les Lévantins nomment *bolgari*, et que nous appelons *cuirs de Roussi*. Aucune

nation n'a pu les contrefaire, soit qu'en effet les fabricans aient un secret qu'ils n'ont pas laissé pénétrer, soit plutôt qu'aucun autre pays ne puisse fournir en assez grande abondance le tan de bouleau nécessaire à cette fabrication.

On comptait, il y a quelques années, plus de 100 fabriques d'ioufte, et le nombre s'en accroît chaque jour. L'exportation de ce seul article produit chaque année un 1,000,000 de roubles, ou 4,500,000 de nos livres.

Les Russes paraissent aussi avoir su de tout temps fabriquer ces draps grossiers qui servent à l'habillement des paysans et de toutes les peuplades barbares, jusqu'aux frontières de la Chine. On ne peut compter le nombre des fabriques de ces draps. Cette branche d'industrie, si peu brillante, est d'un rapport considérable.

Ils achetaient autrefois de l'étranger, et fabriquent eux-mêmes à présent, les gros draps destinés à l'habillement des troupes. On en compte 50 fabriques, qui occupent 1,700 métiers, et qui n'emploient que des laines du pays.

Il est inutile de parler ici de la fabrique des draps d'Iambourg, la seule qu'il y ait dans l'empire, et qui coûte beaucoup plus qu'elle

ne produit. On n'y emploie que des laines d'Espagne, et elles y sont travaillées par des mains étrangères.

La Russie, recueillant beaucoup de chanvre et de lin, doit avoir un grand nombre de fabriques de toiles. Le linge de table damassé, qui se fait à Iaroslavle et à Moskou, égale en beauté celui de Silésie. Les fabriques du linge de table ordinaire, que nous appelons *ouvré*, sont innombrables. On fabrique partout une grande quantité de toiles, mais fort étroites, et d'une médiocre ou mauvaise qualité. Les fabriques de toiles à voiles suffisent à la marine de l'empire et à presque toute celle de l'Europe. La toile fine d'Arkhangel ne le cède qu'à celle des Pays-Bas.

Il s'exporte une grande quantité de toile de Russie pour l'Angleterre et la Hollande, et une moindre quantité pour l'Espagne et le Portugal.

On fabrique à Moskou et dans les environs des velours, des damas pour meubles, des droguets, des pluches de soie, des taffetas et des étoffes riches; mais tout cela est bien loin d'égaler la perfection de nos fabriques. On fait aussi en Russie beaucoup de velours de coton.

L'exportation de la quincaillerie et de la coutellerie de Toula est défendue.

COMMERCE

AVEC LES PEUPLES DE L'ASIE.

La Russie, avec un superflu considérable, doit faire un grand commerce : ses correspondances s'étendent jusqu'à la Chine. La cour était dans l'usage d'envoyer tous les trois ans une caravane à Pékin : une brouillerie survenue entre les deux cours interrompit ce commerce. Quelques fraudes des marchands russes furent le prétexte dont les Chinois, le peuple du monde le plus frauduleux, colorèrent leur rupture; mais la mésintelligence fut réellement causée par l'asile que la Russie accorda en 1757 à cette même horde de Kalmouks, qui en 1771 retourna sous la domination de la Chine. Les différens ont été enfin terminés, et les caravanes rétablies en 1780.

L'importation et l'exportation des principaux articles du commerce de la Chine, et surtout des fourrures précieuses, étaient autrefois réservées à la couronne; mais l'impératrice Catherine II a depuis long-temps renoncé à ce monopole.

Kiakhta est le centre du commerce des Rus-

ses et des Chinois : elle est bâtie sur les bords d'une rivière qui lui a donné son nom, dans le district de Sélinguinsk, et n'est éloignée que de 120 toises d'une place de commerce chinoise qui correspond avec elle : toutes les deux sont fortifiées. Dans le temps même de la plus grande langueur du commerce entre les deux empires, celui de la Russie montait chaque année à 1,600,000 roubles, ou 4,800,000 livres.

Les Chinois n'achètent que des zibelines de médiocre qualité, parce qu'ils savent les teindre avec tant d'art, qu'elles égalent, après avoir passé par leurs mains, les zibelines les plus précieuses; ils en revendent même aux Russes ; mais ils payent chèrement les loutres de mer et les castors du Kamtchatka et des archipels nouvellement découverts. Ils reçoivent aussi des Russes des camelots, des draps, du corail, de l'horlogerie et quelques productions du pays; et leur vendent des pierres précieuses, du thé, des soies en nature et travaillées, du musc, du coton et de ces toiles que nous appelons *nanquin*. Ils livrent le bon thé à raison de 4 roubles la livre, et les Russes, qui ne le revendent que 3 roubles ou 3 roubles et demi, se dédommagent de cette perte sur le bénéfice des autres articles. Au défaut

d'échange, ils se font payer par les Chinois en lingots d'or, qu'ils livrent à la couronne, et dont ils reçoivent la valeur en argent monnayé.

La Russie commerce avec plusieurs races de Tatars, mais surtout avec ceux de la Boukharie qui sont sédentaires, industrieux et policés : elle reçoit d'eux des étoffes de soie et de coton de leurs propres fabriques, des marchandises de l'Indoustan et de la rhubarbe ; elle leur livre des draps fins, des cuirs de Roussi, et toutes sortes de marchandises de l'Europe.

Elle fournit à la Perse des étoffes de laine, des pelleteries, du fer, de l'acier, du plomb, des toiles, et, en temps de trouble, des vivres et des vaisseaux de transport. Les principaux articles qu'elle en reçoit, par elle-même ou par l'entremise des Arméniens, sont les soies du Guilan, les cotons filés et non filés du Manzanderan, des épiceries, des drogues, des tapis, des étoffes et des pierres précieuses. Le commerce de la Perse est encore loin d'être aussi avantageux qu'il pourra le devenir.

Celui de la mer Noire, long-temps faible, et qui ne pouvait se faire que par l'entremise des marchands grecs, arméniens et turcs, va recevoir une nouvelle activité, à présent que

la Russie possède des ports sur cette mer, et qu'elle s'est fait assurer, par le dernier traité de paix, la liberté de la navigation.

COMMERCE

AVEC LES PEUPLES DE L'EUROPE.

ARKHANGEL et Kola, sur la mer Blanche, furent long-temps les seuls ports de commerce que possédât la Russie. Malgré leur éloignement, et quoiqu'ils soient fermés 7 mois de l'année par les glaces, l'intérêt y amenait des vaisseaux de toutes les nations commerçantes. Quand Pierre Ier eut fondé Pétersbourg, quand il eut privé le commerce d'Arkhangel de toute la faveur qu'il accordait à celui de sa nouvelle ville, le commerce de la mer Blanche tomba dans la langueur. Il ne tarda pas à se relever quand Elisabeth lui eut rendu ses anciens priviléges; et en 1773 le port d'Arkhangel a reçu 180 vaisseaux hollandais, et un plus grand nombre de hambourgeois et de dantzickois.

On charge dans le port des suifs et de la chandelle, des nattes, des cuirs de Roussi, de la cire jaune, de la graine de lin, de l'huile et

de la colle de poisson, du beurre fondu, des cordages, toutes sortes de fourrures de Sibérie, des toiles, du savon, des viandes et des poissons salés, etc. Plusieurs de ces articles se chargent aussi à Kola.

Le plus grand commerce de la Russie avec les nations de l'Europe se fait par la mer Baltique : c'est par cette voie qu'elle reçoit les vins et les huiles de l'Espagne et du Portugal, les draps fins, les étoffes de soie, les étoffes riches, et les produits des fabriques de la France, de l'Angleterre et de la Hollande ; les bières anglaises, les eaux-de-vie de raisin, les laines d'Espagne, le sucre et le café, le bois d'acajou, les bois de teinture, la bijouterie, les glaces, les dentelles, les toiles fines, les modes, les fruits de l'Europe qui peuvent souffrir le transport, mille objets enfin d'utilité, de commodité, de luxe et de caprice.

La marine marchande de Russie, pour les grands trajets, ne consistait, il y a quelques années, qu'en 15 vaisseaux au plus, qu'elle expédiait pour Bordeaux et pour la Hollande. Le nombre en est bien augmenté depuis la guerre entre la France et l'Angleterre. Elle a un grand nombre de petits vaisseaux pour le cabotage entre ses différens ports.

La faiblesse de sa marine marchande lui

fait perdre des profits immenses que lui procurerait le fret de l'importation et de l'exportation; mais la variété de ses productions et la grande consommation qu'elle fait des marchandises étrangères attirent dans ses ports les vaisseaux de toutes les nations de l'Europe, depuis les ports de l'Allemagne sur la Baltique, jusques à ceux de l'Italie sur la Méditerranée.

Ce sont les Anglais qui ont la plus grande influence dans ce commerce, qui jouissent des plus grands privilèges, et qui font les plus grandes affaires. La Russie croit qu'il est de son avantage d'accorder les plus grandes faveurs à la nation qui fait les plus grandes demandes. Elle gagnerait peut-être encore plus en tenant la balance égale entre toutes les nations, ou plutôt en accordant à chacune d'elles des privilèges pour les marchandises qu'elles importeraient de leur cru. Par-là, elle recevrait la plupart des articles de la première main.

On exporte, surtout de Pétersbourg, une grande quantité de chanvre et de lin, du fer, des cuirs, des peaux non préparées, des pelleteries, du miel, de la cire, des suifs, des toiles à voiles, des mâtures, des cordages et du gou-

dron; et de Riga, des grains, des mâtures et du chanvre.

Le port de Riga reçoit chaque année jusqu'à 700 vaisseaux étrangers, et celui de Saint-Pétersbourg plus de 800.

Malgré le grand nombre d'articles que la Russie tire de l'étranger, la balance du commerce penche encore en sa faveur, comme on peut le voir par le tableau suivant :

ÉTAT

DES EXPORTATIONS ET IMPORTATIONS [1].

I. *Ports de la Baltique.*

	Valeur en roubles.
En 1804 les importations en matières premières et fabriquées, comestibles, etc., étaient de.	27,107,653.
Les exportations, *id.* . .	45,151,020.
En 1805 les importations étaient de	28,962,000.
Les exportations	52,015,188.
Ainsi en 1804 la balance était en faveur de la Russie de. .	18,043,367.
en 1805.	23,053,187.

[1] Nous substituons à l'ancien tableau, devenu inutile, un extrait des tableaux de commerce publiés en 1807 par ordre du gouvernement russe. *D.*

II. *Ports de la mer Blanche.*

		Valeur en roubles.
En 1804.	Importations	388,669.
	Exportations	2,221,490.
En 1805.	Importations	389,872.
	Exportations	3,754,091.
Ainsi en 1804 la balance était en faveur de la Russie de. .		1,832,821.
en 1805.		3,364,219.

III. *Ports de la mer Noire.*

En 1804.	Importations	4,216,145.
	Exportations	4,906,357.
En 1805.	Importations.	5,365,059.
	Exportations	7,401,354.
Ainsi en 1804 la balance était en faveur de la Russie de. .		692,212.
en 1805.		2,036,291.

IV. *Ports de la mer Caspienne.*

En 1804.	Importations	757,241.
	Exportations	96,485.
En 1805.	Importations	857,201.
	Exportations	126,564.
Ainsi en 1804 la Russie perdait. .		660,756.
en 1805.		730,637.

V. *Finlande et Gouvernement d'Olonetz.*

	Valeur en roubles.
En 1804. Importations.	64,016.
Exportations	43,606.
En 1805. Importations	83,881.
Exportations.	57,302.
Ainsi en 1804 la Russie perdait. .	20,410.
en 1805	26,579.

VI. *Gouvernemens de Wilna, Grodno, Volhinie, et une partie de celui de Podolie.*

En 1804. Importations.	8,459,563.
Exportations.	3,426,157.
En 1805. Importations	8,122,163.
Exportations	4,924,251.
Ainsi en 1804 le commerce de Russie perdait.	5,033,406.
en 1805	3,197,912.

VII. *Gouvernement de Tauride et de Cherson.*

En 1804. Importations.	2,268,863.
Exportations	415,858.
En 1805. Importations.	2,687,708.
Exportations	481,119.
Ainsi en 1804 la balance était à la défaveur de la Russie de	1,853,025.
en 1805.	2,206,589.

VIII. *Gouvernement du Caucase.*

		Valeur en roubles.
En 1804.	Importations	138,982.
	Exportations	6,826.
En 1805.	Importations	180,483.
	Exportations.	9,934.
Ainsi en 1804 le commerce de la	Russie perdait.	132,156.
	en 1805.	170,549.

IX. *Gouvernemens d'Orenbourg, Tobolsk et Tomsk.*

En 1804.	Importations	1,345,144.
	Exportations	784,020.
En 1805.	Importations.	3,169,936.
	Exportations	1,180,984.
Ainsi en 1804 la Russie avait une	balance défavorable de.	551,124.
	en 1805.	1,988,952.

X. *Gouvernement d'Irkoutsk.*

En 1804.	Importations	4,763,635.
	Exportations.	1,955,750.
En 1805.	Importations	5,742,814.
	Exportations.	2,377,384.
Ainsi en 1804 balance défavora-	ble pour la Russie. . . .	2,797,885.
	en 1805	3,365,540.

RÉSUMÉ.

	Valeur en roubles.
En 1804, valeur totale des importations.	49,500,109.
exportations.	59,067,549.
En 1805, valeur totale des importations.	55,529,118.
exportations.	72,434,085.
La Russie a donc gagné en 1804.	9,567,440.
en 1805.	16,904,967.
D'après les tableaux de 1809 la Russie gagnait	14,855,862.

REVENUS DE LA RUSSIE

DONT LE PRODUIT NOUS EST CONNU.

	Roubles.
Les onze millions de sujets soumis à la capitation payaient par tête, en 1783, 75 kopeiques, ce qui formait une somme de 8,250,000 roubles; mais depuis ils payent par tête 120 kopeiques, ce qui donne	13,200,000.
Les paysans du domaine, outre les 120 kopeiques, payent 2 roubles par tête à la couronne qui est leur seigneur. En les supposant au nombre de deux millions, ils payent ensemble	4,000,000.
Les paysans nommés *économitcheski*, qui appartenaient autrefois au clergé, payent par tête la même somme. Ils sont au nombre d'un million, et payent par conséquent	2,000,000.
La ferme de l'eau-de-vie a été portée par le bail de 1782 à . . .	11,000,000.
Les douanes de tout l'empire ont produit en 1783	5,000,000.

	Roubles.
Les mines d'or et d'argent de la couronne	3,820,623.
— de cuivre *idem*.	1,155,500.
— de fer *idem*.	126,990.
Les mines particulières payent 10 pour 100, ainsi que 200 roubles pour toute grande usine .	1,547,436.
Dont il faut défalquer 187,025 de dépenses, ce qui laisse une somme de	6,463,535[1].

[1] Nous avons substitué ces sommes à celles que M. Levesque avait données dans les éditions précédentes. Nous avons suivi les calculs de M. Hermann dans l'important ouvrage sur les mines de Russie qu'il vient de publier : *Die Wichtigkeit des Russischen Bergbaues dargestellt von B. F. J. Hermann*. Saint-Pétersbourg, 1810, *in*-4°. Voici, d'après cet auteur, capitaine en chef des mines, la liste de la quantité et de la valeur des exploitations faites en Russie depuis la fin du dix-septième siècle jusqu'en 1810 :

	Poids.			*Valeur monétale.*
	pouds.	liv.	solot.	roubles.
Or.	1,726	32	17	33,231,911.
Argent. . . .	61,859	26	92	55,664,152.
Plomb. . . .	5,323,953	21	48	31,943,849.
Fer, Ire qualité,	414,371,011	34	»	»
Fer IIe qualité,	257,330,024	37	»	534,125,677.
Alun	13,314	34	»	79,889.
Vitriol . . .	48,832	12	»	24,461.
	TOTAL. . . .			812,406,723.

Ou en assignats, selon le cours actuel et selon le prix courant le plus bas, 1,450,515,126 roubles. Le nombre d'hommes employés aux mines en Russie est porté par M. Hermann à 36,068. *D.*

REVENUS DE LA RUSSIE

DONT LE PRODUIT NOUS EST INCONNU.

Papier timbré.

Sel.

Apothicaireries.

Pelleteries livrées à la couronne par les nations tributaires. Le produit doit en être très-considérable.

Impôts qui peuvent exister sans nous être connus.

Mines de différens métaux.

On paye 6 pour 100 de la vente des immeubles.

Les marchands payent chaque année 1 pour 100 des capitaux qu'ils sont censés avoir, suivant la *guilde* ou classe dans laquelle ils sont compris. Chaque marchand de la première guilde est censé avoir 10,000 roubles de capital, de la seconde 1,000, et de la troisième 500.

Des marchands fort riches font des déclarations très-supérieures au capital supposé de la première guilde, mais vraisemblablement très-inférieures à leur capital effectif.

TROUPES DE RUSSIE.

Le nombre des troupes, non compris les gardes, l'artillerie, la marine, était en 1783 de	365,000.
Régiment des gardes Préobrajenski	4,000.
des gardes Séménovski	3,000.
des gardes Ismaïlovski	3,000.
des gardes à cheval. .	1,000.
Chevaliers gardes, nouvellement supprimés par l'empereur Paul I[er]. .	60.
Artillerie, à-peu-près	15,000.
J'ignore à combien d'hommes monte la marine.	
Total	391,060.

Je suppose, en nombre rond, la marine comprise, 400,000 hommes [1].

[1] Dans le *Tableau de la Russie* par M. de Raymond, d'après les statistiques allemandes, l'armée russe, sans la marine, est portée à 639,299 hommes, savoir :

Gardes,	17,250 hommes.
Troupes de ligne,	423,736
Troupes de garnison,	84,200
Corps de génie,	1,113
Invalides,	13,920
Troupes irrégulières,	100,000

Cependant l'auteur observe avec raison que ces nombres représentent à la vérité les cadres, mais qu'il n'est guère possible de connaître la force effective de l'armée russe. *D.*

SECTES EN RUSSIE.

On compte dans l'empire de Russie :

Églises paroissiales.	18,350.
Ecclésiastiques	67,900.
Couvens d'hommes	724.
Couvens de femmes	255.
Moines	7,300.
Religieuses	1,300.
Le nombre des habitans qui professent la religion grecque se monte environ à	34,000,000.
Catholiques.	3,300,000.
Jésuites	260.
Luthériens	2,030,000.
Réformés et calvinistes. . . .	4,000.
Hernhoutes.	8,000.
Mennonites.	3,000.
Arméniens	60,000.
Mahométans	2,830,000.
Juifs	200,000.
Lamistes.	305,000.
Chamanistes	635,000.

POIDS ET MESURES DE RUSSIE.

Poids.

Le bergovits est de 10 pouds ou 400 livres de Russie. Le poud est de 40 livres de Russie et de 33 ⅓ de Paris [1].

La livre se divise en 32 lots;

Et le lot en 3 zalotniks.

Mesures des longueurs.

La verste, mesure itinéraire, est de 500 sagènes ou toises russes. On compte 104 ½ verstes au degré; ainsi 4 verstes font à-peu-près une de nos lieues communes de 25 au degré.

La sagène ou toise a 3 archines de Russie, ou, en pied de roi, 6 pieds 5 pouces 6 $\frac{9}{10}$ lignes.

L'archine est la mesure ordinaire pour les draps, toiles, étoffes, etc., comme l'aune l'est en France. Elle contient 2 pieds 2 pouces 6 $\frac{3}{10}$ lignes de France.

[1] Un *oka* de Tauride est de 3 liv. de Russie, un *dvoïnik* est 2 liv., un *troïnik* 3 liv., un *piaiterik* 5 liv., et un *desaiterik* 10 liv. Un *grista* de foin pèse un demi-poud, et un *penna* 480 grista ou 240 pouds. *D.*

Elle se divise en 16 parties, qu'on appelle *verchoks* [1].

Mesures des grains et farines.

Le tchetvert contient 2 osmines, l'osmine 2 *pays* ou payoks. Ces mesures n'existent que dans les comptes.

Mais le tchetvérik, qui est la moitié du payok et la huitième partie du tchetvert, est une mesure physique, de forme circulaire, qui a 1 pied 6 lignes de diamètre, et 11 pouces 9 lignes de profondeur.

Il se divise en demi et en quarts, et le quart se subdivise en 2 garnitses.

Le sac, appelé *kout*, contient 10 tchetvériks.

Mesures des liquides.

Le viedro ou seau contient 13 $\frac{1}{3}$ pintes de Paris.

Il se divise en quarts (tchetverki) et en huitième (osmouchki). Le huitième ou osmouchka est ce qu'on appelle *pot* ou *krouchka*.

Trois viedros forment un ancre qui contient 40 pintes de Paris.

Quarante viedros font une tonne qui se nomme en russe *sorokovaïa botchka*, tonne de 40. Elle contient 533 $\frac{1}{2}$ pintes de Paris.

[1] Le *fouth* ou pied est le pied anglais adopté par Pierre le Grand. On le divise en *doum*, et chaque *doum* en 10 *scroupouli*. *D.*

MONNAIES DE RUSSIE.

Monnaies d'or.

L'IMPÉRIALE vaut 10 roubles. La demi-impériale, ou pièce de 5 roubles. La pièce de 2 roubles.

Il existe aussi, mais en fort petite quantité des roubles et même des demi-roubles d'or. Je n'ai vu de roubles d'or que du règne d'Elisabeth, et n'ai jamais vu de demi-roubles.

Monnaies d'argent.

Le rouble, qui vaut 100 kopeiques ou sous [1]. Le demi-rouble ou 50 kopeiques. Le quart de rouble ou 25 kopeiques.

La pièce de 20 kopeiques marquée du chiffre 20.

La pièce de 15 kopeiques marquée du chiffre 15.

La grivna, qui vaut 10 kopeiques.

La pièce de 5 kopeiques; on en voit peu. Je ne me souviens pas qu'on en ait frappé depuis le règne d'Elisabeth.

[1] L'impératrice Catherine II, dans sa première guerre avec la Pologne, a beaucoup diminué le titre et le poids des monnaies d'or et d'argent. Maintenant (en 1798) le rouble ne vaut jamais plus de 3 livres 15 sous dans le change, et il s'en faut bien qu'il ait cette valeur intrinsèque.

Monnaies de cuivre.

La pièce de 5 kopeiques.

Celle de 2 kopeiques, qu'on appelle *groche.*

La kopeika, kopeique, ou sou.

Le demi-sou qui s'appelle *dénouchka.*

Le quart de sou, nommé *polouchka,* qui répond à notre liard.

On a frappé, sous Pierre III, des pièces de cuivre de 10 kopeiques. Elles étaient marquées du chiffre 10, et ne contenaient guère plus de matière que celles de 5.

Le peuple se sert dans ses comptes du mot *altine* pour désigner 3 kopeiques; mais il n'y a pas de pièce qui vaille une altine.

Du temps que j'étais en Russie on y voyait beaucoup de monnaie de cuivre, et peu de monnaie d'or ou d'argent. Les billets de la banque impériale y circulaient comme la monnaie et perdaient peu. On assurait que la somme représentée par ces billets était effectivement déposée en monnaie de cuivre. Dans la suite, les billets se sont excessivement multipliés. Il n'y en avait d'abord que de 100 roubles, de 50 et de 25; on en fit de 10 et de 5. On cessa de croire au dépôt, et ils perdaient beaucoup.

DE LA LITTÉRATURE DES RUSSES.

Les Russes ont l'avantage de posséder peut-être la plus belle langue qui se parle à présent en Europe. Riche de son propre fonds, elle peut chaque jour encore s'enrichir au besoin, sans faire aux étrangers des emprunts humilians. Elle doit seulement se plaindre de n'avoir pas été exercée par des auteurs habiles sur une assez grande variété de sujets. Cette ancienne langue n'a guère été consacrée jusqu'à ce siècle qu'à exprimer les besoins ordinaires de la vie et les vérités de la religion.

Elle était assez riche, elle avait assez de grandeur dès le commencement du 11e siècle, pour exprimer, par une traduction fidèle, les sublimes images des saintes Ecritures; et notre langue, au 16e siècle, parodiait encore et travestissait, plutôt qu'elle ne traduisait, les poésies de David et des prophètes. Encore à présent, les Russes qui veulent écrire sur des sujets élevés travaillent à former leur style sur celui de leur Bible. Aucune des langues de l'Europe n'a subi d'aussi faibles

changemens en un aussi grand nombre de siècles.

Cependant, si l'on en excepte des Annales écrites avec autant de sécheresse que de simplicité, des chansons ont formé long-temps toute la littérature des Russes. On a conservé quelques vers des temps antérieurs au règne de Pierre Ier, et ils ne font pas regretter qu'on n'en ait pas conservé davantage ; mais on trouve déjà une certaine énergie dans la prose du métropolite Kiprian, qui écrivait, au 14e siècle, l'Histoire de son pays, et dans celle du stolnik Lyzlof, qui, sous le règne du tsar Michel, composa une Histoire des Scythes.

Phéophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod, qui fut d'un si grand secours à Pierre Ier dans la réforme de l'église russe ; ce Phéophane, qui avait étudié à Varsovie et à Rome, essaya ses talens dans plusieurs genres de littérature. Il composa des sermons éloquens, des panégyriques, des éloges, des histoires et des poésies ; mais on lui reproche d'avoir trop affecté l'ancien style slavon, et d'avoir fait un mélange étudié de différens dialectes [1]. Il établit un gymnase où l'on éle-

[1] T. Prokopovitch naquit en 1681 et mourut en 1736. Parmi ses sermons on distingue ceux qu'il a composés à l'occasion de la victoire de Pultava, des victoires

vait des jeunes gens qui montraient de l'esprit et des dispositions : on lui doit la naissance des lettres en Russie.

Le Prince Antioche Kamtémir, fils de ce hospodar de Moldavie, qui se donna à Pierre Ier, a composé des Satires, admirées dans leur temps, et qu'on ne lit plus [1].

de la nouvelle flotte russe, du retour de Pierre, et de la mort de cet empereur. Gédéon, évêque de Pskof et de Narva, né en 1728 et mort en 1763, marcha sur les traces de Prokopovitch : lorsque le sujet l'inspirait, il faisait des sermons très-éloquens. Le sermon qu'il fit à l'occasion du désastre de Lisbonne est très-beau. Un autre pélat, Dmitri Setchenof, métropolite de Novgorod, se distingua sous le règne de Catherine par des sermons moins éloquens que hardis. *D.*

[1] Antioche Kantémir fut conseiller intime, chambellan et ambassadeur extraordinaire en France et en Angleterre. Né en 1709, il mourut en 1744. On l'appelle le *Juvénal* russe, et ses ouvrages ont fait époque dans la littérature russe. En prose il développa avec plus d'élégance ses propres pensées que celles des autres : aussi estime-t-on moins sa Traduction de la *Pluralité des Mondes* de Fontenelle, que le discours qui la précède. On vante beaucoup le style coulant et énergique de ses rapports diplomatiques envoyés de Paris et de Londres, et déposés dans les archives. Le portrait de Robert Walpole est, dit-on, un chef-d'œuvre. C'est par Kantémir que les Russes commencent, dans leur littérature, l'Histoire de la perfection du style. Lomonossof commence la deuxième, et Jelagin la troisième époque de cette Histoire. Enfin la

Trédiakovski [1] avait la passion plus que le talent des lettres. C'était un écrivain infatigable : élève de Rollin, admirateur de son maître, il traduisit l'Histoire ancienne et romaine de cet habile professeur. Son travail était presque terminé, le feu prit à sa maison et brûla ses manuscrits. Il recommença, continua, finit l'énorme version, et c'est le seul ouvrage de Trédiakovski qu'on ait conservé.

Sa traduction en vers du Télémaque n'est célèbre que par le ridicule : on la faisait lire par pénitence dans l'Hermitage de l'Impératrice [2]. On lit aussi, pour rire, une tragédie qu'il s'avisa de faire. Ses ouvrages se distinguent par la bizarrerie du style, de la forme et des idées.

Pendant que Trédiakovski luttait malheureusement contre la nature en s'efforçant d'être poëte, Lomonossof plantait en Russie

quatrième époque date de nos jours. Kratchennikof, auteur de la Description du Kamtchatka, a laissé une Traduction de Quinte-Curce qui, bien qu'elle soit un peu surannée, est encore estimée. *D.*

[1] Conseiller de la cour et professeur d'éloquence à l'académie de Pétersbourg. Il naquit en 1703, et mourut en 1769. *D.*

[2] A ceux qui parlaient dans le cercle de l'impératrice une autre langue que la russe. *D.*

la palme de Pindare et d'Horace. Il sera long-temps le prince des poëtes russes [1]. On doit oublier qu'il a composé deux tragédies; mais on n'oubliera jamais en Russie ses Odes, ni ses sublimes Imitations des Psaumes de David et du livre de Job. Il a fait une Epître sur le verre, qui est à-la-fois poétique, ingénieuse et savante. Il avait commencé un Poëme épique, et avait choisi Pierre I[er] pour son héros; mais il n'en a composé que deux chants. Il a paré la physique des charmes de l'éloquence dans ses Discours sur la lumière, sur l'électricité, sur l'origine des métaux, sur l'utilité de la chimie [2].

Plus jeune que Lomonossof, Soumorokof lui voulut arracher le sceptre de la poésie. Avec moins de force, moins d'imagination et plus de douceur, long-temps il lutta contre

[1] Michel Vassiliévitch Lomonossof, né en 1711 et mort en 1765, était conseiller d'état et membre de l'académie des sciences de Pétersbourg. Ses OEuvres prosaïques ne sont pas aussi estimées que ses Odes; cependant les deux Eloges qu'il a faits sont au rang des chefs-d'œuvre de la littérature russe. *D.*

[2] On estime aussi les Chansons du poëte Cosak Klimovsky. Jean Barkof, mort en 1768, traducteur des Satires d'Horace et des Fables de Phèdre, a laissé des Poëmes badins et satiriques qui, quoique très-connus, n'ont jamais été imprimés. *D.*

lui dans le genre lyrique, et fut vaincu; mais il est le fondateur du théâtre russe. Elégant comme Racine, il tâcha d'imiter la conduite de ses plans; mais il ne put pénétrer le secret de notre inimitable poëte. Il voulut être sage comme lui; il fut froid, et sa scène manqua de mouvement [1]. Il a trop imité dans ses comédies la manière des comiques français, et ne les a point égalés : il devait créer un nouveau comique, puisqu'il avait à peindre des mœurs nouvelles [2]. Il a montré dans la satire

[1] Ses principales tragédies sont *le Faux Dmitri*, *Sinaf et Truvor*, *Zémire*, *Vytcheslaf et Khoref*. On les joue encore quelquefois. Novikof a publié toutes les Œuvres de Soumorokof à Moskou en 1787. *D.*

[2] Le règne de Catherine a produit un grand nombre d'auteurs dramatiques, dont les principaux sont *Knaishin*, conseiller, auteur de plusieurs comédies et opéras comiques qui sont devenus les pièces favorites des Russes; telles que le *Glorieux*, le *Marchand de Sbiten*, le *Malheur par le carrosse*. On a publié, il y a neuf ans, une nouvelle édition de ses Œuvres. *Denis de Visin*, auteur du *Pupille* et du *Brigadier*, deux comédies qui sont au nombre des meilleures du théâtre russe. *Ablesimof*, auteur du joli petit opéra du *Meunier*. *Maïkof*, qui a fait plusieurs bonnes tragédies. *Bibikof*, directeur du théâtre de la cour, et auteur de l'*Usurier*. *Dimitrevsky*, comédien, qui a arrangé pour la scène russe plusieurs pièces étrangères, entre autres, la tragédie de *Béverley*. Jélagin, conseiller, qui a traduit plusieurs tragédies françaises. Le prince Koslovski,

plus d'humeur que de profondeur et de finesse. Ses Idylles ont le charme de la douceur, mais la manière en est trop française; elles intéresseraient davantage si l'on sentait qu'elles sont une production de la Russie; mais tous les applaudissemens se sont réunis en faveur de ses Fables. On ne peut leur refuser la première place après celles de La Fontaine.

La dernière pièce de Soumorokof est une Satire : on assure qu'il l'a composée dans le lit de la mort [1].

Nous avons déjà vu que la Russie a depuis

auteur de la tragédie de *Sumbéka*, et qui a péri au combat naval de Tchesmé. *Magnisky*, auteur des paroles et de la musique de l'*Hôtellerie*. Après la mort de Catherine se sont distingués Khéraskof, conseiller et auteur de plusieurs tragédies, entre autres, de *Moskou sauvée*. Kopief, major, qui a fait la jolie pièce de la *Forêt de Lebédan*. Ilien, auteur du drame le *Triomphe de la Reconnaissance*. Fédorof, qui a fait *Amour et Vertu* et le *Soldat russe*. *D.*

[1] Les Fables de Jean Chemnizer sont aujourd'hui autant estimées que celles de Soumorokof. Chemnizer naquit à Pétersbourg en 1744, et, après avoir suivi d'abord la carrière militaire, il entra dans l'administration des mines, parcourut en 1776 l'Allemagne, la Hollande et la France, publia depuis 1782 ses Fables, et fut nommé consul général à Smyrne, où il mourut en 1784. Ses Fables ont été publiées de nouveau à Pétersbourg en 1799, sous le titre, *Basni i Skaski J. J. Chemnizera v'trech tchastaikh*. *D.*

quelques années un poëme épique : l'auteur est Mikhaïl Khéraskof, l'un des curateurs de l'université de Moskou. Il a choisi pour son héros le tsar Ivan-Vassiliévitsch, et pour l'action de son poëme la conquête de Kazan [1].

Si ce morceau que je viens de rapporter ne suffit pas pour donner une idée complète de l'état des lettres en Russie, il fera du moins connaître que les Russes sont bien éloignés de cet état de barbarie qu'on se plaît à leur reprocher. Il peut faire prévoir ce que les Russes deviendront quand la littérature nationale sera plus généralement et plus constamment encouragée ; mais elle risque de périr dans son berceau, si les efforts des auteurs, loin de leur mériter des récompenses et de la considération, ne sont payés que par le ridicule.

Si François Ier, au lieu d'encourager la littérature naissante dans son pays, n'avait accueilli que les muses italiennes, seules alors florissantes, peut-être les Français seraient-ils encore des barbares. Le traducteur Amyot fut plus considéré, mieux récompensé que ne le

[1] Ce poëme est intitulé la *Rossiade*. Khéraskof est aussi auteur du poëme de *Vladimir*, qui jouit également d'une grande estime chez les Russes, et d'un autre poëme, le *Combat de Tchesmé*, en cinq chants, qui a été traduit en français. Pétersbourg, 1772. *D.*

furent dans la suite des hommes d'un génie créateur ; et cela était utile, car il fallait imprimer un mouvement aux esprits encore inactifs. Les encouragemens accordés à Ronsard et à ses barbares contemporains ont préparé le beau siècle de Louis XIV, et nous devons peut-être Britannicus, Phèdre, Athalie à la gratification accordée au jeune Racine pour une ode fort médiocre. Les chefs-d'œuvre littéraires sont des fruits de l'enthousiasme : rien ne l'éteint plus sûrement que l'indifférence des contemporains ; rien ne l'anime davantage que des récompenses qui procurent de la considération, et sont regardées comme le prix du mérite.

Quand une nation possède enfin un grand nombre de chefs-d'œuvre, le talent naissant et brut encore n'est plus remarqué : il se dégoûte, il se cache ; et la médiocrité opiniâtre, effrontée et lâche quête, obtient, arrache les récompenses destinées au mérite.

HISTOIRE DES VOYAGES

ET

DES DÉCOUVERTES DES RUSSES

EN ASIE ET EN AMÉRIQUE [1].

I. Progrès des Russes dans la Sibérie.

Nous avons vu les Russes, à la fin du 16e siècle, chasser Koutchoum de la Sibérie, le poursuivre, pénétrer jusqu'à l'Ob, que nous appelons *Obi*, et étendre leurs découvertes du côté de l'orient, jusqu'au 100e degré de longitude. Ils avaient soumis les peuples errans entre l'Ob et l'Irtich : déjà ils avaient construit Sourgout, sur la rive septentrionale de ce premier fleuve. Au nord ils avaient bâti Bérézof,

[1] M. Levesque avait placé à la suite de son *Histoire de Russie* deux morceaux détachés qui avaient pour titre, 1° *Progrès des Russes dans la Sibérie*; 2° *Navigations et Découvertes des Russes*. Mais comme les voyages des Russes par terre et ceux qu'ils ont faits par mer se lient intimement, et les uns n'étant en grande partie que la continuation des autres, il nous a paru convenable de réunir ces morceaux sous un seul titre. *M. B.*

vers le 64e degré de latitude; et de là, soumettant au tribut les Samoïèdes et les Ostiaks de l'Obdorie, ils avaient monté presque jusqu'aux bouches de l'Ob. Maîtres de tout le pays qu'avait possédé le prince tatar, ils s'étaient vengés sur ce descendant de Tchinguis des maux que leur avait faits autrefois le petit-fils de ce conquérant.

Les riches pelleteries de la Sibérie excitèrent parmi les Russes la même cupidité qu'avait fait naître chez les Espagnols l'or du nouveau monde. Les solitudes les plus secrètes et les plus éloignées ne purent rester inconnues aux chasseurs, et ils fournirent à leur retour des lumières aux commandans des nouvelles villes. Ainsi l'intérêt hâtait les progrès des découvertes.

Ces chasseurs firent un bien à la patrie en reculant ses limites; mais ils lui firent en même temps un mal irréparable. Leur avidité insatiable poursuivit avec une telle fureur les animaux dont les dépouilles font une des richesses du Nord, qu'ils en détruisirent les espèces entières dans des contrées où elles devaient être inépuisables si on leur eût fait la chasse avec quelque sorte de modération.

La perte aurait été moins ruineuse s'ils

avaient commencé leurs recherches du côté du midi; les animaux effrayés se seraient réfugiés vers le nord, et y auraient été rétenus par la barrière des mers; mais comme on se jeta d'abord sur les contrées septentrionales, les animaux poursuivis cherchèrent une retraite vers le midi, sur les bords de l'Amour et sur les frontières de la Chine, où les zibelines ne sont pas à présent moins communes que dans le district d'Iakoutsk. Ainsi, pour un intérêt passager, ces aventuriers, que les Russes appelaient *promychlény*, procurèrent aux sujets de la Chine une richesse dont ils privèrent leur patrie.

Ce furent eux qui apprirent aux cosaques de Sourgout qu'à l'orient de l'Ob vivait une race d'Ostiaks qui manquait et d'armes et de courage. Une proie aussi facile à saisir ne fut pas négligée, et c'est pour la conserver qu'en 1596 on éleva le fort de Narym.

On avait entendu parler à quelques Tatars d'un peuple diapré. La curiosité fit rechercher cette nouvelle race d'hommes. Il se trouva que ce n'était autre chose que les Ostiaks dépendans de Narym, qui portent des pelisses de rennes de plusieurs couleurs. C'est par la même raison que les Koriaks appellent *diaprée* une certaine race d'Ioukaguirs.

Chaque jour les découvertes s'étendaient davantage. L'abondance des zibelines attira les chasseurs sur les rivages du Taz et du Pour: les cosaques de Bérézof s'approchèrent des bords de la mer Glaciale, et rendirent tributaires les Samoïèdes et les Ostiaks, qui vivent entre l'Ob et l'Iénissei.

Il fallait, pour les contenir, fonder une nouvelle ville. Il eût été difficile de transporter par terre, à travers des forêts et à 200 lieues de Bérézof, les matériaux et les provisions nécessaires pour former cet établissement. On construisit, comme on put, à Bérézof, de ces mauvais bâtimens à voiles et à rames, dont les plus hardis navigateurs ne hasarderaient pas de se servir sur les mers les plus paisibles, mais sur lesquels les habitans d'Arkhangel osaient passer, à travers les glaces, jusqu'à la Nouvelle-Zemle.

Ces bâtimens, qu'on appelle *kotchi*, sont plats et ont ordinairement douze toises de long. Souvent, au défaut de fer, on n'emploie, pour en lier les pièces, que des chevilles de bois; c'est aussi de bois que l'on fait les ancres, et, pour leur donner plus de poids, on y attache des pierres. Des courroies de peaux de rennes tiennent souvent lieu de câbles, et les voiles sont faites des mêmes peaux.

Des aventuriers ont franchi, sur ces frêles bâtimens, des mers orageuses et presque toujours couvertes de glaçons.

Quand la flotte de Bérézof fut prête, le prince Chakovski s'embarqua avec 100 cosaques (en 1600). Il entra dans le golfe de l'Ob. Là il perdit une partie de ses provisions, et l'humidité gâta le reste. Cependant il continua sa route, et doubla le large promontoire qui sépare le golfe de l'Ob de celui du Taz, et qui s'étend jusqu'au 69e degré de latitude. Il s'égara dans ces mers inconnues; et, au lieu d'entrer dans le Taz, il s'engagea dans une autre rivière qu'on croit être le Pour.

Il s'aperçut bientôt de son erreur, et fut obligé de débarquer pour continuer sa route par terre. Des Samoïèdes le secoururent, et lui donnèrent des rennes pour traîner les provisions et les bagages. Les hommes se servirent de ces longs patins que les Russes appellent *lyji*, et dont se servent aussi les Lapons. Ils furent bientôt attaqués par une autre troupe de Samoïèdes, qui volèrent le bagage, tuèrent 30 cosaques, et mirent le reste en fuite. Enfin, l'année suivante, ce malheur fut réparé, et l'on bâtit, sur la rive orientale du Taz, à 50 lieues de son embouchure, une ville qu'on nomma *Mangazéia*. Elle fut de-

puis transportée dans une île de l'Ob, devant l'embouchure du Touroukhan, ce qui lui fait aussi donner le nom de *Touroukhansk*.

Au midi, sur les bords du Tom qui se jette dans l'Ob, vers le 57e degré de latitude, un prince tatar avait à-peu-près 300 sujets sous sa domination. Il sentit sa faiblesse, et alla lui-même à Moskou se donner au tsar Boris Godounof, qui régnait alors. Il promit d'aider les Russes à soumettre ses voisins, et demanda qu'une forteresse fût élevée dans son petit empire. Telle est l'origine de la ville de Tomsk.

Les voisins de ce prince étaient les Télengoutes, la horde du prince Binei, les Kirguis, les Tchati et les Kouznetsi.

Les Télengoutes vivaient au couchant de l'Ob, à la manière des nations errantes. Ils se soumirent en 1609, changèrent leur genre de vie, et s'établirent aux environs de Tomsk.

La horde du prince Binei était une peuplade de Kalmouks, qui, chassée du midi des monts Altaï par les Moungals, s'était établie dans le désert renfermé par l'Ob et l'Irtich.

Les Kirguis-Kaisaki auraient volontiers reconnu la domination des Russes s'ils n'avaient pas été rebutés par les rapines des voiévodes. La femme d'un prince kirguis vint

à Tomsk, envoyée par son époux. Elle était vêtue d'une riche pelisse de martre-zibeline, qui plut aux voiévodes : ils la lui arrachèrent. Le prince son époux se vengea par le fer et le feu. Ou eut depuis des avantages sur les Kirguis, on les réprima, ils furent repoussés, et obligés de chercher d'autres retraites ; mais ils ne furent jamais entièrement soumis.

Les Tchati avaient été sous la domination de Koutchoum. On trouve encore, près de l'Ob et dans les environs de Tomsk, quelques restes de cette nation.

Les Kouznetsi ont reçu ce nom des Russes ; il signifie forgerons. C'étaient des Tatars sédentaires, adonnés aux travaux des forges. Souvent inquiétés par les Kirguis, ils se rachetaient en leur donnant des armes et des ustensiles de fer. Ils furent soumis à la Russie, se soulevèrent, furent de nouveau réprimés, secouèrent encore le joug, et firent et supportèrent beaucoup de maux. C'est contre eux qu'on éleva en 1618 la ville de Kouznetsk, sur la rive droite du Tom, devant l'embouchure de la Kondoma.

Pendant que la domination des Russes s'étendait au midi, les aventuriers en reculaient les barrières vers les régions boréales. Ceux de Mangazéia construisirent des kotchis sur

le Touroukhan, entrèrent dans l'Iénissei, et le descendirent jusqu'à son embouchure. On était déjà au mois d'août, suivant le nouveau style; cependant ils ne purent mettre en mer que cinq semaines après, parce qu'un vent de nord poussait dans le golfe des glaçons, dont plusieurs s'élevaient comme des montagnes, et avaient plus de 30 toises d'épaisseur : enfin un vent du midi rejeta ces glaces dans la haute mer. Les aventuriers, encouragés par l'intérêt, franchirent un golfe hérissé d'écueils, entrèrent dans la mer Glaciale, pénétrèrent dans la Piassida, au-delà du 73e degré de latitude, et soumirent au tribut les Samoïèdes, habitans de ces rivages (1614).

La même cupidité faisait affronter aux habitans d'Arkhangel des dangers encore plus terribles. Sortis de la mer Blanche, sur de fragiles kotchis, ils suivaient les côtes de Poustozersk, franchissaient le détroit de Vaigat, remontaient une rivière que la couleur trouble de ses eaux leur avait fait appeler *Moutnaïa*, et tiraient sur la terre leurs bâtimens pendant un chemin de quatre jours entiers : ils les remettaient à flot dans une autre rivière qu'ils nommaient *Zéléna,* à cause de la couleur verte de ses eaux, entraient dans le golfe de l'Ob, pénétraient dans celui du

Taz, et se rendaient à Mangazéia, où ils se croyaient payés de leurs travaux et de leurs périls par les profits d'un commerce interlope. La sévère interdiction de ce commerce a mis fin à ces navigations téméraires.

Cependant les Toungouses, qui occupaient les deux rives de la Toungouska, furent indignés des progrès des Russes et des faibles obstacles qu'avaient opposés à ce peuple de vainqueurs les nations qui vivaient entre l'Iénissei et l'Ob. Ils se flattèrent d'abattre cette nouvelle puissance, furent prévenus, et procurèrent aux armes des Russes une nouvelle victoire. Une seconde tentative de leur part fut suivie d'une autre défaite. Les Russes, inquiétés, demandèrent du renfort : la ville d'Iénisseisk, le fort Makowski furent élevés. Ces citadelles n'étaient que de bois; mais elles étaient inexpugnables pour des peuples qui ne connaissaient d'autres armes que des flèches. Peu à peu leur audace, souvent abattue, fit place à la crainte : quelques-uns de leurs princes se rendirent tributaires [1], et bientôt cet exemple fut généralement suivi. La plupart des Toungouses venaient apporter eux-mêmes leur tribut à Iénisseisk; vêtus de pe-

[1] En 1621.

lisses de martre-zibeline, leurs patins étaient doublés de ces riches fourrures.

Un ataman de cosaques, Maxime Perfirief, reçut en 1627 la commission de soumettre au tribut les Bouriates, qui vivaient au haut de la Toungouska : il entra le premier par cette rivière dans celle d'Ilim, fut arrêté par les cataractes, se rendit par terre jusque chez les Bouriates, et ne put les engager à se reconnaître tributaires. Le succès de cette entreprise était réservé à un certain Békétof, qui eut l'audace de franchir les cataractes et les écueils de l'Ilim, et revint à Iénisseisk chargé des tributs qu'il avait levés.

On avait trouvé de l'or entre les mains des Bouriates, on imagina qu'ils avaient des mines d'or dans leur pays. La cupidité se réveilla; un voiévode fut mis à la tète d'une nouvelle expédition dans ces contrées. On ne trouva point d'or; les Bouriates le recevaient par échange des Moungals, qui le tenaient eux-mêmes des Chinois; mais dans cette expédition on pénétra jusqu'à la Léna [1].

[1] La petite-vérole, maladie endémique chez les Arabes, était inconnue dans la Sibérie. Elle fut portée en 1631 dans la Zimovie de Tourinsk, et de là dans le district de Mangazéia. Les Ostiaks, les Samoïèdes en furent frappés pendant les rigueurs de l'hiver. Elle exerça des ravages

On entendit parler alors des Iakoutes, peuple indépendant et riche en troupeaux. On n'eut pas besoin d'employer de grandes forces pour s'établir chez ces hommes paisibles. Ils reçurent avec joie des étrangers qui leur donnaient des ustensiles nécessaires en échange du superflu de leurs troupeaux et de leurs pelleteries. S'ils étaient satisfaits de ce commerce, jamais les Russes n'en avaient fait un plus avantageux. Ils recevaient, pour un chaudron de cuivre, autant de peaux de zibelines qu'il pouvait en contenir. Ce fut alors qu'ils posèrent les premiers fondemens de la ville d'Iakoutsk sur la rive occidentale de la Léna, au 62e degré de latitude et au 147e degré 12 minutes de longitude [1].

Cette nouvelle découverte devait exciter l'envie. Les cosaques de Mangazéia la disputèrent à ceux d'Iénisseisk. Il y eut entre eux des combats, et les malheureux Iakoutes ne surent plus à qui ils devaient obéir. On leva

affreux ; elle se répandit dans la suite chez les Kalmouks, et jusque dans le Kamtchatka, emportant presque la moitié de la population, et reparaissant avec la même fureur au bout de dix, douze ou quinze années.

[1] La ville d'Iakoutsk ne fut d'abord qu'un ostrog ou fort de bois, construit en 1632 par Békétof, capitaine de cosaques.

sur eux le tribut avec dureté, on les réduisit au désespoir, et ce peuple si doux ne respira plus que la haine, la révolte et la vengeance; mais, en voulant rompre ses chaînes, il ne fit que les resserrer.

La curiosité intéressée des Russes, piquée sans cesse par de nouvelles découvertes, n'était jamais satisfaite. Un certain Bouza fut envoyé en 1636 d'Iénisseisk sur la Léna pour reconnaître les rivières qui tombent dans la mer Glaciale, et rendre en passant de nouvelles nations tributaires. Il n'emmena que dix cosaques, et fut renforcé sur la route par une quarantaine d'aventuriers. Il descendit la Léna jusqu'à son embouchure occidentale, côtoya le rivage de la mer et entra dans l'Olének, au-delà du 72e degré de latitude. Il trouva sur les bords de cette rivière une race de Toungouses, passa l'hiver avec eux, en reçut un tribut, et au commencement du printemps, avant la fonte des neiges, il regagna par terre la Léna, dont il apprit qu'il n'était éloigné que de 25 lieues.

Il construisit 2 kotchis, se rembarqua, entra une seconde fois dans la mer Glaciale, et fit voile vers l'est jusqu'à l'Iana; il remonta cette rivière, et trouva des Iakoutes qui lui payèrent un tribut.

Après le repos de l'hiver il entreprit en 1639 un troisième voyage : il construisit 4 kotchis sur l'Iana, et entra par l'embouchure orientale de cette rivière dans un grand lac qui communique par un canal étroit à la mer Glaciale. La Tchendona se jette dans ce lac. Ce fut à l'embouchure de cette rivière que Bouza rencontra le chaman ou pontife des Ioukaguirs. Ce prêtre barbare le conduisit chez ses compatriotes qui se rendirent tributaires.

Les désirs des cosaques augmentaient avec leurs succès. En 1639, un Ivan-Moskvitin pénétra jusqu'à la petite rivière d'Ouliia, qui tombe dans la mer d'Okhotsk, au 160e degré de longitude. Cette nouvelle découverte préparait celle du Kamtchatka [1].

Pendant qu'une troupe de cosaques descendait au midi jusqu'au Tsipir qui tombe dans le Vitim, et entendait parler pour la première fois des Daouri, d'autres reconnaissaient l'Indiguirka jusqu'à son embouchure dans la mer Glaciale, et mettaient tout le cours de ce fleuve sous la domination de la Russie [2].

[1] D'après Müller, ce fut *Dmitreï-Kopilow* qui en 1639 atteignit le premier les rivages de l'Océan oriental.
M. B.

[2] L'embouchure du Tsipir ou de la Tsipa est vers le

Les Russes, par leurs nouvelles acquisitions, avaient pour voisins au midi différentes hordes de Kalmouks, des Tatars sujets de plusieurs princes de la famille de Koutchoum, et les Moungals d'Altyn-Khan, ou du khan doré, qui errait sur les bords du lac Oupsa et du Kemtchik, qui tombe dans l'Iénissei. Le titre de khan doré avait été donné à ce misérable prince par de pauvres Kirguis, frappés de quelques débris des richesses que ses ancêtres avaient pillées dans l'Asie. Je passe sous silence les dissensions, les guerres et les négociations des Russes avec toutes ces hordes : ces détails pourraient faire seuls la matière d'un long ouvrage qui ne trouverait pas de lecteurs.

Déjà les nouveaux dominateurs de la Sibérie avaient reconnu tout le cours de l'Angara qui se jette dans la Toungouska : déjà ils avaient imposé tribut à tous les Bouriates qui errent sur ses bords : il leur restait encore à connaître les nations qui vivent sur les rivages du lac Baikal, l'un des plus grands de l'Asie. Son étendue a mérité que les Orien-

54e degré de latitude, et le 130e 30 minutes de longitude, et la bouche la plus occidentale de l'Indiguirka est au-delà du 71e degré de latitude, et vers le 162e de longitude.

taux lui donnassent le nom de *mer*, et une ancienne vénération lui a fait ajouter le titre de *sacrée*. Sa longueur du couchant au levant est de 125 de nos lieues, et sa plus grande largeur est à-peu-près de 6. Il fournit les eaux de l'Angara, et reçoit celles de la Sélenga, fleuve célèbre par les pélérinages des Indiens.

Ce n'était pas l'espérance d'imposer à de nouvelles nations quelques tributs en pelleteries qui excitait les Russes à ces recherches ; ils croyaient que les montagnes qui entourent le Baikal renfermaient des mines d'or, et ils voulaient les découvrir. Les cosaques, envoyés dans ces contrées vers le milieu du dernier siècle, bâtirent un ostrog sur la Bargouzina ; mais ils ne rapportèrent d'autre or que celui qu'ils reçurent en présent d'un prince moungal. C'est à ces premières tentatives que sont dus les commencemens de la ville d'Irkoutsk, qui est devenue la seconde de la Sibérie. Elle est bâtie sur la rive orientale de l'Angara, devant l'embouchure de l'Irkout.

Les rapports que firent à Iénisseisk des cosaques revenus des bords de la Bargouzina échauffèrent l'esprit du voiévode, et l'engagèrent à ordonner des expéditions encore plus méridionales. Il en chargea Békétof, déjà

connu par son intelligence : cet enfant-boïard, accompagné de cent cosaques, gagna le lac Baikal, s'embarqua, parvint à l'embouchure de la Sélenga qui était déjà glacée, et y établit une zimovie : c'est ainsi qu'on appelle les constructions où les collecteurs des tributs, les chasseurs et les troupes envoyées à des découvertes passent le temps de l'hiver.

Békétof se rembarqua au retour du printemps, entra dans la Sélenga, ensuite dans le Khilok, et parvint au lac Irguen vers la fin de septembre 1653. Ce lac et le lac Chakchas ont perdu en moins d'un siècle leur communication avec le Khilok par le dessèchement spontané de deux rivières. C'est ainsi que partout abondent les preuves de la diminution des eaux [1].

La troupe de Békétof descendit vers l'orient en suivant le cours de l'Ingoda et de la Chilka, et construisit à l'embouchure de la Nertcha un faible ostrog : il fit place depuis à la ville de Nertchinsk, devenue célèbre par le traité de paix qui y fut conclu entre la Chine et la

[1] Ce dessèchement subit avait été précédé de secousses de tremblement de terre. Ainsi ce fait, dû à des causes locales connues, n'a point de rapport avec la diminution lente et générale des eaux supposée par quelques géographes - physiciens. *M. B.*

Russie. Ce fut là que Békétof passa l'hiver; mais la disette l'obligea d'abandonner l'ostrog que lui-même avait construit.

Les Russes d'Iakoutsk étaient parvenus à-peu-près dans la même contrée par un autre chemin. C'était Petre Golovin, voiévode d'Iakoutsk, qui avait formé le projet de cette expédition. Il en chargea Poïarkof, lui donna 130 hommes, un canon d'une demi-livre de balle, et d'abondantes munitions de guerre et de bouche.

Poïarkof partit en 1643, entra dans l'Aldan qui se jette dans la Léna à 20 lieues d'Iakoutsk, et remonta l'Outchour, qui a son embouchure dans l'Aldan. Il franchit avec beaucoup de peine les cataractes de la Gonoma; ses bâtimens y furent arrêtés par les glaces, et il se vit obligé de construire une zimovie pour passer l'hiver sur les bords de cette rivière.

Mais il ne se livra pas au loisir pendant la rigueur de la saison : il l'employa à reconnaître la contrée, et parvint jusqu'aux montagnes qui séparent aujourd'hui la Russie de la Chine. On les prendrait pour les limites de deux mondes différens : d'un côté règne l'horreur des climats septentrionaux; l'autre est orné de fleurs et produit des fruits délicieux.

Poïarkof franchit ces montagnes, entra de la Braenda dans la Séia, et de cette rivière dans le fleuve Amour, qui, connu sous le nom d'*Ingoda* à sa source, prend celui de *Chilka* lorsqu'il reçoit les eaux de l'Onon, et celui d'*Amour* après s'être enrichi de celles de l'Argoun. S'élevant vers le nord, il fuit ensuite vers l'orient, trace un quart de cercle pour chercher le midi; et, abandonnant enfin les belles solitudes qu'il a parcourues, il retourne au septentrion et se jette dans la mer du Kamtchatka.

L'objet du voyage de Poïarkof était encore de découvrir des mines d'or. On lui avait fait espérer qu'il en trouverait dans le voisinage des états de Lavkai, prince des Daouri : on n'y trouvait en effet que des campagnes cultivées, de riches moissons, les véritables biens que prodigue la terre aux peuples laborieux, et non ceux qu'elle cache dans son sein.

Enfin Poïarkof, après avoir perdu plus de la moitié de son monde par la disette et par les fatigues, descendit l'Amour jusqu'à son embouchure, recueillit de riches tributs des Doutchéry et des Guiliaki, et entra, au printemps de l'année 1645, dans la mer du Kamtchatka : il revint dans la Sibérie par l'embouchure de l'Ouliia.

Les nouvelles de ces voyages mettaient en fermentation les esprits des aventuriers : c'était à qui trouverait la route la plus courte pour se rendre à l'Amour. L'un d'eux, nommé *Khabarof*, offrit de soumettre à la Russie les contrées nouvellement découvertes, et ne demanda ni gages ni munitions. Il voulait armer à ses frais 150 aventuriers : à peine en trouva-t-il la moitié, et le voiévode d'Iakoutsk y joignit quelques cosaques.

Khabarof entra de la Léna dans l'Olekma, et ne put atteindre la première année qu'à l'embouchure du Touguir, qui s'y jette vers le 55e degré de latitude. Il remonta cette rivière dans le mois de février 1648, et gagna l'Amour par les montagnes qui le séparent des sources du Touguir. Toujours persuadé qu'on trouverait des mines d'or chez le prince Lavkai, il cherche la résidence de ce petit souverain, et n'y trouve pas un seul homme. Il rencontre seulement, à peu de distance l'une de l'autre, cinq espèces de méchantes forteresses qui servaient de retraites à Lavkai et à ses frères.

Khabarof s'était déjà établi dans le troisième de ces forts lorsqu'il vit approcher cinq hommes à cheval : c'était Lavkai lui-même

avec ses deux frères, son gendre et un valet. Ces princes venaient savoir pourquoi les Russes s'emparaient de leurs résidences. On chercha, par le moyen des interprètes, à tranquilliser leurs esprits, à leur faire entendre qu'on n'avait d'autre objet que de trafiquer avec eux et de leur demander un léger tribut, comme un hommage qu'ils rendraient à la puissance du tsar. Les frères et le gendre ne paraissaient pas éloignés de se rendre tributaires; mais le prince était incertain, et tous retournèrent sur leurs pas.

On voulait, on espérait dissiper les craintes de Lavkaï; mais on ne put parvenir à le joindre : on trouva seulement dans la dernière forteresse qu'il avait abandonnée une vieille femme qui se dit sœur de ce prince. Elle raconta qu'elle avait été prisonnière du bogdoi. La résidence de ce prince était arrosée par les eaux du Naoun, qui, entrant dans le Chingal, va se perdre dans l'Amour. Ce bogdoi était tributaire des Manjours, que nous appelons *Mantchoux*, et qui venaient de faire la conquête de la Chine. On peut observer en passant qu'on donne bien improprement à ce peuple le nom de *Tatars-Mantchoux*. Les Manjours n'ont dans leur langue aucune conformité avec celle des Tatars, et sont de

la même race que ces Toungouses qui occupent une si grande partie de la Sibérie.

Khabarof retourna dans la première forteresse qu'il avoit découverte, et qui était la mieux fortifiée. Il y trouva des fosses remplies de blé; les campagnes voisines promettaient de payer avec usure les travaux des cultivateurs, et d'épaisses forêts servaient de retraite aux plus belles zibelines.

Un pays qui préparait de si grands avantages méritait d'être conservé. Khabarof, accompagné d'une suite peu nombreuse, alla solliciter du renfort à Iakoutsk; il n'obtint que 21 cosaques, et engagea 117 aventuriers à le suivre : bien faible secours pour la grandeur de l'entreprise. Pendant qu'il faisait ce voyage, les gens qu'il avait laissés au-delà de l'Amour recueillaient les tributs de différentes peuplades de Toungouses.

De retour à Albazin, c'était le nom de la principale forteresse de Lavkai, il s'embarqua en 1649 avec tout son monde sur l'Amour, et sa petite flotte navigua vers l'orient. Après deux jours de navigation il trouva une ville des Daoures, détruite par les flammes, et le lendemain quelques cabanes abandonnées. Enfin il découvrit le soir 3 forteresses réunies, que 3 princes alliés venaient de construire d'un

commun effort pour lui résister. Ils avaient avec eux 50 Chinois. Ils se crurent d'abord en état de s'opposer à la descente des Russes; mais à la première décharge 20 Daoures tombèrent morts, le reste se réfugia dans les forteresses, et les Chinois, paisibles spectateurs, se retirèrent dans la plaine. Les Daoures refusèrent de se rendre, et la terre fut bientôt hérissée des flèches qu'ils lancaient: mais les Russes avaient 3 petites pièces d'artillerie, et ils ne tardèrent pas à faire brèche au premier fort. Le lendemain ils se rendirent maîtres du second; et les Daoures les plus courageux, réfugiés dans le troisième, se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Khabarof ne perdit que 4 hommes, et en tua 660. On trouva dans la place des grains et des bestiaux, et le vainqueur passa 6 semaines dans sa nouvelle conquête.

Les Chinois, qui n'avaient pas combattu, étaient envoyés par le *chamchakan* ou souverain de la Chine, pour recevoir le tribut des Daoures [1]. L'un de ces officiers, richement

[1] La réunion des deux titres de *chan* et de *chakan* ou *chagan*, l'un usité chez toutes les nations turques ou tatares, l'autre par les Chazares, les Ouzes et les Petchénègues, et qui tous les deux signifient *roi* ou *prince*, est un trait fort remarquable et qui mérite l'attention des Orientalistes. *M. B.*

vêtu, vint faire une visite aux Russes dans leur nouvelle conquête. Sa politesse annonçait des sentimens pacifiques : il parla beaucoup; mais on manquait d'interprète, et il ne put se faire entendre.

Khabarof enfin se rembarqua, continuant toujours à descendre l'Amour, et ne trouva, pendant plusieurs jours de navigation, que des places désertes et des cabanes abandonnées. Enfin, à une demi-journée au-dessus de l'embouchure de la Séia, on découvrit une ville qui passait pour forte dans la contrée. Plusieurs princes y avaient mis en sûreté leurs effets les plus précieux : c'était une proie qu'ils avaient amassée pour les Russes. Ces princes, croyant l'ennemi encore éloigné, étaient sortis de la ville et s'amusaient à une partie de plaisir dans un village voisin. La ville fut escaladée, le village enveloppé, les princes faits prisonniers : ils prêtèrent serment de fidélité, et promirent de payer un tribut. Deux d'entre eux restèrent en otages, et les autres eurent la liberté de vivre dans leur village comme auparavant; car ces peuples, ennemis du séjour des villes et de la vie sédentaire, ne se renferment dans des places que lorsqu'ils y sont contraints par le danger.

Les princes venaient souvent faire des visites aux Russes, et les invitaient à leur tour. Consolés en apparence de leur infortune, ils semblaient être devenus les amis de leurs vainqueurs; mais profitant, après trois semaines, de la confiance qu'ils avaient inspirée, ils prirent la fuite pendant la nuit avec tout leur monde; et l'un des deux princes otages, ne pouvant s'accoutumer à la perte de sa liberté, se donna lui-même la mort.

Les provisions étaient restées dans le village, et les Daoures les avaient emportées avec eux : ainsi la disette ne permettant pas à Khabarof de passer l'hiver dans la forteresse, il y mit le feu et se rembarqua. Il navigua pendant plusieurs jours entre les montagnes qui bordent l'Amour des deux côtés, et parvint à l'embouchure du Chingal : il reconnut les Doutchéri et les Gogouli, peuples cultivateurs et bergers, et les Atchani qui ne vivent que de la pêche. Ce fut sur le rivage habité par ces différentes peuplades qu'il construisit un petit fort de bois pour y passer l'hiver.

Il avait reçu ordre de ménager les peuples, de s'attirer leur confiance et de gagner leur amitié par sa douceur : il les effraya par ses menaces, les irrita par ses vexations, les souleva par ses cruautés. Il avait envoyé 100

hommes chercher des vivres; il n'en restait guère que le même nombre auprès de lui. Les Doutchéri, les Atchani se réunissent au nombre de 1,000, entourent la petite place et y mettent le feu. Déjà les barbares se croient vengés; mais 70 Russes font une sortie, les autres entretiennent sur le rempart un feu assez vif de mousqueterie et de leur petite artillerie : ils sont victorieux, et n'ont perdu qu'un seul homme.

Khabarof fait augmenter les fortifications de sa petite citadelle, croit n'avoir plus rien à craindre de ses timides ennemis, et passe l'hiver dans une parfaite sécurité. Le 24 mars, tout dormait dans la place, lorsqu'au point du jour parut une armée chinoise, ou peut-être moungale, qui s'annonça par un feu d'artillerie et de mousqueterie. Les Russes se réveillent, surpris de ce bruit inaccoutumé; eux qui depuis si long-temps n'ont entendu d'autres armes à feu que celles dont eux-mêmes faisaient usage; eux entourés de nations qui ne connaissaient d'autres armes que l'arc et les flèches. Déjà les Chinois entraient dans la place par la brèche; mais ils voulaient prendre les Russes vivans, et ce fut ce qui les perdit. Khabarof eut le temps de faire amener une pièce de canon devant la brèche, et les

assiégeans foudroyés tombèrent ou se retirèrent en désordre.

Les assiégés profitent de cet instant, font une sortie, enlèvent aux Chinois deux pièces de canon, attaquent, renversent, égorgent un gros d'ennemis armés de mousquets, et, mettant le sabre à la main, ils n'ont que la peine de tailler le reste en pièces. Ceux qui purent éviter la mort se retirèrent, et quelques-uns restèrent prisonniers.

Khabarof remonta l'Amour pour se former une résidence moins exposée aux entreprises des Chinois, et où il pût recevoir plus aisément des secours de la Sibérie. Il eut le bonheur de passer à pleines voiles devant l'embouchure du Chingal, où une armée de 6,000 Chinois, Manjours et Doutchéri attendait les Russes au passage; mais ce bonheur fut suivi de plusieurs infortunes. Une partie de ses cosaques se livra à la désertion; une troupe qui venait se joindre à lui s'égara; un renfort considérable, que la cour avait ordonné de lui envoyer, ne fut pas expédié; enfin les Daoures, de qui l'on comptait arracher des subsistances, s'étaient retirés du haut de l'Amour, infesté par les Russes, et avaient emporté avec eux leurs richesses. Les gens de Khabarof aimaient mieux risquer leur vie,

prodiguer leur sang et braver les plus dures fatigues que de travailler une terre fertile, et ils manquaient de tout. Ils s'établirent sur les bords de la Kamara, sans prévoir comment ils y vivraient, et y bâtirent un ostrog, qu'ils appelèrent *Kamatskoi.*

Un gentilhomme, nommé *Zénovief*, envoyé de la cour, arrive avec peu de monde à cet ostrog. Il apporte aux cosaques des médailles d'or, récompense que le souverain accorde à leurs services; mais il leur déplaît en voulant les soumettre à la discipline et les appliquer à la culture des terres. Il fallait semer, recueillir, et emmagasiner des vivres pour un secours qui devait arriver de Moskou; mais les cosaques auraient cru se dégrader en travaillant pour d'autres, et voulaient même ne devoir qu'au brigandage leur propre subsistance.

Enfin Zénovief partit en 1653 pour Moskou, emmenant avec lui Khabarof, que la cour fit enfant-boïard pour prix de ses services. Le cosaque Stépanof fut chargé du commandement sur les bords de l'Amour.

Il avait tout au plus avec lui 500 hommes à Kamatskoi lorsqu'au mois de mars 1655 il y fut assiégé par une armée chinoise de 10,000 hommes, la plupart armés de mousquets, et

traînant avec eux 15 pièces de canon. Les cosaques avaient peu d'artillerie; mais ils avaient établi dans le corps de la place une batterie élevée, sur laquelle ils avaient placé du canon qu'ils pouvaient tourner aisément pour faire feu de tous côtés.

Les Chinois taillèrent en pièces un parti qui osa sortir contre eux. Ils dressèrent 3 batteries, les firent agir à-la-fois contre la place: foudroyée de toutes parts, on eût dit qu'elle allait être réduite en cendres ; elle ne fut pas même endommagée. Ils se déterminèrent enfin à donner l'assaut: il fut ordonné pour le commencement de la nuit; on se battit avec acharnement jusqu'au jour, et les Chinois furent repoussés. Les assiégés profitèrent du trouble de l'ennemi, firent une sortie, tuèrent beaucoup de monde et firent des prisonniers. Les Chinois n'osèrent plus sortir de leur camp, et levèrent enfin le siège : tant la nation la plus policée de l'Asie le cède, dans l'art de la guerre, aux troupes les moins disciplinées des Européens.

Mais la situation des vainqueurs était bien plus cruelle que celle des vaincus. Ceux-ci en furent quittes pour se retirer avec la honte de leur défaite, et Stépanof risquait de mourir de faim sur le théâtre de sa victoire. On n'a-

vait pu déterminer ses cosaques à prévenir le besoin par le travail, et ils commençaient à subir le supplice que leur paresse s'était préparé.

Cependant un ancien voiévode d'Iénisseisk, Pachkof, fut chargé, par ordre de la cour, d'une nouvelle expédition dans cette contrée. Il avait reçu la commission de construire un ostrog sur l'Amour ou sur la Chilka. On ne lui donna que 300 cosaques; mais il parvint à rassembler près de 600 hommes. Ce fut lui qui, en 1658, éleva Nertchinsk dans le pays arrosé par la Nertcha. L'ostrog qui avait été déjà construit à-peu-près dans le même endroit n'existait plus. Pachkof souffrit dans sa nouvelle forteresse une telle disette, que son monde fut obligé de manger des chevaux et des chiens, et de faire servir ensuite à leur nourriture les animaux qui inspirent le plus de dégoût.

Stépanof devait être à ses ordres : il le mande, et envoie au devant de lui un détachement de 30 hommes : il n'existait plus. Il avait entrepris avec 500 hommes une expédition vers le bas de l'Amour. Attaqué à l'embouchure du Chingal par 47 barques chinoises, abandonné d'une partie des siens qui prirent la fuite ou se rendirent sans combat ;

enveloppé par les ennemis, trop faible pour leur résister, trop brave pour se déclarer vaincu, il avait reçu la mort les armes à la main, et tous ceux qui étaient restés auprès de lui avaient été tués ou faits prisonniers.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que sur les bords de l'Amour il se passât rien dont on ait conservé le souvenir; mais un crime donna lieu, en 1665, à un nouvel établissement au haut de ce fleuve.

Tchernigovski, Polonais au service de Russie, assassina le voiévode d'Ilimsk, et, pour éviter la peine due à son crime, il fuit avec 84 hommes sur les bords de l'Amour, en perdit 15, tués par les Toungouses chez qui ils avaient exercé en passant le pillage, et arriva avec le reste sur les cendres d'Albazin; car les Russes avaient soin de mettre le feu aux forteresses qu'ils abandonnaient. Ses gens y bâtirent un faible ostrog, lui donnèrent le nom qu'avait porté le fort qui n'existait plus, et remirent sous la dépendance de la Russie les Toungouses qui avaient secoué le joug. Tchernigovski rendait un service à l'état : il obtint sa grace et des gratifications pour lui et pour ses complices, qui avaient été en même temps les compagnons de ses travaux utiles à la patrie. Son nouvel établissement prospéra. Des-

villages, des monastères s'élevèrent autour de la ville nouvelle : la contrée fut défendue par de nouveaux forts, et de nouvelles peuplades furent soumises au tribut.

Cependant les Chinois apprennent qu'Albazin est relevée, que les Russes s'étendent dans le pays, que leurs forces s'accroissent en silence, et deviendront redoutables si on ne s'oppose pas à leur progrès. Ils font sommer le commandant d'Albazin de rendre la place : sur son refus, une armée vient en faire le siège ; elle détruit en passant tous les forts construits sur la Séia, la Sélimba et le Tougour. L'artillerie chinoise consistait en plus de 100 pièces de campagne et en 50 gros canons. Les Chinois avaient appris des jésuites à fondre le canon avec plus d'art, à l'employer avec plus d'effet, à faire un usage plus régulier des armes à feu. Les secours qu'attendaient les défenseurs d'Albazin n'étaient pas même encore parvenus jusqu'à Nertchinsk. Dès le premier jour du siège 100 Russes furent tués, les fortifications furent criblées de boulets, la poudre et le plomb manquaient aux assiégés ; ils obtinrent la permission d'abandonner Albazin et de se retirer à Nertchinsk. Leurs vainqueurs les suivirent jusqu'à l'embouchure de l'Argoun.

Les Chinois réduisirent en cendres la forteresse, le couvent, les villages; mais le blé que les Russes avaient ensemencé resta sur la terre, et l'ennemi était à peine retiré, que les Russes revinrent faire la moisson. Les dangers passés sortirent de leur mémoire; ils ne furent plus sensibles qu'à la fertilité du sol, à la beauté du climat, à la douce habitude de vivre dans un pays qu'ils avaient formé, et qui avait si bien payé leurs travaux. Ils relèvent la place, la rendent plus forte que la première fois, lui donnent plus de beauté, plus d'étendue; elle devient digne de porter le nom de *ville*.

Cette témérité ne pouvait être heureuse. Des partis de Chinois rôdaient dans ces contrées; des Toungouses venaient apporter leurs tributs dans Albazin, et allaient rendre compte aux ennemis de l'état de la place et des progrès des travaux : 150 barques chinoises apportèrent devant Albazin 450 hommes et 40 pièces de canon; la cavalerie arriva en même temps, forte de 3,000 hommes. Les assiégés n'étaient qu'au nombre de 736, et ils se défendirent jusqu'à l'hiver : ils étaient encore plus incommodés par le scorbut que par le feu des ennemis.

La rigueur de la saison força les Chinois à

changer le siège en blocus. Bientôt ils communiquèrent avec les Russes comme avec un peuple ami, leur offrirent des médecins, et en reçurent des présens. Enfin ils se retirèrent quand on eut la nouvelle certaine que des ministres venaient de Moskou régler avec les plénipotentiaires de la Chine les limites des deux empires. Nous avons parlé de ce traité dans la Vie de Pierre Ier : nous avons vu que les Russes abandonnèrent Albazin et tout le pays arrosé par l'Amour. La Gorbitsa et une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la source de cette rivière jusqu'à l'Océan oriental furent marquées pour la frontière de la Chine et de la Russie[1].

[1] A ces expéditions des cosaques, qui firent connaître l'étendue de la Sibérie à l'est, succédèrent, dans le 18e siècle, les voyages des savans.

Tobbert, capitaine suédois, anobli sous le nom de *Strahlenberg*, fait prisonnier à Pultava, parcourut la Sibérie jusqu'à l'Iénissei. Il s'en retourna en 1721, et publia en 1730 son *Asie septentrionale et orientale*.

Daniel Messerschmidt, Dantzickois, voyagea, dans les années 1720-1726, jusqu'à Turnkhansk au nord, et jusqu'à Nertchinsk à l'est. Ses papiers, conservés dans les archives de l'académie de Pétersbourg, ont souvent été copiés par ses successeurs. On le laissa mourir dans la misère en 1735, à Pétersbourg.

En 1733-1743, le botaniste *Gmélin*, Souabe, l'historien *Müller*, Westphalien, et l'antiquaire *Fischer*, Li-

II. Expéditions des Russes au Kamtchatka.

Les Russes, en s'avançant toujours dans la Sibérie, devaient enfin parvenir jusqu'au Kamtchatka, presqu'île aussi grande que l'Angleterre et l'Ecosse réunies, et qui forme, avec le pays des Tchouktchi, la borne la

vonien, examinèrent la Sibérie sous divers points de vue.

En 1745, *Steller* mourut dans la misère. Il laissa manuscrites une *Ornithologie* et une *Ichtyologie* de Sibérie, ainsi qu'une Flore de *Tobolsk*, qui ont été copiées par d'autres voyageurs.

En 1760, *Pleisner*, Courlandais, commandant d'Okhotsk, constata par diverses recherches que le pays de Tchukotches ou Tchuktches est une presqu'île séparée de l'Amérique par un détroit.

En 1765, *Laxmann*, Suédois de la Finlande, parcourut la Sibérie jusqu'au nord du Kamtchatka.

En 1770-1773, *Pallas* fait un célèbre voyage qui s'étendit jusqu'en Daourie. Il est natif de Berlin.

En 1772, *Géorgi*, Suédois-Poméranien, examina les environs du lac Baikal et les montagnes de la Daourie.

En 1771, *Nicolas Rytschow*, capitaine russe, et *Bardanes*, savant Illyrien, accompagnent un détachement russe qui, en poursuivant les Torgotes-Kalmouks, traversèrent une grande partie de la stèpe des Kirguis. La relation de Rytschow se trouve dans Büsching, Magasin géographique, et je l'ai employée dans mon *Précis de la Géographie universelle*; mais j'en donnerai peut-être un extrait plus ample dans les Annales. *M. B.*

plus orientale de notre continent. Ils durent entendre parler de cette contrée dès le moment qu'ils rendirent tributaires les Koriaks qui habitaient vers le golfe de Pinjina. Ce n'est que sur de semblables rapports qu'Izbrand-Ides en a pu faire mention dans son Voyage de la Chine. On ignore quels sont les Russes qui y sont entrés les premiers.

Mais on sait que, vers le milieu du dernier siècle, un Fédot-Alexéief, commis d'un marchand de Moskou, s'embarqua sur la Kolyma pour entrer dans la mer Glaciale, et fut jeté par la tempête sur les côtes du Kamtchatka. C'est même de son nom que le Nikoul, qui se jette dans la Kamtchatka, rivière qui donne son nom à toute la presqu'île, est nommé par les Russes *Fédoticha*. Fédot et ses compagnons furent regardés par les habitans comme des dieux; mais leurs discordes prouvèrent bientôt qu'ils n'étaient que des hommes. Ces malheureux, rejetés loin de leur pays sur une terre inconnue et sauvage, et qui auraient dû s'aider mutuellement, comme des frères, à supporter leurs infortunes, se querellèrent, se battirent: leur sang coula, l'un d'eux fut tué; les Kamtchandales virent que ces étrangers n'étaient pas invulnérables et les massacrèrent. Lors de la première expédition du

Kamtchatka on voyait encore sur les bords du Nikoul les ruines des zimovies construites par Fédot et ses compagnons.

Ce n'est qu'à l'année 1697 qu'on doit rapporter la véritable découverte du Kamtchatka, qui n'était encore connu que par des bruits vagues et incertains.

Un certain Atlassof, envoyé d'Iakoutsk sur les bords de l'Anadyr en qualité de commissaire, expédia l'un de ses cosaques, nommé *Morosko*, pour rendre tributaires les peuplades qu'il pourrait découvrir. Morosko, dans ses courses, parvint jusqu'à peu de distance de la Kamtchatka, revint en conquérant après avoir soumis une habitation de Kamtchadales, et rapporta quelques papiers qui parurent indéchiffrables : ils devaient être en langue japonaise, et ils avaient appartenu à de malheureux Japonais qui avaient échoué sur les côtes du Kamtchatka.

Atlassof, sur le rapport de Morosko, prit avec lui 60 hommes, entra dans le Kamtchatka, et par caresses, par menaces, par violence, il rendit plusieurs peuplades tributaires. Il partagea sa troupe en deux corps, envoya l'un aux ordres de Morosko, du côté de l'Océan oriental, conduisit l'autre vers le midi, en suivant la côte du golfe de Pinjina,

se réunit sur le Tiguil au corps commandé par Morosko, et alla construire un ostrog sur le rivage de la Kamtchatka. Il retourna enfin à Iakoutsk, chargé d'un riche tribut de pelleteries, alla lui-même à Moskou les présenter à la cour, et reçut pour prix de ses services le commandement des cosaques d'Iakoutsk.

Il eut ordre de retourner au Kamtchatka: on lui assigna des troupes, de l'artillerie, des munitions; mais, sorti de Tobolsk, il se comporta en brigand, vola une barque marchande et fut mis en prison. Ceux qui le remplacèrent étendirent dans le Kamtchatka la domination de la Russie. Le nombre des commandans fut porté jusqu'à trois: l'un eut pour son département l'ostrog supérieur de la Kamtchatka, l'autre l'ostrog inférieur, et le troisième celui de la Bolchaïa-Réka, ou Grande-Rivière. Les naturels dépendans de ce dernier département, indignés de la rigueur avec laquelle on levait les tributs, se révoltèrent, mirent le feu à l'ostrog et tuèrent tous les soldats.

Cependant Atlassof, sorti de prison en 1706, reprit toute son autorité. On lui avait prescrit la plus grande modération avec ses gens et avec les naturels; mais il n'avait pas encore gagné les bords de l'Anadyr que déjà, par ses violences, il s'était aliéné ses propres

cosaques. Il réunit seul l'autorité qu'avaient partagée les trois commissaires; mais, devenu chaque jour plus odieux, il perdit sur ses cosaques l'autorité dont il abusait, les vit ouvertement révoltés contre lui, et finit par être égorgé. Deux autres commissaires eurent le même sort, et paraissent ne l'avoir pas moins mérité. Ils ne se contentaient pas de maltraiter les cosaques, ils retenaient leur paye et s'en faisaient donner des quittances. Dans ces dissensions des chefs et des troupes on peut se représenter la cruelle situation des naturels du pays. Ils cherchaient à secouer le joug insupportable qu'on leur imposait, dressaient des pièges aux cosaques, en tuaient quelques-uns, et étaient eux-mêmes massacrés par centaines. Les assassins des commissaires furent brûlés par les Kamtchadales, qui les attirèrent dans une hutte à laquelle ils mirent le feu. Telle était la haine qu'avaient excitée les cosaques, que les otages qu'on leur avait donnés, et qu'ils avaient chargés de chaînes, consentirent de périr avec eux, joyeux d'expirer dans des tourmens que partageaient leurs ennemis.

Long-temps le Kamtchatka n'offrit qu'une suite de semblables horreurs : tyrannie des commissaires envers les cosaques et les naturels; révoltes des cosaques contre les commis-

saires, et des naturels contre les cosaques; entreprises mutuelles des uns contre les autres; guerres ouvertes, embûches, perfidies, massacres, toujours vengés par des massacres nouveaux.

On ne connaissait encore d'autre route pour se rendre au Kamtchatka que celle de l'Anadyr; route dangereuse, infestée par les Ioukaguirs et les Koriaks. Ce fut un cosaque nommé *Sokolof*, envoyé d'Okhotsk en 1715 pour reconnaître quelques îles, qui traça la route qu'on suit aujourd'hui. On s'embarque au port d'Okhotskoi, on met le cap au sud-est, et l'on entre dans la Bolchaïa-Réka, qui se jette dans la mer au sud-ouest du Kamtchatka.

La Russie fut, en 1731, sur le point de perdre cette acquisition. Il aurait été sans doute difficile d'y rentrer de nouveau : les naturels avaient appris, par un long commerce avec leurs ennemis, l'usage des armes à feu, et ils se seraient tenus constamment sur leurs gardes. L'instant que leur haine avait choisi pour éclater semblait favorable à leur dessein. Un grand nombre de cosaques avaient été retirés de la presqu'île pour différentes expéditions, et un commissaire venait de s'embarquer pour l'Anadyr avec quelques troupes, à l'embou-

chure de la Kamtchatka. Il ne restait enfin qu'un petit nombre de soldats sans défiance.

Alors les Kamtchadales, long-temps soumis en apparence, cessent de dissimuler l'horreur qu'ils ont conçue pour leurs tyrans. Ils massacrent tous les cosaques qu'ils peuvent rencontrer, volent à l'ostrog inférieur, y mettent le feu, tuent les Russes à mesure qu'ils sortent des flammes, et prennent tous les effets qu'ils peuvent sauver de l'incendie. Fiers de leur victoire, ils se parent de tout ce qui leur tombe sous la main : les uns revêtent des habits d'officiers, d'autres des robes de femmes, quelques-uns des habits de moines, quelques autres des ornemens sacerdotaux : plusieurs avaient à-la-fois des jupes de femmes, des vestes de soldats et des coiffures de moines.

Mais cette joie fut de courte durée. Une tempête fit rentrer le vaisseau dans le port : les troupes qui le montaient secoururent ceux des cosaques qui n'avaient pas succombé : les canons, tirés du navire, furent pointés contre les rebelles. Vainqueurs près d'un ostrog, les Russes coururent au secours des deux autres : les Kamtchadales payèrent leur entreprise par des flots de leur sang, et furent enfin obligés de tendre de nouveau la tête au joug.

Les chefs de la sédition furent punis de

mort, et montrèrent au milieu des tortures une fermeté inébranlable. Quels que fussent les tourmens qu'on leur faisait souffrir, ils ne jetaient qu'un premier cri, gardaient ensuite un silence obstiné, et l'on eût cru qu'ils étaient insensibles.

La domination des Russes, devenue plus douce, est à présent solidement établie dans le Kamtchatka. Les commandans sont mieux choisis, chaque naturel n'est soumis qu'au tribut léger d'une seule peau; et les différentes peuplades ont pour juges leurs propres chefs. L'habitude de vivre avec les Russes leur en a fait adopter les mœurs : leurs enfans sont élevés dans des écoles fondées par le gouvernement; et le christianisme, qu'ils ont presque tous embrassé, les unit à leurs vainqueurs [1].

[1] M. de Krusenstern a trouvé le Kamtchatka dans un état fort différent de ce qu'il devait être, selon les rapports trop favorables adoptés par M. Levesque. Des vices d'administration ont ruiné cette colonie qui pourrait devenir intéressante. *Voyez* mon *Précis de la Géographie universelle*, tome III. *M. B.*

III. Navigations et Découvertes des Russes dans la mer Glaciale.

On ne peut assigner le temps où les Russes, voisins de la mer Glaciale, commencèrent à s'embarquer sur cette mer pour aller à la chasse aux ours blancs jusque dans la nouvelle Zemle, et pour y prendre de ces morjes ou vaches marines, dont l'ivoire n'est guère moins recherché que celui des éléphans. Nous avons vu les Russes d'Arkhangel, excités par l'intérêt du commerce, sortir de la mer Blanche, et pénétrer, à travers mille dangers, dans les golfes de l'Ob et du Taz; tantôt naviguant au milieu des glaçons, tantôt traînant, pendant plusieurs jours, leurs vaisseaux sur la terre. Enfin nous avons vu que, en 1636, des hommes, partis d'Iakoutsk, avaient successivement reconnu l'Iana, l'Indiguirka, l'Alazéia et la Kolyma, que d'autres appellent *Kovyma*.

Ces premiers progrès inspirèrent le désir et l'espérance de faire des découvertes encore plus orientales. Un certain Ignatief, natif de Mézen, dans le gouvernement d'Arkhangel, partit de la Kolyma en 1646, et, faisant voile vers l'est, trouva un passage libre entre les côtes et les glaces dont la mer était couverte. Après 48 heures de navigation, il rentra dans

une anse bordée de rochers, et trafiqua avec les Tchouktchi, mais sans hasarder aucune communication familière avec eux. Les Russes exposaient leurs marchandises sur le rivage, et les Tchouktchi mettaient à la place des dents de chevaux marins, brutes ou travaillées. La défiance réciproque ne permit pas aux deux nations de négocier avec plus d'intimité. On se rapprochait par intérêt, on se fuyait par une juste crainte. D'ailleurs on manquait d'interprètes, et Ignatief, content de sa première découverte, ne tarda pas à retourner à Kolymskoi.

L'année suivante, le même Fédot-Alexéief, dont nous avons parlé à l'article du Kamtchatka, se mit à la tête d'une nouvelle entreprise. On joignit aux gens qu'il avait rassemblés le cosaque Dechnef, chargé de veiller aux intérêts de la couronne. Quatre kotches descendirent ensemble la Kolyma : on avait entendu parler de l'Anadyr, on se proposait d'en trouver l'embouchure, et l'on se promettait de la découvrir dans la mer Glaciale. C'était une erreur; mais, dans tous les genres, on n'est guère parvenu que par le chemin de l'erreur à la découverte de la vérité.

Tout le premier été fut perdu : les glaces ne laissèrent aucun passage libre. Ce retard pro-

cura de nouveaux compagnons à l'entreprise projetée, et 7 kotches se trouvèrent prêtes en 1648, au retour de la belle saison. Chacune avait à-peu-près 30 hommes d'équipage. Tant d'hommes, unis par la même cupidité, devaient bientôt être divisés par elle. Avant le départ, la discorde se mit entre Dechnef et Ankoudinof, autre chef de cosaque et A[illegible]

On mit à la voile le 20 juin. Il est malheureux qu'il n'existe aucun détail de cette navigation. On ignore les obstac[illegible]les q[illegible]ulavigateurs purent avoir à surmonter; on ne sait pas si la mer fut entièrement libre de glaçons: Dechnef, dans sa relation envoyée à Iakoutsk, se contente de dire que la mer n'est pas tous les ans aussi praticable qu'ils eurent le bonheur de la trouver. On parvint à la pointe des Tchouktchi, devant laquelle sont deux îles peuplées d'hommes de la même nation, qui se percent les lèvres pour y passer des morceaux de dents de cheval marin. Ces deux îles ne se trouvent ni sur la carte de Müller, ni sur la dernière carte générale de l'empire de Russie, à moins que ce ne soient celles qui resserrent l'entrée du golfe de Tchaoun.

Des 7 kotches qui partirent de Kolymskoi, il en est 4 dont on ignore le sort. Celle d'Ankoudinof fit naufrage en côtoyant la pointe

des Tchouktchi, et l'équipage fut réparti sur les bâtimens de Dechnef et d'Alexéief. On mit à terre une seconde fois; on eut à combattre contre les Tchouktchi; Alexéief fut blessé : on remit à la voile, et les 2 kotches se perdirent de vue. On sut long-temps après que Fédot Alexéief avait été jeté dans le Kamtchatka, où il finit misérablement ses jours.

Dechnef lutta long-temps contre les vents et les tempêtes : il fit enfin naufrage au mois d'octobre, et, autant que peuvent l'indiquer les circonstances, il fut jeté sur la côte des Koriaks, au nord de la presqu'île du Kamtchatka, et aux environs de la rivière d'Oloutora.

Il ne lui restait que 25 hommes. Il erra sans guide dans ce pays affreux, pendant les trois mois les plus rigoureux de l'année, sous un climat glacé, cherchant toujours l'Anadyr, et ne sachant où il devait le chercher. Sa course incertaine le conduisit enfin à l'embouchure de ce fleuve, dans une contrée montagneuse et déserte, dépouillée de forêts et dénuée par conséquent de gibier. Placé sur les bords d'un grand fleuve et près des côtes de la mer, il n'avait pas d'instrumens pour la pêche : 12 hommes de la troupe allèrent découvrir l'intérieur du pays, errèrent pendant 20 jours entiers, sans rencontrer un seul

homme, et retournèrent enfin sur leurs pas, ne rapportant que le désespoir dont leur cœur était déchiré. Quelques-uns rejoignirent le gros de la troupe : les autres périrent en chemin, de froid, de faim, de misère et de fatigue.

Dechnef, autour de l'été, s'embarqua sur l'Anadyr, remonta ce fleuve, trouva enfin les Anaouli, en tira quelques secours et les engagea même à payer un tribut. Cette peuplade était peu nombreuse. Elle ne put bien comprendre comment elle devait être sujette d'une domination qui lui était inconnue, fit quelques efforts pour conserver sa liberté, fut traitée de rebelle et bientôt exterminée.

Dechnef, obligé de vivre dans le pays sauvage où il se trouvait jeté, fonda l'ostrog anadyrskoi. Il ne voyait aucun moyen, ni de retourner en Sibérie, ni d'y faire parvenir de ses nouvelles. Perdu, loin de sa patrie avec quelques compagnons de sa misère, oublié du reste des vivans, ou compté par eux au nombre des morts, il ne lui restait plus que cette vague espérance, dernière consolation des malheureux. Elle ne fut pas déçue. Des découvertes réelles, qui succédèrent à de trompeuses recherches, lui amenèrent enfin des compagnons et des secours.

Un Mikaïl Stadoukhin, qui avait bâti en 1644 l'ostrog inférieur de la Kolyma, était retourné l'année suivante à Iakoutsk. Une femme lui avait rapporté que dans la mer Glaciale se trouve une grande île qui s'étend depuis l'Iana jusque devant l'embouchure de la Kolyma, et qu'on pouvait même l'apercevoir du continent : elle avait ajouté que les Tchouktchi y passaient en hiver, sur la mer glacée, dans des traîneaux tirés par des rennes. Il avait aussi entendu parler de la Povitcha, grande rivière qui se jette dans la mer Glaciale, à trois ou quatre journées de navigation de la Kolyma. Il avait écouté ces discours avec confiance, les répétait avec enthousiasme, et ils étaient reçus avec une avide crédulité.

On n'eut pas de repos qu'on n'eût fait les découvertes que ces rapports indiquaient. Stadoukhin fut renvoyé, en 1647, à Kolymskoi, avec ordre de chercher l'île de la mer Glaciale, l'embouchure de la Povitcha, et surtout de rendre les peuples tributaires.

Il ne put s'embarquer que dans l'été de 1649. Un second bâtiment qu'il avait avec lui fit naufrage : lui-même navigua pendant 7 jours sans trouver d'île ni de rivière. Il prit terre, et ne put recevoir aucune instruction.

Les habitans ne connaissaient pas de grande rivière dans toute la contrée. Il fut obligé de se rembarquer et de retourner à Kolymskoi, rapportant, pour tout fruit de son expédition, des dents de chevaux marins qu'il avait ramassées sur la côte du continent.

On apprit dans ce temps-là même que la rivière Povitcha, dont on cherchait l'embouchure dans la mer Glaciale, se jetait en effet dans l'Océan, et n'était autre que l'Anadyr. On sut aussi que, sans aller le chercher par mer, en doublant la pointe des Tchouktchi, on pouvait y parvenir par un chemin de terre bien plus court. On dut ces connaissances à une course que firent, en 1650, des cosaques de Kolymskoi, en remontant la rivière d'Anoui.

Une troupe de cosaques et d'aventuriers, sous la conduite de Motora, fut chargée d'aller s'emparer de l'Anadyr, et de soumettre au tribut les peuples qui habitent ses bords. Ce fut cette troupe qui rencontra Dechnef, et c'est lui qui, après la mort de Motora, descendit le fleuve jusqu'à son embouchure. Ainsi cet homme, qui n'attendait qu'une mort ignorée dans un désert encore inconnu, eut le bonheur de revoir sa patrie, après lui avoir rendu de nouveau services.

La curiosité que les discours de Stadoukhin avaient excitée en Sibérie était satisfaite en un point, puisque l'Anadyr, qu'il avait appelé *Povitcha*, était enfin bien connu; mais on ne pouvait renoncer à découvrir l'île de la mer Glaciale. Une réflexion bien simple semblait en détruire l'existence : c'est que, dans aucun des voyages qu'on avait faits entre la Léna et la Kolyma, on ne l'avait aperçue, quoique plusieurs bâtimens, obligés par les vents ou par les glaçons à prendre le large, eussent navigué sur les endroits mêmes où l'on prétendait la devoir trouver.

Si cette terre avait existé, elle aurait été découverte par André Goréloi, qui avait été envoyé, en 1550, d'Iakoutsk à l'Indiguirka, pour y rendre les peuples tributaires. Parti au mois de juin, il aperçut, le dernier août, l'embouchure de la Khroma; mais, lorsqu'il se croyait près d'y entrer, il fut surpris par les glaces. Peu éloigné du continent, il pouvait le gagner à pied; mais le dégel survint, et pendant dix jours le vaisseau fut emporté toujours au nord par le vent. Une seconde gelée l'arrêta de nouveau. Goréloi fut obligé d'abandonner le bâtiment, qui fut bientôt mis en pièces; et marchant sur la mer glacée, tirant avec lui ce qu'il avait pu

sauver, il ne gagna la terre qu'après quinze jours entiers de fatigue et de souffrances. Il parvint enfin, sur des traîneaux, à l'embouchure de l'Indiguirka pour y éprouver toutes les horreurs de la famine. Dans le long trajet qu'il avait fait par mer, et toujours du sud au nord, il n'avait rencontré aucune île; et il aurait dû être arrêté par celle qu'on avait indiquée à Stadoukhin, si du moins elle avait eu l'étendue qu'on lui supposait.

Les relations de plusieurs autres voyages déposaient également contre l'existence de cette île; mais les bruits courans l'emportaient sur toutes ces probabilités, et l'on fondait, sur cette nouvelle découverte, des espérances trop agréables pour vouloir y renoncer.

Elles furent encore ranimées par de nouveaux rapports. On reçut, en 1710, à Iakoutsk les dépositions de plusieurs cosaques, dont les uns avaient aperçu l'île de loin par un beau temps, et dont les autres en avaient entendu parler. Je ne voudrais pas les taxer absolument de mensonge; ils disaient peut-être la vérité; mais on se trompait en exagérant l'importance de l'objet. Je crois bien qu'ils avaient aperçu le groupe des îles aux Ours, situées au nord-ouest de l'embouchure de la Kolyma;

mais on voulait qu'il fût question d'une seule île très-considérable [1].

Dès-lors le gouverneur de Sibérie donna des ordres exprès de faire, non-seulement la recherche de cette île, mais encore de celles qui pouvaient border le Kamtchatka. Un cosaque, nommé *Vaguin*, fut employé le premier à cette entreprise par le voiévode d'Iakoutsk. Il partit, avec 11 autres cosaques, au mois de mai 1712, de la zimovie qui était à l'embouchure de l'Iana. Il ne s'embarqua pas : il avait pour voitures des *narty;* c'est le nom qu'on donne à des traîneaux tirés par des chiens. Il suivit la côte jusqu'au Sviatoi-noss, ou cap Sacré, traversa la mer glacée sur les mêmes voitures, en tirant vers le nord, et parvint à une île déserte, dont on pouvait faire le tour en 9 jours. C'était apparemment l'île de Saint-Diomède. On apercevait de cette île une autre terre plus septentrionale. Ce doit être une terre montueuse, dont on connaît seulement une partie de la côte méridionale, et qui est indiquée sur la nouvelle carte de Russie, au couchant de l'île de Saint-Diomède. Les provisions commençaient à manquer; on craignait la fonte, ou du moins la division des glaces, et Vaguin regagna la terre

[1] *Voyez* ma note ci-après, page 400. *M. B.*

ferme, entre le Sviatoi-noss et la rivière de Khroma.

La troupe éprouva alors la plus cruelle disette. Elle fut obligée de manger d'abord les chiens qui l'avaient amenée, et de chercher ensuite des rats pour s'en nourrir. Dans leur désespoir, les compagnons de Vaguin l'assassinèrent, ainsi que Permakof, leur guide.

C'est de la bouche de ces assassins qu'on a tiré les détails que nous venons de rapporter; mais, de retour à la zimovie de l'Iana, ils ne parlèrent d'abord d'aucune découverte. Ils racontèrent même qu'ils n'avaient marché sur la mer que pendant une demi-journée, en partant du Sviatoi-noss; que des tourbillons d'une neige subtile, élevée par des vents impétueux, les avaient forcés à se tenir cachés pendant 7 jours entre des glaçons; que, égarés ensuite, ils avaient erré 12 jours sur la glace, avant de pouvoir atteindre le continent.

Mais enfin leur crime fut découvert par la bouche de l'un des complices : ils furent arrêtés, et ce fut alors seulement qu'ils commencèrent à parler de leurs découvertes. Cependant leur premier silence ne suffit pas pour faire révoquer en doute leur dernière déclaration. Ils peuvent avoir caché d'abord la vérité, dans la crainte qu'on ne leur or-

donnât de recommencer encore un voyage aussi fatigant.

Stadoukhin, le même qui le premier avait parlé de l'île de la mer Glaciale, fut chargé de la chercher encore. Il partit de la Kolyma, sur un de ces bâtimens qu'on nomme *chitiki*. Ce sont des espèces de barques dont les planches sont jointes entre elles, et en quelque sorte cousues par des courroies. C'est ce qui leur a fait donner leur nom, tiré d'un verbe russe, qui signifie coudre. Le fond de ces barques est plat, et elles ne sont guère propres qu'à naviguer sur des rivières. Elles valent beaucoup moins que les kotches, qu'on avait abandonnées.

Stadoukhin ne trouva point d'îles : il n'aperçut qu'une pointe qui s'avance de la terre-ferme vers l'est, et que des glaces éternelles rendent inaccessible. Poussé par un vent de mer très-violent, il eut bien de la peine à se sauver.

On ordonna encore, en 1714, deux autres voyages pour le même objet. Les chefs se nommaient *Markof* et *Koussakof*. Le premier devait partir de l'Iana, et l'autre de la Kolyma. On ne sait rien du voyage de Koussakof. Markof déclara qu'on ne pouvait naviguer sur la

mer Sacrée [1], parce qu'elle est constamment glacée dans toutes les saisons. Il partit de l'embouchure de l'Iana, avec 9 hommes, sur des nartes traînées par des chiens. Il courut droit au nord pendant 7 jours, aussi vite que ses chiens purent le tirer, et fut arrêté enfin par des glaçons énormes, qui s'élevaient comme une chaîne de montagnes. Quelques-uns ont 60 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il gravit au sommet du glacon le plus élevé, n'aperçut que des glaces, et ne découvrit aucune apparence de terre. Il fut obligé, au retour, de tuer plusieurs de ses chiens pour nourrir ceux qu'il voulait se réserver.

Il sembla, pendant les neuf années suivantes, que la curiosité se fût ralentie ; mais elle fut réveillée, en 1723, par un enfant-boïard d'Iakoutsk, nommé *Amossof*. Il rappela la vieille tradition de l'île de la mer Glaciale, et offrit d'aller lui-même en faire la découverte. Il se rendit à Kolymskoi avec une troupe de cosaques : il alloit sortir du fleuve dans les derniers jours de juillet 1724 ; mais, quoiqu'on fût au cœur de l'été, il fut

[1] La mer Sacrée est un grand golfe de la mer Glaciale, au fond duquel se trouve l'embouchure de l'Iana. Il est terminé au nord-est par la pointe qu'on appelle *Sviatoi-noss*, ce qui signifie en français cap Sacré.

arrêté par les glaces flottantes qui bouchaient le passage. On croirait qu'il aurait dû être rebuté; mais ses espérances furent au contraire ranimées par le récit d'un aventurier, nommé *Villaguin*.

A l'ouest de la Kolyma se jette dans la mer Glaciale une rivière qu'on appelle la *Tchoukotcha*. C'est de là qu'en 1720 était parti Villaguin dans la compagnie d'un autre aventurier comme lui : ils avaient fait leur voyage pendant l'hiver sur la mer couverte de glaces, et ils avaient trouvé terre : ils ne pouvaient dire si c'était dans une île ou sur le continent qu'ils avaient abordé. Un brouillard épais, et la violence du vent, toujours dangereuse en hiver dans ces contrées, parce qu'elle menace d'ensevelir les voyageurs sous une énorme épaisseur de neige, ne leur avait pas permis de visiter l'intérieur du pays. Ils avaient seulement trouvé sur le rivage quelques cabanes ruinées et les débris de quelques autres. Il ajouta que par un temps serein on pouvait voir cette terre de l'embouchure de la Tchoukotcha. Cela s'accordait parfaitement avec la situation des îles aux Ours, et c'était d'elles sans doute que parlait Villaguin ; mais il conjecturait que cette île devait s'étendre au couchant jusqu'au mé-

ridien de Sviatoi-noss, et à l'orient jusqu'à la demeure des Chélagui. Cette conjecture était fort éloignée de la vérité.

Amossof, encouragé par ce rapport qui flattait ses désirs, se rembarque, et voulant apparemment reconnaître, par son extrémité orientale, cette terre qu'il croyait si vaste, il fait voile à l'est, au lieu de porter directement au nord. Il trouva un passage qu'on lui avait indiqué; mais les glaces flottantes lui permirent à peine d'avancer quelque temps en rasant la côte, et le vent contraire le força de retourner à Kolymskoi. Il crut cependant avoir aperçu une petite île, et voulut s'en assurer.

Il partit en traîneau de la Kolyma le 3 novembre, et revint le 23 du même mois, après avoir trouvé en effet une île montueuse, dont on pouvait faire le tour en une journée, et qu'on pouvait atteindre aussi en une journée en partant de la terre ferme. Il y vit des cabanes en ruine, les mêmes apparemment dont avait parlé Villaguin. Il aperçut encore deux autres îles séparées de la première par de petits détroits. Plus les détails se multiplient, et plus il est clair qu'il s'agit ici des îles aux Ours, que la carte générale de Russie indique au nombre de cinq, et qu'on doit apercevoir

en effet de l'embouchure de la Tchoukotcha, comme le disait Villaguin.

Le rapport d'Amossof parut sans doute suffisant, et l'on ne parla plus de chercher la grande île de la mer Glaciale [1]; mais des vues

[1] Les relations sur cette terre ou île considérable ont pourtant été trouvées fondées. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Précis de la Géographie universelle*, tome III, pages 395 et 396.

« Devant cette partie de la côte de Sibérie la mer » Glaciale paraît remplie d'îles. Celles qu'on trouve de» vant les embouchures de la Léna et de l'Iana sont, » comme la côte voisine, de grandes tourbières, po» sées sur une base de glaces éternelles; il y en a qui » renferment des lacs à moitié gelés : l'ours et le renne » habitent ces solitudes. Des îles plus dignes d'attention » ont été découvertes au nord du *cap Sviaitoi*; déjà » visitées en 1711 et 1724, elles avaient été oubliées; » le négociant *Liaikhof* les retrouva en 1774. Il y par» courut d'abord deux îles plates, dont la plus méri» dionale renferme un lac : les sables ou terres molles » qui environnent ce lac laissent voir, en s'éboulant, » des amas d'ossemens et de squelettes entiers de buffles, » de rhinocéros et d'éléphans; l'ivoire y était aussi blanc, » aussi frais que celui qu'on tire de l'Afrique. A 100 » verstes de la seconde île, *Liaikhof* trouva une grande » terre que le géodésiste *Chwoïnof* fut chargé d'exa» miner l'année suivante, et qui l'a été récemment par » M. *Hedenstrom*. Cette terre, qu'on appelle *nouvelle* » *Sibérie*, a présenté une côte assez élevée, où le bois » pétrifié se trouvait en couches immenses et régulières » entre le sable et l'argile; les ossemens d'éléphans y

plus vastes et d'une utilité plus générale firent ordonner dans la suite de nouveaux voyages sur cette mer. Les Anglais et les Hollandais avaient inutilement cherché un passage aux Indes par le nord. Les Russes auraient les plus justes prétentions à la domination de la mer Glaciale, si en effet elle pouvait être dominée, et quatre expéditions, tendantes toutes au même but, furent ordonnées à-la-fois par la cour pour reconnaître si le passage était praticable. Un navigateur devait se rendre par mer d'Arkhangel aux bouches de l'Ob; un autre devait aller par mer de l'Ob à l'Iénissei; un troisième, partant de la Léna et tirant à l'ouest, devait entrer aussi dans le même fleuve; et le dernier, sorti de la Léna, ferait voile à l'est, et tâcherait de doubler la pointe des Tchouktchi, et de parvenir par mer au Kamtchatka. Le détail de ces différentes expéditions, toutes assez malheureuses, mérite de fixer notre attention, parce que bien des

» abondent; une rivière considérable indique que c'est
» une terre d'une certaine étendue; il y a quelques vé-
» gétaux : enfin on croit y avoir aperçu des traces
» d'hommes. Cette *nouvelle Sibérie* n'est peut-être qu'une
» extrémité septentrionale de l'Amérique ».

Comparez la *Carte de la Sibérie*, n° 69 de l'*Atlas complet* du *Précis de la Géographie universelle*. *M. B.*

spéculateurs s'obstinent à croire encore que le passage par le nord n'est pas impraticable. Chacune de ces navigations devait être assez courte, à en juger par la distance : cependant celles même qui ont réussi ont occupé beaucoup de temps.

Mouravief, commandé en 1734 pour tenter le passage d'Arkhangel à l'Ob, ne parvint pendant le premier été qu'à la Petchora. L'été suivant il traversa le détroit de Vaigat, laissant sur sa gauche l'île qui porte le même nom, et le continent à sa droite, et se trouva dans une grande mer appelée *Karskoe-More*, parce qu'elle reçoit les eaux de la Kara. Nous avons déjà vu, en parlant de la Sibérie, que cette navigation n'avait pas été inconnue au siècle précédent; mais on n'avait pas encore doublé la pointe qui sépare la mer de Kara du golfe de l'Ob. Ce fut dans l'expédition dont nous parlons ici que cette route fut montrée pour la première fois aux navigateurs; mais ils en seront toujours détournés par le trop grand nombre des obstacles.

En 1735 fut tenté le trajet de l'Ob à l'Iénissei. Le lieutenant Ovtsin, montant une double chaloupe, longue et étroite, pour passer plus facilement entre les glaçons, n'atteignit que jusqu'au 70e degré de latitude, et ne put sor-

tir du golfe de l'Ob qui s'étend du sud au nord. Il fut contraint, par la saison trop avancée, de retourner à Bérézof. Sa route fut encore moins longue l'été suivant; il ne parvint qu'à la hauteur où les golfes du Taz et de l'Ob semblent confondre leurs eaux. Après avoir remonté, le troisième été, jusqu'au 72e degré 30 minutes de latitude, il fut repoussé par les glaces et forcé à regagner le continent. Enfin en 1738, accompagné de Cochélef, que l'amirauté avait envoyé à son secours, il doubla le cap Matsol à l'est du golfe de l'Ob, et entra sans obstacle dans l'Iénissei.

La double chaloupe d'Iakoutsk, destinée à chercher, par l'ouest, l'embouchure de l'Iénissei, était commandée par le lieutenant Prontchistchef. Cette expédition devait être encore plus difficile que la précédente, parce qu'il fallait doubler une pointe qui s'étend du pays des Samoïèdes jusqu'au-delà du 78e degré de latitude. Il partit le 24 juin 1735 d'Iakoutsk, descendit la Léna, et ne parvint, le premier été, que jusqu'à l'embouchure de l'Olének. L'été suivant il passa devant les rivières d'Anabara et de Khatanga, et trouva des îles qui s'avançaient, dans une direction au nord-ouest, fort avant dans la mer. Tous les détroits qui les séparent étaient glacés : il crut que, en

portant au nord, il trouverait enfin une mer libre; son espérance fut trompée : il fut arrêté au 77e degré 25 minutes par des glaces impénétrables. Il rentra à la fin d'août dans l'Olének. Sa femme l'avait accompagné dans cette course si dangereuse, tant l'amour peut donner de courage à un sexe faible et timide. Ces deux époux, dignes d'un meilleur sort, moururent peu de temps après avoir gagné la terre.

A la place de cet infortuné Prontchistchef, estimable sans doute, puisqu'il avait inspiré tant d'amour, on envoya de Pétersbourg le lieutenant Khariton-Laptief. Il fut arrêté par les mêmes obstacles qu'avait éprouvés son prédécesseur, et se contenta de décrire la côte par terre, suivant l'ordre qu'il en avait reçu.

Enfin la dernière expédition devait se faire en tirant à l'est depuis l'embouchure de la Léna pour doubler le cap des Tchouktchi, et arriver au Kamtchatka par l'Océan oriental. Le lieutenant *Lassénius* [1] fut chargé de cette entreprise, dont l'ancien voyage de Dechnef semblait assurer la possibilité. Il sortit de la Léna par le promontoire Bykhovskoi le 7 août, ou le 18, suivant le nouveau style. L'arrière-

[1] Il était Danois de naissance. *M. B.*

saison paraissait encore éloignée : cependant, après sept jours de navigation, les vents contraires, les brouillards, les glaces flottantes et les neiges le forcèrent à chercher un port pour y passer l'hiver. Il entra dans une rivière qu'on appelle *Karaoulakh*, entre la Léna et l'Iana ; attaqué du scorbut avec tout son monde, lui-même mourut, et son équipage, composé de 52 hommes, fut réduit à 7.

On envoya, pour lui succéder, le lieutenant Laptief. Celui-ci partit en 1736 ; quoiqu'on fût déjà en été, il trouva la mer encore glacée à l'embouchure de la Léna : il ne restait qu'un passage étroit qui pouvait porter des canots. Laptief en profita pour aller joindre le navire qui était resté dans le Karaoulakh. Il y parvint, et mit à la voile le 15 août : il prit son cours au nord-est pour atteindre le Sviatoi-noss, promontoire qui s'avance considérablement dans la mer entre l'Iana et l'Indiguirka ; mais, après deux jours seulement de navigation, il trouva une glace continue et impénétrable qui lui fit désespérer de pousser plus loin son entreprise. Pendant qu'il tenait conseil, le navire fut entouré de glaces qui ne laissaient qu'un seul passage libre au sud-ouest. On en profita, et l'on eut le bonheur de rentrer dans la Léna.

Malgré le mauvais succès de ces deux tentatives, Laptief fut renvoyé de Pétersbourg en Sibérie pour en faire encore une troisième. On voulait savoir si, par des efforts redoublés, on ne parviendrait pas à terminer une navigation qui avait déjà été faite auparavant. Laptief descendit la Léna sur son ancien bâtiment, entra dans la mer Glaciale, prit le large à la fin de juillet, doubla, le 15 août, le Sviatoinoss, et parvint à la fin du mois à l'embouchure de l'Indiguirka. L'hiver était déjà si rude, que dès le 1er septembre le navire fut pris par les glaces. Il n'y avait pas assez de fond pour faire entrer le vaisseau dans l'Indiguirka. Une tempête brisa la glace et poussa le vaisseau jusqu'à 15 lieues au nord du continent, où les glaces l'enveloppèrent de nouveau : on fut obligé de l'abandonner. Laptief se rendit l'été suivant à la Kolyma, en longeant la côte, sur un petit bateau. La crainte des féroces Tchouktchi ne lui permettait pas d'aller plus loin au levant ni par terre ni par mer, et il gagna par terre l'Anadyr. Un auteur étranger, voulant prouver qu'encore aujourd'hui on double aisément la pointe des Tchouktchi, a cité l'expédition de Laptief qui ne la doubla pas.

Ces expéditions doivent détruire l'espérance

de trouver, par le nord, une route aux Indes orientales. L'habileté des navigateurs ne pourra vaincre les obstacles que leur opposent des glaces éternelles, tantôt poussées vers la côte par les vents, tantôt chassées vers les pôles, se liant entre elles et formant une barrière invincible, aux premières approches du froid.

Pour que la navigation de la mer Glaciale fût utile au commerce, il faudrait qu'elle pût se faire en une seule saison ; et les Russes ont été souvent obligés d'employer plusieurs étés pour franchir un petit nombre de méridiens. Il ne paraît pas qu'on dût être plus heureux en s'approchant davantage du pôle. L'immobilité des montagnes de glaces qu'on trouve à une certaine hauteur, et qui ne sont jamais déplacées ni par les vents ni par le mouvement des eaux, prouve qu'elles sont fixées par une continuité de glace jusqu'au pôle, ou qu'elles sont liées à des terres inconnues qui leur servent de base.

Le passage le long des côtes, qui a été franchi dans le dernier siècle, est peut-être rendu impraticable aujourd'hui par la diminution prouvée des eaux de la mer. On trouve, à quelque distance du rivage, assez loin des

endroits auxquels la marée parvient encore aujourd'hui, des bois qu'elle a déposés.

Une autre cause doit avoir obstrué des passages libres autrefois ; c'est l'augmentation de la quantité des glaces; car la rigueur des longs hivers, pendant lesquels l'intensité du froid est encore augmentée par celui qui résulte de la masse énorme des glaçons, doit consolider une plus grande quantité d'eau qu'il ne peut s'en liquéfier pendant la courte durée des étés, dont la chaleur est encore souvent contrariée par les vents, qui n'arrivent du pôle qu'après avoir franchi des montagnes de glaces.

Si l'on veut supposer encore que des barques très-plates et fort légères pourraient trouver un passage entre les glaces et la côte, cette route n'en serait pas moins inutile aux navigateurs étrangers, qui ne peuvent faire ce voyage avec fruit que sur des vaisseaux chargés de marchandises et de provisions; mais d'ailleurs cette supposition, vraisemblable pour une partie de la route, est bien gratuite pour la totalité, puisqu'on ne paraît pas avoir jamais franchi l'espace de mer qui se trouve entre l'embouchure de l'Iénissei et celle de la Léna : on ne sait en effet sur quel fondement on a supposé qu'autrefois deux vais-

seaux s'étaient avancés à 300 lieues au nord-est de la nouvelle Zemle. Avant de vouloir prouver, comme on l'a fait, par cette navigation, la possibilité du passage par le nord, il faudrait que cette navigation elle-même fût prouvée; et elle est plus qu'incertaine.

Il n'est pas moins douteux qu'on ait doublé la pointe des Tchouktchi depuis Dechnef, quoique Gmélin parle, sur des rapports vagues et une tradition incertaine, d'un homme qui partit de la Kolyma sur un canot, et atteignit par mer le Kamtchatka.

Le dernier qui ait tenté cette entreprise fut un cartain Chalavrof. Il construisit à ses frais un chitik, et descendit la Léna en 1761, accompagné d'un officier de la marine impériale exilé en Sibérie. C'est à cet officier qu'on doit la carte de l'expédition. Dès le mois de juillet, Chalavrof fut obligé par les glaces de conduire son bâtiment à l'embouchure de l'Iana, où il fut long-temps retenu par la durée des mêmes obstacles. Il remit à la voile le 29 août, et les glaces l'empêchèrent encore de tenir la haute mer. Il doubla enfin le Sviatoi-noss, reconnut la terre montueuse qu'avaient aperçue les compagnons et les meurtriers de Vaguin, et ne passa qu'avec beaucoup de peine, et un tra-

vail de 8 jours entiers, le détroit qui sépare l'île de Saint-Diomède de la Sibérie. Il dépassa par un vent favorable l'embouchure de l'Indiguirka et celle de l'Alazeïa; mais, vers la fin de septembre, le navire, s'approchant trop de la côte, fut pressé par d'énormes glaces flottantes entre les îles aux Ours et le continent. Chalavrof passa l'hiver près des bouches de la Kolyma.

Les glaces ne lui permirent de remettre en mer qu'à la fin de juillet 1762. Il fut embarrassé par les glaces le 10 août, et entièrement renfermé le 19. Débarrassé le 23, il s'efforça de gagner la haute mer qu'il croyait plus libre; mais il fut jeté par les vents contraires entre d'énormes glaçons flottans. Il parvint à les dépasser, et se flattait de doubler bientôt le Chélatskoi-noss; mais les vents contraires lui firent perdre un temps précieux, et l'approche de l'arrière-saison le força de chercher un hivernage. Il cingla au sud, et découvrit une baie ouverte qui n'avait pas encore été connue, et qui est bornée par la côte occidentale de Chélatskoi-noss. N'ayant trouvé ni forêts ni bois flotté pour construire des baraques, il regagna l'embouchure de la Kolyma.

Il se proposait de doubler le Chélatskoi-

noss l'année suivante; mais le défaut de provisions et la mutinerie de son équipage l'obligèrent de regagner la Léna. Les obstacles qu'il avait éprouvés, les maux qu'il avait soufferts n'avaient point abattu son courage. Toujours persuadé que son entreprise n'était pas impossible, il voulait la terminer. Il équipa le même chitik qu'il avait déjà monté, et sortit de la Léna en 1764. On ne l'a jamais revu depuis. On présume qu'il a été tué avec tout son monde par les Tchouktchi.

IV. Voyages et Découvertes des Russes dans l'Océan oriental.

Nous avons cru devoir rapporter de suite toutes les expéditions qui ont été faites sur la mer Glaciale, parce qu'il faut les comparer entre elles pour bien connaître les difficultés, apparemment insurmontables, qui s'opposent à la route des Indes par le nord. D'autres entreprises vont nous faire remonter au commencement de ce siècle.

On apprit alors qu'une chaîne d'îles, dont on ne connaissait pas encore le nombre ni l'étendue, régnait au sud du Kamtchatka. Un bâtiment japonais avait fait naufrage sur les côtes de cette presqu'île : ce qui donna lieu de soupçonner qu'on n'était pas fort éloigné

du Japon. Cette conjecture fut confirmée lorsque d'autres Japonais échouèrent encore en 1710 au nord d'Avatcha; l'un d'eux fut envoyé à Pétersbourg. Ces infortunés firent bientôt assez de progrès dans la langue russe pour donner des lumières sur les îles Kouriles et sur leur patrie.

Mais, avant que la cour pût en profiter, des cosaques du Kamtchatka, qui avaient un crime à réparer, s'embarquèrent à Bolchéretskoi sur une sorte de barques qu'on appelle *baidars*. Ces bateaux sont de l'invention des naturels du pays, et leur construction est un témoignage de la première industrie que le besoin donne à des peuples presque sauvages. Ils consistent en une carcasse légère, formée souvent de côtes de baleine, et recouverte de peaux de chiens de mer.

Les cosaques gagnèrent la première des îles Kouriles. Ils eurent un combat à soutenir avec les habitans, à qui l'on donne improprement le nom de *Kouriles*, puisque ce sont des Kamtchadales qui, au commencement de ce siècle, y cherchèrent leur sûreté.

Conquérans de la première île, les cosaques se servirent de trois bâtimens des vaincus pour passer à la seconde. Ils s'y trouvèrent

trop faibles pour hasarder des hostilités, et retournèrent au Kamtchatka.

Après cette expédition volontaire, entreprise par des meurtriers qui cherchaient à mériter leur grace par quelque grand service, il s'en fit encore deux autres, sur un ordre venu d'Iakoutsk, de faire reconnaître les îles voisines du Kamtchatka, et d'en procurer une bonne description. On ne visita encore que les premières de ces îles : c'est sur le rapport de Kozitevski, chargé de ces expéditions, et surtout d'après les détails fournis par les Japonais naufragés, que nous allons suivre cette chaîne qui conduit jusqu'au Japon, et donner les noms des îles qui la composent. Ce sont leurs noms véritables, ceux que leur donnent les naturels et les Japonais leurs voisins; et ils sont très-différens de ceux que leur ont imposés depuis les navigateurs russes. Il faut observer que, en suivant la chaîne qui lie en quelque sorte le Kamtchatka au Japon, nous négligerons une multitude d'îles inférieures qui la bordent au levant et à l'occident.

A l'extrémité méridionale du Kamtchatka s'étend, à 4 à 5 lieues dans la mer, une pointe de terre basse, et qui n'a pas plus d'un demi-quart de lieue de largeur. Sa figure lui a fait

donner par les Russes le nom de *Lopatka*, qui signifie pelle. Il ne faut que 2 ou 3 heures pour passer en baidar de cette pointe à la première des îles Kouriles, autrefois déserte, et occupée en 1706 par les Kamtchadales. Elle se nomme *Choumtchou*. On y prend des loutres de mer et des renards.

A une lieue de cette île se trouve la seconde, nommée *Pouroumouchour*. Les habitans s'habillent d'une toile d'ortie qu'ils fabriquent eux-mêmes, et reçoivent des Kouriles plus méridionaux des étoffes de coton et de soie, des ustensiles de cuisine, des vases de porcelaine et des sabres. Ils sont braves et bien armés. Ils emploient avec la même adresse l'arc, le sabre et la pique.

On peut traverser en une demi-journée, sur des baidars, le détroit qui conduit à la 3e île, qu'on appelle *Mouchou*, ou *Oni-Koutan*. Les habitans prennent des loutres, des castors de mer, des renards, et vont dans les îles voisines faire la chasse aux zibelines. Ils savent fabriquer des toiles d'ortie, font quelque commerce, et vont acheter au Kamtchatka des fourrures qu'ils transportent chez les insulaires plus méridionaux.

De l'île Mouchou on passe en quelques

heures à celle d'Araouma-Koutan, inhabitée, et qui n'est remarquable que par un volcan.

Un trajet d'une même largeur conduit à celle de Sias-Koutan, qui n'a que fort peu d'habitans, mais qui est le marché ou le rendez-vous de commerce des insulaires septentrionaux et méridionaux.

Il faut ensuite naviguer pendant un jour entier pour arriver à Skhokoki. Les 4 îles suivantes, Motogo, Chachova, Ouchichir et Kitoni, toutes fort peu étendues, inhabitées, et dont on ne dit rien de remarquable, ne sont séparées entre elles que par des bras de mer qu'on peut passer en une demi-journée de navigation; mais ces courtes traversées sont dangereuses pendant la marée, parce qu'alors le courant est fort rapide.

La onzième île, nommée *Chimouchir*, est habitée, et n'est éloignée des précédentes qu'autant que celles-ci le sont entre elles.

Un trajet un peu plus large conduit à Itourpou, la 12e des Kouriles, qui est grande et bien peuplée. Elle offre des ports assurés contre les tempêtes, et est couverte de hautes forêts, quoiqu'on ne trouve que peu de bois dans les précédentes. C'est à cette île que commence un peuple différent de mœurs et de langage des Kouriles septentrionaux. Ceux-

ci donnent à ce peuple le nom de *Kykh-Kourile* : les Japonais le connaissent sous le nom d'*Iesso*. Les Kouriles méridionaux se distinguent des autres par plus de politesse et par une propreté plus recherchée : ils joignent aussi plus d'art au courage naturel. Ils se rasent la tête, et saluent en fléchissant le genou. On trouve chez eux un grand nombre d'esclaves kamtchadales des deux sexes.

Enfin, après avoir passé les îles Ouroup et Kounachir, on parvient à l'île Matmai, qui est la dernière et la plus grande de toutes. Sur la rive occidentale s'élève la ville qui porte le même nom que l'île. Elle a été bâtie et est habitée par des Japonais. La place est défendue par une garnison pourvue d'armes à feu et même d'artillerie. Des corps-de-garde sont établis le long de la côte au levant et au couchant. L'île Matmai n'est séparée du Japon que par un détroit qui a peu de largeur, mais dont la traversée est dangereuse.

Ces détails, donnés par les Japonais et confirmés depuis par les navigateurs russes, contredisent et les découvertes faites en 1643 par le vaisseau le Castricum, et la figure qu'on a donnée et qu'on donne encore sur toutes les cartes à la terre d'Iesso. Au lieu

des différentes îles Kouriles méridionales, on trace une seule grande île qu'on appelle *Iesso* ou *terre de Jeso*, une autre île sous le nom de *Terre-des-États*, et les côtes des prétendues terres de la Compagnie; mais le témoignage des Japonais qui commercent avec les insulaires des Kouriles méridionales, qui ont bâti une ville dans la principale de leurs îles, qui y entretiennent des troupes, et qui apparemment tiennent les habitans sous leur domination, doit l'emporter sur celui des Hollandais qui montaient le Castricum, qui n'ont pas abordé à ces différentes îles, et qui peuvent avoir pris plusieurs îles contiguës pour une seule terre, et les détroits qui les séparent pour des golfes. Enfin il paraît certain que le nom d'*Iesso* n'appartient point à un pays, comme l'indiquent les géographes, mais à un peuple qui est répandu dans plusieurs îles [1].

[1] La plupart des erreurs et confusions commises à l'égard des *îles Kouriles* et de la terre *Yeso* sont maintenant éclaircies dans le *Précis de la Géographie universelle* et l'*Atlas* qui l'accompagne; mais il m'est impossible d'abréger l'exposé de ces discussions, trop long cependant pour être cité ici. L'objet ne touche pas immédiatement à l'Histoire de Russie; ainsi je crois pouvoir renvoyer les lecteurs curieux à l'ouvrage que je viens de citer. *M. B.*

Pierre Ier, dans les derniers temps de sa vie, médita de plus grandes découvertes, qui, tentées plusieurs fois, excitaient encore la curiosité intéressée des navigateurs et la curiosité oisive du monde savant : il s'agissait de résoudre tous les doutes sur la division ou la contiguité de l'Asie et de l'Amérique. Il crut qu'il était réservé à ses sujets de décider cette importante question; il dressa de sa main l'instruction qui devait être remise aux navigateurs qu'on chargerait de cette recherche, et confia au général-amiral le soin de la faire exécuter. Il prescrivait de visiter les côtes du Nord encore inconnues, d'examiner si elles tenaient à l'Amérique, et de reconnaître s'il y avait quelque port dont les Européens eussent déjà pris possession.

L'empereur mourut peu de temps après avoir arrêté ce grand dessein; mais Catherine Ire n'en négligea pas l'exécution.

Gui Béring, Danois de naissance [1], alors capitaine de vaisseau, fut mis à la tête de cette belle entreprise. Il eut sous lui deux lieutenans, Martin Spangenberg [2] et Alexei Tchi-

[1] *Vitus Béring* était né à Horsens dans le Jutland. Les meilleurs officiers de marine de Pierre Ier étaient Anglais, Hollandais et Danois. *M. B.*

[2] *Spangenberg*, et non pas *Spangberg* comme l'écrit M. Levesque, était aussi Danois. *M. B.*

rikof. Pour faire sentir toutes les difficultés de cette expédition, il faut suivre ces officiers depuis la capitale jusqu'au port d'Okhotsk, et jusqu'au Kamtchatka.

Ils partirent de Pétersbourg au mois de février 1725, arrivèrent en mars à Tobolsk, et passèrent à Ilimsk, où ils prirent leurs quartiers d'hiver. On travaillait en même temps à faire les provisions nécessaires pour le voyage.

Au printemps de 1726 ils descendirent la Léna jusqu'à Iakoutsk, et le lieutenant Spangenberg prit les devants par l'Aldan, la Maïa et l'Ioudoma, avec une partie des vivres et les matériaux les plus pesans. Béring partit peu de temps après, et laissa Tchirikof à Iakoutsk, avec ordre de transporter par terre le reste des matériaux et des vivres. La difficulté des transports à travers des solitudes marécageuses avait rendu cette séparation indispensable.

Le voyage de Béring fut heureux; mais Spangenberg, surpris par les glaces dans l'Ioudoma, obligé de continuer sa route à pied, faisant traîner avec lui les matériaux qui lui étaient confiés, abattu par l'excès de la fatigue, souffrit une si cruelle disette que ses gens furent obligés de manger leurs poches

de peau, les courroies de leurs équipages, et jusqu'au cuir de leurs bottes. Il arriva enfin à Okhotsk au commencement de janvier 1727, et, au lieu de goûter le repos dont il avait tant de besoin, il fut obligé de retourner sur les bords de l'Ioudoma pour chercher les restes de sa charge. Tchirikof n'arriva qu'en été, et n'éprouva aucun accident dont le souvenir ait mérité d'être conservé.

On construisait cependant à Okhotsk le bâtiment la Fortune, qui sortit du port le 30 juin, sous le commandement de Spangenberg, pour transporter à Bolchéretskoi, au sud-ouest du Kamtchatka, les charpentiers et les matériaux les plus nécessaires. Béring et Tchirikof partirent deux mois après, et joignirent Spangenberg. Ils passèrent ensemble à l'ostrog qui se trouve à l'embouchure de la Kamtchatka, au levant de la presqu'île. On y construisit un paquebot qui fut nommé le *Gabriel.* Il fut lancé à l'eau le 10 juillet 1728, et l'on partit dix jours après.

On fit voile au nord-est, ne perdant presque jamais de vue les côtes du Kamtchatka. On reconnut, le jour de Saint-Laurent, une île à laquelle fut donné le nom du saint dont on célébrait la fête, et cinq jours après, le 15 août, à la hauteur du 76e degré 18 minutes,

on atteignit un cap derrière lequel la côte courait au couchant. Le capitaine supposa que cette côte conservait toujours la même direction, et fuyait celle de l'Amérique loin de pouvoir s'y réunir. Il crut dès-lors sa commission remplie, et ne pensa plus qu'au retour. On ne doit pas l'accuser d'une impatience peu raisonnée. Le temps approchait où les brouillards épais de l'automne allaient rendre la navigation dangereuse, et où les glaces envelopperaient le vaisseau. Il ne pouvait même se présenter à l'esprit d'hiverner de plein gré sur des côtes qui, comme toutes celles de la mer Glaciale, étaient dépouillées de bois, qui peut-être n'offriraient aucun port, et seraient bordées de rochers escarpés. Béring rentra dans la Kamtchatka le 20 septembre, vieux style, ce qui répond au premier octobre.

Il entendit conter, à son retour, que, en naviguant au levant, on rencontrerait une terre peu éloignée. Lui-même, pendant sa navigation, avait remarqué des vagues plus courtes et moins élevées qu'elles ne le sont ordinairement en pleine mer : il avait vu flotter des pins qui ne croissent point dans la presqu'île, et on l'assurait en même temps que des côtes élevées du Kamtchatka on apercevait par un temps serein la terre voisine.

Il se rembarqua l'année suivante pour reconnaître cette terre ; mais, après s'être éloigné de 50 lieues de la côte sans avoir rien aperçu, il fut arrêté par les vents contraires, changea son cours, doubla la pointe méridionale du Kamtchatka, entra dans l'embouchure de la Bolchaïa-Réka, se rembarqua pour Okhotsk, et retourna enfin à Pétersbourg.

Pendant qu'il était encore sur mer, occupé à chercher inutilement cette terre indiquée à l'est du Kamtchatka, un bâtiment japonais fut jeté sur la côte par la tempête. Un lieutenant de cosaques, qui ne vit dans le malheur de ces étrangers qu'une occasion de s'approprier les débris de leur fortune, massacra l'équipage, et ne réserva que deux hommes. L'un était un vieillard et l'autre un enfant d'onze ans. Le cosaque reçut la peine due à son crime, et les deux Japonais furent transportés à Iakoutsk, et menés ensuite à Pétersbourg, où ils arrivèrent en 1732. On leur enseigna la langue russe, et ils furent chargés de faire, à l'académie des sciences, des élèves dans la langue japonaise. Déjà quelques-uns de leurs disciples commençaient à faire de grands progrès lorsqu'ils perdirent leurs maîtres, dont l'un mourut en 1736 et l'autre en 1739.

Béring et ses deux lieutenans, loin de son-

ger à se livrer au repos après les fatigues de leur première expédition, proposèrent eux-mêmes d'en faire une seconde, et de tenter de nouvelles découvertes sur une mer encore trop peu connue. Cette offre courageuse fut goûtée de la cour, qui, pour témoigner à ces deux braves officiers combien elle était satisfaite de leur zèle, éleva le capitaine Béring au rang de capitaine-commandeur ou de commodore, et les deux lieutenans au rang de capitaines. Il fut arrêté que l'on équiperait plusieurs bâtimens, dont les uns dirigeraient leur course à l'est vers le continent de l'Amérique, et les autres au sud vers le Japon.

Le sénat, voulant procurer aux chefs de cette expédition toutes les lumières capables de diriger leurs recherches, demanda, en 1732, à l'académie des sciences un mémoire détaillé de toutes les connaissances qu'on avait acquises sur le Kamtchatka, sur les mers dont il est baigné et sur les contrées voisines. Delisle dressa une carte fautive, comme elle devait l'être alors, et rendit compte par écrit des découvertes supposées déjà faites et des moyens d'en faire de nouvelles.

Le sénat porta plus loin encore ses soins pour le succès de l'entreprise : il ordonna à

l'académie des sciences de choisir un professeur de son corps pour accompagner Béring, et déterminer, par des observations astronomiques, la vraie position des terres qu'on allait découvrir. Deux membres de l'académie s'offrirent d'eux-mêmes à faire ce voyage laborieux. L'un était Jean-Georges Gmélin, professeur de chimie et d'histoire naturelle; et l'autre, Delisle de La Croyère, second professeur d'astronomie. Le savant Müller se présenta dans la suite pour écrire l'Histoire civile de la Sibérie, les antiquités, les mœurs et les usages des peuples, et l'Histoire même du voyage qu'on allait entreprendre.

Les offres de tous ces savans furent acceptées; mais La Croyère fut seul de l'expédition maritime. Les préparatifs prirent beaucoup plus de temps que l'on n'avait prévu; les années s'écoulaient, et l'on ne savait pas encore quand on pourrait s'embarquer. Gmélin, après plusieurs années de séjour en Sibérie, fut obligé, par sa mauvaise santé, de demander son rappel : il fut remplacé par Steller. Müller, au lieu de s'embarquer, resta dans la Sibérie pour la parcourir et en achever la description.

Les mêmes vues qui présidaient à l'expédition du Kamtchatka faisaient ordonner les dernières expéditions sur la mer Glaciale dont

nous avons rendu compte. Les préparatifs se continuaient lentement, quoiqu'avec ardeur : déjà six années s'étaient écoulées depuis qu'on s'occupait laborieusement de ce grand projet. Le capitaine Spangenberg, chargé du voyage au Japon, fut prêt le premier, parce que cette entreprise exigeait des apprêts moins considérables que celle du commodore.

Spangenberg montait le dogre le Michel-Archange, et le lieutenant Walton la double chaloupe l'Espérance. Les glaces ne lui permirent de sortir d'Okhotsk que vers le milieu du mois de juin 1738, quoiqu'à Saint-Pétersbourg, qui est presqu'à la même hauteur, la navigation soit toujours libre au commencement de mai. Il gouverna vers le Kamtchatka, entra dans la Bolchaïa-Réka, et, après s'y être arrêté autant qu'il le fallait pour préparer ses quartiers d'hiver, il dirigea son cours vers les îles Kouriles; mais il n'était encore descendu qu'au 46e degré de latitude lorsque l'automne déjà avancé le fit penser au retour.

Il remit en mer le 22 mai 1739 : une forte tempête, accompagnée d'une brume épaisse, le sépara de Walton : ils se cherchèrent mutuellement sans se trouver, et achevèrent séparément leur route.

Spangenberg mouilla l'ancre près des côtes du Japon le 18 juin, à 36 degrés 41 minutes de latitude, suivant son estime. Des villages s'élevaient dans une campagne couverte de moissons; une multitude de bâtimens japonais bordaient le rivage. Deux barques s'approchèrent du vaisseau russe, et firent signe à Spangenberg de venir à terre : lui-même les invita par signes à venir à bord; mais la défiance était mutuelle, et le capitaine leva l'ancre dans la crainte de quelque surprise. Tantôt il prenait le large, tantôt il se rapprochait de la terre.

Le 22, à la hauteur du 38e degré 25 minutes, on fit quelque commerce avec deux barques de pêcheurs. Quoique les Japonais avec qui l'on trafiquait ne fussent que des gens du commun, ils montrèrent beaucoup de politesse et une grande équité dans le prix qu'ils mirent aux marchandises qu'ils recevaient ou qu'ils donnaient en échange.

Avant qu'on eût quitté cette hauteur, un bateau amena 4 hommes au bâtiment. Leurs robes brodées, leur bonne mine annonçaient des personnes distinguées. En entrant dans la chambre du capitaine ils s'inclinèrent jusqu'à terre, les mains jointes par-dessus la tête, et ne se relevèrent qu'après y avoir été

forcés par Spangenberg. Ils parurent goûter avec plaisir l'eau-de-vie et les mets qui leur furent offerts. On leur présenta un globe et une carte marine : ils reconnurent sans peine leur pays, qu'ils désignèrent par le nom de *Niphon*.

Lorsque Spangenberg rentra dans le port d'Okhotsk, Walton y était déjà de retour. Deux jours après avoir été séparé du capitaine, il avait aperçu la terre du Japon par les 38 deg. 17 min. de latitude. Son estime lui donnait une différence de 11 deg. 45 min. de longitude à l'ouest de la première des îles Kouriles : il continua de courir sud, sans perdre terre jusqu'au 35e deg. 48 min. : il suivit quelques bâtimens japonais, et se trouva devant une ville. Une barque japonaise, montée de 18 hommes, s'approcha du vaisseau : ces gens invitèrent les Russes à descendre à terre. Leur politesse inspira de la confiance à Walton, qui envoya dans un esquif le second pilote, nommé *Kazimérof*, le quartier-maître et 6 soldats. Il leur donna des tonneaux vides pour les remplir d'eau fraîche, et quelques bagatelles qu'ils pussent offrir aux habitans.

Plus de 100 petites barques vinrent au devant de l'esquif. Le rivage était couvert de

spectateurs : tous s'inclinèrent devant les Russes. Les Japonais s'empressèrent à enlever les deux tonneaux vides, allèrent les remplir et les rapportèrent à l'esquif.

Kazimérof n'y laissa que 2 soldats et mit pied à terre. La ville occupait à-peu-près trois quarts de lieue le long du rivage, et contenait environ 1,500 maisons, tant de pierre que de bois. Tout offrait une grande propreté dans les rues et dans l'intérieur des maisons. On voyait un grand nombre de boutiques où l'on vendait surtout des toiles de coton. Kazimérof et ses gens entrèrent dans la maison où il avait vu porter ses tonneaux. Le maître vint au devant d'eux à la porte, les fit entrer avec beaucoup de civilité, et leur présenta une collation de fruits et de confitures dans des vases de porcelaine.

Plus de 100 petits bâtimens, dont chacun était monté de 15 hommes, reconduisirent Kazimérof jusqu'au vaisseau. Dans une de ses barques était un homme de condition qui entra dans le navire. La richesse de ses habits, les respects qu'on lui témoignait firent juger qu'il tenait dans la ville un des premiers rangs. Il fit présent à Walton d'un vase rempli d'un vin coloré, assez fort et d'un goût agréable, mais mêlé d'un peu d'aigreur : comme

on ne le but qu'à Okhotsk, peut-être avait-il acquis ce défaut dans le transport.

Walton, après avoir croisé quelque temps sur les côtes du Japon, fit voile à l'est pour reconnaître s'il ne découvrirait pas quelque terre, et, n'ayant rien aperçu, il retourna au Kamtchatka et ensuite à Okhotsk.

Le but de ce voyage avait été de déterminer la vraie position du Japon par rapport au Kamtchatka. On avait cru long-temps qu'ils étaient presque sous le même méridien. C'est ainsi que les avait placés Strahlenberg, et cette erreur avait été copiée par Kirilof dans la carte générale de l'empire de Russie. Mais, suivant le cours et les observations de Spangenberg et de Walton, le Japon est situé de 11 à 12 degrés de longitude à l'ouest du Kamtchatka.

Enfin au printemps de l'année 1741 tout fut prêt pour l'expédition du commodore, et les deux paquebots, dont l'un devait être monté par lui-même et l'autre par le capitaine Tchirikof, allaient sortir du port d'Avatcha, qui fut alors nommé *Pétropavloskoi*, (Pierre et Paul). Il ne restait plus qu'à convenir du cours que l'on tiendrait.

On assembla un conseil composé de tous les officiers : on n'ignorait pas les indices d'un

pays voisin à l'est; mais elles étaient contrariées par la carte que Delisle avait dressée et présentée au sénat. Delisle de La Croyère en avait une copie qu'il apporta au conseil : on n'y voyait à l'est qu'une mer libre; mais au sud-est d'Avatcha était indiquée une prétendue terre vue par Jean de Gama. On ne connaît pas ce Jean de Gama ; on ignore quand il a fait la découverte qu'on lui attribue : on sait seulement que Texeira, cosmographe du roi de Portugal, l'a indiquée le premier dans une carte qu'il publia en 1649. Il l'a placée à 10 ou 12 degrés au nord-est du Japon, et elle paraît être la même que la prétendue terre de la Compagnie, vue du Castricum, qui n'est autre chose que l'une ou plusieurs des îles Kouriles. Mais Delisle avait indiqué cette terre trop à l'est, et comme une dépendance de l'Amérique; et cette erreur de géographie causa tous les malheurs de l'expédition, parce qu'on perdit le temps à courir au sud-est.

On mit à la voile le 4 juin : le commodore avait à son bord Steller, adjoint de l'académie des sciences, et Tchirikof avait le professeur Delisle de La Croyère. Parvenu au 46e degré de latitude, on reconnut qu'on chercherait en vain plus long-temps la terre de Gama. On revira de bord, on courut au nord

jusqu'au 50e degré de latitude, et alors on gouverna à l'est pour découvrir le continent de l'Amérique; mais, le 20 juin, une forte tempète et des brouillards épais séparèrent Tchirikof du commodore. Ils avaient ordre de ne se pas quitter, pour se donner mutuellement des secours : ils se cherchèrent en vain et ne devaient plus se revoir.

Le 18 juillet, le commodore aperçut le continent de l'Amérique, et, trois jours auparavant, Tchirikof avait atteint la même côte. En rectifiant leur estime pour la longitude, d'après les indications que donne la route de leur retour, comparée à celle du départ, le savant Müller croit que le premier a vu la terre au 58e deg. 28 min. de latitude et au 236° de longitude; et le second au 56° de latitude et au 241° de longitude [1]. En comparant cette position avec celle de l'extrémité la plus septentrionale connue de la Californie, on

[1] Béring, suivant son estime, aperçut le continent à 50° de longitude d'Avatcha, et Tchirikof à 55, aussi suivant l'estime. La longitude du port d'Avatcha est déterminée par des observations astronomiques au 176° 12′ 30″, à compter du méridien de l'île de Fer. Ainsi le commodore aurait aperçu la côte au 226e degré de longitude, et Tchirikof au 231e. M. Müller suppose qu'il y avait, dans leur estime, une erreur de 10 degrés au moins.

ne trouve, du point découvert par Tchirikof, qu'une différence de 13 degrés en latitude et d'un peu plus de 5 en longitude. Il est d'autant plus à regretter qu'on n'ait pas poussé jusque-là les recherches, qu'on aurait vérifié les découvertes douteuses de l'amiral de Fuente; mais les navigateurs russes n'avaient pas connaissance de cette prétendue découverte.

La côte dont avait approché Tchirikof était escarpée, hérissée de rochers et dénuée d'îles. Il jeta l'ancre à quelque distance, et envoya à terre sa grande chaloupe, sous les ordres du pilote, avec dix hommes d'élite : il leur donna des vivres pour plusieurs jours, de bonnes armes et même un canon de bronze.

On les vit entrer dans une anse, derrière un petit promontoire, et les signaux apprirent qu'ils avaient abordé. Après plusieurs jours, la chaloupe ne revenant pas, on pensa qu'elle avait été endommagée, et qu'elle avait besoin de réparation avant de rejoindre le vaisseau. On envoya sur le canot le bosman, avec des charpentiers et un calfateur. Une épaisse fumée s'élevait continuellement sur le rivage. On vit le lendemain deux bateaux venir de terre à la rame : on crut que c'étaient les deux chaloupes; mais c'étaient des Américains qui, après avoir vu tout le monde qui était sur le

vaisseau, poussèrent de grands cris et regagnèrent le rivage à force de rames.

Il ne restait plus ni chaloupe ni canot, et les rochers de la côte ne permettaient pas au vaisseau d'approcher. Un vent d'ouest qui s'éleva avec force, et qui menaçait de jeter le vaisseau contre les rochers, obligea de lever l'ancre et de gagner le large. Tchirikof croisa deux jours dans ces parages : dès que le vent fut apaisé, il se rapprocha de la terre, et fut enfin obligé, par un résultat du conseil, d'abandonner ses malheureux compagnons, qui peut-être n'existaient plus : la fumée qu'on avait vue si long-temps sur le rivage était peut-être celle du sacrifice de ces victimes. On reprit, le 27 juillet, la route du Kamtchatka.

Béring, de son côté, cherchait à prendre connaissance de la côte qu'il avait aperçue. Il ne voyait encore que de hautes montagnes couvertes de neige : on mouilla enfin, le 20 juillet, à peu de distance du continent. Une pointe de terre qui s'avance dans la mer fut appelée le *cap Saint-Elie;* un autre cap, qu'on aperçut ensuite à l'est du précédent, reçut le nom de *Saint-Hermogène*. Entre eux est un golfe où l'on se promettait de pouvoir se retirer avec sûreté.

Le maître Khitrof fut chargé de les visiter :

il trouva dans une île quelques cabanes désertes, construites apparemment par des sauvages que la pêche attirait quelquefois dans cette île. Les planches bien unies dont ces cabanes étaient revêtues prouvaient que ces sauvages avaient quelque commencement d'industrie. On trouva dans l'une une cassette de bois de peuplier, et une pierre sur laquelle on voyait l'empreinte des couteaux ou des haches de cuivre qu'on y avait aiguisés. C'est ainsi qu'en Sibérie, vers la souce de l'Iénissei, on trouve, dans les anciens tombeaux, des instrumens tranchans de cuivre, et que jamais on n'y a trouvé de fer : c'est ainsi que le besoin apprend aux hommes à faire suppléer les métaux les uns aux autres.

Steller, qui avait aussi gagné la terre d'un autre côté sur une chaloupe envoyée pour chercher de l'eau, trouva dans une cave une provision de saumon salé, des cordes, quelques meubles et différens ustensiles. Il entra dans une cabane où des Américains venaient de dîner; mais ils avaient pris la fuite à sa vue. Il aperçut du feu sur une colline couverte de bois ; mais un rocher escarpé rendait cet endroit inaccessible, et il n'avait pas le temps de chercher le sentier par où les sauvages y avaient atteint. Les matelots qui avaient été à

l'aiguade rapportèrent à bord des poissons fumés, assez semblables à des carpes, et qu'on trouva d'un très-bon goût. Ils avaient passé devant deux endroits où l'on avait fait du feu. On envoya quelques présens qui furent laissés à terre, pour apprendre aux Américains qu'ils avaient été visités par un peuple ami.

On resta long-temps à la vue de cette côte, et embarrassé parmi les rochers qui la bordent. Souvent, après s'être cru en sûreté, on voyait terre à l'avant et des deux bords. Quelquefois pendant la nuit, sans que le vent eût changé, on voguait tantôt dans une mer agitée, et tantôt dans une eau calme, pour retomber encore entre des flots irrités qui permettaient à peine au pilote de gouverner. On devait apparemment ces calmes passagers à l'abri de quelques îles qu'on ne pouvait apercevoir dans l'obscurité. Enfin on prit le parti de porter au sud, et l'on se trouva bientôt dans une mer sûre.

Le 30 juillet, par un temps couvert de brouillards, on découvrit une île qui fut nommée *Toumannoi*, la Nébuleuse. Une navigation laborieuse et incertaine occupa tout le mois d'août. Le scorbut se mettait dans l'équipage, et le commodore, que l'âge et son caractère rendaient peu actif, en fut plus incommodé

que les autres, et ne sortit bientôt plus de sa chambre. L'un des premiers effets de cette cruelle maladie est d'ôter l'activité, tandis que son plus grand remède est le mouvement.

L'eau fraîche commençait à manquer; ce qui obligea de porter le cap au nord le 29 août: on revit bientôt le continent. La côte était fort escarpée et bordée d'une multitude d'îles, entre lesquelles on jeta lancre à 55 degrés 25 minutes de latitude: on leur donna le nom du matelot Choumaguin, qui y fut enterré: c'était le premier homme de l'équipage que l'on perdait. On ne trouva que de l'eau saumâtre; le besoin obligea d'en remplir les tonneaux vides, et Steller attribua à l'usage de cette eau les attaques redoublées du scorbut, qui enlevèrent une partie de l'équipage.

Le vaisseau, exposé à toute l'impétuosité des vents du sud, n'avait au nord que des brisans et des rochers. Cette position dangereuse engageait à lever l'ancre; mais on avait vu du feu dans une île pendant la nuit, et le maître Khitrof, qui alors était de garde, demanda et obtint avec beaucoup de peine la permission d'aller à la découverte.

Il prit avec lui cinq hommes sur le canot; on ne trouva que les restes du feu qu'on avait



aperçu, les hommes s'étaient retirés. Khitrof voulut rejoindre le vaisseau, mais un vent contraire et impétueux l'obligea de se réfugier vers une autre île. A chaque instant les vagues menaçaient d'emporter les hommes et d'engloutir le canot. Heureusement, dans le temps même qu'une vague remplissait d'eau la chaloupe, une autre la porta contre terre. La même tempête força bientôt après le vaisseau à lever l'ancre pour chercher un abri plus sûr. Khitrof le vit partir, le perdit de vue et se crut abandonné. Il passa deux jours dans cette cruelle perplexité, ne voyant de terme à ses maux que dans une mort affreuse et trop lente. Son canot, brisé contre le rivage, ne pouvait plus tenir la mer : le vent permit enfin de lui envoyer la chaloupe.

On appareilla; mais le vent contraire força de se retirer encore entre les îles. On entendit des cris et l'on vit du feu. Deux Américains approchèrent du vaisseau, et présentèrent le calumet en signe de paix. C'était un bâton court, au bout duquel étaient attachées des plumes de faucon. Il est singulier qu'on ait retrouvé le caducée des Grecs chez les sauvages de l'Amérique.

Les canots ou baidars de ces Américains sont faits comme ceux des Groenlandais; ils

sont longs et étroits, ne contiennent qu'un seul homme, et sont recouverts de tous côtés de peaux de chiens de mer: au milieu est une ouverture ronde, bordée aussi d'une peau que le navigateur, après être entré dans le canot, noue autour de lui comme un tablier, en sorte que l'eau ne peut trouver aucune issue pour entrer dans le baidar, qui devient insubmersible. La nacelle, ne faisant ainsi qu'un tout avec l'homme qui la monte et la gouverne, mériterait justement le titre de scaphandre [1]. Une rame, taillée en forme de pelle par les deux bouts, sert à-la-fois d'aviron et de gouvernail. Si le canot chavire, le sauvage sait le remettre aisément à flot.

On invita, par signes et par des présens, les Américains à monter à bord; mais on ne les y put engager. Il fut résolu de leur rendre visite. Le lieutenant Vaxel gagna l'île avec la grande chaloupe, accompagné de Steller et de 9 hommes bien armés. Il mit à terre 3 hommes, entre lesquels était un interprète de la nation des Tchouktchi. Il ne put se faire entendre des sauvages; mais on se donna par signes des témoignages d'amitié. Les sauvages

[1] *Scaphandre* signifie homme nacelle : c'est un mot composé, tiré du grec, et transporté depuis peu de temps dans la langue française.

présentèrent aux Russes de la chair de baleine : ce mets n'était pas alors de leur goût. Nous verrons la misère les rendre bientôt moins difficiles.

On suppose que les sauvages n'étaient venus dans cette île que pour la pêche de la baleine ; car ils n'avaient point de femmes, et l'on n'aperçut nulle part de cabanes : ils étaient sans armes ; un seul d'entre eux portait à sa ceinture un couteau long de 8 pouces, fort épais, et dont la plus grande largeur était par le bout. Ils avaient le haut du corps vêtu de boyaux de baleine, et le bas de peaux de chiens de mer : leurs bonnets, ornés de plumes, étaient de peaux de lions marins. Leur visage était peint d'une couleur rouge, quelques-uns l'avaient bigarré. On crut remarquer dans leurs traits la même variété que parmi les Européens ; quelques-uns avaient le nez aussi plat que des Kalmouks. Tous étaient d'une taille assez haute ; ils se bouchaient le nez avec de petits paquets d'herbe qu'ils retiraient de temps en temps pour lécher l'humeur qui découlait de leurs narines. On croit qu'ils se nourrissaient de chair de baleine et de celles des lamantins, des ours de mer et des loutres marines. On les vit aussi chercher et arracher des racines

qu'ils mangeaient aussitôt, après en avoir légèrement secoué la terre.

Un des Américains eut le courage d'entrer dans la chaloupe où Vaxel était resté. On crut le bien régaler en lui présentant une tasse d'eau-de-vie; mais cette liqueur lui sembla si désagréable qu'il cracha aussitôt ce qui lui en était entré dans la bouche, et poussa de grands cris pour demander aux siens du secours. On lui offrit des présens sans pouvoir l'apaiser; il refusa tout. On lui permit de se retirer, et Vaxel rappela son monde. Les Américains, irrités, voulaient retenir les Russes, et se saisirent même du câble par lequel la chaloupe était amarrée. On fut obligé de le couper. Les Russes échappèrent de leurs mains; mais les sauvages ne voulaient pas lâcher l'interprète. Vaxel, pour les effrayer, fit tirer 2 coups de fusil chargés à poudre. Ce bruit, nouveau pour eux, les renversa par terre, et l'on regagna heureusement le vaisseau.

On gouverna sud pour se dégager de la côte. Le vent fut toujours contraire jusqu'à la fin du voyage, et ne varia guère qu'entre ouest-sud-ouest et ouest-nord-ouest; d'où l'on peut conjecturer que les vents d'ouest soufflent constamment sur cette mer pen-

dant l'automne. On vit, le 24 septembre, une terre remarquable par ses hautes montagnes et par les îles qui la bordent. On donna à la plus haute de ces montagnes le nom de *Saint-Jean* [1].

Un vent du sud rendait le voisinage de la côte dangereux; mais, retournant bientôt à l'ouest, il se changea en une horrible tempête qui dura 17 jours entiers. Un vieux pilote, qui avait tenu la mer pendant 50 ans, n'en avait jamais vu de semblable; et, pour surcroît de malheur, on ne connaissait pas la mer sur laquelle on était si cruellement ballotté.

Le besoin, le manque d'eau fraîche, la maladie, l'éloignement, la saison avancée, tout devait engager à chercher un port pour passer l'hiver sur la côte d'Amérique. Cependant il fut résolu dans un conseil qu'on tâcherait de retourner au Kamtchatka. On reconnut un groupe d'îles qui reçurent les noms de *Saint-Macaire*, de *Saint-Etienne*, de *Saint-Théodore* et de *Saint-Abraham*. Enfin, le 29 et le 30 octobre, on aperçut deux autres îles

[1] On estima que cette montagne était située au 51° 27′ de latitude, et par le 197° de longitude. Suivant Tchirikof, qui vit aussi cette côte, elle est au 51° 12′ de latitude.

qu'on eut le malheur de prendre pour les plus septentrionales des Kouriles. Elles sont bien à la même élévation du pôle, mais elles en sont à-peu-près éloignées de 8 degrés de longitude est. On crut qu'on n'était plus qu'à 2 journées d'Avatcha; la joie s'empara des cœurs, et l'on porta le cap au nord.

Cette funeste erreur fit donner à ces îles le nom de *Séduction;* elle fut reconnue trop tard. On reprit le cours à l'ouest; mais on n'apercevait point de côte, et la saison trop avancée ne laissait plus aucune espérance d'atteindre au port. L'équipage travaillait sans relâche, constamment arrosé d'une pluie froide. La maladie faisait sans cesse des progrès rapides. Deux matelots malades étaient obligés de soutenir sous le bras un de leurs camarades, malade comme eux, pour l'amener au gouvernail. Lorsqu'il ne pouvait plus rester assis ni tenir le timon, il était remplacé par un autre mourant. On n'osait faire force de voiles, parce que, dans le besoin, personne n'aurait eu la force d'amener celles qu'il aurait fallu supprimer. Elles étaient d'ailleurs si vieilles, qu'un vent un peu fort les eût mises en pièces; on en avait cependant de rechange, mais on n'avait pas assez de monde en état d'agir pour les substituer aux anciennes.

A la pluie succédèrent la neige et la grêle. Les nuits plus longues et plus obscures rendaient le danger plus imminent, et l'on était sans cesse menacé du naufrage. On n'avait plus le courage de travailler à fuir la mort, et le vaisseau resta plusieurs jours sans être gouverné.

Comment donner des ordres à des mourans? Comment faire obéir des hommes qui ne s'intéressaient plus à la vie? Dans cet abattement, dans ce désespoir général, le lieutenant Vaxel conserva son courage, et le rendit, à force de prières, à quelques matelots : on manœuvra du moins, quoique bien faiblement et sans connaître l'élévation du pôle, sans pouvoir faire d'observations, sans savoir à quel éloignement on était du Kamtchatka. On n'avait pu depuis long-temps prendre hauteur, ni corriger l'estime.

Enfin on aperçut terre; mais ce n'était encore que des sommets de montagnes couvertes de neige. La nuit vint avant qu'on pût en approcher. Le lendemain le vaisseau fut poussé par des vagues énormes contre un rocher, et le heurta par deux fois. La force de la lame le faisait trembler jusqu'à la quille. On jeta successivement deux ancres, et on les perdit toutes deux : on allait en jeter et

en perdre une troisième, lorsqu'une grande vague porta le vaisseau par-dessus le rocher, et l'on se trouva mouillé dans une eau calme, sur un fond de sable. C'est ainsi qu'on fut porté, le 6 novembre, par un accident heureux, dans le seul endroit par où l'on pût aborder.

Ce fut avec peine que l'équipage, épuisé par la maladie et par ses nouvelles fatigues, put descendre la chaloupe. Vaxel et Steller allèrent reconnaître l'asile qui leur était accordé. Ils trouvèrent une terre couverte de neige, point de forêts, quelques broussailles apportées par la mer sur le rivage, point de bois dont on pût se construire des abris contre la rigueur de l'hiver, un torrent qui n'était pas encore glacé, et qui roulait une eau claire et agréable au goût. Il n'y avait pas de choix : il fallait périr sur la mer, ou accepter cette affreuse retraite.

Entre des collines de sable qui bordaient le torrent on trouva des fosses assez profondes : on résolut de les nettoyer, de les couvrir de voiles; et tels furent les lieux de repos destinés à des malheureux, abattus par la maladie et la fatigue.

Il fallait transporter les malades à terre. Quelques-uns expirèrent sur le tillac, dès

qu'ils eurent senti le grand air, d'autres moururent dès qu'on les eut descendus dans la chaloupe, et plusieurs ne vécurent à terre que quelques instans.

On apprit, par ces funestes expériences, que le transport subit des malades à l'air libre était mortel. Cette leçon prolongea de quelques jours la vie du commodore. On l'enveloppa soigneusement, et on le défendit des atteintes de l'air extérieur avant de le transporter à terre. Il mourut le mois suivant, et l'on peut dire en quelque sorte qu'il fut enterré vif. Il se détachait continuellement du sable des bords de la fosse dans laquelle il était couché; il en avait les pieds et les jambes couvertes; et, les derniers jours, il défendit de l'ôter, parce que cette couche de sable lui rendait quelque reste de chaleur. Il finit par en être couvert jusqu'au bas-ventre, et l'on fut obligé de le déterrer après sa mort pour l'inhumer d'une manière convenable. Son nom fut donné à l'île où il expira.

Aucun des malades qui avaient gardé le lit sur le vaisseau ne put échapper à la mort. Le mal commençait par une extrême lassitude, par un dégoût, une apathie générale, et par un abattement égal de corps et d'esprit. A ces premiers symptômes succédait une dif-

ficulté de respirer qui augmentait au moindre mouvement. Bientôt tous les membres étaient affectés de douleurs aiguës, les pieds s'enflaient, le teint devenait jaune, le corps se couvrait de taches livides, les gencives saignaient, les dents étaient ébranlées. Le malade n'aurait pu devoir la vie qu'à un exercice violent, et il ne voulait pas même se remuer; il lui était indifférent de vivre ou de mourir. Plusieurs étaient saisis d'une terreur panique au moindre bruit. Quelques-uns ne perdaient pas l'appétit, et croyaient à peine être malades. Ils s'habillèrent eux-mêmes dès qu'ils surent qu'on avait atteint la terre, se hâtèrent de gagner le pont, et tombèrent morts en y arrivant.

Les officiers, obligés de donner sans cesse des ordres, de veiller sur toutes les manœuvres, de ne quitter presque jamais le tillac, n'eurent que de faibles atteintes de cette affreuse maladie. Steller était toujours avec eux; Steller, médecin, naturaliste et philosophe enjoué, dont l'ame, toujours égale et tranquille, ne pouvait être ébranlée ni par les souffrances, ni par la crainte, leur fut encore plus utile par son courage et par sa gaieté que par ses conseils et ses remèdes.

L'île de Béring devint le séjour de la par-

faite égalité. On n'y connaissait ni supérieur ni inférieur. Les officiers, les matelots, les soldats n'étaient plus que des frères et des compagnons de la même infortune. Tous recevaient la même portion et la même qualité de vivres, et ceux qui habitaient la même fosse mangeaient ensemble sans aucune distinction.

Quoiqu'il fût mort trente personnes dans l'île, les provisions du vaisseau auraient été insuffisantes. On tua des loutres de mer dont la chair était si dure, qu'on était obligé de la hacher pour l'avaler sans aucune mastication. Les intestins, trouvés plus délicats, furent réservés pour les malades. Les flots apportèrent sur le rivage une baleine, qui sans doute avait long-temps flotté sur la mer, et dont la graisse était déjà rance. Elle fut reçue comme un présent de la fortune, et fut appelée, apparemment par Steller, *le magasin de vivres.* Une autre baleine plus fraîche fut apportée de même au commencement du printemps.

On cessa de voir des loutres au mois de mars; mais elles furent remplacées par un animal amphibie, à qui les Russes du Kamtchatka ont donné le nom de *chat de mer,* et que Dampier appelle *ours marin.* Les plus gros

pèsent plus de 500 livres; mais la chair en est dégoûtante. On reçut successivement des chiens et des lions de mer, et enfin de ces vaches marines que nous appelons *lamantins*, et dont la chair est aussi bonne que celle du meilleur bœuf.

Le printemps ramena le désir du retour. On ne pouvait remettre à flot le paquebot, qui avait été fort endommagé et qui était profondément ensablé par la quille. Il fut résolu de le mettre en pièces, et de construire un nouveau bâtiment de ses débris; mais les trois charpentiers étaient morts. Il se trouva heureusement parmi les matelots un cosaque de Kranoïarsk, qui avait travaillé dans le chantier d'Okhotsk. On lui donna les proportions, il les suivit, et o nstruisit un petit bâtiment à un mât, qui se trouva aussi bon voilier que s'il eût été l'ouvrage d'un habile maître. Ce succès mérita au cosaque le rang d'enfant-boïard. On entra enfin dans le port d'Avatcha le 25 août 1742.

Le retour de Tchirikof avait été plus prompt, mais presque aussi malheureux. L'eau avait manqué, et l'on avait été réduit à distiller l'eau de la mer, qui perdit sa salure et conserva son amertume. On la mêlait par moitié avec ce qui restait d'eau douce. Cette

mauvaise eau aggrava les accidens du scorbut. Enfin on rentra, le 9 de novembre 1741, dans le port d'Avatcha. Delisle de La Croyère, qui gardait depuis long-temps la chambre, tomba mort en montant sur le tillac. On perdit vingt-un hommes sur soixante-dix.

DÉCOUVERTE

DE NOUVEAUX ARCHIPELS.

Les habitans du Kamtchatka, qui apprirent tous les maux qu'avaient soufferts les compagnons du malheureux Béring, furent moins effrayés du récit de leurs souffrances que tentés à la vue des belles peaux de loutres marines qu'ils rapportaient et qui se vendent très-cher aux Chinois. Ils ne négligèrent pas cette source de richesses, et allèrent les chercher dans l'île qui avait été funeste à l'estimable navigateur; de cette île, ils ne tardèrent pas à découvrir celle que dans la suite ils appelèrent *Mednoi*, ou de Cuivre, parce qu'on y trouve de gros morceaux de cuivre natif.

Quand les animaux qui fournissent de riches fourrures furent devenus plus rares dans

ces deux îles par la poursuite opiniâtre des chasseurs, l'intérêt fit entreprendre de nouvelles expéditions, et procura de nouvelles découvertes. Les différens groupes d'îles nouvellement connues conduiront sans doute bientôt les navigateurs jusqu'à l'Amérique. Il paraît certain à présent que le nouveau monde n'a pas, entre le 50e et le 60e degré de latitude, de côtes plus voisines de l'Asie que celles où touchèrent Béring et Tchirikof.

Les derniers navigateurs ont fait connaître la véritable position de cette chaîne d'îles qui lient l'Asie et l'Amérique, et qui sont peut-être les débris d'une terre qui unissait autrefois les deux continens.

Suivant les observations de ces navigateurs, l'île de Béring gît presque directement à l'est de l'embouchure de la Kamtchatka. Celle de Cuivre en est fort peu éloignée.

Les îles Aléoutskié ou Aléoutiennes suivent la même direction que celles de Béring et de Cuivre, par le 185° de longitude et le 54° de latitude. C'est en 1745 qu'on y est descendu pour la première fois.

On parle d'un groupe composé de 6 îles au moins, qui gisent au nord des Aléoutiennes, et qui ne se trouvent ni sur la carte générale de l'empire de Russie, ni même sur

celles qui ont été publiées par M. Koxe. Elles ont été découvertes en 1761 par les vaisseaux Saint-André et Natalie, et ont été nommées *Andréanovski*. Elles sont éloignées des îles Aléoutiennes de 6 à 8 cents verstes, ou de 150 à 200 lieues. Placées entre le groupe de ces îles et celui des îles aux Renards, elles complètent la chaîne qui lie en quelque sorte le Kamtchatka à l'Amérique. On croit qu'elles commencent vers le 53e degré de latitude, près de la plus orientale des Aléoutiennes : on ajoute que celle qui gît le plus au nord-est est si voisine de la plus méridionale des îles aux Renards, qu'elle a quelquefois été prise pour une terre de ce dernier groupe. On suppose même qu'Atak et Amlak, qui ont été comptées parmi les îles aux Renards, font partie des îles Andréanovski.

La chaîne des îles aux Renards, ou *Lissié ostrova*, découverte en 1758, s'étend entre les les 56 et 61e degrés de latitude, apparemment jusqu'au continent de l'Amérique [1]. Les habitans de ces îles pensent que, plus au nord,

[1] Suivant la carte de Russie publiée par l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, ces îles courent de l'ouest à l'est entre le 211e et le 226e degrés de longitude; mais, suivant la carte du troisième voyage de Cook, leur position doit être plus occidentale.

se trouve un pays montueux couvert de forêts, et un grand promontoire qui doit être une extension du continent. Les loutres de rivière, les loups, les ours, les sangliers, les rennes qui se trouvent dans les îles les plus orientales, sont des indices d'un continent voisin. D'autres indices annoncent aux navigateurs une mer moins ouverte et le voisinage de la terre.

Les habitans des îles Aléoutiennes sont vêtus de peaux d'oiseaux, de loutres et de veaux marins tannées. Ils ont pour la chasse des espèces de chapeaux de bois. Leurs couteaux sont de pierre : les traits qu'ils lancent avec une machine de bois sont armés d'os ou de cailloux. Leurs habitations sont des huttes creusées en terre et recouvertes d'un toit de bois. Ils se nourrissent principalement d'animaux marins, qu'ils harponnent avec des lances armées d'os : ils mangent aussi des racines et des fruits sauvages. Les ruisseaux fournissent des saumons, et la mer des turbots qu'on prend avec des hameçons de bois.

Les naturels des îles aux Renards se percent les oreilles, le nez et la lèvre inférieure pour y passer des os. Les femmes se font au visage des bandes noirâtres avec une aiguille et du fil qu'elles s'introduisent dans la peau. Les

armes et la manière de vivre sont les mêmes que dans les îles Aléoutiennes. La nation est divisée en différentes associations, dont quelques-unes ne sont composées que de 50 personnes et d'autres de 200.

Leurs huttes contiennent jusqu'à 30 à 40 personnes à-la-fois, et sont si chaudes qu'ils y restent nus, quoiqu'ils n'y fassent jamais de feu. Ils n'ont aucune idée de décence ni de pudeur, se livrent sans honte, dans leurs habitations communes, aux plaisirs de l'amour, et souvent même à des plaisirs contraires à la nature. Ils ne connaissent aucune cérémonie pour le mariage : chaque homme prend autant de femmes qu'il en peut entretenir; on n'a pas vu cependant qu'ils en eussent plus de 4 : ils ne font aucune difficulté de les prêter ou de les échanger. On n'a pu découvrir chez eux aucun indice de religion; cependant ils ont leurs sorciers. Ils vont nu-pieds, même pendant l'hiver, mangent la vermine dont ils sont dévorés, et font consister la propreté à se frotter d'urine avant de se laver avec de l'eau.

Ils ont des canots à la manière des Groenlandais, qui ne peuvent contenir qu'une seule personne, et d'autres qui en contiennent jusqu'à 30 ou 40. Tous sont composés

d'une carcasse légère, recouverte de cuir. Ils mangent toute crue la chair des animaux marins, et sèchent à l'air et sans sel celle qu'ils veulent conserver.

La dernière découverte dont on a quelque connaissance, jusqu'à présent assez vague, est celle du lieutenant Synd. Il appareilla d'Okhotsk en 1764 pour une expédition vers le continent de l'Amérique. On ne sait par quel accident il ne doubla le cap Lopatka qu'en 1766 : il gouverna ensuite au nord; il passa l'hiver au sud de la rivière Ouka, remit en mer au retour de l'été, et cingla à l'est et au nord-est : il découvrit un groupe d'îles qui, suivant la carte dont M. Koxe garantit l'authenticité, s'étendent entre le 61e et le 64e degrés de latitude, et entre les 199e et 202e degrés de longitude [1]. A l'est de ces îles, et à un degré de la côte des Tchouktchi, il découvrit une côte montueuse entre les 64e et 66e degré de latitude. Son extrémité la plus occidentale gît à-peu-près par le 201e degré de longitude. Si l'observation était juste, il faudrait reculer à l'ouest la côte des Tchouktchi, qui, suivant

[1] Les Voyages de Cook et de Sarytchef prouvent que ces îles n'existent point à l'endroit indiqué ci-dessus. M. de Krusenstern présume que ce que Synd a pris pour plusieurs îles n'est que l'île Saint-Laurent. *D.*

la nouvelle carte générale de Russie, s'étend à cette hauteur à-peu-près au 206e degré de longitude [1].

[1] Depuis cette époque la Russie a fait plusieurs grandes expéditions maritimes. Catherine ordonna, en 1785, une expédition pour reconnaître la côte orientale de la mer Glaciale, doubler le cap Kchoutsk et naviguer dans la grande mer. La direction en fut confiée à Billings. Après avoir traversé la Sibérie, l'expédition partit, en 1789, d'Ochotsk pour le Kamtchatka. En 1790 elle se dirigea du port d'Avatcha sur les îles Aléutes et la côte occidentale de l'Amérique. L'année d'après elle se rendit au golfe Saint-Laurent. En 1792 elle examina les îles Kouriles. Elle termina ses recherches à Ochotsk en 1793. Sous l'empereur actuel, Alexandre Ier, a été fait le premier voyage des Russes au tour du monde. Il commença en 1803, et finit en 1806. M. de Krusenstern, qui a dirigé cette expédition, vient d'en publier la relation. *D.*

CATALOGUE RAISONNÉ

DES PRINCIPAUX OUVRAGES QUI ONT SERVI A LA COMPOSITION DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

Comme les Russes peuvent seuls connaître la plupart des livres qui m'ont servi dans la composition de leur Histoire, j'ai cru devoir en présenter aux lecteurs un catalogue raisonné. J'ai pensé que c'était le meilleur moyen de mériter leur confiance, dont se sont trop joués les écrivains qui ont publié des Histoires de Russie, sans avoir aucun des secours nécessaires pour commencer à l'apprendre eux-mêmes.

Létopis Nestorova (Chronique de Nestor, vol. in-4°. Saint-Pétersbourg, 1767). Cette Chronique a été publiée d'après un manuscrit trouvé à Kœnigsberg, et qui a été regardé par les meilleurs critiques comme le plus fidèle de tous. Les Polonais, les Bohémiens, les Serbes, les Vendes, ni aucune des autres nations slavonnes ne peut se vanter d'un aussi ancien historien. Il naquit en 1056, et entra, dès l'âge de dix-sept ans, au monastère Petcherski de Kief, où il mourut dans un âge assez avancé. La pureté de sa vie l'a fait mettre au rang des saints. Son ouvrage finit en 1115. Sous l'année suivante commence le récit de son continuateur Sylvestre, doyen du monastère de Saint-Michel à Kief, et ensuite évêque de Péréiaslavle. On ne connaît pas les autres continuateurs de cette Chronique, qui se termine à l'année 1206.

Partout le style de Nestor est simple. Il ne pense qu'à

conserver le souvenir des faits, et jamais à les orner. Sa simplicité n'exclut pas partout l'éloquence. Il ne dit rien des Mémoires qu'il a suivis pour les temps antérieurs à ceux où il écrivait; mais il est aisé de reconnaître qu'il n'a pas travaillé sur une simple tradition orale, et qu'il avait sous les yeux des manuscrits qu'il a négligé de citer. Il est prouvé par l'Histoire que, dès le temps d'Oleg, au neuvième siècle, les Russes connaissaient l'art d'écrire, puisque dès-lors ils faisaient des testamens, des contrats, des traités. Nestor et ses continuateurs ont eu soin de consigner dans leur Chronique l'apparition des comètes, les éclipses et autres phénomènes célestes [1].

Létopis Nikonova (Chronique de Nikon, 2 vol. in-4°. S.-Pétersbourg, 1767). Cette Chronique n'est pas précisément l'ouvrage du patriarche Nikon, qui a joué un grand rôle sous le règne du tsar Alexeï. Mais ce prélat, dans le loisir que lui laissa sa disgrâce, rassembla un grand nombre de Chroniques, les confronta, corrigea

[1] Le savant Schlœzer, professeur à Goettingue, s'est occupé de cet auteur une grande partie de sa vie. Voyant que toutes les Chroniques manuscrites qui portent en tête le nom de Nestor sont plus ou moins falsifiées, il a insisté souvent sur ce que l'on comparât toutes les Chroniques que l'on pourrait rassembler en Russie, qu'on en tirât le véritable texte de Nestor, ou qu'on en approchât du moins le plus près possible. Il a lui-même donné l'exemple en publiant les Annales de Nestor avec les variantes collationnées sur un grand nombre de manuscrits. Il a accompagné ce texte d'une traduction allemande et de notes critiques : malheureusement il n'en a paru qu'une partie. Schlœzer est mort peu de temps après avoir publié le cinquième volume de son Nestor : ce savant connaissait à fond l'Histoire de Russie; c'est ce qui le rend peu indulgent pour les auteurs qui, comme lui, se sont occupés de cette Histoire. Il relève leurs erreurs et même leurs négligences avec une aigreur qui dégénère souvent en grossièreté. *D.*

l'une par l'autre, les altéra peut-être quelquefois, et en fit une copie à laquelle il eut tant de confiance, qu'il prononça anathème contre ceux qui oseroient y faire quelque changement. Cet ouvrage conduit jusqu'au règne du tsar Alexei ; mais les deux volumes qui sont imprimés se terminent à l'invasion de la Russie par les Tatars.

Knigha Stepennaïa, 2 vol. *in*-4°. S.-Pétersbourg, 1777. (Le livre des degrés), ainsi nommé, parce que l'Histoire des souverains de Russie y est disposée suivant l'ordre de leur descendance ; ainsi, quand le père a pour successeurs son fils et son petit-fils, ils ne forment ensemble qu'un degré ; et un autre degré commence quand le trône passe à un héritier collatéral. Ce livre n'est point une Chronique, c'est une Histoire qui a été commencée au 14e siècle par le métropolite Kiprian, sous le règne de Dmitri Donski, et continuée dans le 16e siècle par le métropolite Makary sous le tsar Ivan-Vassiliévitch. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être ; les copies en ont été multipliées jusqu'à ce qu'enfin il a été imprimé par les soins du savant M. Müller, conseiller du collège des affaires étrangères, et l'un des plus illustres membres de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg : cependant on peut faire à ses auteurs de justes reproches. Ils se sont quelquefois trop légèrement écartés du texte des anciens auteurs des Chroniques, pour le remplacer par de fausses et ridicules traditions, et ont trop souvent gâté leur ouvrage par des récits de prodiges qui pouvaient plaire aux moines de leur temps. Ils n'avaient aucune idée des règles de la saine critique, et leur style noble, mais souvent ampoulé, n'inspire pas la même confiance que celui du bon Nestor et de ses continuateurs.

Tsarstvennoi Létopissets (Chronique du tsar, 1 vol. in-4°. S.-Pétersbourg, 1772). Elle conduit depuis l'année 1114 jusqu'à l'année 1472; mais il s'y trouve une lacune considérable. Chaque fait, dans le manuscrit original, est accompagné d'une miniature qui le représente. On peut conjecturer que cette copie, ornée à si grands frais, a été faite pour le tsar Alexei, qui était fort curieux de s'instruire. Quoiqu'elle ne soit pas fort ancienne, elle ne mérite pas moins de confiance, et doit être considérée comme un extrait fait avec soin, d'après des Chroniques anciennes écrites par des contemporains. L'ordre chronologique y est exactement observé; on y conserve le style même des auteurs, et les phénomènes célestes y sont consignés.

Drevnei Létopissets (ancienne Chronique, 2 vol. in-4°. S.-Pétersbourg, 1774-75). Elle est imprimée d'après une copie ornée comme la précédente, et destinée, je crois, au même prince. Elle conduit depuis le règne d'Alexandre Nevski jusqu'à l'année 1424.

Tsarstvennaïa Kniga (le Livre du tsar, 1 vol. in-4°. S.-Pétersbourg, 1769). C'est encore une copie semblable aux deux précédentes. Elle contient l'Histoire du tsar Ivan-Vassiliévitch, jusqu'à l'année 1553, qui suivit la conquête de Kazan.

Opissanïe Kniazia Kourbskago (Histoire du tsar Ivan-Vassiliévitch, par le prince Kourbskoi). L'auteur fut témoin d'une grande partie des faits qu'il raconte. Il servit au siège de Kazan, et eut du commandement dans la guerre de Livonie. Brouillé avec le tsar Ivan, et craignant sa vengeance, il se retira en Pologne. C'est de cette retraite qu'il adresse son ouvrage à ce prince lui-même. Il lui détaille et lui reproche durement ses cruautés. Le tsar ne dédaigna pas de lui répondre, et,

sans nier les actions qui lui sont reprochées, il rapporta, pour sa justification, les griefs qu'il avait contre ses sujets. L'ouvrage de Kourbskoi et celui du tsar sont deux monumens précieux qui ne sont conservés qu'en manuscrit.

Létopis o Miatéjakh (Chronique des troubles de Moskou, 1 vol. in-8°. Saint-Pétersbourg, 1771). Elle commence au règne de Fédor, fils du tsar Ivan-Vassiliévitch, et finit au règne d'Alexei. Si l'auteur n'a pas pénétré dans les cabinets de ceux qui ont été à la tête des affaires dans le temps dont il écrit l'Histoire, il a du moins été bien instruit de tout ce qu'ont pu savoir les observateurs attentifs. L'époque qu'il embrasse est une des plus intéressantes de l'Histoire de Russie.

Sinopsis, 1 vol. in-8°. Saint-Pétersbourg. Ouvrage d'un moine crédule, abrégé sec d'une partie de l'Histoire russe, où quelques faits importans sont rapidement indiqués, et où l'auteur s'arrête avec complaisance sur des contes absurdes, inventés dans des cloîtres. Ce petit livre a été imprimé sept fois, parce qu'on n'avait encore rien publié de meilleur.

Jadro Rossiiskoi Istorii (Abrégé de l'Histoire russe, 1 vol. in-8°. Moskou, 1770). Bon ouvrage du prince Khilkof[1], ambassadeur de Russie en Suède, et retenu prisonnier par les Suédois, contre le droit des gens, lorsque en 1700, Pierre Ier commença la guerre contre Charles XII. Il mourut lorsqu'il étoit sur le point de recouvrer la liberté, et c'est pendant sa captivité qu'il a

[1] Il résulte, d'un acte authentique déposé dans les archives des relations extérieures à Moskou, que l'auteur de cet Abrégé est, non le prince Khilkof, mais un de ses secrétaires ou interprètes. *D.*

écrit son ouvrage. Il part de la création du monde, et termine à la bataille de Poltava.

Kazanskaïa Istoriia (Histoire de Kazan, par Ritchkof, 1 vol. in-8o. Saint-Pétersbourg, 1767). L'auteur a composé cet ouvrage d'après une Chronique qu'il a trouvée à Kazan, et il l'a enrichi de plusieurs recherches curieuses.

Wédéniek Astrakanskoi Topographii (Introduction à la Topographie d'Astrakhan, 1 vol. in-8o. Saint-Pétersbourg, 1774). Ouvrage du même auteur.

Opissanïe Sloutchaïef Kassaïoutchikhsia de Azova (Récit des évènemens qui concernent la ville d'Azof), 1 vol. in-8o. Saint-Pétersbourg, 1768. Savant ouvrage de Baër, professeur de langues orientales à l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. L'original est écrit en allemand.

Izvestiia Vizantiiskikh istorikof (Traits des historiens de Byzance, 4 vol. in-8o. Saint-Pétersbourg, 1770-1775). Stritter a rassemblé sous ce titre tous les passages des historiens de Byzance qui concernent les peuples du Nord qui ont contribué à la ruine de l'empire romain [1].

Istoria Skiphskaïa (Histoire des Scythes. Saint-Pétersbourg, 1776, in-8o). Cet ouvrage du stolnik Lizlof, qui vivait sous le règne du tsar Mikhaïl Phéodorovitch, a été publié par Novikof. Il serait très-utile, si l'on n'avait pas, pour l'Histoire des Tatars de Kazan et d'Astrakhan, les écrits de Ritchkof.

Kratkoi Letopissets Lomonosova (courte Chronologie de Lonomosof, 1 vol. in-8o. Saint-Pétersbourg, 1760). On ne peut renfermer plus de choses dans le court espace de cinquante pages. Ce petit ouvrage est suivi de la généalogie des souverains de Russie, et de leurs alliances.

[1] C'est un extrait du grand ouvrage du même auteur, *Memoriæ populorum, etc. D.*

Elle nous a servi à composer une table que l'on trouvera à la suite de ce catalogue.

Povest o Samozvantsakh (Histoire des Imposteurs, par le prince Stcherbatof, 1 vol. in-8°. Saint-Pétersbourg, 1774). L'auteur a rassemblé sous ce titre l'Histoire des scélérats qui, sous de faux noms, ont tenté d'usurper le trône de Russie. Cet ouvrage est presque entièrement tiré de la Chronique des troubles de Moskou, et de l'Abrégé du prince Khilkof. On y a joint un récit des brigandages de Stenka Razin.

Istoriia Rossiiskaïa Was. Nik Tatistcheva (Histoire de Russie, par Tatistchef, conseiller privé, 3 vol. in-4°. Saint-Pétersbourg, 1768-1774). L'auteur, qui vivait sous l'impératrice Anne, s'est imposé à-peu-près la même tâche que Nikon. Jamais homme n'avait rassemblé et confronté un aussi grand nombre de Chroniques. Son travail, auquel il a employé trente années, a consisté à corriger et suppléer ces Chroniques les unes par les autres, à en rajeunir le style, et à faire sur les antiquités de sa nation des recherches immenses, dont il a tiré des conséquences souvent hasardées. Comme il cite rarement les Chroniques qu'il a suivies, et qu'il ne rend pas raison de la préférence qu'il accorde aux unes sur les autres, on ne peut déterminer quel degré de confiance on doit accorder à son ouvrage. Il l'avait conduit jusqu'au règne de Fédor, fils du tsar Ivan-Vassiliévitch ; mais les trois volumes imprimés finissent à l'invasion des Tatars, et le reste a péri dans un incendie [1].

[1] On a publié en 1784 un quatrième volume qui conduit l'Histoire de Russie jusqu'en 1462; mais comme l'éditeur ne l'a fait précéder d'aucun avertissement, on ignore si cette suite est de Tatistchef : on a droit d'en douter lorsqu'on observe la différence du style des trois premiers volumes et de celui de la suite. *D.*

Istoriia Rossiiskaïa Kn. Stcherbatova (Histoire de Russie par le prince Stcherbatof, 4 vol. in-4°. Saint-Pétersbourg, années 1770 - 1783). L'auteur cite toujours ses autorités. J'ai vérifié un grand nombre de ses citations, et j'ai reconnu partout son exactitude. Si le premier caractère d'un historien est l'amour de la vérité, ce prince mérite de grands éloges [1].

Jitié Petra Velikago (Histoire de Pierre le Grand, en 2 vol. in-4°), imprimée d'abord en langue slavonne à Venise, et réimprimée en 1774 à Saint-Pétersbourg, avec des notes du prince Stcherbatof. Ouvrage rempli de recherches. L'auteur aime la vérité, et ne connaît point les graces. On dit que c'est un prélat d'une église slavonne, sous la domination du Turc.

Istoriia Petra Velikago (Histoire de Pierre le Grand, par Phéophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod, 1 vol. in-8°. Saint-Pétersbourg, 1773). L'auteur a connu de près son héros, qui souvent ne dédaignait pas de le consulter. Son ouvrage finit après la bataille de Poltava. Quelques personnes pensent que ce livre est faussement attribué à l'archevêque de Novgorod; mais il est certain que le manuscrit original est corrigé de la main de ce prélat, et qu'il y a noté en marge les nouvelles recherches qu'il se proposait de faire.

Journal Petra Velikago (Journal de Pierre le Grand, 2 vol. in-4°. Saint-Pétersbourg, 1770-1772. Si ce prince n'a pas écrit lui-même ce Journal, il l'a du moins fait écrire sous ses yeux, et l'a corrigé de sa main dans un grand nombre d'endroits. Il a été mis au jour par le prince Stcherbatof, qui y a joint des pièces importantes tirées

[1] Le quatrième volume, dont M. Levesque n'a point eu connaissance, va jusqu'à l'an 1534, et renferme un grand nombre d'extraits de pièces diplomatiques. *D.*

des archives. Quelqu'un, pour infirmer la véracité de ce Journal, a imprimé que Pierre Ier était obligé, par politique, d'atténuer la supériorité des Suédois sur les Russes, etc. Cet écrivain ignorait donc que Pierre Ier ne composa son Journal que pour lui-même : c'était un compte qu'il voulait se remettre sous les yeux dans l'occasion. Aussi n'a-t-il été publié qu'en 1770, quarante-huit ans après la mort du prince. On pourrait donc soupçonner plutôt les Suédois d'avoir exagéré leurs avantages dans leurs écrits publics. Ce Journal, en langue russe, conduit jusqu'à la paix de Nystadt en 1721. Il en a été fait une traduction française, qui se termine à l'année 1714.

Opissanïe Sibirskago Tsarstva (Description du royaume de Sibérie, 1 vol. in-4°. Saint-Pétersbourg, 1750). Savant ouvrage de Müller, soutenu d'un grand nombre de pièces originales.

Sibirskaïa Istoriia (Histoire de Sibérie, par J. E. Fischer, professeur de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, 1 vol. in-4°. Saint-Pétersbourg, 1774). L'auteur a profité de l'ouvrage de M. Müller, et y a joint des recherches savantes et curieuses.

Opissanie Zemli Kamtchatki (Description du Kamtchatka, par Kracheninnikof, 2 vol. in-4°. Saint-Pétersbourg, 1755). L'auteur, envoyé au Kamtchatka par l'académie des sciences, a composé son ouvrage de ses propres observations et de celles de Steller, membre de cette académie, et mort à Tioumen en 1745, au retour de ses savans voyages.

Drevniaïa Rossiiskaia istoriia Lomonosova (Histoire ancienne de Russie, par Lomonosof, 1 vol. in-4o. Saint-Pétersbourg, 1766). L'auteur était le meilleur poëte de sa nation, et est en même temps un excellent écrivain en

prose; mais il n'avait pas cette saine critique qui est la première qualité d'un historien.

Iéjémésiatchniia Sotchineniia, 20 vol. in-8°. C'est un Journal que l'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg a publié chaque mois, depuis l'année 1755 jusqu'à l'année 1765. On y trouve un grand nombre de morceaux historiques très-intéressans, dont la plupart ont été composés par le savant Müller, infatigable dans ses recherches sur l'Histoire de Russie.

Drevniaïa Rossiiskaïa Vivliophika (Ancienne Bibliothèque russe, 10 vol. in-8o. Saint-Pétersbourg, 1773-1775). Recueil de pièces originales et authentiques, tirées des cabinets et des archives, et publiées par Nic. ovikof . On y trouve des morceaux très-importans [1].

Razsoujdénié o voiné s Chvedsieïou (Dissertation sur la guerre de Suède, par le baron Chafirof, vice-chancelier de l'empire de Russie, 1 vol. in-12. Saint-Pétersbourg, 1722). C'est un manifeste écrit par ordre de Pierre Ier, et sous ses yeux. Il mérite d'être consulté par ceux qui veulent étudier l'histoire de ce prince.

Istoriia Rossiiskaïa Tchoujestrantsom (Histoire de Russie, manuscrit). L'auteur est un étranger, qui écrivait sous le règne de Pierre Ier. Les gallicismes fréquens qui se trouvent dans son style russe me font soupçonner qu'il était Français. Il ne connaissait pas les Chroniques russes, et il a suivi les historiens livoniens, suédois et polonais. On peut lui reprocher de fréquentes erreurs : je ne l'ai consulté qu'avec défiance; mais il m'a été quel-

[1] Le titre complet de ce Recueil, publié en forme de Journal, est, « Ancienne Bibliothèque russe, ou Recueil de diverses pièces anciennes, comme ambassades russes dans d'autres cours, lettres rares, descriptions de coutumes de mariage et d'autres curiosités historiques et géographiques, et OEuvres d'anciens poëtes ». *D.*

quefois utile, surtout pour l'Histoire du tsar Ivan-Vassiliévitch. Ce prince, dans les dernières années de sa vie, inspirait une si grande terreur, que les Russes n'osaient plus écrire. Ainsi, pendant une période de quelques années, il faut, pour apprendre leur histoire, consulter les étrangers qui leur faisaient la guerre ou qui voyageaient chez eux.

Povsédnevnyia zapisky vremeni tsarei Mikhaïla Pheodorovitchcha i Alexeia Mikhailovitcha (Journaux de la cour du temps des tsars Mikhaïl Phéodorovitch et Alexei Mikhaïlovitch, 2 vol. in-4o. Moskou, 1769). Ces Mémoires apprennent quel jour les souverains dînèrent au grand couvert, quels furent les officiers de la cour qui servirent à table, quelle réception on fit aux ambassadeurs étrangers, quels officiers furent envoyés à leur rencontre, etc.; mais ils offrent aussi quelques faits historiques qui sont de la plus grande authenticité.

Rodostovié Imperatorskoi familii (Généalogie de la maison impériale). Ce manuscrit, ouvrage d'une main savante, contient quelques faits historiques, et mérite d'être consulté.

Rerum Moscoviticarum commentarii Sigismundi Liberi Baronis in Herberstain. Basileæ, 1571, 1 vol. in-fol. (Commentaire du baron d'Herberstain sur la Russie). L'auteur a été chargé de deux ambassades en Russie, la première par l'empereur Maximilien, et la seconde par l'empereur Ferdinand. Il s'est donné de grands soins pour s'instruire, et il instruit à son tour ses lecteurs. On peut observer ici que plusieurs des ouvrages écrits en latin sur la Russie, dans le seizième siècle, sont fort supérieurs à tout ce que les étrangers ont écrit depuis sur cet empire.

Moscoviæ Descriptio, auctore Alexandro Guagnino Ve-

ronensi (Description de la Russie, par Alexandre Guagnini, de Vérone). Cet auteur est entré dans un grand détail sur les cruautés du tsar Ivan-Vassiliévitch. Il semble que la Chronique du prince Kourbskoi lui ait été connue, et qu'il en ait traduit des morceaux entiers. Guagnini avait du commandement à Vitepsk, place alors appartenante à la Pologne et frontière de la Russie. Il a pu apprendre bien des détails par les Russes, qui fuyaient en Pologne la cruauté de leur souverain, et peut-être a-t-il eu des liaisons avec le prince Kourbskoi.

Joannis Basilidis, Magnis Moschoviæ Ducis, Vita, à Paulo Oderbornio, tribus libris, conscripta (Vie d'Ivan-Vassiliévitch, par Paul Oderborn. Wittemberg, 1585, in-8o). C'est plutôt une violente déclamation contre le tsar, qu'une histoire de ce prince. Il règne un grand désordre dans cet ouvrage, et ce défaut n'est pas compensé par l'exactitude des faits.

Historia belli Livonici, quod Magnus Moschovitarum Dux contra Livones gessit, per Tilmannum Bredenbachium conscripta (Histoire de la guerre du grand-duc de Moskovie contre les Livoniens). Ouvrage écrit sous la dictée d'un prêtre. On y trouve de l'exactitude dans les principaux faits.

Ces trois ouvrages, celui d'Herberstain et plusieurs autres, sont compris dans un Recueil intitulé : *Rerum Moscoviticarum Scriptores varii, Francofurti*, 1700, in-folio.

Antonii Possevini, Moscovia (La Moskovie du Père Possevin, in-fol., 1587). Ce jésuite a été envoyé en ambassade en 1581, auprès du tsar Ivan-Vassiliévitch, par le pape Grégoire XIII. Son témoignage est d'un grand poids pour ce qui faisait l'objet de sa négociation, et on peut

aussi le croire quand il rapporte des usages ou des faits dont il a été témoin.

Etat de l'empire de Russie et grand-duché de Moskovie, par le capitaine Margeret. Paris, 1669, in-12. L'auteur, après avoir servi en France, sa patrie, a été capitaine d'une compagnie de gardes formée par le tsar Dmitri, qu'on appelle le *premier faux Démétrius.* Il a vu de près cet imposteur ou prince, et il mérite d'être consulté.

Iter in Moschoviam, etc. (Voyage en Moskovie, par le baron de Mayerberg, in-fol.). L'auteur a été ambassadeur de l'empereur auprès du tsar Alexis Mikhaïlovitch, et il mérite de la confiance pour ce qu'il a vu.

Voyages faits en Tartarie, Moskovie et Perse, par Oléarius, traduit par Wicquefort, in-fol. Amsterdam, 1727. L'auteur fournit un petit nombre de faits et de peintures assez curieuses de quelques usages. *Relation de trois ambassades du comte de Carlisle. Amsterdam,* 1669, 1 vol. in-12. Elle est l'ouvrage d'un homme qui était à la suite de l'ambassade, et elle mérite d'être consultée pour le règne du tsar Alexis, père de Pierre Ier.

Histoire généalogique des Tatars, par le khan Aboulgasi Baïadour, traduction russe, 2 vol. in-8o. Les anciennes relations des Russes avec les Tatars rendent cet ouvrage important pour l'Histoire de Russie.

Diarium itineris in Moscoviam D. de Guarient et Rall, ab imperatore Leopoldo I ad tzarum Petrum Alexiowicium ablegati extraordinarii, descriptum à Joanne Georgio Korb, secretario ablegationis Cæsareæ. Viennæ Austriæ, in-fol. (Journal du voyage de Guarient, envoyé extraordinaire de l'empereur Léopold auprès de Pierre Ier, en 1698, par Jean Georges Korb, secrétaire de cette am-

bassade). Cet ouvrage est rare et cher. On y trouve le détail des tortures et des supplices auxquels furent condamnés les strélits révoltés. Comme en cette occasion la justice du tsar fut portée jusqu'à la cruauté, la cour de Vienne, par égard pour ce prince, a fait, dit-on, supprimer les exemplaires de ce livre.

Mémoires pour servir à l'Histoire de l'empire russien sous Pierre le Grand, par un ministre étranger, résident en cette cour. La Haye, 1725, 2 vol. in-12. On ne nomme pas l'auteur de cet ouvrage; mais il est certain qu'il a vu et suivi la cour de Russie depuis 1714 jusqu'en 1719. Il dit la vérité, et l'on se ressouvient encore de la plupart des faits qu'il rapporte. J'ignore d'ailleurs s'il était ministre d'une puissance, ou si cette qualité lui a été faussement attribuée par un éditeur. Le même ouvrage a paru sous le titre suivant : *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Grande-Russie ou Moskovie, par un Allemand résident en cette cour.* Paris (Pissot), 1725, 2 vol. in-12. Je ne sais laquelle des deux éditions est originale.

Description de la Livonie, 1 vol. in-12, Utrecht, 1705, ouvrage d'un homme instruit [1].

Description historique de l'empire russien, traduite de l'ouvrage allemand du baron de Stralenberg. Paris, 1757, *2 vol. in*-12. L'auteur était un de ces officiers suédois faits prisonniers par les Russes, et envoyés en Sibérie. Il a beaucoup vu. Cependant son ouvrage est inférieur à sa réputation, et peut souvent égarer le lecteur.

Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand, par Voltaire. Si le célèbre auteur avait été mieux servi

[1] C'est la traduction du livre anglais, *Account of Livonia*, du baron de Blomberg. D.

par ceux qui lui envoyaient des notes, je n'aurais pas osé écrire après lui la Vie de Pierre Ier. Il est certain qu'il ne recevait que des traductions mal faites et tronquées du Journal de Pierre le Grand. On voit, dès le commencement de la guerre de Suéde, qu'on lui laissait même ignorer des circonstances de la bataille de Narva qui affaiblissent la gloire des vainqueurs et la honte des vaincus. Un Allemand employé au cabinet, et chargé de rassembler les Mémoires que le chambellan Chouvalof envoyait à Voltaire, le servait mal, parce qu'il se proposait d'écrire l'Histoire du même prince. C'est ce qui m'a été affirmé par le comte André Chouvalof, neveu du chambellan.

Voltaire n'était pas seulement gêné par la mauvaise volonté de ce secrétaire et par la négligence et l'impéritie des traducteurs russes. Il travaillait sous les auspices de l'impératrice Elisabeth : cette princesse était fille de Pierre Ier ; on pouvait bien dire ce que son père avait fait de grand : il fallait garder le silence sur ce qu'avaient eu de blâmable ses actions ou son caractère. C'est même ce qui engagea Voltaire à intituler son ouvrage, *Histoire de Russie sous le règne de Pierre le Grand.* « Une telle an-» nonce, écrivait-il à M. de Chouvalof, écarte toutes les » anecdotes de la vie privée du tsar, et n'admet que celles » qui sont liées aux grandes choses qu'il a commencées. » Les faiblesses ou les emportemens de son caractère n'ont » rien de commun avec ces objets importans ». Dans une autre lettre il se propose de représenter les entreprises de Pierre Ier dans un jour si lumineux, *que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme*. N'est-ce pas annoncer qu'il ne présentera que les vérités favorables à son héros, et qu'il en dissimulera les faiblesses ?

Son ouvrage m'a fourni un petit nombre de faits qu'il me paraît appuyer sur de bonnes autorités ; mais comme on lui avait fait un extrait du Journal de Pierre Ier, j'ai dû me rencontrer avec lui toutes les fois que cet extrait était fidèle. Au reste personne n'a connu mieux que lui les défauts de son livre. Il écrivait au chambellan Chouvalof : « Je ferai graver sur ma tombe : *Ci-gît qui a voulu écrire* » *l'Histoire de Pierre le Grand* ».

Histoire des révolutions de Perse, depuis le commencement de ce siècle. Paris (Jembert), 1750. 3 *vol. in*-12. L'auteur rapporte toutes les pièces qu'il s'est procurées à Constantinople pour composer son ouvrage, et mérite d'obtenir la confiance de ses lecteurs.

Mémoires de Catherine Ire, 1 *vol in*-12. *La Haye*, 1728. Ce volume, qui contient peu de faits, est gonflé par des traductions de pièces diplomatiques.

Mémoires manuscrits. Ce Recueil de différentes pièces sur Pierre Ier, sur ses deux épouses et sur Menchikof, m'était inconnu lorsque j'ai publié pour la première fois mon ouvrage. Plusieurs curieux en conservent des copies. J'en ai dû la communication au savant bibliographe Saint-Léger. Voltaire a quelquefois suivi ces Mémoires, mais avec une juste réserve. Le continuateur de l'*Histoire moderne* de l'abbé de Marcy leur a donné trop de confiance.

Les pièces qui composent ce Recueil ne sont pas toutes de la même main, ni du même temps : elles se contredisent même souvent entre elles, et ont été rassemblées sans critique et sans choix.

Le morceau sur la malheureuse Eudoxe, première épouse de Pierre Ier, est plein d'anachronismes et respire la plus profonde ignorance de l'histoire du temps.

Un autre morceau sur la disgrace de Menchikof me

paraît peu authentique. Madame Zénovief, petite-fille du prince Menchikof, n'a rien raconté à ses amis qui puisse appuyer les faits romanesques rapportés dans cet ouvrage. Ces deux pièces ont été imprimées, avec quelques changemens, en 1745, sous le titre d'*Anecdotes du règne de Pierre Ier.*

Une autre pièce sur Menchikof est un conte qui ne porte sur aucun fondement. On lui fait épouser la fille d'un prince Amilka qui n'a jamais existé, non plus que la conspiration dont on le fait l'auteur. Dorat a bâti sur cette fausse anecdote une de ses tragédies.

Il y a bien des erreurs dans l'Abrégé de la vie de Catherine Ire; mais on y trouve aussi des vérités. Cette piece est curieuse, et pourrait bien être en effet l'ouvrage d'un ministre étranger qui se trouvait en Russie dans les dernières années de Pierre Ier, et sous le règne de Catherine Ire. C'est là qu'est consignée la reconnaissance de cette princesse et de son frère. Cette anecdote peut bien être fausse ; mais elle était consacrée à la cour de Catherine, qui voulait avoir une famille. Ce frère a été reconuu, et sa postérité subsiste encore.

C'est une pièce piquante que celle qui roule sur la cérémonie bouffonne du conclave.

Enfin je n'ai fait usage de ces Mémoires qu'autant que je les ai trouvés conformes à des notions que je m'étais procurées d'ailleurs.

Essai sur la bibliothèque et le cabinet de curiosités et d'histoire naturelle de l'académie des sciences de S.-Pétersbourg, par I. Bacmeister, S.-Pétersbourg, 1776. 1 *vol. in*-8°. L'auteur a fait entrer dans son ouvrage quelques faits historiques.

L'Antidote ou *Examen du voyage en Sibérie par l'abbé*

Chappe, *in*-8°. *S.-Pétersbourg*, 1770. C'est l'édition originale. Ce livre joint, à une censure amère contre l'abbé Chappe, et quelquefois offensante pour les Français en général, des traits curieux et vrais sur l'histoire, les productions, le commerce et le gouvernement de la Russie. Cet ouvrage est en grande partie de l'impératrice Catherine II. Elle a été secondée par des hommes bien instruits, et qui avaient eu plus ou moins de part à l'administration de l'état.

Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie, par le général de Manstein. Lyon, 1772, 2 *vol. in*-8°. L'auteur, qui était aide-de-camp général du maréchal de Munich, a été témoin des faits qu'il raconte, et a même été employé dans des circonstances délicates. Je l'ai suivi pour les règnes de Pierre II, de l'impératrice Anne, du jeune Ivan, et pour les commencemens d'Elisabeth.

Essai sur le commerce de Russie. Amsterdam (Paris), 1777. Ce bon ouvrage est de M. Marbault, autrefois secrétaire de l'envoyé de France en Russie, et mort depuis peu. L'édition de son livre n'a pas sans doute été faite sous ses yeux. Il s'y est glissé, dans les noms des hommes, des peuples et des lieux, des fautes qui les rendent quelquefois méconnaissables.

Histoire des gouvernemens du Nord, traduit de l'anglais de M. Williams. Amsterdam (Paris), 1780, 4 *vol. in*-12. Le troisième tome est consacré à l'Histoire de Russie. On y trouve des vérités, point de recherches remarquables, beaucoup d'erreurs, et surtout une partialité marquée contre le peuple russe. Si les Russes sont vaincus, l'auteur trouve qu'ils l'ont bien mérité ; s'ils sont vainqueurs, il veut prouver qu'ils n'auraient pas dû

l'être. Mais, après avoir bien exagéré les vices de leur gouvernement, et leur ignorance dans la guerre et dans la marine, il prononce qu'ils peuvent se mesurer avec toutes les puissances de l'Europe, si ce n'est avec les Anglais. On dit cependant que les traits les plus révoltans de l'original ont disparu dans la copie par la sagesse du traducteur.

Voyages et découvertes faites par les Russes, etc. On y a joint l'histoire du fleuve Amour, etc., traduit de l'allemand de M. Müller, Amsterdam, 1776, *2 vol. in-12*. Cet ouvrage, fait avec toute l'exactitude qui distingue les savantes productions de M. Müller, a été imprimé en russe dans les *Sotchineniia et Pérévody*.

Les nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, trad. de l'anglais de M. Coxe. Paris, 1781, *1 vol. in-4°*. Cet ouvrage doit être regardé comme la suite de celui de M. Müller.

Geografitcheski Leksikon Rossiiskago Gossoudartsva (Dictionnaire géographique de l'empire de Russie, par Phédor Polounin, corrigé et augmenté par Müller. Moskou, 1773, 1 vol. in-8°).

Geografitchetkoïe opissanie Rossiiskoi Imperii (Description géographique de l'empire de Russie, par Khariton Tchébotaref, professeur de logique et de morale à l'université de Moskou. Moskou, 1776, 1 vol. in-8°). Avant que ces deux bons ouvrages eussent été publiés, M. Büsching était le seul qui eût écrit avec quelque exactitude sur la géographie de la Russie.

Voyages au nord de l'Europe, par M. Koxe, trad. par M. Mallet, 2 *vol. in-4°, ou 4 vol. in-8°*. Ouvrage curieux et très-estimable. L'auteur, pendant son séjour à S.-Pétersboug et à Moskou, a pris des informations très-exactes sur plusieurs des évènemens les plus considérables

de la cour de Russie dans ce siècle, et il les présente avec intérêt. Il est exempt de la partialité contre les étrangers qu'on reproche aux auteurs de son pays et souvent à ceux du nôtre.

Anecdotes originales de Pierre le Grand, par M. de Stœlin, de l'académie de S.-Pétersbourg, trad. de l'allemand. Strasbourg, 1787. L'auteur a vécu plus de quarante ans en Russie, où il avait été appelé par l'impératrice Elisabeth, pour contribuer à l'éducation du grand-duc qui fut depuis l'empereur Pierre III. Il y a connu bien des personnes qui avaient vu Pierre I[er], et il n'a rien négligé pour se procurer des anecdotes relatives à ce prince.

Révolution de Russie, par Rhullières. Paris, an 5, 1797. L'auteur a été témoin de la révolution qui a porté Catherine II sur le trône; mais un témoin ne voit pas tout par lui-même et peut être trompé sur ce qu'il n'a pas vu. Il rapporte que l'impératrice avait connu d'avance le projet meurtrier de son époux. Je lui ai demandé sur quel témoignage il avait avancé ce fait. Il m'a nommé un M. de Rostain, et son témoignage n'est pas capable de me convaincre. C'était un homme tout étonné de la place qu'il occupait. On m'a dit, ce qui est peut-être faux, qu'il était venu en Russie en qualité de coureur. Il aimait à se donner de l'importance, et les gens de ce caractère ne veulent jamais ignorer les secrets des cours dont ils peuvent approcher.

Histoire de Catherine II, 2 *vol. in*-8°, *Paris*. (Buisson). *an* 5, 1797. Le rédacteur ne se nomme pas, et, par son talent, il mérite d'être connu. Sa narration est élégante et facile. Il est à regretter qu'on lui ait fourni trop souvent des Mémoires où régnait la passion et quelquefois l'ignorance. Il a servi, sans le savoir, des haines parti-

culières. On l'a induit à calomnier des hommes qu'il n'a pu connaître. Je le crois en général exact pour les dernieres années du règne de Catherine, parce qu'il avait, pour cette partie de son ouvrage, des notes du C. de Ségur, alors ambassadeur de France en Russie. Cet ex-ministre lui a peint de couleurs vraies à-la-fois et brillantes le fameux Potemkin [1].

[1] Les titres des ouvrages dont on a fait usage pour les notes de cette édition sont indiqués dans ces notes même. *D.*

FIN DU SIXIÈME VOLUME.



